Digitized by Google

26. 713. 6

Digitized by Google

2wl
IG 357/41
AL
21

LE JAPON

Digitized by Google

NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE

SIXIÈME SÉRIE DIRIGÉE

PAR M. V. A. MALTE-BRUN

Secrétaire général de la Société géographique de France
et Membre des Sociétés géographiques
de Paris, de Londres, de Berlin, de Vienne, de Russie, de Darmstadt, de Francfort S. M.
et de Genève.

Il paraît régulièrement, le premier de chaque mois, un cahier de 8 à 9 feuilles; les 12 cahiers réunis forment 4 beaux vol. in-8 ornés de cartes, vues et plans.

Cette nouvelle série comprend, dans chaque cahier :

1° Une ou plusieurs relations inédites et des mémoires originaux, accompagnés de cartes ou de plans toutes les fois que le sujet l'exige;

2° L'analyse et des extraits ou des traductions partielles d'un ou de plusieurs ouvrages récents, français ou étrangers;

3° Un choix nombreux et varié de nouvelles géographiques présentant l'ensemble du mouvement géographique du mois, et d'articles divers, de notices, etc., parmi les plus piquants et les plus remarquables publiés par les recueils et par les journaux français, ou par les revues étrangères ;

4° Le compte rendu des travaux de toutes les sociétés savantes de l'Europe en ce qui se rapporte aux sciences géographiques;

5° Une bibliographie très-complète de toutes les publications géographiques du mois.

Pour Paris......................	30 fr.
Pour les départements..........	36
Pour l'étranger.................	42

Nota. — On ne peut pas souscrire pour moins d'une année, qui doit toujours commencer avec le mois de janvier.

Les **Nouvelles Annales des voyages**, une des plus anciennes revues scientifiques publiées en France, est la seule qui soit exclusivement consacrée aux sciences géographiques et historiques. Créées en 1808 par *Malte-Brun*, elles ont toujours continué à paraître sans interruption jusqu'à ce jour.

Chaque année forme 4 forts volumes in-8 et un ouvrage complet qui représente fidèlement le mouvement des nouvelles, ainsi que des explorations géographiques de l'année.

Des cartes spéciales, exécutées avec le plus grand soin, tiennent toujours le lecteur au courant des changements et des découvertes les plus récentes.

IMP. DE Mme Ve BOUCHARD-HUZARD, RUE DE L'ÉPERON, 5.

Digitized by Google

LE JAPON

HISTOIRE ET DESCRIPTION; MŒURS, COUTUMES ET RELIGION.

Par M. ÉD. FRAISSINET

Ancien rédacteur du Moniteur des Indes orientales et occidentales.

NOUVELLE ÉDITION

AUGMENTÉE DE TROIS CHAPITRES NOUVEAUX

(Rapports et traités avec les Européens)

D'UNE INTRODUCTION ET D'UNE CARTE

PAR

V. A. MALTE-BRUN

TOME PREMIER

PARIS

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Rue Hautefeuille, 21.

1864

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Les progrès de la navigation à vapeur ont singulièrement accru, dans ces dernières années, les relations de l'Europe avec l'extrême Orient. La Chine, longtemps fermée à nos marins, à nos voyageurs et à nos commerçants, a vu tomber la barrière séculaire qui l'isolait; ses intérêts sont devenus ceux d'une grande nation prenant part, avec les puissances occidentales, au mouvement général de la civilisation, et déjà on peut juger des résultats importants qui ont été obtenus.

Digitized by Google

Mais au delà de la Chine, baigné, comme elle, par les eaux du grand Océan, un autre pays bien digne d'attention semblait vouloir se dérober encore, comme par le passé, à ce grand mouvement d'association et de relations mutuelles qui tend à rapprocher par une communauté d'intérêts tous les rameaux de la grande famille humaine. Comme la Chine, le Japon nous est longtemps resté à peu près inconnu, à part quelques relations de voyageurs, quelques lettres de missionnaires que l'on parcourait par délassement, à part un nombre très-restreint de savants qui connaissaient plus intimement le passé de ce peuple singulier. Le public, en France, ne savait guère du Japon que le nom.

Quant à nos relations commerciales avec lui, elles étaient nulles; on avait bien appris qu'un seul peuple européen, les Hollandais, jouissait du privilége séculaire d'entrer une fois par an, à l'aide d'un seul navire, et dans le seul port de Nagasaki, en relations commerciales avec ce mystérieux pays. Ce fait curieux, les persécutions de nos pieux missionnaires, et le sang dont ils avaient arrosé cette terre lointaine, tels étaient les seuls souvenirs que le Japon évoquait dans la mémoire du plus grand nombre.

Mais avec la navigation à vapeur le Japon est, pour ainsi dire, aujourd'hui à nos portes; les affaires

Digitized by Google

qui s'y agitent, les intérêts commerciaux qui s'y débattent, l'emploi des matières premières que l'on en peut tirer ne sauraient nous être désormais étrangers. Les Américains l'ont compris les premiers, et ils ont été aussi les premiers à faire brèche dans ce système d'isolement qui formait la base de la politique souveraine au Japon ; après eux sont venus les Anglais, les Russes, et enfin les Français.

Il y a donc désormais un besoin réel pour nous de connaître le Japon et les Japonais. M. Édouard Fraissinet en était bien convaincu lorsqu'en 1853 il donna la première édition de cet ouvrage.

Personne mieux que lui n'était d'ailleurs, par sa position, ses relations et sa connaissance du sujet, mieux à même de s'acquitter de cette tâche ; ancien collaborateur du savant Siebold, en dernier lieu rédacteur du *Moniteur* des Indes orientales et occidentales, il avait eu à sa disposition tous les documents nécessaires pour faire un livre vrai dans son exposition et dans ses détails ; aussi le succès vint-il couronner son œuvre.

Les récents traités signés avec l'Angleterre et la France semblent donner une nouvelle actualité à ce livre ; c'est ce qui a décidé l'éditeur à en donner une nouvelle édition. Désireux de la tenir au courant des derniers événements, il nous a chargé d'y ajouter

Digitized by

trois chapitres récapitulatifs des derniers rapports des Européens avec le Japon. Notre tâche eût été difficile à remplir si nous n'avions eu à notre disposition les excellents *annuaires* publiés par la *Revue des Deux-Mondes*, dans lesquels nous avons puisé les renseignements diplomatiques qui s'y trouvaient habilement résumés.

Nous avons cru également devoir joindre à cette nouvelle édition une carte du Japon, que nous avons dressée spécialement pour l'ouvrage à l'aide des cartes les plus récentes publiées en Angleterre et en Russie; on s'en convaincra en examinant la nomenclature qui concerne la côte de la Mandchourie russe qui rappelle les dernières explorations faites dans la mer du Japon par les Russes.

Nous avons utilisé l'angle sud-est de la carte en y donnant un plan d'Yédo, capitale du Japon, réduction photographique d'un plan japonais qui a plus de 1 mètre 20 en largeur et en hauteur. Dans une telle réduction les détails disparaissent, il est vrai, mais on peut encore juger de l'effet d'ensemble que présente cette grande cité et en reconnaître les grandes divisions principales.

Nous terminons le livre par trois appendices : l'un est la reproduction des clauses du traité signé le 9 octobre 1858 avec la France; le second comble

Digitized by Google

une lacune du livre et donne quelques détails sur la topographie d'Yédo ; nous les avons extraits d'une relation de M. Rodolphe Lindau insérée dans la *Revue orientale et américaine*, de M. Léon de Rosny.

Enfin, désireux de donner à cette seconde édition du livre de M. Édouard Fraissinet un nouveau caractère d'utilité, nous avons, dans un troisième appendice, mis à jour jusqu'en 1864 la bibliographie japonaise, qu'un érudit, M. Léon Pagès, avait donnée en 1859, chez le libraire Benjamin Duprat.

Telle est notre modeste part dans cette nouvelle édition qui, nous l'espérons, sera accueillie du public avec la même faveur que son aînée.

V. A. Malte-Brun.

Avril 1864.

Digitized by

Digitized by Google

LE JAPON.

CHAPITRE PREMIER.

LE JAPON A-T-IL ÉTÉ CONNU DES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ?

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

LE JAPON A-T-IL ÉTÉ CONNU DES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ?

A partir des guerres d'Alexandre-le-Grand, les Grecs acquirent une connaissance positive de l'Inde, sur laquelle jusqu'alors ils n'avaient possédé que de vagues ou d'obscures traditions. Si les expéditions militaires de ce roi conquérant ne fondèrent en sa faveur qu'un empire éphémère qui se démembra dès le lendemain de sa mort, elles eurent évidemment, pour l'essor de l'esprit humain et de la civilisation, des résultats plus utiles et plus durables. Depuis cette grande époque, le mariage de l'Orient avec l'Occident peut être considéré comme accompli. La Chine, où les soldats harassés du héros macédonien avaient, dit-on, refusé

Digitized by Google

de le suivre ; la Chine, défendue par la distance mieux encore que par son système d'interdiction, n'entra que trois siècles plus tard dans le cercle des connaissances européennes. Elle se trouve, pour la première fois, non décrite, mais seulement indiquée dans l'ouvrage de Strabon. Pline, Pomponius Mela, enfin Ptolémée qui vécut, comme on le sait, sous les règnes de Trajan, d'Adrien et d'Antonin-le-Pieux, c'est-à-dire dans un temps où l'empire romain, parvenu à son plus haut degré de puissance et d'étendue, jouissait en même temps d'une paix profonde qui favorisait admirablement le progrès des sciences; lui, le plus complet de tous les descripteurs du monde ancien, ne paraît cependant pas avoir, mieux que les autres, connu ce pays trop éloigné.

Pourtant il habitait Alexandrie, la ville savante par excellence, le siége de la plus illustre Académie, de la plus riche bibliothèque, le centre des lumières humaines; l'entrepôt, d'ailleurs, d'un grand commerce, et particulièrement de celui des Indes, dont elle recevait en droiture les marchandises si recherchées. Aussi cet homme célèbre perfectionna-t-il la géographie autant qu'il était alors possible de le faire. Il corrigea les auteurs que nous venons de nommer, beaucoup d'autres encore, et réduisit les parties du monde connues de son temps sous leurs degrés de longitude et de latitude. Or cet écrivain, si bien renseigné, désigne, comme étant les dernières régions de l'Asie, dont il eût connaissance, du côté de l'est, les pays habités par les

Digitized by Google

Seres et les *Sinæ*. Ce sont, d'après les indications qu'il donne, les peuples de l'empire que les Européens, au moyen-âge, signalaient sous le nom de *Cathay*, et que nous appelons aujourd'hui la Chine. Peut-être faut-il comprendre également dans cette dénomination du géographe ancien une partie de la Grande-Tartarie au nord, et les royaumes de Tonquin et de Cochinchine au midi.

Voici, du reste, ses propres paroles : « Les *Seres*, dit-il, ont pour limite à l'est, et les *Sinæ* à l'est et au sud, *γῆν αγνοςιν* (une terre inconnue). » Les anciens croyaient donc que le continent d'Asie se prolongeait plus loin que la Chine ; ils ne savaient pas que ce grand pays est borné du côté de l'est par la mer, par cette vaste étendue d'eau à laquelle nous avons donné le nom d'*Océan indien*. Ce fait, à lui seul, prouve suffisamment que les savants de l'antiquité n'avaient aucune notion des îles que nous avons découvertes depuis eux, par delà les frontières orientales du Céleste-Empire.

Il est vrai que cet avis n'a pas été celui de tous les commentateurs de Ptolémée. Plusieurs d'entre eux, par défaut de prudence et de réflexion, ont mal interprété un passage de cet auteur, qui, à la vérité, est assez obscur. Je veux parler de cet endroit de sa *Géographie* (Livre VII, Chap. IV) où Ptolémée s'occupe de certaines îles de l'Océan indien, dont il ne fixe pas la position d'une manière précise. Des esprits aventureux et légers, comme il s'en trouve même parmi les hommes de

Digitized by

la science, ont abusé de ce vague. Trompés par une ressemblance de nom, ils ont cru que les *insulæ Maniolæ*, que le géographe grec dit être habitées par des anthropophages, pouvaient être les îles Philippines. Chacun sait que la capitale de ces îles s'appelle *Manille*. Mais, ce que ces critiques n'ont pas remarqué, c'est que Ptolémée place les *insulæ Maniolæ* à 15° à l'ouest de la Chersonèse d'or (la presqu'île de Malacca), tandis que le groupe des Philippines se trouve à 18° à l'est de cette même presqu'île.

C'est par une méprise du même genre que les commentateurs dont je viens de parler ont pris les trois *insulæ Satyrorum* de Ptolémée pour les trois principales îles de l'archipel japonais. Ils ne seraient pas tombés dans cette erreur, s'ils avaient pris garde au passage où le savant alexandrin dit que toutes ces îles, les *Satyrorum* comme les *Maniolæ*, sont situées au sud de la ligne équinoxiale.

Nous pouvons donc tenir pour certain que le monde connu des anciens ne s'étendait pas plus loin que la Chine, et qu'ils ont complétement ignoré l'existence du Japon.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

PREMIÈRES NOTIONS SUR LA GRANDE ILE DE NIPON, APPORTÉES PAR LE VOYAGEUR VÉNITIEN MARCO POLO.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE II.

PREMIÈRES NOTIONS SUR LA GRANDE ILE DE NIPON, APPORTÉES PAR LE VOYAGEUR VÉNITIEN MARCO POLO.

Notre siècle, fier de ses monuments géographiques, de l'agrandissement du monde connu, des progrès de la navigation, du commerce et des arts, regarde souvent avec mépris les temps qui l'ont précédé. Nous oublions que les auteurs des premières découvertes, s'ils ont produit moins que nous matériellement, ont toutefois plus de mérite, car il leur a fallu faire de plus grands efforts et surmonter plus d'obstacles. Sans leurs travaux, d'ailleurs, les nôtres n'auraient pas été possibles. Les leurs en furent le véritable fondement. Ainsi, de quelque façon qu'on l'envisage, la gloire des premiers explorateurs est supérieure à la nôtre.

Mais cette espèce d'injustice et d'ingratitude n'appar-

Digitized by

tient pas uniquement à notre époque ; elle est le défaut commun de tous les siècles. Les temps qui succédèrent aux découvertes de Marco Polo en sont bien la preuve. Cet intrépide voyageur n'aurait-il eu d'autre mérite que de mettre en activité le génie de Christophe Colomb, de Vasco de Gama, et de porter la pensée de l'Europe, à l'ouest comme à l'est, au delà des limites de la géographie ancienne ; c'en était assez, ce me semble, pour que le monde se souvînt de lui, non-seulement avec respect, mais encore avec reconnaissance. Marco Polo a devancé dans la carrière tous les voyageurs modernes. Et cette priorité, qui aurait dû constituer sa gloire, a précisément été la cause des contradictions auxquelles il fut en butte lors de son retour en Europe.

Pour n'en citer qu'un exemple ; quand il fit connaître à ses contemporains la découverte qu'il avait faite de l'empire chinois, quand il leur déclara qu'il existait, à l'extrémité de l'Asie, une immense et puissante monarchie soumise à des lois et à une police régulières, couverte de cités florissantes, offrant partout le spectacle d'un peuple nombreux, actif, instruit dans les sciences, habile dans les arts, et livré sans cesse aux divers travaux qu'ils exigent, croit-on que cette grande nouvelle fut accueillie comme elle le méritait ? Croit-on que le public européen tint compte, d'une part, du caractère de l'homme qui l'apportait ; d'autre part, de la faillibilité humaine, et qu'il reçut sa communication avec une confiance réservée ? — Loin de là ! — Cette annonce soudaine d'un

Digitized by Google

grand empire jusqu'alors inconnu fit suspecter la véracité du relateur. On crut ses descriptions exagérées ; et comme il ne s'exprimait que par millions, lorsqu'il parlait des richesses, des villes et des habitants de la Chine, ses compatriotes, par raillerie, ne le désignaient plus que sous le nom de *Messer Milioni*.

Bientôt cependant, le commerce conduisit les navigateurs européens dans ces belles et vastes contrées. Les comptoirs de plusieurs nations d'Occident s'y établirent. Nos missionnaires y furent admis, grâce à leur savoir, et purent successivement en parcourir, en mesurer, en décrire toutes les parties. Ils étudièrent les livres et les autres matériaux d'histoire et d'archéologie dont le peuple chinois est dépositaire. Ces monuments divers, ces titres d'antiquité furent longuement, doctement discutés dans nos académies. Et, désormais, il est bien reconnu que la monarchie des *fils du ciel* est non-seulement la plus ancienne de toutes celles qui existent, mais encore la plus opulente et celle qui réunit le plus grand nombre d'hommes sous ses lois.

Il en est de même des autres découvertes de Marco Polo. Ses contemporains les ont reçues avec incrédulité ; le temps les a confirmées.

Mais la vérification même des importantes révélations qu'il avait faites sur des pays lointains et nouveaux ne sauva pas immédiatement ce voyageur de l'oubli qui depuis longtemps couvrait son nom. L'Europe continua d'être injuste envers sa mémoire.

Digitized by Google

Ce malheur tient peut-être à ce qu'aucun autre observateur ne venait constater l'exactitude de sa relation. Les chemins qu'il avait frayés et parcourus en Asie s'étaient, pour ainsi dire, fermés derrière lui. Aucun Européen, à sa suite, n'avait traversé les vastes déserts de la Tartarie. Et, lorsque le goût des voyages et des découvertes se réveilla, sur la fin du xv[e] siècle, ce fut par d'autres routes, alors, que l'on se dirigea vers l'Asie orientale.

La voie maritime tracée par Vasco de Gama ouvrait un passage plus facile et plus prompt pour les voyageurs comme pour les marchandises. La navigation par le cap de Bonne-Espérance remplaça les longs et pénibles voyages de terre ferme. Il parut plus commode et plus sûr d'aller aux Indes sur un bon navire, armé en guerre, et d'en rapporter plein la cale de précieuses denrées sous la garde de ses hommes et de ses canons, que de faire la même expédition par le moyen des caravanes assujetties à de longues marches, à d'effroyables fatigues, à l'influence d'un climat meurtrier, et, par-dessus tout cela, continuellement exposées au fer des assassins.

Dans l'enivrement que produisit ce nouvel itinéraire, et devant les merveilleuses conquêtes qui en furent la conséquence pour le Portugal d'abord et plus tard pour les autres nations maritimes, Marco Polo et ses travaux furent oubliés plus que jamais. Pourtant n'était-ce pas lui qui avait marqué le but? Vasco, probablement, n'aurait jamais songé à chercher par mer le

Digitized by Google

chemin des Indes, si le navigateur vénitien du XIIIe siècle n'était venu donner un nouvel essor au génie des voyages, et s'il n'avait révélé à l'Europe l'existence actuelle de ces pays si riches, si fertiles, si pleins d'avenir, qu'elle ne connaissait plus que par les récits de l'antiquité, comme un simple souvenir historique.

Plus tard on se ressouvint pourtant de Marco Polo, mais ce fut pour contester la fidélité de ses narrations. Le nouveau mode de communication avait été reconnu plus avantageux pour la politique aussi bien que pour le commerce. Les puissances avaient pris l'habitude d'envoyer leurs escadres partout où elles avaient des alliés à défendre ou des terres à conquérir. Les négociants avaient profité de la facilité du transport maritime pour établir sur une vaste échelle leur système d'échange entre les diverses contrées. Les voyages de terre étaient abandonnés. Il était réservé au XIXe siècle de les faire renaître, en les abrégeant au moyen de ses nouveaux procédés de transport et de communication.

Mais à l'époque dont je parle, en cessant de suivre à la trace l'homme entreprenant qui avait frayé l'ancienne route, on finit par ne plus pouvoir apprécier l'exactitude des descriptions qu'il en avait publiées. Ses tableaux, sortant de l'ordinaire et dépourvus de tout moyen de contrôle, devaient nécessairement rencontrer l'incrédulité. Quand il parlait d'êtres inconnus, on croyait lire des fables. Les sciences, d'ailleurs, n'avaient pas encore fait beaucoup de progrès à cette épo-

Digitized by

que; et l'ignorance, qui accepte aveuglément, repousse de même.

Cette défiance de nos pères avait encore une autre cause : l'insuffisance du langage dont Marco Polo fut obligé de se servir. Non-seulement les observations du voyageur étaient incomplètes, et comment auraient-elles pu ne pas l'être? mais la langue enfantine de son temps, l'italien encore grossier, du moins à Venise, ne lui fournissait pas assez d'expressions pour les énoncer. De là de nombreuses obscurités qui firent, quoiqu'à tort, suspecter la bonne foi de l'auteur. Pour désigner des objets nouveaux, il fallait leur donner les noms d'autres objets déjà connus, lesquels souvent n'avaient avec eux que d'assez faibles analogies. Il y avait donc vérité au fond et mensonge dans la forme. C'est ainsi que plusieurs familles d'animaux et de plantes, décrites par le voyageur vénitien, furent longtemps regardées comme imaginaires, tandis qu'elles n'avaient besoin, pour être adoptées, que de recevoir une plus exacte dénomination.

Il est vrai que Marco Polo a joint à sa relation quelques traditions locales sur des pays qu'il n'avait pas visités; mais il a toujours soin d'en avertir ses lecteurs. Alors les renseignements qu'il donne deviennent moins corrects, et l'erreur se mêle quelquefois à la vérité. Nous aurions tort, cependant, de nous en plaindre, car c'est à cette partie de ses récits que nous devons la première connaissance du Japon, et par suite, comme

Digitized by Google

je le ferai voir plus loin, une autre découverte plus importante encore.

Tenons compte, en dernier lieu, de la négligence et de l'infidélité des copistes qui déshonorèrent cet ouvrage comme elles l'avaient fait de tant de chefs-d'œuvre de l'antiquité, et nous ne nous étonnerons plus de l'injuste méfiance dont le grand explorateur du moyen-âge fut l'objet de la part d'une époque peu capable de distinguer, en pareille matière, le vrai du faux.

Depuis, la lumière s'est faite. Des voyageurs instruits ont parcouru les contrées dépeintes par Marco Polo. Ils ont dû éclaircir ou rectifier quelques passages; mais les traits distinctifs de son livre ont été reconnus véritables. La science moderne a fait disparaître beaucoup de contradictions apparentes, en démontrant la possibilité, dans certains cas, la certitude, dans d'autres, de changements très-sensibles survenus dans la topographie de l'Asie centrale par l'action des plaines mouvantes. Évidemment ces masses de sable, que de nos jours même l'on voit quelquefois combler des vallées entières, lorsqu'elles sont entraînées par les vents, ont pu fort bien envahir de grandes villes, découvrir d'anciens tombeaux et détourner le cours des rivières. Les historiens de la Chine ont constaté des révolutions de ce genre sur le plateau de la Tartarie; et l'on peut expliquer ainsi la difficulté de retrouver aujourd'hui quelques-uns des sites indiqués par ce relateur.

Indépendamment de ces bouleversements naturels,

Digitized by Google

la différence entre ce qu'il a dit et ce qui existe provient peut-être plus encore des changements qui se sont opérés dans la géographie politique depuis le temps où il écrivait.

Les anciens avaient établi des communications régulières entre les rives de l'Indus et la Méditerranée. Chaque branche de commerce était abandonnée aux habitants des pays qu'elle traversait ; puis les Européens venaient recueillir sur le rivage tous ces tributs de climats éloignés. N'ayant pas de marchandises que les Indiens voulussent recevoir en échange de celles qu'ils leur envoyaient, les peuples du bassin méditerranéen ne pouvaient payer qu'avec de l'or les pierres précieuses, les perles et les épiceries de l'Inde.

Au moyen-âge, ce commerce changea de nature. Les républiques d'Italie inondèrent le Levant de leurs produits manufacturés. Les caravanes et les navigateurs des mers intérieures venaient puiser ces objets dans des entrepôts situés sur les bords de la Méditerranée. Mais ils n'étaient dirigés que sur les Indes. Le milieu de l'Asie, depuis qu'il avait passé sous la domination tartare, n'entretenait plus de rapports ni avec les peuples cultivés de la Chine et du Japon, ni avec ceux de l'Europe. Les deux extrémités de l'ancien continent faisaient, chacune de son côté, des progrès vers la civilisation, tandis que les pays de l'intérieur retombaient dans la barbarie. Les déserts et les montagnes de l'Asie centrale formaient donc, entre l'Orient et l'Occi-

Digitized by Google

dent, comme une large barrière. Depuis le Pont-Euxin jusqu'aux bords de la mer Glaciale, s'étendaient d'immenses forêts. Plus de communications par le centre de l'ancien monde ; et, dans l'esprit des nations occidentales, rien autre chose que des notions vagues et des récits fabuleux sur des pays où depuis longtemps n'avaient pénétré ni leur négoce ni leurs armées.

Or, sous quel aspect se présentaient alors les vastes plaines de la Tartarie aux yeux de Marco Polo, obligé de les traverser pour aller reconnaître la Chine et les Indes? Dans ces sauvages espaces, des peuplades nomades s'étaient multipliées peu à peu. Elles se composaient de tribus qui, d'abord condamnées à d'incessants voyages par la nécessité de chercher leur subsistance et celle de leurs troupeaux, avaient vécu longtemps isolées, indépendantes et se combattant. C'est la vie de l'Arabe sous toutes les longitudes ; c'est la vie de l'Indien d'Amérique et du Cafre de l'Afrique méridionale ; c'est celle de tous les peuples pasteurs primitifs.

Cependant des chefs ambitieux et habiles parvinrent à réunir plusieurs de ces tribus sous un même gouvernement, sous les mêmes lois. Ce phénomène se répéta simultanément sur divers points de l'Asie centrale. Il se forma de la sorte des nations errantes, il est vrai, mais déjà puissantes. Plus tard, elles devinrent formidables, lorsqu'elles se furent accrues par leur propre multiplication et par l'adjonction de tribus nouvelles qui venaient s'y rattacher du dehors. Le courant hu-

Digitized by Google

main ne se porte-t-il pas toujours du côté de la force et de la fortune?

Mais quel singulier et déplorable contraste entre le centre et les extrémités de notre continent! A l'est et à l'ouest, sur les bords des deux océans, et grâce à l'influence d'un climat tempéré, se développent, à cette époque, des institutions régulières. La société se perfectionne; elle marche rapidement vers son apogée. Et dans le même temps toute la partie intérieure de l'ancien monde, entre les frontières de la Chine et celles de la Pologne, et depuis la limite septentrionale de l'Indostan jusqu'aux rivages inféconds de la Sibérie, va se peuplant de plus en plus de hordes remuantes et guerrières, sans autre frein que la force, et sans autre principe d'honneur que le courage physique.

Que pour un instant, néanmoins, ces redoutables populations cessent de se faire la guerre entre elles; qu'elles portent leur humeur belliqueuse hors des pays qui furent leur berceau, tout aussitôt la brutale activité des Tartares devient un fléau pour l'univers entier. Le monde policé, en Orient comme en Occident, n'apprend à les connaître que par leurs incursions sanglantes et destructives, quand ils viennent ravager les plus beaux empires et mettre la civilisation à deux doigts de sa perte.

Ainsi, ces grandes migrations de peuples intrépides, mais farouches et cruels, ces immenses mouvements humains qui faisaient trembler Rome à l'époque de sa plus

Digitized by Google

grande puissance, les voilà donc qui se continuent toujours! Toutes ces masses d'hommes, chassées par la faim d'un sol qui ne peut plus les nourrir, ou expulsées du pays natal par d'autres hordes auxquelles elles n'ont pu résister, tombent tumultueusement sur l'Asie occidentale d'abord, et de là sur l'Europe, comme aux temps de Marius et de César. Mais il n'y a plus de légions invincibles pour les repousser. Depuis la décadence de l'empire romain, les invasions de barbares se sont abattues à de plus courts intervalles sur le colosse énervé. Elles sont venues le frapper coup sur coup, comme les vagues d'une mer agitée viennent s'appesantir l'une après l'autre sur la tête du naufragé qui cherche son salut dans la nage.

Enfin elles l'ont écrasé. L'empire est détruit. Rome n'est plus la capitale du monde. Et toutefois le flot de la barbarie n'a pas cessé de rouler sur l'Occident. Seulement, à partir du moyen-âge, il y trouve plus de résistance. Les sociétés européennes se sont régénérées par l'assimilation des premières couches de barbares et par la réforme que le christianisme a introduite dans les mœurs. Ces inondations de conquérants deviennent donc plus rares, mais aussi prennent-elles plus de violence; et la plus terrible de toutes, ou du moins la plus importante par ses résultats, est la double expédition de Gengis-Khan, qui eut lieu peu de temps avant les voyages de Marco Polo.

Ces grands événements sont connus dans leur ensem-

Digitized by Google

ble. Je dois toutefois en exposer quelques détails qui se rattachent au sujet de cet ouvrage. Ce sont, en premier lieu, les vastes conquêtes de Gengis-Khan, fondateur du plus gigantesque empire qui ait jamais existé. Puis le partage de ses États entre ses fils, sous la suzeraineté héréditaire de l'un d'eux, décoré du titre de Grand-Khan. La continuation, sous cette forme féodale, de la dynastie des Tartares-Mongols. L'établissement de certaines communications entre les provinces de leur empire. La naissance d'un commerce. La fondation de plusieurs villes à la vérité fort éloignées entre elles, éparpillées comme de rares oasis dans d'immenses déserts pleins de toutes sortes de périls. Enfin, c'est la réapparition des caravanes qui, à cette époque, mettaient souvent plusieurs années à traverser la Grande-Tartarie. Elles avaient à lutter contre les attaques des habitants armés, contre la chute des neiges, la profondeur des sables et celle des marais. Parfois elles étaient obligées d'attendre pendant des mois entiers qu'un fleuve fût rentré dans son lit, ou que les ravages de la guerre eussent passé sur d'autres régions.

Ces effrayants pèlerinages servirent d'exemple et de guide au courageux Vénitien. Il eut les mêmes obstacles à vaincre; et aujourd'hui encore, dans la plupart des pays qu'il a traversés, toutes ces difficultés subsistent comme alors.

Au XIII^e siècle, plusieurs voies pouvaient conduire les Européens à Coraçoron, capitale de la Grande-Tartarie.

Digitized by Google

Gengis-Khan et ses premiers successeurs avaient construit des routes dirigées vers l'Europe. Ils les avaient surtout destinées au passage de leurs armées. Plus tard, et par une conséquence qui n'avait pas été non plus en dehors de leurs projets, ces mêmes chemins facilitèrent quelque peu le commerce et les voyages. — Duplan Carpin, religieux italien de l'ordre de Saint-François, fut envoyé près du Grand-Khan, par le pape Innocent IV, en 1246. Il ne trouva que des villes en ruines, des Tartares vivant sous la tente ; un monarque, petit-fils du conquérant, dont l'élection s'était faite au milieu des camps, et qui n'avait pour toute résidence qu'une espèce de bourgade, décorée du titre de capitale, où rarement il faisait son séjour.

Sept années plus tard, Ruysbroeck, cordelier flamand, dit Rubruquis, fut chargé, par Saint-Louis, d'une mission pour les Tartares occidentaux. Cet ambassadeur se rendit aussitôt chez le Grand-Khan. Le pays était resté à peu près dans le même état. Quelques germes de civilisation s'y manifestaient avec peine. Une seule branche d'industrie frappa les yeux de l'enfant de la Flandre. A son grand étonnement, il vit, à Coracoron, des pièces d'orfévrerie très-remarquables. Elles étaient l'ouvrage d'un Français, prisonnier de guerre dans ces lointains climats. Les Tartares l'avaient enlevé pendant une de leurs incursions sur le Danube. Transporté brusquement au fond de l'Asie, l'habileté de l'orfévre était devenue sa sauvegarde. Le Grand-Khan l'avait pris sous

Digitized by Google

sa protection ; et, dans plus d'une circonstance, l'heureux ouvrier put se rendre utile à l'envoyé du roi très-chrétien.

A cette époque, Venise était à la tête du commerce de la Méditerranée. Elle jeta les yeux sur l'empire tartare de Cathay, renommé pour ses richesses et composé d'une portion de la Chine. Sur la route, on trouvait le royaume de Perse. Là régnait une autre branche de la dynastie des Mongols. Les vues de l'entreprenante république se dirigeaient aussi vers l'Arménie et vers les rives de l'Euphrate. Différentes lignes de communication réunissaient tous ces pays et permettaient de les comprendre dans une même expédition commerciale.

Cet itinéraire était plus méridional que celui des ambassadeurs d'Innocent IV et de Saint-Louis. Marco Polo le suivit en 1275, sous la conduite de son père et de son oncle ; il n'avait alors que dix-huit ans. Les Polo étaient négociants, mais de famille noble. Cela se voyait souvent à Venise. La noblesse de cette ville ne pensait pas comme celle des pays agricoles ; elle ne croyait pas déroger en exerçant un état qui faisait la grandeur et la gloire de la république. Aussi les Polo étaient-ils des hommes très-instruits pour l'époque, et la relation de Marco est fort au-dessus de ce qu'on pourrait attendre d'un siècle aussi grossier. A part même leur éducation, Nicolas, son père, et Mattéo, son oncle, étaient, comme lui, des hommes doués d'un grand esprit naturel. Ils

Digitized by

purent l'aider de leur expérience ; car ils avaient parcouru ces contrées avant lui. Le jeune voyageur y eut à peine passé quelques années, qu'il savait déjà les quatre langues parlées dans la Grande-Tartarie.

Demeuré seul en Asie, par suite du départ de ses parents, Marco Polo entra bientôt au service de Cublaï, le Grand-Khan qui régnait alors. Il y demeura dix-sept années. Ses observations, principalement dirigées dans le sens commercial, furent utiles à sa patrie plus encore qu'elles ne l'étaient aux sciences. Le rôle qu'il joua dans la diplomatie de son siècle ne fut pas moins important. Cublaï lui avait accordé sa confiance ; et, sans la trahir, il s'en servit pour opérer entre ce monarque et les cours de l'Europe une alliance qui fut extrêmement avantageuse à Venise et à toute la chrétienté.

Les Tartares et les Sarrasins étaient alors deux puissances colossales, toutes les deux conquérantes, toutes les deux redoutables au monde chrétien. Les premiers menaçaient l'Europe du côté de l'Asie. Quant aux seconds, quoique leur empire fût déjà sur son déclin, ils étaient encore maîtres des plus riches provinces de l'Espagne et du Portugal, de tout le nord de l'Afrique, des îles de la Méditerranée et d'une partie de la Syrie.

Il s'agissait d'opposer ces deux ennemis l'un à l'autre. Le conseiller de Cublaï, se souvenant toujours qu'il était chrétien, se fit l'agent intelligent et zélé de cette œuvre. Il sut faire concevoir, à son maître, de l'ombrage contre un peuple belliqueux qui touchait à ses frontières occi-

dentales, et qui, d'un moment à l'autre, pouvait les envahir. Il lui fit valoir les avantages d'un rapprochement avec le pape et les princes européens, pour se garantir, de commun accord, contre la race sarrasine. A cet effet, il fit un voyage à Rome, comme ambassadeur du Grand-Khan, et négocia un traité entre ce monarque et le Saint-Siége. Cette négociation eut pour résultat une longue et sanglante guerre entre les païens et les infidèles. Pendant qu'ils luttaient ensemble, l'Europe put reprendre de nouvelles forces et refouler les Sarrasins dans le midi de l'Espagne. Les Tartares, en même temps, se détournaient vers l'extrême Orient.

L'intervention de Marco Polo ne put, à la vérité, sauver les conquêtes des croisés, qui restèrent définitivement au pouvoir de leurs adversaires. Mais en empêchant l'union de ces derniers avec les successeurs de Gengis-Khan et en les mettant aux prises, elle préserva certainement les nations européennes d'un grand péril, si même elle ne conjura pas leur perte.

J'ai cru que la révélation de ce grand acte de diplomatie ne serait pas sans intérêt pour les historiens. Elle leur permettra de se rendre compte des causes qui, dans ce moment suprême, ont amené la suspension des tentatives invasionnaires des idolâtres et des mahométans.

Les grands combats que Cublaï eut à soutenir contre ses nouveaux ennemis, sur les rives de l'Euphrate, ne détournèrent pas son attention d'une importante con-

Digitized by Google

quête déjà commencée au fond de l'Orient par les princes de sa race. Le Grand-Khan possédait, par droit d'héritage, le Cathay, que ses ancêtres avaient enlevé aux Tartares-Nieutché ; mais il ne pouvait voir sans envie, que le Mangi, la partie méridionale de la Chine, fût resté au pouvoir de la dynastie indigène des Songs. L'armée tartare passait pour invincible. D'un autre côté, cet empire était immense. Des batailles ne suffisaient pas pour le subjuguer. La nature de cette guerre obligeait à faire un grand nombre de siéges, et les fils de Gengis-Khan connaissaient peu l'art d'investir et de réduire des places fortes.

Sous ce dernier rapport, qui était le plus important, les Polo leur rendirent d'immenses services. La cité de Sayanfu, assiégée depuis trois ans, ne fut prise que par le concours des trois Vénitiens. Ils prêtèrent à ces conquérants barbares les secours que pouvait leur offrir la science militaire des peuples d'Europe. Des machines de guerre, construites sous leur direction et d'après leurs plans, lancèrent dans la ville des pierres d'un poids énorme. Les principaux édifices furent détruits, et les habitants, épouvantés, s'empressèrent d'ouvrir leurs portes à des assiégeants contre lesquels ils n'avaient aucun moyen de se mettre à couvert. Ces armes de siége avaient été perfectionnées en France sous le règne de Philippe-Auguste. Tout l'Occident les avait adoptées, mais les Orientaux en ignoraient encore l'usage.

L'emploi inattendu que les Polo en firent faire à Cublaï

Digitized by Google

n'amena pas seulement la reddition d'une ville. Il décida toute la guerre; car il est probable que les Tartares n'auraient pas pu forcer, sans l'emploi de cette invention, les nombreuses places que renfermait le Mangi. Mais la plupart de ces forteresses capitulèrent ou ne firent qu'un semblant de défense, tant elles craignaient de partager le sort de Sayanfu. La capitale se rendit en 1276. Quelques années plus tard, tout le pays était tombé sous la domination des Tartares-Mongols.

Depuis lors nous voyons Marco Polo constamment attaché au service du Grand-Khan. Par l'aisance de ses manières, par l'activité de son esprit, il s'était concilié une faveur que justifièrent son zèle et sa fidélité. Il remplit divers emplois considérables à la cour du monarque, et fut souvent envoyé dans les provinces de l'empire avec des missions importantes. Il profita des avantages de sa position pour réunir les éléments de cette remarquable narration dont j'ai tâché de déterminer le caractère.

Marco est pour nous le révélateur du Japon. Il est le premier voyageur qui nous ait fait connaître l'existence de ce pays. Dans la notice qu'il lui consacre au troisième Livre de ses Voyages, il l'appelle *Zipangu*. Ce nom n'est qu'une transcription de celui de *Nipon*, sous lequel les Japonais désignent tout leur pays, tandis que nous autres Européens n'appelons ainsi que la principale d'entre les nombreuses îles dont il se compose. La

variante *Zipangu* peut s'expliquer par la prononciation des Chinois, chez qui Marco puisait ses renseignements. De notre temps encore, les habitants du Tonquin et ceux des provinces méridionales de la Chine donnent au Japon les noms de *Sipon* et de *Zipon*. L'*o* et l'*a* se confondent aussi très-facilement dans la bouche de ces peuples. Si les Hollandais disent pour Japon, *Japan*, c'est qu'ils les ont entendu prononcer ainsi.

Quant à la syllabe *gu*, ce n'est qu'un mot d'adjonction sans valeur.

Le voyageur vénitien avoue n'avoir pas visité sa *grande île de l'Orient*. Par ces motifs, il prie ses lecteurs d'excuser la brièveté et peut-être les défauts de la description qu'il en donne. Mais il n'en a pas moins rapporté plusieurs particularités dont les plus récentes relations confirment l'exactitude. Tel est ce qu'il raconte du commerce qui se faisait alors entre les Japonais et les habitants du Mangi, pays dans lequel il comprend peut-être le Tonquin ; puis encore ce qu'il dit des grandes richesses de leurs mers et de leur sol, abondants surtout en or et en perles ; de la forme du gouvernement ; de la couleur, de la stature, de la religion des indigènes, et de la quantité d'îles secondaires environnant celle de Zipangu. Les marins chinois de son temps, qui les fréquentaient beaucoup, en évaluaient le nombre à 7,440.

Mais ce qui plaide plus fortement encore en faveur de la véracité de Marco Polo, c'est le récit assez cir-

Digitized by Google

constancié qu'il fait d'un événement important resté célèbre dans le souvenir des deux grands peuples de l'extrême Orient. Je veux parler de l'expédition de la flotte tartaro-chinoise de Cublaï contre le Japon. Cette expédition ayant eu lieu en 1281, comme nous le savons aujourd'hui par les annales du Japon et de la Chine, et le séjour de Marco Polo en Asie ayant duré de 1275 à 1295, il n'a donc pu en avoir connaissance, à l'époque même où elle s'accomplissait, que par sa présence dans l'empire chinois.

Deux chapitres du voyage de Marco Polo traitent de Zipangu, et deux autres de l'expédition tartare. Ils sont tous fort courts et m'ont paru assez curieux pour mériter une reproduction totale. Les premiers vont naturellement prendre place dans celui-ci ; les seconds entreront dans la partie de cet ouvrage, où je m'occuperai spécialement de l'histoire du Japon.

J'ai employé, pour ma traduction, les deux manuscrits à juste titre estimés les plus authentiques. Le premier manuscrit est écrit dans l'idiome qu'on parlait en France pendant le XIV^e siècle. C'est la langue de Charles d'Anjou, le conquérant de Naples ; c'est aussi celle du royaume de Jérusalem. Dans l'incertitude où sont les philologues sur celle dont s'est servi notre auteur, ce manuscrit peut être considéré comme une très-précieuse traduction de la relation originale, à cause de sa haute antiquité. Le deuxième document que j'ai pris pour guide est écrit en latin de la même

Digitized by Google

époque ; il jouit pareillement d'un grand crédit parmi les bibliographes.

Un mot encore pour justifier le choix que j'ai fait de ces deux versions. Elles renferment la relation la plus étendue ; et c'est là, selon moi, la plus instructive, celle que le public a le plus d'intérêt à connaître. Toutes les autres, italiennes, espagnoles, anglaises, sont beaucoup plus abrégées que celle dont j'ai fait usage. Il est à présumer que Marco Polo a rédigé ses mémoires dans sa propre langue. Or ce sont nos deux manuscrits qui, par leur date comme par leur caractère, doivent se rapprocher le plus de l'original perdu. Le style en est simple et dépourvu d'ornement ; mais cette simplicité même est une garantie d'exactitude et de vérité. Enfin j'ai pour moi l'opinion de géographes qui, à bon droit, font autorité en pareille matière.

L'ancienne version française consacre à la description du Japon la première moitié du Chapitre CLIX, intitulé : — « *Ci devise de l'isle de Cipingu,* » et le manuscrit latin, la première partie du Chapitre II (*De insulâ Simpagu*), ainsi que le Chapitre V tout entier du Troisième Livre (*De idolatriâ et crudelitate virorum Simpagu*). Tout en utilisant la rédaction française, j'ai suivi l'ordre de la seconde comme étant non-seulement plus circonstanciée, mais plus méthodique.

Digitized by

I.

De l'île de Simpagu (Zipangu).

« Simpagu est une île située à l'est (1) en pleine mer « et à quinze cents milles de la côte (2). Elle est très- « grande. Les habitants sont blancs et ont de belles ma- « nières. C'est une superbe race, idolâtre et indépen- « dante de toute autre nation. On trouve dans cette île de « l'or en abondance. Cela tient à ce qu'aucun des habi- « tants n'en sort jamais, et à ce que jamais non plus il « n'y va de marchands de la terre ferme. Aussi possè- « dent-ils plus d'or que je ne pourrais dire et que l'on ne « pourrait croire. Le palais du seigneur de cette île est « extrêmement grand. Il est tout couvert d'or, comme « le sont de plomb nos maisons et nos églises. Toutes « les chambres sont aussi pavées d'or fin à deux doigts « d'épaisseur. On en voit également ornés les murs et « les fenêtres. La valeur de ce palais est inestimable.

(1) C'est-à-dire, à l'est de la Chine.

(2) Je n'ai pas besoin de relever l'exagération de ce chiffre. Il se retrouve dans les divers manuscrits. Polo cependant vivait à la cour du Grand-Khan; il y remplissait, comme je l'ai dit, de hautes fonctions, et aurait dû être mieux informé. Ne peut-on pas supposer que les courtisans de Cublaï, pour consoler leur maître de l'issue de son expédition qui fut malheureuse, auront imaginé de grossir considérablement la distance qui sépare le Japon de l'empire de Cathay?

« L'île produit des perles roses, fort belles, bien « arrondies et d'une grosseur considérable. Elles va-« lent autant que les blanches et se payent plus cher « que celles des autres pays. On y trouve, d'ailleurs, « beaucoup de pierres fines. »

II.

De l'idolâtrie et de la cruauté des hommes de Simpagu (1).

« Sachez que les idoles de l'île de Simpagu, de celles « qui l'avoisinent, et les figures des dieux de Cathay, « sont toutes faites de la même manière. Quelques-unes « ont des têtes de bœufs, plusieurs de porcs ou d'autres « animaux. Il y en a qui se distinguent par une tête à « quatre visages. On en voit ayant quatre mains, dix, « ou même cent, et ainsi des autres parties du corps. « Plus ces monstrueuses figures ont de membres, plus « sont grandes la dévotion qu'on leur porte et l'idée « qu'on se fait de leur puissance. Les actions de ces « idoles sont fort diverses ; c'est une complication de « diableries qu'il me serait impossible de décrire.

« Lorsqu'un des habitants de ce pays parvient à « s'emparer d'un étranger, et que celui-ci ne peut pas

(1) Dans certains manuscrits, on fait dire à Marco Polo que les Japonais sont mahométans. C'est probablement une faute de transcription ou de traduction, car il n'y a rien de pareil dans les deux éditions choisies sur lesquelles je me suis appuyé.

Digitized by

« payer sa rançon, il le tue; puis il invite ses pa-
« rents et ses amis à venir manger avec lui le corps de
« sa victime. Ces hommes sauvages prétendent qu'il
« n'y a pas dè nourriture plus délicate. Si vous leur de-
« mandez la raison de leur idolâtrie et de leur anthro-
« pophagie, ils vous font invariablement la même ré-
« ponse : c'est que leurs pères en agissaient ainsi, et
« qu'ils veulent faire comme leurs pères. »

Ces détails sur la religion des Japonais sont exacts. Il n'en est pas de même de la cruauté que Marco Polo leur attribue à l'égard d'étrangers inoffensifs. Quant à leurs prétendus sacrifices humains, il y avait, de son temps, déjà douze siècles que cette coutume barbare n'existait plus au Japon. Elle y avait été abolie, par décret de l'empereur spirituel, en l'an 2 avant Jésus-Christ; et, même à cette époque, elle n'était plus suivie qu'à l'occasion des funérailles.

Mais il est tout naturel que les Chinois, repoussés avec perte par les Japonais, aient voulu se venger en leur imputant des habitudes féroces.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

COMMENT L'INDICATION DE LA PRINCIPALE DES ILES JAPONAISES, DANS LE LIVRE DE MARCO POLO, A DONNÉ LIEU A LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE PAR CHRISTOPHE COLOMB.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE III.

COMMENT L'INDICATION DE LA PRINCIPALE DES ILES JAPONAISES, DANS LE LIVRE DE MARCO POLO, A DONNÉ LIEU A LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE PAR CHRISTOPHE COLOMB.

Marco Polo retourna dans la cité des doges par des chemins où jamais aucun Européen ne l'avait précédé. Il parcourut le premier les îles et les rivages de la mer des Indes. Passant ensuite par Constantinople, comme il était venu, il fut de retour à Venise en 1295; mais il n'y jouit pas longtemps du repos que ce persévérant explorateur de l'Asie avait pourtant bien le droit d'espérer. Quelques mois après son retour, la guerre éclata entre Venise et Gênes. On donna à Marco Polo le commandement d'une galère. La flotte vénitienne était commandée par Andréa Dandolo, procurateur de Saint-Marc, et celle des Génois par un marin non moins il-

Digitized by Google

lustre, Lampe Doria. Aussi la lutte fut-elle acharnée. Notre voyageur avait ardemment brigué l'honneur de servir, en cette importante occasion, sa patrie, qui lui était si chère, et qu'il venait déjà d'illustrer par ses découvertes. Il combattit bravement pour la défendre contre ses plus dangereux ennemis. Mais les Vénitiens, malgré leurs efforts, perdirent la bataille, et la plupart de leurs vaisseaux furent pris, brûlés ou coulés à fond. Cette sanglante rencontre est devenue célèbre dans l'histoire. On l'appelle le combat naval de Curzola.

La galère de Marco Polo était au premier rang. A force de payer de sa personne, il tomba grièvement blessé. Fait prisonnier, ainsi que Dandolo lui-même, il fut conduit à Gênes par les vainqueurs.

Dans cette ville, non moins avancée en civilisation que Venise, et qui joignait, comme elle, l'amour des sciences et des arts à celui du commerce, les qualités personnelles de l'illustre captif et les grandes connaissances qu'il avait acquises sur les pays lointains lui procurèrent l'accueil le plus honorable. Les Génois l'admiraient. Pendant tout le temps de sa détention, qui dura quatre années, ils ne cessèrent de lui faire fête et de recueillir avidement ses récits sur des contrées jusqu'alors inconnues. Leur prisonnier n'avait pas encore rédigé sa relation. Tous les matériaux qu'il avait rassemblés se trouvaient à Venise. Ils le pressèrent de les faire venir ; et, je suis heureux de pouvoir le dire, à l'honneur des villes italiennes du moyen-âge : tant

Digitized by

étaient grandes chez ces peuples la passion du savoir et la mansuétude des mœurs, que nous voyons le soldat de Venise, fraternellement assis au milieu de ces hommes contre lesquels il venait de soutenir une lutte désespérée où son sang et le leur avaient coulé ; que nous le voyons, dis-je, dictant sous leurs yeux l'histoire de ses voyages à un citoyen de Pise qui partageait sa douce captivité.

Il existe une édition rare et précieuse de la *Géographie* de Ptolémée, publiée à Lyon en 1535, et bien connue des bibliophiles. Elle porte la signature *Michael Villanovanus*. Ce pseudonyme cache le nom de Michel Servet, le médecin français antitrinitaire que Calvin fit brûler à Genève pour avoir combattu ses doctrines. Bizarrerie du cœur humain! Servet mettait toute son ambition à se faire connaître comme auteur d'un système religieux qui fit le malheur de sa vie et dont la valeur sera probablement toujours contestée. Il ne daignait pas signer de son véritable nom des ouvrages scientifiques d'une érudition solide et d'un mérite réel. En lui restituant l'honneur d'avoir publié l'édition lyonnaise de Ptolémée, j'avais à cœur de rendre un de ses plus beaux titres à un homme égaré peut-être, mais qui fut probe et malheureux, et qui se rendit utile à la science.

Cette belle édition renferme trois cartes de l'Orient fort remarquables pour l'époque, et dont l'étude a beaucoup influé sur les progrès ultérieurs de la géogra-

Digitized by

phie et des découvertes. Elles ont été dressées principalement d'après la relation et les observations de Marco Polo.

Mais, au XVI[e] siècle, le monde occidental, affamé de nouveautés exotiques et peu soucieux de les approfondir, se contenta de prendre, pour ainsi dire, la primeur du voyageur vénitien. La curiosité presque enfantine de ces temps-là n'eut d'abord rien de plus pressé que de se satisfaire sur les nombreuses traductions et copies qu'on en fit circuler de toutes parts. C'est encore ainsi que la vogue s'abat de nos jours sur quelque roman ou quelque pièce de théâtre qui révèle au public, avec plus ou moins de vérité, la vie intime d'un pays, d'une époque ou d'une classe de la société dont il ne connaissait que la surface. Puis, le premier élan passé, on retomba dans l'indifférence. L'Europe encore très-mystique vivait presque uniquement sur son propre fonds et ne jetait guère les yeux en dehors de ses limites.

Les cités marchandes et maritimes, celles d'Italie du moins, faisaient exception; mais, fort occupées de leur commerce et de leurs rivalités réciproques, elles ne pouvaient prêter une attention soutenue à des recherches qui s'éloignaient trop de leur sphère. Voilà pourquoi, comme je l'ai dit, les importantes découvertes de Marco Polo furent négligées et ses écrits laissés dans l'oubli pendant deux cents ans.

A l'époque de la Renaissance, parmi tant de manuscrits, les uns admirables, les autres simplement

Digitized by Google

curieux, que le rétablissement des sciences et l'invention de l'imprimerie firent sortir de la poussière, se trouvèrent aussi les *Voyages* de Marco Polo. Heureusement pour la civilisation et pour sa propre renommée, ils tombèrent entre les mains de l'un des enfants de cette noble ville de Gênes qui avait fait à l'auteur, quoique citoyen d'un pays ennemi, un accueil aussi hospitalier. Ce Génois était Christophe Colomb. Chacun sait que l'homme de génie qui devait s'immortaliser par la découverte d'une nouvelle moitié du monde a médité longtemps son grand dessein. Ce n'est qu'en rapprochant, avec une étonnante perspicacité et une patience infatigable, beaucoup de circonstances et de probabilités alors difficiles à saisir, qu'à la fin Colomb est arrivé à conclure qu'il devait y avoir, à l'occident de l'Europe, de vastes contrées dont on ignorait encore l'existence.

Mais ce qu'on ne sait pas assez généralement, c'est que ce sont les écrits de Marco Polo et particulièrement sa relation de l'île de *Zipangu*, qui ont donné lieu, avant tout, aux conjectures et aux espérances du navigateur génois. Celui-ci supposait, quoiqu'à tort, nous le savons aujourd'hui, que l'empire chinois était à *quinze heures*, comme on disait encore de son temps, ou à 225 degrés, comme nous dirions aujourd'hui, du méridien de Gênes. Or, la circonférence du globe n'étant que de 360 degrés, ou, pour nous exprimer toujours dans la langue de Colomb, n'étant que de *vingt-quatre heures*, il semblait résulter de là que, même pour

aller en Chine, on abrégerait le chemin si, au sortir de l'Europe, on dirigeait sa course vers l'Occident, au lieu de marcher vers l'Orient et de faire le tour de l'Afrique. En supposant encore que par cette nouvelle route on eût d'aussi grands détours à faire que par le cap de Bonne-Espérance (1), la différence était toujours considérable, puisqu'en ligne directe, et le grand cercle de la terre étant donné de 9,000 lieues, il y avait, d'après ce calcul, 3,375 lieues d'une manière et 5,625 de l'autre.

Toutefois il est probable que cette considération à elle seule, quelque importante qu'elle dût être aux yeux de Colomb, ne l'aurait pas déterminé à tenter le voyage qui lui fit faire la découverte de l'hémisphère occidental. Colomb était un de ces génies de bonne trempe qui sont à la fois entreprenants et prudents. Aucun sacrifice ne lui coûtait pour atteindre son but ; mais il n'aurait pas voulu se débattre avec l'impossible. Or, s'il n'avait eu d'autres données que la rotondité de la terre et les approximations de distances que je viens d'indiquer, voici les inconvénients que lui eût présentés l'itinéraire de l'océan Atlantique :

Abandonner l'échelle des étapes costales vers l'Inde, commencée aux Canaries par le chevalier français de

(1) Colomb découvrit les îles Lucayes et Cuba en 1492. Il était sorti du port de Palos dans la même année. Vasco de Gama ne doubla le cap de Bonne-Espérance que cinq ans plus tard ; mais Barthélemy Diaz l'avait déjà reconnu en 1486.

Digitized by Google

Béthencourt, et continuée par les Portugais le long de l'Afrique jusqu'à plus de moitié déjà du parcours probable, avec la perspective de pouvoir l'achever en suivant presque toujours des rivages pour la plupart habités.

S'exposer, sur de faibles navires, à faire un trajet de 3,000 lieues dans des mers inconnues, dont il était impossible de prévoir les dangers, et cela sans être assuré d'emporter des provisions suffisantes de vivres et d'eau, ni de trouver même une île sur son passage.

Enfin, pour une semblable entreprise, dont la hardiesse effrayait l'imagination, accepter, d'une part, toutes les incertitudes, tous les périls inhérents à l'imperfection de l'art nautique; d'une autre part, ceux, peut-être encore plus graves, qu'il fallait attendre de la timidité des marins de cette époque.

En tenant compte de toutes ces considérations et du caractère circonspect de Colomb, il est permis de croire qu'une économie même de 2,250 lieues n'aurait pas été à ses yeux une raison suffisante pour braver d'aussi grandes difficultés; surtout quand cette abréviation n'était fondée que sur des supputations qui pouvaient, en définitive, manquer d'exactitude (1).

(1) Je ne parle pas d'un système cosmographique soutenu par Colomb devant l'université de Salamanque et devant la plupart des personnes dont il cherchait l'approbation et l'appui. D'après ce système, la terre était divisée en degrés de moindre longueur que ceux adoptés aujourd'hui, de sorte que la circonférence du globe devenait plus petite. Mais le célèbre navigateur n'avançait, bien

Digitized by Google

Mais le Génois de 1492 avait toujours présents à l'esprit deux ou trois mots, insignifiants pour tout autre, et lumineux pour lui, que son œil d'aigle avait distingués dans la relation du Vénitien de 1295. C'était cette courte et simple phrase, datée des bords de la mer Jaune : « *Est insula magna in Oriente!* » Et Colomb a dû faire le raisonnement suivant : « Si le *Cathay* « (la Chine) n'est qu'à 3,400 lieues de nous par l'occi- « dent, *Zipangu* (Nipon) doit en être beaucoup plus « près encore ; car, indépendamment de la mer qui les « sépare et qu'il faut croire assez vaste, puisque cette « île n'était que peu connue d'un grand peuple civilisé « depuis tant de siècles et qui paraît en être le plus « voisin, il est impossible de penser qu'un pays capable « de résister aux puissantes armées des Tartares aguer- « ris, vainqueurs de toute l'Asie et la terreur de l'Eu- « rope, ne renferme pas une très-nombreuse popula- « tion et ne soit pas, conséquemment, d'une très- « grande étendue. Le trajet du détroit de Gibraltar à « Zipangu, par l'océan Atlantique, doit donc être beau- « coup plus court que celui qu'il faudrait faire pour « arriver au Cathay en suivant le même chemin. »

Colomb, d'ailleurs, a pu être fortifié dans cette

évidemment, cette théorie que pour rassurer les esprits; car il sentait parfaitement que la connaissance, non de la distance réelle, mais de celle seulement que Colomb supposait être telle, aurait à coup sûr détourné ses contemporains de s'associer à son entreprise.

Digitized by Google

croyance par l'inspection d'une mappemonde que Marco Polo, dit-on, avait rapportée en Europe, et où étaient représentés plusieurs pays de l'Inde. Ces découvertes, néanmoins, n'ont été vérifiées qu'à partir de l'année qui suivit celle de l'Amérique. Le premier voyage des Portugais dans l'Inde est celui de Pierre de Covilham, qui s'y rendit encore par l'Égypte, et revint par l'Abyssinie et le Zanguébar. Il eut lieu en 1493.

Quoi qu'il en soit, la révélation du Japon par le voyageur vénitien fut pour beaucoup dans cette persévérante ardeur du sublime Génois qui lui fit solliciter pendant si longtemps divers princes et le gouvernement de sa propre patrie, pour en obtenir les vaisseaux et les sommes nécessaires à l'exploration qu'il projetait. La soif de l'or n'était pas ce qui le faisait agir. Il était animé d'une passion plus noble. Il vivait pour la gloire et pour la postérité. Toutefois, comme les Indes passaient dans le monde pour être très-abondantes en or et en toutes sortes de richesses, il voulut, à tout hasard, donner le même nom aux terres qu'il avait dessein de découvrir, afin d'engager quelque tête couronnée à favoriser son entreprise par l'espérance d'un grand profit. Quant à lui, sa conviction géographique, une fois arrêtée, ne changea plus. Elle ne plia que devant l'évidence. Et lorsque Isabelle de Castille eut cédé à ses prières au bout de huit ans; lorsqu'elle eut équipé les trois navires de Colomb à ses propres frais et mis généreusement pour cet effet ses pierreries en

Digitized by Google

gage; quand l'héroïque navigateur, après une périlleuse traversée qui s'était prolongée fort au delà de son attente, et durant laquelle sa vie avait plusieurs fois été mise en danger par les séditions de ses matelots, aperçut enfin la terre, l'impression produite par les récits de l'hôte de Cublaï-Khan était encore si vivante dans son esprit, qu'en mettant le pied sur le rivage d'Hispaniola, l'île de Cuba actuelle, il se crut arrivé dans la Zipangu de Marco Polo.

Pendant tout le cours du premier voyage de Colomb, cette illusion ne le quitta pas. Nous ne pouvons aujourd'hui nous empêcher de sourire en voyant ce grand homme et ses compagnons députer gravement une ambassade d'Indiens, du bord de la mer, vers un malheureux cacique de l'intérieur de Cuba, dont la cabane, d'après leurs indications, se trouvait à trois journées du rivage, et s'imaginer qu'ils vont avoir affaire à un puissant monarque asiatique, au roi de *Cipango* (c'est l'orthographe du manuscrit italien que possédait Colomb); ou bien encore quand le continent américain, désert et sauvage, devient à leurs yeux le magnifique empire de Cathay et qu'ils espèrent y trouver un digne successeur de Cublaï, le Grand-Khan des Tartares.

Digitized by

CHAPITRE IV.

ORIGINE DE LA NATION JAPONAISE. — DIVERSES OPINIONS ÉMISES A CE SUJET. — SOLUTION TIRÉE DE L'HISTOIRE, DE LA LINGUISTIQUE ET DE PLUSIEURS AUTRES ORDRES DE PREUVES.

CHAPITRE IV.

ORIGINE DE LA NATION JAPONAISE. — DIVERSES OPINIONS ÉMISES A CE SUJET. — SOLUTION TIRÉE DE L'HISTOIRE, DE LA LINGUISTIQUE ET DE PLUSIEURS AUTRES ORDRES DE PREUVES.

Entre les différentes opinions qui ont été émises relativement à l'origine des Japonais, rapportons d'abord celle de Linscotanus, ou plutôt Jan Huigen Linschooten, navigateur hollandais, antérieur de quelque temps à l'établissement de la compagnie hollandaise des Indes orientales. Linschooten vint aux Indes à la suite des Portugais, comme compatriote; car le Portugal et la Hollande, à cette époque, appartenaient l'un et l'autre à la couronne d'Espagne. Il publia de ses voyages une relation qui a beaucoup de valeur sous le rapport géographique et particulièrement pour ce qui touche la navigation de l'Océan indien; mais le peu

Digitized by Google

qu'il a dit du Japon, de son histoire, de sa religion, des mœurs et des usages de ses habitants, contient de grossières et de nombreuses erreurs. On ne peut lui en faire un crime, car il ne savait de ce pays que ce que les Portugais de Goa avaient bien voulu lui en apprendre.

Voici la version de ce navigateur. Quoiqu'elle mérite peu de crédit, je ne puis la passer sous silence, beaucoup de géographes européens l'ayant adoptée.

Il arriva autrefois en Chine que plusieurs familles notables conspirèrent contre la vie de l'empereur. Dans leurs rangs se trouva un traître qui informa le *Fils du ciel* de ce qui se tramait. Transporté de colère, il commanda qu'on fît mourir indistinctement tous les conjurés sans en excepter un seul. On procéda donc à l'exécution de cet ordre. Le nombre des conjurés se trouva si considérable, que les bourreaux eux-mêmes se lassèrent de répandre tant de sang. Ils se plaignirent à l'empereur de ne pouvoir suffire à leur tâche.

Le monarque, dont la fureur était calmée, réfléchissant aussi que les principaux coupables avaient déjà subi la peine capitale, et jugeant sans doute que cet exemple devait suffire pour empêcher à l'avenir de nouveaux complots, se désista quelque peu de sa sévérité première. Il changea l'arrêt de mort en bannissement perpétuel. Tous ceux qui n'avaient pas encore subi la sentence furent aussitôt transportés, avec leurs

Digitized by Google

femmes et leurs enfants, dans les îles voisines du Japon, alors incultes et désertes ; ils les peuplèrent et furent les ancêtres de la puissante nation que nous y voyons aujourd'hui.

Linschooten ne cite aucune autorité à l'appui de cette histoire et n'indique même pas la source où il l'a puisée. Quant à sa prétendue conspiration, il n'en est pas dit un seul mot ni dans les annales de la Chine, ni dans celles du Japon. Nous pouvons donc regarder tout ce récit comme une fable qui ne mérite pas qu'on y ajoute la moindre foi, malgré la grande publicité qu'elle a reçue.

Quelques historiens japonais parlent, il est vrai, d'une émigration de Chinois à cette époque ; mais ils la racontent d'une tout autre manière. D'après eux, voici comment les choses se seraient passées. Sikouo, empereur de Chine, grand tyran et fort détesté de ses sujets, mais qui tenait beaucoup à la vie, fit un jour de profondes et tristes réflexions sur la brièveté de l'existence humaine. Il se dit à lui-même qu'il était bien dur de quitter l'empire, avec toute la grandeur et la puissance dont il était entouré, dans un espace de temps aussi court que celui auquel notre vie est bornée. Cette pensée, une fois entrée dans son esprit, n'en sortit plus ni la nuit, ni le jour. Elle le conduisit insensiblement à chercher s'il ne serait pas possible de trouver quelque panacée qui pût le garantir de la mort.

L'autocrate promit une magnifique récompense à

Digitized by Google

celui qui résoudrait le problème ; il envoya à cet effet des hommes sages et savants dans toutes les parties du monde.

Un des premiers médecins de la cour, Siou-Fou, se sentait, depuis longtemps, fort peu tranquille au sujet du caractère de Sikouo. Rien n'était plus naturel que son inquiétude, car ce prince, pour le plus léger caprice, ou sur le plus frivole soupçon, faisait voler les têtes de ses meilleurs serviteurs. Notre médecin ne sentait donc pas la sienne très-assurée sur ses épaules. Il épiait constamment une occasion de quitter la compagnie d'un maître aussi dangereux. Cette occasion, il crut l'avoir trouvée, à la fin, dans la nouvelle fantaisie de l'empereur, et bien loin de le détourner de sa folle recherche, il eut soin de l'y encourager.

« Oui, très-éclatant Fils du ciel, lui dit-il, certaine-
« ment il est possible de constituer ce remède universel
« qui peut vous procurer une existence sans limites.
« Les ingrédients qui doivent le composer se trouvent
« dans les îles du Japon. Mais ils sont d'une organisa-
« tion si subtile et si délicate, qu'ils se flétriraient à
« l'instant même, et perdraient toute leur vertu, s'ils
« n'étaient pas cueillis par des mains chastes et pures.
« Donnez-moi trois cents jeunes garçons, et autant de
« jeunes filles, vierges de corps et d'esprit, tous d'une
« constitution saine et robuste. Je m'offre à les con-
« duire moi-même, et nous vous apporterons bientôt
« le baume désiré. »

Sikouo donna dans le piége. Il équipa la colonie à ses frais et la fit partir ; mais au lieu d'aller chercher l'*herbe d'immortalité*, à laquelle il ne croyait pas le moins du monde, le rusé médecin, qui ne voulait que se mettre à couvert de la domination d'un méchant, fut s'établir au Japon avec ses jeunes compagnons et n'en revint plus.

Cette légende est-elle plus vraie que la première ? Tout ce qu'elle dit de Sikouo se trouve confirmé par les souvenirs des Chinois, qui le représentent comme un des trois Nérons de leur histoire. Ce prince ne gouvernait pas seulement avec une cruauté sans exemple, mais il avait un orgueil insupportable, et portait le faste et la prodigalité à un excès dont on ne saurait se faire d'idée.

C'est ainsi qu'il fit creuser un grand espace de terre comme pour y faire un lac ; puis il commanda qu'on le remplît de bière de riz, et s'y promena dans des barques magnifiques suivi de toute sa cour. Une autre fois, il voulut qu'on bâtît pour sa résidence un palais superbe dont les planchers, comme à *Zipangu*, étaient d'or et d'argent ; et cet édifice avait une si grande étendue que, lorsque, plus tard, l'empereur Kool, qui renversa du trône le petit-fils de Sikouo et le fit mourir avec toute sa famille, eut ordonné qu'on brûlât son palais, ce fut un incendie dont les cendres ne se refroidirent qu'au bout de trois mois.

La tradition populaire des Japonais est fort précise sur le chapitre de la colonie chinoise. Ils montrent encore l'endroit de la côte où aborda le médecin du

Digitized by Google

céleste empereur, celui où il fixa son séjour, et les pierres d'un temple que leurs ancêtres, disent-ils, érigèrent en l'honneur de Siou-Fou, pour le récompenser de leur avoir apporté les premiers éléments de la civilisation, des arts et des sciences. Quelques auteurs japonais adoptent cette tradition, mais ne regardent pas pour cela les Chinois comme les fondateurs de leur pays. Ils placent l'arrivée de ces étrangers dans la septième année du règne de Koken, le huitième souverain de leurs îles. C'était l'année même où mourut Si-kouo, et la deux cent dixième avant la naissance de Jésus-Christ. A cette époque, la monarchie japonaise avait déjà 453 ans d'existence.

Quant à la réalité du fait, elle est fort douteuse. Le *Niponki*, l'une des chroniques les plus anciennes et plus estimables de cet empire, n'en fait pas mention, ce qui permettrait de supposer qu'à l'époque déjà reculée où cet ouvrage fut écrit, la tradition de l'herbe d'immortalité n'existait pas encore ou avait déjà été rejetée par les hommes instruits. On la cite, il est vrai, dans le *Nipon ouo daï itsi ran*, mais sans la garantir, et les auteurs de l'*Encyclopédie japonaise* la relèguent au rang des fables.

Il est hors de doute que les Chinois et les anciens Coréens civilisés par eux, ont été les instituteurs de la nation japonaise; mais ce travail d'initiation ne commença que vers la seconde moitié du troisième siècle de notre ère. C'est à cette époque seulement que l'écri-

Digitized by Google

ture chinoise fut apportée au Japon. Jusque-là ce pays n'avait pas eu de rapports intellectuels avec le continent.

Mais indépendamment de cette preuve purement historique, nous en découvrons plusieurs autres qui démontrent d'une manière non moins positive que les Japonais ne descendent pas des Chinois.

La linguistique moderne, et c'est là un de ses plus beaux titres de gloire, a trouvé dans les différents idiomes et dans leurs propriétés des indices aussi lumineux et aussi certains qu'il est donné à aucune autre science d'en produire, pour découvrir et distinguer non-seulement la véritable origine d'une nation, mais aussi pour reconnaître par quelle succession d'événements cette nation, plus tard, s'est accrue et modifiée en s'incorporant et en s'assimilant d'autres éléments, soit des peuples entiers annexés ou conquis, soit des colonies étrangères, soit des prisonniers de guerre ou des esclaves.

La plupart des peuples de l'Europe fournissent des preuves évidentes de la solidité de ce mode d'investigation. Il est facile, par exemple, de reconnaître par le seul langage que les Polonais, les Bohémiens et les Russes, descendent les uns comme les autres des Esclavons. Nous pourrions faire une démonstration du même genre sur les Français, les Italiens et les Espagnols, dérivant des Romains, comme nation et en partie comme race. Nous pourrions aussi l'étendre aux Da-

Digitized by Google

nois et aux Suédois, qui sont de la famille des Goths.

J'oserai même affirmer que le seul langage des différentes nations, bien étudié, peut donner matière à des conjectures très-fondées sur les révolutions dont leur patrie a été le théâtre, sur les invasions et les conquêtes qu'elles ont subies, sur les accroissements de population qu'elles ont reçus du dehors à certaines époques, et même sur l'origine de ces immigrations.

En effet, plus il s'établit dans un pays d'étrangers du même sang, plus les différents mots de leur langue doivent s'introduire dans celle de ce pays, s'y naturaliser, et devenir familiers aux autochtones.—D'où vient le grand nombre de termes allemands, français et danois que renferme la langue anglaise, si ce n'est de ce que la Grande-Bretagne a été successivement conquise par les Danois, les Franco-Normands et les Saxons?

La langue latine elle-même, malgré la domination de Rome sur tout l'univers, a-t-elle pu se conserver longtemps dans sa pureté primitive? Non. Chacun sait que les Romains adoptèrent, volontairement, il est vrai, mais avec une grande rapidité, des milliers de mots grecs, aussitôt que la patrie d'Homère et de Périclès, qui était à cette époque le siége de l'érudition et de la politesse, fut passée sous le joug de ces soldats encore à moitié barbares. —Il en est de même pour toute l'Europe. — Le dialecte actuel de la Transylvanie est fortement mélangé de latin et de hongrois. — Dans la Sé-

migallie, on parle encore de nos jours un composé de lithuanien, d'esclavon et de latin.

Descendons en Crimée; nous y trouverons beaucoup de mots qui offrent une analogie frappante avec l'allemand. Ils y ont été portés par une colonie de Goths qui, à ce qu'il paraît, s'implanta dans la Chersonèse Taurique 1,498 ans avant Jésus-Christ.

La même remarque peut s'appliquer aux quatre autres parties du monde. Ainsi, par exemple, Juan de Barros, Flaccourt, et après eux des voyageurs plus récents, ont constaté que le langage des habitants de Madagascar est rempli de mots empruntés aux peuples de Java et de Malacca. Cette observation ne peut faire l'objet d'aucun doute. Que doit-on en conclure? Non-seulement qu'il a existé des rapports très-intimes entre cette grande île de l'Afrique et les deux pays de la mer des Indes que je viens de nommer, mais qu'elle en a même tiré une partie de sa population. Le grand nombre de mots indiens introduits dans la langue mardécasse le fait voir clairement. Ceci posé, ouvrons l'histoire. Nous y verrons qu'il y a deux mille ans, les Javanais et les Malaccais étaient les deux nations les plus riches, les plus puissantes de l'Asie, et que leur commerce s'étendait jusqu'à Madagascar, où un grand nombre d'entre eux avaient établi leur résidence.

Si je voulais multiplier ces exemples, je pourrais en puiser dans les annales philologiques et politiques de Java, de Ceylan, de Malabar, de Siam et de beaucoup

Digitized by Google

d'autres pays. Leurs langues seules nous procureraient les moyens de découvrir leur origine, leur mariage avec les peuples voisins, et les grands changements qui se sont opérés dans leur sein. Il n'est même pas nécessaire d'aller chercher des sociétés dont le passé remonte à des époques éloignées. Dans la république des États-Unis, si près encore de son berceau, l'on commence à parler une langue qui n'est plus tout à fait celle de Guillaume Penn et de Franklin, le pur anglais. — Résultat inévitable de la multitude d'Allemands, d'Irlandais, de Suisses, de Français, de Slaves, d'hommes enfin de toutes les régions du monde, qui viennent incessamment s'installer dans ce pays nouveau.

Appliquons maintenant ces observations aux Japonais. En examinant leur langue à fond et avec toute la rigueur possible, on y trouve une grande pureté. Toutes celles qui se parlent dans les contrées voisines ont trop peu déteint sur elle pour qu'il soit possible de croire que les Japonais sont descendus des habitants d'aucun de ces pays-là.

La partie de la Chine située à proximité du Japon et trafiquant avec lui se compose des provinces maritimes orientales. Il y en a trois principales : celles de Nanking, de Tsiaktsiou et de Foktsiou. Dans chacune d'elles on trouve une langue différente. Or, les Japonais ne comprennent pas un seul mot de ces trois dialectes, excepté certains substantifs que les Chinois leur ont apportés avec les objets qu'ils désignent ; ce qui est

Digitized by Google

également arrivé pour les Portugais et les Hollandais.

D'ailleurs, les immigrations chinoises n'eurent jamais assez d'importance pour opérer un changement notable dans l'idiome primitif des Japonais. Il est vrai qu'en leur transmettant les arts et les sciences, dont le Céleste Empire était en possession depuis longtemps, elles ont introduit chez eux la langue des mandarins.

Mais au Japon, comme dans la Chine même, comme dans la Corée, au Tonquin et dans les autres pays où elle a été reçue, cette langue universelle, qu'on pourrait appeler le latin de l'extrême Orient, ou, mieux encore, ce chiffre idiographique, au moyen duquel s'entendent tous les peuples de cette région du globe, n'est rien de plus qu'un moyen de communication réservé à l'usage des hommes très-instruits. La classe inférieure, et même les personnes d'une éducation moyenne, ne savent ni lire ni écrire le chinois des lettrés. Enfin, les deux langues ont si peu d'analogie, que ces deux nations, quoique voisines l'une de l'autre, ne sauraient se comprendre sans le secours d'un interprète.

La différence est la même sous le rapport de la construction et de la manière d'écrire. Le japonais s'écrit, comme le chinois, en lignes descendantes et ascendantes; mais, dans ce dernier idiome, les caractères ne sont que juxtaposés, sans qu'il y ait entre deux aucune particule qui les lie. Le génie de la langue japonaise demande, au contraire, que les mots et les caractères subissent quelquefois des transpositions et soient quelquefois aussi

Digitized by Google

réunis par d'autres mots, lesquels ont été inventés pour cet usage et sont tellement nécessaires, que, même en réimprimant les livres chinois, on est obligé, pour que les Japonais puissent les lire et les entendre, d'y ajouter ces espèces de particules. Du reste, les caractères dont les deux peuples se servent aujourd'hui n'ont entre eux aucune ressemblance, et l'opposition devient encore plus frappante lorsqu'on remonte à leurs caractères anciens, actuellement abandonnés, qui sont grossiers et informes chez les habitants du Japon, simples et expressifs chez ceux de la Chine.

La prononciation aussi est fort différente dans les deux langues, soit que nous la considérions dans son ensemble ou relativement à chaque lettre en particulier. Celle du japonais est nette, articulée, distincte, et rarement une syllabe se compose de plus de deux ou trois lettres de notre alphabet; tandis que le langage des Chinois n'est qu'un chant confus et mal sonnant à l'oreille, dans lequel, à chaque instant, plusieurs consonnes viennent s'entre-choquer. Si nous entrons dans l'analyse des lettres, le H aspiré, par exemple, que les Chinois prononcent très-distinctement, les Japonais ne peuvent lui donner d'autre valeur que celle du F; mais, en revanche, ils disent à merveille notre R et notre D, dont les Chinois, ceux de Nanking surtout, ne manquent jamais de faire un L, lors même qu'ils ont appris les langues européennes. Ce contraste se reproduit à propos de presque toutes les articulations.

Digitized by Google

Un fait non moins fondamental chez un peuple que sa langue, c'est sa religion. Si les premiers habitants du Japon avaient été des Chinois, nul doute que ceux-ci n'eussent porté dans ces îles désertes leurs dogmes religieux, le culte de leurs ancêtres et qu'ils ne les eussent transmis à leur postérité. Dans ce cas, on trouverait, chez les Japonais, une religion primitive chinoise. Mais, loin de là, leur ancienne foi nationale, le culte des Sintos, qui remonte au commencement de leur histoire, n'a rien en lui qui ressemble à ce qui a jamais existé, soit en Chine, soit dans aucun autre pays.

Les Japonais n'ont pas reçu de dogmes étrangers jusqu'à l'an 66 après Jésus-Christ; et, à cette époque, la troisième période de leur monarchie, celle qui est entièrement dégagée de tout élément fabuleux ou même héroïque, celle enfin dont on peut considérer l'histoire comme positive et certaine, comprenait déjà un parcours de sept cents années. Ce fut alors qu'on vit pour la première fois se répandre au Japon des doctrines exotiques. Elles y étaient apportées par des prêtres de Bouddha, venus de la presqu'île coréenne.

Du reste, que l'on compare les mœurs, les usages, le caractère des deux peuples. Le Japonais ne mange, ne boit, ne dort pas comme le Chinois; il ne s'habille, ni ne se rase, ni ne salue, ni ne s'assied comme lui. Je n'en finirais pas si je voulais signaler toutes les différences de sang et de race qui éclatent dans tout leur

Digitized by Google

être, dans leurs moindres actions comme dans les plus importantes. L'habitant de la Chine, plus philosophe qu'homme d'action, d'un caractère pacifique et modeste, se plaît à mener une vie tranquille et contemplative.

Celui du Japon est belliqueux, tourmenté de passions violentes, facile à se laisser entraîner par l'ambition ou par une excessive méfiance. Mais, en revanche, il est généreux, d'un esprit vif, pénétrant et vaste en même temps, toujours porté vers les grandes entreprises. Il emploie généralement à agir le temps que le Chinois met à penser. Quant à ce dernier, lorsqu'il sort de sa rêverie, c'est pour appliquer à l'intrigue et à la ruse la grande finesse dont il est doué. Alors il devient laborieux, mais traître et voleur.

Un voyageur hollandais du XVII[e] siècle, homme assez instruit, mais possédant une trop riche imagination dont il n'était pas toujours le maître, a voulu expliquer à sa manière l'origine des Japonais. Il n'avait pas laissé de remarquer ce patriotisme un peu exclusif, cette individualité profondément tranchée, qui sépare ce peuple ancien lui-même de tous les peuples anciens dont il est entouré, et qui semble accuser un berceau perdu dans la nuit des âges. Comment trouver le point de départ de cette race unique dans son genre? Notre voyageur était pieux; il consulta les Livres saints. Son regard s'arrêta sur la page de la Genèse où Moïse raconte la dispersion humaine qui eut lieu au pied de la tour de Babel.

Le voilà hors d'embarras; il tient la solution du pro-

Digitized by Google

blème. Dieu, pour punir les hommes de leur orgueil et les empêcher d'achever cet édifice qu'ils voulaient élever jusqu'au ciel, n'a-t-il pas jeté parmi eux la confusion des langues? Et lorsqu'ils ont été forcés de la sorte, par l'effet d'un miracle, de parler ceux-ci tel dialecte, ceux-là tel autre, n'a-t-il pas fallu, pour s'entendre, qu'ils se divisassent en plusieurs nations? Voilà donc qui est bien établi. Les Japonais sont une des migrations sorties de la division des premiers habitants de Babylone. Il reste encore à expliquer comment cette société, d'abord nomade, a pu franchir la distance qui sépare Babylone de la mer Jaune; quelle route elle a suivie et combien de temps il lui a fallu pour faire le voyage. Mais un homme qui a son parti pris ne s'embarrasse pas de si peu de chose. Il répondra catégoriquement sur tous ces points; et voici d'abord, selon lui, ce qui arriva après l'abandon du monument inachevé.

Les architectes vaincus par la résistance divine s'étant dispersés, ceux qui parlaient le même langage demeurèrent néanmoins ensemble, et chacun de ces nouveaux peuples, après avoir erré quelque temps au hasard, s'établit dans le pays qu'il trouva le plus à son gré. Quelques-uns, par exemple, se dirigèrent vers la mer Noire et la mer Caspienne qui n'étaient pas éloignées de Babel.

Les provinces de la Perse situées entre ce dernier réservoir et le Caucase, ont dû être bientôt habitées; l'Hircanie, la première, comme étant la plus belle et la plus fertile. Les peuples voyageurs qui poussèrent

Digitized by Google

plus loin, auront trouvé deux chemins devant eux, l'un suivant le cours du Tanaïs et du Wolga vers le Nord, l'autre longeant le rivage oriental de la mer Caspienne. Notre chercheur d'origines ne s'occupe pas des premiers; mais, quant aux seconds, il les conduit jusqu'à l'embouchure de l'Oxus et de là dans le milieu de l'Inde, où ils ont pu ainsi pénétrer sans avoir eu à franchir les montagnes Maharouniennes qui sont encore désertes, ou à traverser les vastes solitudes du Siftoun et du Sablestoun. C'est sa façon d'expliquer la colonisation des pays d'Indo-Gange, du Bengale, de Pégu, de Siam et des royaumes voisins.

Les hypothèses, comme on voit, ne coûtent guère à cet auteur. Nous renoncerons donc à suivre, dans leurs pérégrinations, toutes les migrations babyloniennes qu'il envoie peupler les diverses provinces de la Tartarie et de la Chine. Nous n'irons pas non plus accompagner les Grecs, les Goths et les Esclavons dans le voyage qu'il leur fait faire depuis la fameuse tour jusqu'au fond de l'Europe. Arrivons tout de suite à sa colonie du Japon.

La langue des Japonais étant fort pure, nous l'avons dit, le voyageur hollandais en conclut que ce peuple n'a pas dû rester longtemps en route; car s'il avait fait un séjour prolongé dans quelque pays situé sur son passage, il n'aurait pu s'empêcher de frayer avec quelque autre nation dont l'idiome se serait plus ou moins mélangé au sien.

Digitized by Google

Les futurs Japonais se séparent donc des autres Babyloniens aussitôt qu'ils sont arrivés sur les bords de la mer Caspienne. Ils en suivent les côtés nord et nord-est jusqu'à l'île de Mienkislag; côtoient l'un des fleuves qui, là, se déversent dans cette mer; entrent de la sorte dans un pays grand et fertile en évitant, d'un côté, les régions stériles et brûlantes, aujourd'hui habitées par les Turkestans, d'autre part, le territoire de l'Istifi, du Jénési, du Silinga et de toutes les rivières prenant leur source aux environs, qui les aurait conduits dans les pays froids et moins agréables du Nord.

Continuant ainsi de se diriger vers l'Orient, ils découvrent le lac d'Argoum, puis le fleuve de ce nom, qu'ils suivent sur un parcours de cinq milles d'Allemagne (927 kilomètres), prennent ensuite l'Amour à 200 milles, ou 1854 kilomètres, de son embouchure, et s'en font un guide jusqu'à la péninsule coréenne. Ou bien encore ils auront descendu le Jénési jusqu'au 55ᵉ degré de latitude septentrionale, et dans ce cas ils auront trouvé un chemin beaucoup plus commode pour gagner les bords de l'Amour (1).

Une fois en Corée, les émigrants n'ont pas de peine à passer dans la grande île de Nipon, en s'aidant des îles intermédiaires, dont les principales sont celles d'Iki et de Tsousima. Pendant ce temps, la colonie des-

(1) C'est celui que suivent aujourd'hui les Russes quand ils veulent se rendre en Chine.

Digitized by Google

tinée à peupler l'Amérique traverse la Tartarie orientale et pénètre dans Yedso. (On ne connaissait alors qu'un des côtés de cette île et on la prenait pour un prolongement du continent américain.)

Laissons ce roman géographique, dont les invraisemblances, quant aux habitants du Japon, ne changent rien à la valeur des opinions accréditées relativement aux autres peuples; et, sans affirmer quoi que ce soit sur l'origine des Japonais, nous pourrons admettre comme très-probable qu'ils tirent leur naissance des Tartares.

Le type de cette grande race domine chez eux, quoique profondément modifié par l'influence du climat, de l'isolement, des institutions particulières qu'ils se sont données et des immigrations dont leur pays a été le théâtre à diverses époques.

On verra, dans le chapitre suivant, ce que disent les traditions mythologiques des Japonais à l'égard de leur origine. Ces fables, si intéressantes sous le rapport cosmogonique et religieux, ne renfermeraient-elles pas aussi une portion de vérité historique? Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de certain, c'est que cette nation, aujourd'hui si nombreuse et si puissante, n'a été, pendant plusieurs siècles, qu'une pauvre tribu retirée dans les montagnes les plus inaccessibles de Nipon, le plus loin possible de la terre ferme d'où elle s'était probablement enfuie pour échapper à des ennemis plus forts ou plus cruels. Ces premiers habitants me-

Digitized by Google

naient une vie simple et nécessiteuse, se nourrissant de bétail, de plantes, de racines, des fruits que leur donnait la terre, des poissons et des écrevisses qu'ils enlevaient à la mer.

Ce n'est que très-lentement qu'ils ont fait quelques progrès dans l'agriculture et dans les autres arts de première nécessité. La civilisation proprement dite ne leur est venue que beaucoup plus tard, et lorsque le Japon était déjà un grand empire ; elle y fut apportée de la Corée, qui, elle-même, en était redevable aux Chinois. A cette époque, on voit un certain nombre de Coréens s'établir au Japon; mais ils n'ont pu grossir considérablement le chiffre de la population. Elle paraît donc s'être accrue principalement d'elle-même; car, toute autre preuve à part, les mots étrangers sont en trop petite quantité dans la langue du pays pour que les immigrations aient pu y être considérables.

De tout temps, les naufrages ont fourni à cette population de petits contingents exotiques. Il en est encore de même aujourd'hui. C'est à un accident de ce genre, on en jugera bientôt, que nous devons la découverte du Japon. La nature des mers dont il est entouré, la multiplicité de leurs écueils, la violence de leurs orages, ont fait à la navigation de cet archipel, dans toute l'Inde et même en Europe, une réputation formidable. Saint François-Xavier disait que, de son temps, sur trois vaisseaux allant dans ces parages, c'était miracle s'il en revenait un.

Digitized by Google

Depuis lors, les Européens ont fait de grands progrès dans l'art nautique, et cependant ils y ont encore souvent des désastres à déplorer. Il y a des moments où les typhons tourbillonnent avec tant de fureur qu'ils font pirouetter les plus grands vaisseaux, les ensevelissent tout d'un coup dans la mer ou les poussent contre les rochers. Là, ils ne manquent jamais d'être mis en pièces. Mais, si nos bâtiments perfectionnés ne sont pas à l'abri de ces dangers, que l'on juge de la quantité de navires chinois, coréens, siamois et de tous les autres pays de l'Asie orientale que les ouragans ont dû jeter depuis trois mille ans sur ces rivages peu distants de la terre ferme, et devant lesquels ils étaient souvent obligés de passer! Il suffit de la moindre tempête pour désemparer les navires mal construits et mal dirigés des Orientaux.

Dans les temps anciens, ces naufragés étaient libres de rester ou de repartir, à moins qu'ils ne vinssent d'un pays en guerre avec le Japon. Mais souvent ils aimaient mieux s'y fixer que de s'exposer une seconde fois à périr. L'hospitalité des Japonais et la similitude des mœurs étaient cause qu'ils s'acclimataient facilement sur le sol où le hasard les avait portés. C'est un fait dont les Annales de l'empire nous offrent de nombreux exemples.

Plus tard, le caractère national devenant plus concentré, la politique du gouvernement plus défiante, le choix ne fut plus laissé aux victimes des tempêtes. On conti-

Digitized by Google

nua de les traiter avec humanité; mais on les retint dans le pays. En France, autrefois, l'esclave des colonies était libre aussitôt qu'il avait touché le territoire de la métropole. Au Japon, tout naufragé, de quelque nation qu'il soit, est presque certain de devenir Japonais.

Il ne se passe point d'année qu'il n'échoue sur ces côtes quelques vaisseaux dont on ne parvient pas à découvrir l'origine. Souvent, les équipages parlent des langues inconnues, et rien, dans leurs traits, dans leurs manières, dans la construction des navires, dans les instruments et les ustensiles qu'ils ont à bord, ne peut donner aux indigènes le moindre éclaircissement sur la nation à laquelle appartiennent ces étrangers. Ce n'est pas, on le pense bien, faute de recherches et d'investigations; car il ne s'agit point là, pour les Japonais, d'une affaire de simple curiosité. C'est pour eux toute une question d'État que de connaître la proximité, la population, la puissance militaire et maritime, le caractère national et la politique des pays dont les navigateurs peuvent arriver jusque dans leur archipel.

S'ils ont renoncé au commerce des autres nations, c'est, à leurs yeux, une raison de plus de se tenir en garde contre les surprises dont leur patrie pourrait devenir l'objet; et, quoique les Hollandais de Detsima soient chargés de leur procurer d'exactes informations, quoiqu'ils aient confiance dans la franchise et la probité de ce peuple et qu'ils le sachent sans ambition de conquête, cepen-

dant ils ne sont pas gens à s'en rapporter aveuglément à qui que ce soit. Aussi rien ne les inquiète comme ces sortes de problèmes que la mer leur envoie assez souvent; et, quand ils ne peuvent les résoudre ni par eux-mêmes ni par le secours de la factorerie hollandaise, l'affaire est renvoyée à la capitale. Les savants de la cour, les universités s'en occupent. On va feuilleter les archives de l'empire en remontant jusqu'aux siècles les plus reculés. Tous les dossiers des naufrages et des *affaires étrangères* sont compulsés, lus et relus.

Les naufragés, voire même les cadavres que la mer a jetés sur la côte, ainsi que les agrès du vaisseau et la chaloupe, s'il y en a une, sont promenés d'autorités en autorités et quelquefois présentés à l'empereur lui-même. Enfin, si, après tout ce mouvement pour s'éclairer sur leur compte, on est obligé d'y renoncer, alors on les garde, jusqu'à la fin de leurs jours, sous une étroite surveillance.

Chaque prince de l'empire est obligé, lorsque des vaisseaux échouent sur le littoral de sa province, d'envoyer à Nagasaki l'équipage et tout ce qui peut servir de signe de reconnaissance. Ce transport se fait ordinairement à grands frais, par respect pour l'empereur. Les gouverneurs de cette ville ne sont pas peu fiers d'être chargés de tout ce qui concerne la marine et les relations extérieures. Aussi les voit-on entrer dans les moindres circonstances des naufrages avec tout le soin et la circonscription dont un fonctionnaire japonais est

capable. En cas d'obscurité, l'examen se fait en présence du représentant de la Hollande, et les Archives tenues à Detsima sont remplies d'histoires de ce genre.

Toutes n'auraient pas le même intérêt pour nos lecteurs. Mais il y a quelque chose de touchant et de triste dans celle des deux pauvres marins sauvés à grand'peine du désastre de leur navire, qui s'était brisé sur l'île de Bioukiou. On les avait amenés à Satsouma. Le prince de cette contrée, quoique puissant entre tous, obéit, comme les autres, à ce qu'ordonne l'empereur. Il avait donc fait transporter les naufragés à Nagasaki avec une escorte de huit grands bateaux couverts, semblables aux *barges* qui circulent sur les canaux de la Hollande. Cette politesse faite à son suzerain, dans un pays où les voyages sont aussi dispendieux, a bien dû lui coûter quelques dizaines de mille francs.

Les deux étrangers étaient de belle taille. Ils avaient une physionomie agréable, les cheveux coupés à la polonaise, et chaque oreille percée de trois trous. On ne leur voyait point de barbe. Ni les Japonais eux-mêmes, ni les Hollandais, dont pourtant l'expérience est grande en pareille matière, ne purent découvrir quel était leur pays. La bienséance et la civilité qui paraissaient dans leurs manières, leur contenance aisée, faisaient voir qu'ils avaient été bien élevés. Ils donnaient des preuves de leur esprit et de leur bon sens par les efforts ingénieux qu'ils ne cessaient de faire pour s'expliquer avec les habitants. Ainsi, quand ils voulaient exprimer le nom-

Digitized by Google

bre, la situation et la grandeur des îles dont ils étaient originaires, ces pauvres gens mettaient sur une table des pierres de différents volumes, et leur appliquaient les noms complétement inconnus de ces îles.

Si ç'avaient été des hommes stupides, comme trois noirs échoués peu de jours auparavant, qui ne faisaient que répéter le mot *tobacco*, on les aurait remis au directeur de la factorerie pour les faire transporter à Batavia, sans autrement s'inquiéter de ce qu'ils deviendraient. Mais les Hollandais, connaissant leur monde, craignirent que le jugement et la pénétration dont ces malheureux faisaient preuve, loin de les servir, ne leur devinssent funestes. Car les autorités japonaises, lorsqu'elles ne sont pas bien édifiées sur le pays d'où leur arrivent des naufragés, et qu'elles veulent les retenir, poussent quelquefois la précaution jusqu'à les garder captifs pendant toute leur vie, de peur qu'en retournant dans leurs foyers, ils ne montrent le chemin du Japon à quelque nation qui pourrait lui devenir dangereuse.

Ce que les habitants de Detsima avaient prévu arriva. Les inconnus, par ordre supérieur, furent condamnés à une prison perpétuelle à Nagasaki.

Il y a plusieurs siècles, les hasards de la navigation firent faire aux Japonais, au nord de leur archipel, la découverte d'une île qu'ils appelèrent Genkaïsima. Ils y trouvèrent des *diables noirs*. Qu'on ne s'étonne pas de cette expression ; tous les étrangers sont des *diables* pour les Japonais, qui n'ont pas encore appris dans leur lan-

Digitized by Google

gage officiel à concilier le patriotisme avec la politesse. Je dis, dans leur langage officiel : car il n'y a pas de peuple plus courtois, plus prévenant envers les étrangers, lorsque leur responsabilité n'est pas en jeu, et qu'ils ne craignent pas d'être condamnés, pour une infraction aux lois, à s'ouvrir l'abdomen d'un coup de sabre, ou à filer de la soie dans une colonie pénitentiaire jusqu'à la fin de leurs jours.

Quant aux *diables* de la nouvelle île, indépendamment de la couleur noire de leur peau, les Japonais remarquèrent encore qu'ils avaient des cheveux longs tombant jusque sur les épaules, et, parmi d'autres singularités de costume, des chapeaux élevés et pointus à la façon européenne. Ce signalement se rapporte fort bien aux Malais. C'était le peuple qui à cette époque trafiquait le plus dans les Grandes-Indes. Leur roi ne craignait pas de s'intituler *le Seigneur des vents et des mers.* Leur langue était aussi répandue dans tout l'Orient, que l'est aujourd'hui le français en Europe.

On peut se demander d'où leur venaient ces chapeaux pointus. Il est certain qu'on n'en a jamais fabriqué en Asie. Mais les Vénitiens, dans ce temps, les apportaient par terre à Ormus, et, parmi les nations marchandes, les Malais étaient les premiers à en faire l'acquisition. Ils les revendaient avec un fort bénéfice aux princes de l'Inde, qui faisaient présent de cette coiffure à leurs premiers ministres et à leurs grands favoris, lorsqu'ils voulaient leur donner une marque

Digitized by Google

particulière de leur faveur. Cet usage s'est perpétué dans les royaumes de Camboie, de Siam et de Pégu ; et, comme la mode de ces chapeaux est passée en Europe, on en fabrique exprès pour ces pays-là.

Les Malais sont d'un mauvais naturel, cruels et rusés ; ils ont les défauts des Chinois sans posséder leurs bonnes qualités. Aussi les Japonais ne purent-ils s'entendre avec eux. Ils leur firent une guerre à outrance, et n'eurent pas de repos, suivant l'expression d''un de leurs historiens, qu'ils n'eussent purgé le pays de cette vermine pour le repeupler avec une partie de leur propre population.

A une autre époque, on trouva aussi des hommes noirs dans les îles situées au sud du Japon. C'étaient encore des Malais, ou bien peut-être des habitants des Moluques. Les chroniques japonaises ne donnent aucun détail qui puisse indiquer au juste à laquelle de ces nations ils appartenaient. Mais, dans tous les cas, ce devaient être des marchands jetés sur ces plages par une tempête, et qui, les trouvant désertes, avaient pris le parti de s'y établir.

Coubitésima, l'île aux Pygmées, une des plus septentrionales de l'archipel des Japonais, leur envoie aussi d'assez fréquentes cargaisons de ces petits hommes auxquels elle doit son nom.

En somme, le sang japonais, même aujourd'hui, reçoit encore d'assez notables infusions, et elles ont dû être bien plus abondantes dans les temps passés. A l'é-

Digitized by Google

poque où parut le fameux décret de clôture, le Japon était en relations suivies avec seize nations différentes.

Du reste, l'extrême différence que l'on peut remarquer jusqu'à nos jours entre les habitants de plusieurs provinces, sous le rapport de l'aspect physique, fournit par elle seule une preuve très-forte de ce fait qu'à de certains intervalles des branches nouvelles et toutes dissemblables ont été entées sur le tronc original.

Ainsi, la population des provinces de Satsouma, d'Oosimi et de Fiouga est de moyenne taille, d'une nature énergique et vigoureuse, sans être néanmoins dépourvue de cette douceur et de cette urbanité qui se retrouvent généralement dans toute la nation. La vaste province d'Osiou, au contraire, est habitée par un peuple farouche et cruel. Dans quelques parties de l'île de Sikok, on trouve des hommes petits, mais déliés, bien faits, d'un air agréable et d'une extrême politesse. Si l'on pénètre dans les régions orientales de Nipon, ce sont de grosses têtes, des nez aplatis, des corps obèses et ramassés.

Il n'est donc presque pas douteux que le gros de la nation japonaise soit d'origine tartare. Ce fait ressort avec assez d'évidence de la complexion des individus, pris en masse, non moins que du génie de leur langue. On reconnaît aussi les mœurs des peuplades de la Tartarie dans ces premiers habitants du Japon, divisés en hordes et sans cesse errant avec leurs familles et leur bétail.

Digitized by

Ce qui constitue l'originalité de ce peuple, ce n'est pas l'autochtonie. Celle-là doit être fort contestable chez des insulaires si voisins d'un immense continent qui regorgeait d'habitants à l'époque où les premiers pasteurs de leur archipel apparaissent dans l'histoire.

Mais la singularité des Japonais, et en même temps leur honneur, c'est d'être devenus graduellement et par leur propre courage une puissante nation; c'est d'avoir bien voulu recevoir des Chinois plusieurs arts et plusieurs sciences utiles; c'est de faire volontiers des emprunts à la civilisation européenne lorsqu'ils en reconnaissent l'opportunité, mais de ne s'être jamais laissé ni subjuguer par la force des armes, ni dominer par une influence étrangère, quels qu'en fussent le prétexte et le nom.

D'ailleurs, il ressort positivement des annales de la Chine que sous le règne d'Ou-Yè, vingt-cinquième empereur de la dynastie des Xams, les nations barbares qui habitaient au nord du Céleste-Empire étant devenues trop nombreuses, il s'en détacha plusieurs colonies qui allèrent peupler les îles situées dans l'Océan oriental. Or, Ou-Yè monta sur le trône dans l'année 1196 avant J. C.

Cette date semble très-bien correspondre à l'époque où doivent avoir vécu les premiers habitants du Japon; et je puis émettre cette opinion en toute assurance, car elle se trouve pleinement confirmée par les faits enregistrés dans les Annales japonaises. Cinq cents ans après

Digitized by Google

l'émigration que signalent les historiens chinois, Zen-Mou, chef de l'une des tribus encore presque sauvages qui, alors, peuplaient quelques parties de l'archipel, s'empara par les armes et la politique d'une autorité absolue sur tous ses habitants. Ce fut lui qui fonda la dynastie des Mikados et la religion des Kamis, le culte des aïeux. Ces événements eurent lieu 660 ans avant J C.

Or, si le peuple japonais était autochtone, pourquoi aurait-il continué la vie nomade et patriarcale jusqu'à l'époque de Zen-Mou, quand la Chine, si rapprochée, était déjà un puissant empire depuis plus de quinze siècles? Il est bien plus rationnel d'admettre que, réfugiés dans les terres du Japon, les Tartares expatriés les peuplèrent de 1196 à 660; époque à laquelle, étant suffisamment préparés à la vie civilisée, ils reçurent de leur législateur une constitution politique et religieuse.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE V.

COSMOGONIE ET MYTHOLOGIE. — ORIGINE ET FONDATION DE L'EMPIRE D'APRÈS LES TRADITIONS INDIGÈNES.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

COSMOGONIE ET MYTHOLOGIE. — ORIGINE ET FONDATION DE L'EMPIRE D'APRÈS LES TRADITIONS INDIGÈNES.

La noblesse des empereurs du Japon se perd dans les ténèbres du passé. Elle remonte au commencement de toutes choses, à la naissance des dieux, dont ils sont descendus. D'abord empreinte, comme toutes les croyances de l'Orient, comme celles de l'enfance de tous les peuples, d'un caractère matérialiste, la mythologie des Japonais traverse rapidement la phase fétichiste, dans laquelle s'arrêtent si longtemps la plupart des sociétés humaines, avant de se dérouler sous l'aspect du polythéisme.

L'histoire des religions de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce et de la Scandinavie; les dogmes des peuples

Digitized by Google

primitifs de l'Afrique et du Nouveau-Monde, commencent tous par l'adoration des œuvres de la nature. La Genèse combine du premier coup l'idée de la création de la terre et des cieux, avec celle de l'existence d'un Dieu unique, spirituel. De son côté, l'ancienne religion japonaise, sans s'élever immédiatement, comme celle de Moïse, à la conception de l'unité, devance, néanmoins, ses autres sœurs, en séparant, dès le principe, la nature divine de la nature humaine, le ciel de la terre, l'esprit de la chair, l'âme de la matière.

« Avant la création du monde, dit-elle, était un mé-« lange des éléments, une masse composée d'eau, d'air « et de terre, semblable à l'œuf embryon, où le blanc « se mêle au jaune, et nageant au hasard dans l'infini.

« Dans cet espace immense, comprenant les hautes « régions célestes, naquit l'Être-Suprême qui trône au « milieu du ciel. Après lui, vinrent le Grand Dieu Créa-« teur, et le Dieu Créateur Spirituel. Chacune de ces « divinités premières existait séparément, voilée dans « sa nature immatérielle.

« A l'époque de la création, le chaos se divisa. Les « parties opaques et pesantes, s'affaissant, formèrent la « terre. Les parties diaphanes et subtiles, d'abord vi-« sibles, mais intangibles, comme la fumée et les nua-« ges, s'élevant alors par leur légèreté même, prirent le « nom de *cieux*, et se raréfièrent jusqu'à l'invisibilité.

« La terre n'était encore qu'une masse tendre, limo-« neuse, errant dans l'éther comme l'image de la lune

Digitized by Google

« tremble et court sur les eaux. Mais un jour il sor-
« tit de son sein une matière pareille au bouton de
« l'érianthe. Le noble Dieu du beau germe de roseau
« vit la lumière, et l'architecte de la voûte céleste en-
« treprit et termina son œuvre. »

Ce tableau de la formation de l'univers, mis en regard de celui qu'en font les livres sacrés de l'Inde, nous paraît devoir jeter quelque clarté sur la pensée philosophique qui présida, sans aucun doute, à l'élaboration des dogmes du paganisme oriental. L'examen des deux religions qui se sont disputé longtemps la prédominance au Japon, l'ancien culte national des Kamis, et le bouddhisme indien modifié d'après les mœurs et les exigences locales, fera ressortir mieux encore, nous l'espérons, ce remarquable parallélisme. Constatons aussi l'analogie non moins frappante que la tradition japonaise offre avec les mythes grecs par certains aspects, avec l'Évangile par d'autres.

Ce *mélange confus des éléments*, qu'en effet elle énumère tous, hormis le feu, qui, plus tard seulement, après la création de toute la nature inanimée, devait venir la vivifier sous la forme de la *Déesse du grand soleil*; mélange que la fabuleuse narration représente par l'image si vraie d'un œuf où le blanc et le jaune sont encore confondus; ces corps opaques et pesants, mélangés avec les corps diaphanes et subtils, jusqu'à ce que, séparés par une force organisatrice, les uns et les autres aillent obéir aux lois de la pesanteur et former

Digitized by Google

la terre et les cieux; tout cela ne rappelle-t-il pas le Chaos des anciens, *rudis indigestaque moles?*

Et sous ces trois Esprits coexistants, *voilés dans leur nature immatérielle*, nés avant la création, et que la cosmogonie japonaise a bien soin de distinguer des divinités mortelles, dont l'existence ne commença qu'après celle de la terre; sous cet Être-Suprême, trônant au milieu du ciel, sous ce Créateur qui semble émané de lui, sous cet Organisateur spirituel, enfin, qui partage leur puissance, ne doit-on pas reconnaître une conception vague de la Trinité, dont le sentiment obscur se trahit au fond de toutes les mythologies, mais dont la définition ne jaillit que longtemps après de la métaphysique platonicienne, pour devenir le dogme fondamental du christianisme?

L'ancienne religion des Japonais donne aux cinq dieux contemporains de cette première création, la qualité de Dieux célestes. Elle ajoute qu'ils vivaient renfermés en eux-mêmes, et qu'aucune communion n'existait entre eux.*

Voilà ce que la tradition nationale nous apprend sur la naissance du monde. A partir de la construction de la voûte éthérée, nous entrons dans le domaine de l'histoire mythologique. Elle se divise en trois parties. La première comprend les Sept dynasties de dieux célestes; la seconde, les Cinq dynasties de dieux terrestres; et la troisième, les Souverains des hommes, c'est-à-dire les premiers conquérants qui fondèrent la race impériale.

Digitized by Google

Le mystérieux bouton d'érianthe, ayant pris place entre la terre et le ciel, devint, par métamorphose, le Dieu créateur du continent. Il veilla sur la planète, encore presque informe, pendant un temps que l'esprit humain ne saurait concevoir, un espace de cent mille millions d'années. Le règne de son successeur ne fut pas moins long, et dura jusqu'à l'avénement du Dieu des eaux abondantes et marécageuses, qui gouverna lui-même pendant une suite incalculable de siècles.

Jusqu'alors les dieux avaient erré seuls dans l'infini. Ceux qui vinrent désormais se choisirent des compagnes; mais ils vécurent avec elles dans l'état d'innocence. Les premiers de ces époux furent le Dieu du limon bouillonnant et la Déesse du sable brûlant. Ils disparurent à leur tour, après une existence de plusieurs millions de centuries. Trois autres couples les remplacèrent, se succédèrent de même; et ce fut ainsi que l'âge des Sept dynasties de dieux célestes prit fin.

L'archipel japonais, dans la cosmogonie de ce peuple, forme la plus ancienne partie de la terre. Le récit de sa création particulière est remarquable par une singularité d'images, qui n'exclut pas, néanmoins, la grandeur.

Monté sur le pont flottant qui touchait au ciel, le dieu Izanagi dit un jour à son épouse Izanami : « Or ça, « il faut une terre habitable. Tâchons de la trouver « dans les ondes qui s'agitent sous nos pieds. » A ces mots, plongeant dans la vaste mer sa lance ornée de

Digitized by Google

pierreries, il remua profondément les vagues. Les gouttes fangeuses qui découlèrent de l'arme sacrée formèrent à l'instant même une première île. Le couple divin y descendit et créa successivement les autres contrées de l'empire.

D'abord, à la voix de l'époux, sortit des flots la charmante Avatsi, blanche d'écume. Puis s'élevèrent Oiomato, groupe de montagnes, célèbre par le nombre de ses ports et la richesse de ses moissons; Iyo, Tsoukousi, remarquables par le charme de leurs paysages; Iki, l'une des colonnes du firmament, et toutes ces autres îles dont la florissante beauté, quand elle sourit au voyageur pour le consoler du choc des tempêtes, peut bien, en effet, lui apparaître comme l'ouvrage d'un dieu.

Quant aux îlots épars en dehors de l'archipel, ce ne sont, dans le système de la religion japonaise, que des alluvions nées, plus tard, du limon des eaux.

Cependant la terre était encore stérile et nue. Le Dieu suprême donc évoqua du néant huit millions d'autres dieux, qui, se répandant à l'entour, fécondèrent le sol et firent naître la végétation. Ensuite, il donna l'être aux *dix mille choses*, desquelles tous les objets tirèrent leur origine en nombre illimité. L'épouse, à son tour, créa le Dieu du feu, le Couple divin des montagnes métalliques et la Déesse de l'humide élément. Tandis que s'épanouissaient les plantes qui devaient raser la terre ou s'appuyer à l'écorce des arbres, elle déposa, de son adorable main, le germe de la

Digitized by Google

mousse dans le lit des fleuves naissants, et couvrit les arides roches d'une terre végétale.

Incréés jusqu'alors, les habitants du ciel s'étaient renouvelés d'eux-mêmes, sans avoir recours à la génération. Mais les créateurs des îles surprirent aux oiseaux le secret de l'amour. Ils engendrèrent une nombreuse postérité. Sur la fin de leur féconde carrière, contemplant d'un œil satisfait la formation de l'archipel, la constitution des montagnes, des sources, des fleuves et des trois règnes de la nature, les auteurs de tous ces prodiges en confièrent le gouvernement à leur fille chérie, la grande Déesse du soleil. Toutefois, ils ne voulurent pas s'effacer de la scène du monde avant d'avoir enfanté la Déesse et le Dieu des vents; et le souffle de ces nouveaux époux chassa les épaisses vapeurs dont la jeune terre était encore couverte.

Quelques écrivains indigènes ont placé la phase des matières embryogéniques sous le Dieu-roseau, créateur du continent. Ils ont regardé les règnes des dieux solitaires et des couples divins qui constituent les dynasties célestes, comme correspondant aux différentes périodes de la création des cinq éléments. D'après eux, Izanagi et Izanami représenteraient, dans le poëme de la création et de la génération, le principe mâle et le principe féminin, ainsi que font le *Yan* et le *Yèn* des Chinois, dont on trouve partout la cosmographie inscrite à côté de celle des Japonais, dans les ouvrages de ces derniers.

Digitized by Google

Toute cette partie de la mythologie japonaise est éminemment caractéristique. Elle met au grand jour le génie original et profond d'une race primitive, si parfaitement semblable de nos jours à ce qu'elle était dans les temps reculés auxquels appartiennent ces bizarres, mais ingénieuses fictions. Les Japonais sont des Orientaux extrêmes, sous le rapport moral comme sous le rapport géographique. Ils ne voient la grandeur que dans la durée, le bonheur que dans le calme ; et le calme, pour eux, c'est l'immobilité. Certes, une nation qui se plaît à confondre l'origine de ses princes avec celle de l'univers ; qui croit ne pouvoir mieux honorer ses dieux qu'en leur attribuant, à défaut d'immortalité, une vie dont le cours effraie l'imagination ; qui fait marcher la formation de la terre avec une lenteur dont on pourrait presque déduire une existence infinie ; une telle nation, dont la science, peut-être, est appelée à justifier un jour les pressentiments ou les souvenirs, méritait bien d'être à nos yeux le type de cette stabilité placide, qui, chez nulle autre, ne se retrouve au même degré.

La grande Déesse du soleil ouvre la nomenclature des Cinq générations de dieux terrestres. Elle règne deux cent cinquante mille ans sur la création paternelle avec son *frère* la Lune divine qui regarde à travers la nuit. Après eux, quatre dieux tiennent le scep-

Digitized by Google

tre pendant un espace encore plus considérable. Mais toutefois les règnes sont beaucoup moins courts que dans la période précédente, et ce symptôme, s'ajoutant au caractère plus prosaïque et plus précis de la narration, fait déjà pressentir l'approche des temps historiques.

Le dernier dieu terrestre eut de son épouse, la fille du Grand dragon, quatre fils, dont le plus jeune se distinguait autant par les avantages du corps que par ceux de l'esprit. Quoique les aînés fussent des hommes sages et vertueux, dignes de gouverner après leurs divins ancêtres, ils cédaient le pas au cadet, que le père avait choisi, dès l'âge de quinze ans, pour lui succéder sur le trône.

Cet enfant privilégié s'appelait le *Seigneur du pays étroit* (1). Après son avénement, il prit le titre de Souverain du rocher de Yamato, à l'occasion d'une guerre que nous allons raconter. Le nom de Zenmou, sous lequel il est désigné communément dans les Annales du Japon, ne lui fut donné qu'après sa mort.

. Lorsqu'il eut atteint sa quarante-cinquième année, Zenmou résolut de faire la conquête des pays situés à l'ouest de son domaine. A cet effet, il s'embarqua, suivi d'une armée qu'il avait placée sous les ordres de ses trois frères et de ses deux fils. L'entreprise était des plus

(1) C'est-à-dire, le Seigneur de la vallée qu'habitait primitivement la tribu conquérante.

Digitized by Google

hardies et des plus dangereuses. Il n'y avait personne sur la flotte qui connût ces parages ou qui sût diriger la course des vaisseaux. Fort heureusement, un pêcheur, qui voguait dans une carapace de tortue, prit à cœur les intérêts de l'expédition; il en devint le pilote.

Après de légers combats et des hivernages qui se terminèrent par la soumission de plusieurs îles, Zenmou fit la rencontre d'un adversaire puissant. C'était un chef des naturels de Yamato qui l'attendait sur une haute montagne. Le fils des dieux trouva l'ennemi fortifié dans cette position déjà rendue si redoutable par la nature. Mais, n'écoutant que sa valeur, il escalada les rochers escarpés, sous une grêle de flèches. Tout à coup, son frère aîné, qui, à la tête de sa division, se frayait bravement un chemin vers la cime, reçut une profonde blessure au bras droit. Zenmou, aussitôt, fit donner le signal de la retraite.

Le héros n'attribua cependant le malheur de la journée qu'au désavantage qu'il y avait eu pour les assaillants à combattre le soleil levant en face. Par conséquent, il changea son plan d'attaque, résolut de reprendre la mer et de tourner les hauteurs afin de tomber sur les derrières de l'ennemi par le côté de l'est. Le blessé succomba pendant le trajet. Dès l'abord, les soldats eurent à lutter contre les courants, et bientôt ils essuyèrent une tempête qui mit leurs vaisseaux dans l'alternative d'être engloutis par les flots ou de se briser sur quelque récif.

Digitized by Google

A cette vue, les deux frères survivants de Zenmou s'indignèrent contre la rigueur du sort. « Pourquoi, « s'écrie l'aîné, nous, les descendants des divinités « célestes, sommes-nous poursuivis par une aussi « cruelle destinée? Dieu des mers, je me dévoue à toi « pour le salut de mon frère et de notre peuple. » En achevant ces paroles, il s'élança tout armé dans les flots orageux. Ce fut en vain. La tempête mugit avec une double fureur comme pour insulter à son sacrifice. Alors le second frère, jugeant que les dieux ne trouvaient pas encore l'expiation suffisante, voulut imiter l'exemple du premier. Il se précipita à son tour. Les vagues eurent à peine recouvert cette nouvelle victime, qu'à l'instant même l'ouragan s'apaisa. La mer devint calme, le soleil reparut brillant au milieu du ciel, et la flotte put entrer dans le port voisin.

Nous aurions trop à faire, si nous voulions suivre le conquérant japonais à travers toutes les aventures miraculeuses que lui attribue la légende. On y reconnaît à chaque pas l'imagination tout enfantine des temps primitifs. Tantôt c'est un ours énorme dont le souffle empoisonné fait tomber toute l'armée à la renverse au moment où elle touche le rivage. Tantôt c'est le Dieu du tonnerre qui confie à Zenmou son propre glaive au tranchant invincible. Une autre fois, la Déesse du soleil, l'aïeule du héros, lui donne pour guide un corbeau à huit têtes.

Enfin, après avoir triomphé de tous les obstacles,

Digitized by

Zenmou s'empare des principaux points de l'Archipel; il le pacifie en quelques années et en fait le patrimoine de sa race. Il élève, sur une des éminences de Yamato, le fameux Daïri, palais en forme de temple, qui deviendra la résidence des empereurs, et dont ils tireront leur titre vulgaire.

Le *Seigneur du pays étroit*, devenu maître de tout l'Archipel dans l'an 660 après Jésus-Christ, qui correspond à la dix-septième année du règne de l'empereur chinois Hoéi-Wang, récompensa généreusement les services de ses braves compagnons d'armes. Il organisa la justice et l'administration, institua des cérémonies en l'honneur des dieux qui l'avaient protégé, fit une procession solennelle à travers ses nouveaux États, et mourut, âgé de cent vingt-sept ans, dans la soixante-seizième année de son règne, après avoir assuré le trône à son fils. Regretté du peuple, enseveli au bruit des fêtes et des sacrifices funéraires, il reçut le nom posthume de *Mikado*, et ce nom devint le titre officiel de ses descendants, qui règnent encore, sinon de fait, du moins en apparence, et qui peuvent se vanter d'être la plus ancienne famille de souverains qui soit au monde.

Ces légendes fabuleuses, en dépit de leurs invraisemblances, ou plutôt des récits symboliques dont elles sont parsemées, contiennent, sans aucun doute, un grand fond de réalité. On peut y remarquer d'ailleurs une des originalités les plus saillantes du caractère japonais, la méthode et la clarté se joignant à l'amour

Digitized by

du merveilleux. Ce goût, commun à l'enfance de tous les peuples, persiste même pendant la virilité chez les peuples orientaux. Et nous aurions tort d'en conclure à la faiblesse de leur intelligence. Nous, qui nous croyons si forts politiques et si grands philosophes, n'avons-nous pas aussi nos superstitions et nos préjugés? S'il faut des fictions au cœur humain, celles qui grandissent la patrie et ses dieux, et qui les font chérir, ne sont-elles pas les meilleures?

Comme on le voit, à ce penchant naturel pour la poésie et la fable s'unit déjà, chez les Japonais des premiers temps, une remarquable puissance de pénétration. Quelle autre nation, encore à l'état de barbarie, eût songé, en racontant la naissance de l'univers, à le diviser en quatre éléments, à distinguer dans les corps la transparence et l'opacité, résolvant ainsi, par une heureuse et juste hypothèse, le problème de la pesanteur spécifique, demeuré si longtemps obscur pour nous? Quelle autre, aussi pressée d'en finir avec les croyances fétichistes et de s'élever jusqu'au dualisme, eût osé trancher la grande question du rapport de l'esprit avec la matière par un système plus audacieux encore et d'un sens non moins profond, celui qui, pour combler le vide entre l'ordre physique et l'ordre moral, suppose que la matière, en se raréfiant par degrés, peut enfin devenir imperceptible?

Quand on considère cette soif précoce d'examen, ce lumineux pressentiment de la science, on ne s'étonne

Digitized by Google

plus des grandes découvertes que l'Orient nous a léguées. Seulement, on songe avec douleur à tant de germes précieux, destinés à mûrir sous le beau ciel de l'Asie, mais flétris, avant d'éclore, par un despotisme dont on gémit, sans pouvoir le condamner. Car, hélas! ce système de gouvernement si rigoureux et si contraire à la communication humaine, trouve son excuse, pour ne pas dire sa justification, dans la loi impérieuse du salut national.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

HISTOIRE DU JAPON SOUS LES MIKADOS.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

HISTOIRE DU JAPON SOUS LES MIKADOS.

Quoique les Japonais, comme tous les peuples de l'Orient, fassent remonter l'origine de leur empire à plusieurs millions d'années, la date, pour nous, en est très-incertaine. Leur histoire proprement dite ne commence qu'à ce Zenmou, premier seigneur ou daïri du Japon, dont nous avons raconté les hauts faits.

A partir de ce prince, c'est-à-dire depuis vingt-cinq siècles, ils la racontent avec beaucoup d'ordre, ainsi que la succession ininterrompue de leurs empereurs héréditaires, véritables et légitimes. Les historiens européens parlent, sans autre explication, d'un monarque *spirituel* et d'un monarque *temporel*; dési-

gnant ainsi le mikado et le siogoun, qui résident, le premier à Miako, le second à Yédo. On ne se trompe pas en traitant le mikado de prince ecclésiastique; mais il faut ajouter qu'il est le descendant des anciens souverains. Ses ancêtres étaient investis du pouvoir suprême, dans l'ordre civil aussi bien que dans l'ordre religieux. Cette puissance absolue et sans bornes fut amoindrie, il est vrai, par la création de la dignité de Siogoun, ou généralissime, dont le Mikado revêtit l'un de ses fils, 85 ou 86 ans avant Jésus-Christ. Cependant, il s'écoula treize siècles environ avant que les généralissimes abusassent de l'autorité qui leur était confiée, et qu'ils attaquassent celle de leurs maîtres.

Les douze premiers règnes qui succèdent à celui de Zenmou sont encore remplis d'aventures fabuleuses. On y remarque, ainsi que dans presque tous les commencements historiques des peuples d'Asie, une espèce de Sémiramis, qui, par ses victoires et ses conquêtes, éclipse la gloire des rois les plus puissants.

Dès que l'histoire japonaise cesse de parler de triomphes et de prodiges, elle prend le caractère d'une chronique monotone, et ne redevient intéressante qu'à dater des grandes guerres civiles. L'intervalle est rempli par quelques récits de révoltes partielles ou de vastes incendies, qui seuls en interrompent l'uniformité. On tient note des ouragans les plus désastreux, et on ne manque pas de les attribuer au courroux, soit de quelque mauvais génie, soit des mânes de tel ou tel grand

Digitized by Google

guerrier, ou d'un prince défunt, que le peuple s'est empressé d'apaiser par des sacrifices ou par la fondation d'un temple.

Ces annales confirment la vérité d'une observation résultant de l'histoire de tous les pays : c'est que les familles souveraines se perdent invariablement par la même cause, la mollesse des mœurs et l'incurie à l'égard des affaires. — « Dans un tel mois, disent les historiens « japonais, le daïri se rendit à sa maison de campagne, « afin de *contempler les fleurs.* »

Ne se croirait-on pas en France, au temps des rois fainéants de la seconde race, si bien dépeints dans ces vers de Boileau :

> Quelquefois au printemps, quand Flore dans les plaines
> Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
> Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
> Promenaient dans Paris le monarque indolent ?

Comme alors, cette vie innocente, mais oisive et languissante, devait naturellement exciter des projets ambitieux.

Mais n'anticipons pas sur les événements, et donnons un rapide aperçu de ce qu'offre de plus remarquable cette première série d'empereurs.

Buretz, qui régna au VI^e^ siècle après Jésus-Christ, était un prince barbare et cruel. Il se plaisait à décapiter de ses propres mains les plus honnêtes gens de l'empire. Il ouvrait lui-même les entrailles à des femmes

Digitized by Google

enceintes. Un de ses plaisirs favoris était d'arracher les ongles des pieds et des mains de ses sujets. D'autres fois, il faisait monter ses victimes sur un arbre très-élevé; puis, quand elles étaient arrivées au sommet, il les perçait de flèches, ou bien encore il faisait scier ou secouer l'arbre jusqu'à ce que ces malheureux tombassent à terre. Leurs plaintes et leurs cris étaient le divertissement de ce monstre, qui occupa le trône pendant huit années. On ignore l'époque et les circonstances de sa mort.

Sous le règne de Fintatz, à la fin du même siècle, eut lieu l'introduction du bouddhisme suivie de troubles prolongés et sanglants, et de luttes acharnées entre les partisans de ce nouveau culte et ceux des *Kamis*. De guerre lasse, les deux religions ont fini par vivre paisiblement à côté l'une de l'autre.

Kotokou, monté sur le trône en 645, est célèbre pour avoir transporté au Japon la chronologie chinoise. — Tenmou, un de ses successeurs, établit la division de l'empire en soixante-six provinces qui existe encore aujourd'hui. — Sous l'impératrice Koken, en 749, on retira de l'or du sol pour la première fois. Jusque-là les Japonais avaient reçu ce métal de la Chine et de la Corée.

Le règne de Kwanmou se signale par une tentative d'invasion de la part d'un peuple que les annales ne nomment pas. « Ce n'étaient point des Chinois, disent-elles, mais des habitants de quelque empire moins pro-

Digitized by Google

che. » Les Japonais leur tinrent tête pendant longtemps, sans pouvoir les repousser, parce que ces étrangers recevaient incessamment de nombreuses recrues qui réparaient leurs pertes. Neuf ans après leur arrivée, Tamamar, général d'une grande bravoure, les réduisit presque à l'impuissance, et tua de sa main leur chef, nommé Troyi. Néanmoins, ils se soutinrent quelque temps encore, et ne furent chassés qu'en 866, dix-huit ans après leur descente dans l'archipel.

Seïwa, à la fin du même siècle, dota son peuple des livres de Confucius. L'histoire dit qu'ils furent lus à la cour avec beaucoup de plaisir.

Sous un autre monarque, en 1142, Yorimassa, prince du sang, qu'on pourrait nommer l'Hercule japonais, tua à coups de flèches un dragon vomi par l'enfer, qui s'était installé dans le palais même des empereurs. Ce monstre avait la tête d'un singe, la queue d'un serpent, le corps et les griffes d'un tigre. Il incommodait beaucoup, non-seulement la personne sacrée du mikado, mais toute la cour. La frayeur qu'il répandait, surtout pendant la nuit, empêchait tous les hôtes du palais de dormir. Vingt-sept ans après, ce même Yorimassa périt avec toute sa race dans une guerre civile à laquelle prirent part les quatre plus puissantes familles de l'empire.

Ces dissensions intestines, fréquentes depuis quelque temps, devenaient de plus en plus graves. Elles désolaient tellement le Japon, qu'elles faillirent le ruiner.

Les princes, dominés par l'ambition, l'envie et la jalousie, se relâchaient peu à peu de l'obéissance qu'ils devaient à leur souverain; s'arrogeaient un pouvoir absolu dans le gouvernement de leurs États et de leurs principautés; se liguaient pour leur défense mutuelle, et se faisaient la guerre pour venger les injures qu'on leur avait faites, ou qu'ils prétendaient avoir reçues. Dans cette situation, l'empereur Koniéï plaça le général Yoritomo à la tête d'une nombreuse armée, avec un plein pouvoir de terminer les guerres et les différends qui existaient parmi ces seigneurs.

L'expérience a prouvé que ceux qui se trouvent revêtus inopinément d'un grand pouvoir et d'une autorité sans bornes n'aiment pas à s'en dessaisir. Yoritomo, trouvant l'occasion favorable, épousa les intérêts du parti qui lui parut le plus propre à servir les siens, et devint si puissant qu'il osa s'attribuer ouvertement et transmettre à ses successeurs la direction de toutes les affaires politiques et civiles. Ils gardèrent le titre de *siogoun* ou généralissime, dont ils firent l'équivalent de celui d'empereur. Les monarques légitimes ne conservèrent que le faste extérieur et l'appareil de leur dignité, avec quelques droits et priviléges très-honorables, mais peu réels. A partir de cette époque, leur pouvoir a été restreint aux seules affaires du culte.

La révolution opérée par Yoritomo coûta néanmoins des torrents de sang. Les partisans des mikados luttèrent avec acharnement contre cette sacrilége invasion

Digitized by Google

de la puissance militaire. Tout ce qui tenait à la religion nationale leur était dévoué ; aussi la résistance fut-elle opiniâtre et de longue durée. Les princes du sang impérial, qui gouvernaient les diverses provinces à titre de feudataires de leur auguste parent, soutinrent bravement leur indépendance, assistés de leurs propres vassaux et vavassaux. Il fallut plusieurs règnes de siogouns pour en venir à bout.

Cette partie de l'histoire du Japon rappelle celle de l'Angleterre après l'invasion des Normands et la défaite d'Harold. A une politique habile, les usurpateurs joignaient la plus grande cruauté. Il n'est sorte de supplice qu'on n'infligeât aux défenseurs de l'ancienne dynastie, arbitrairement qualifiés de rebelles. Les uns étaient cuits à petit feu sur des charbons ardents, les autres tenaillés par les bourreaux du féroce vainqueur, qui faisait ensuite verser dans leurs plaies du cuivre fondu.

La chute des *yakatas*, c'est ainsi qu'on nommait les chefs du parti des mikados, entraîna la ruine de tous ceux qui avaient suivi leur fortune. Au Japon, le châtiment d'un criminel ou d'une personne disgraciée est partagé par toute sa famille. Cette soumission des grands vassaux de la couronne ne fut achevée qu'au XVIe siècle.

Ce fut ainsi que la dignité de siogoun dans ce pays, comme celle d'empereur à Rome, qui n'était aussi que viagère dans le principe, devint héréditaire par usurpation et absorba toute l'autorité suprême. Les siogouns,

Digitized by

qui laissent aux mikados les titres et les insignes de la souveraineté, sont à leur égard ce que furent les émirs aux califes de Bagdad, et les maires du palais aux derniers rois de la race mérovingienne.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

HISTOIRE DU JAPON SOUS LES SIOGOUNS.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

HISTOIRE DU JAPON SOUS LES SIOGOUNS.

Les guerres civiles durèrent, sauf quelques interruptions, jusqu'en 1590. Mais, à cette époque, tout changea. Taïko Fidéyosi monta sur le trône. C'est l'un des hommes les plus célèbres de l'histoire du Japon. D'élève en pharmacie, il était monté à la dignité de siogoun, grâce à ses talents et à son courage. Profond politique, il se servit de l'ambition des princes provinciaux, qui voulaient toujours ressaisir leur ancien pouvoir, pour augmenter le sien aux dépens du peu d'autorité qui restait à l'empereur légitime.

Toutefois, il s'aperçut bientôt que les concessions qu'il avait été obligé de leur faire deviendraient dangereuses pour lui-même après le rétablissement de la

Digitized by

paix. Il sentit donc la nécessité d'occuper ces princes subalternes. Jaloux d'ailleurs d'étendre sa domination, il songea dès lors à les employer à la conquête de la Chine.

Comme acheminement à cette œuvre, il attaqua d'abord la Corée, située à l'est de l'archipel, sur la route de l'empire chinois dont elle dépendait. Il y envoya de préférence, avec leurs troupes, ceux d'entre les princes dont il avait le plus à craindre les projets.

Taïko atteignait de la sorte un double but. Dans le cas où ces seigneurs périssaient par la guerre, il était débarrassé d'eux. Vainqueurs, ils devenaient ses vassaux en Corée, et par conséquent moins à craindre que dans le sein même de ses États, où il ne gardait que des serviteurs dévoués.

Depuis le renversement du siogoun Asitada en 1573, la Corée n'entretenait plus de relations diplomatiques avec le Japon, et les précautions les plus rigoureuses avaient été prises afin que les marchands japonais qui fréquentaient les ports de la Péninsule ne pussent pas y répandre l'histoire de cette révolution.

Le nouvel empereur japonais voulut s'attacher le roi de Corée, nommé Liyèn, et s'en faire un allié qui pût le servir dans ses projets de conquête du Céleste-Empire. Dans cette intention, il lui députa deux de ses plus puissants gouverneurs et un ministre de la religion de Bouddha, que les Coréens avaient autrefois introduite au Japon.

Digitized by Google

Les envoyés de Taïko ne tardèrent pas à revenir avec une ambassade coréenne. Les étrangers passèrent deux mois à la cour de l'empereur. Ils y reçurent des honneurs extraordinaires et les hommages des plus grands dignitaires. Ils furent chargés de remettre à leur souverain un projet de concert et d'alliance entre les deux monarques. Le principal article du traité avait pour objet une ligue offensive et défensive contre l'empire chinois.

Liyèn délibéra longtemps. Deux années s'écoulèrent, au bout desquelles il fit à l'empereur du Japon une réponse négative. Taïko prit aussitôt la résolution de le vaincre par les armes. Une armée forte de cent soixante mille hommes, divisée en neuf corps, et organisée par ses soins, fut immédiatement embarquée pour la Corée. Elle aborda près de la forteresse de Pousankaï, qui fut enlevée au premier assaut.

En moins de six mois, elle avait remporté sur les indigènes une grande victoire à Kirtsiou, rassemblé trois mille crânes d'ennemis; dans une autre rencontre, cinq mille cavaliers du siogoun avaient défait une armée de plus de cinquante mille hommes et coupé quinze mille têtes dont les nez et les oreilles furent envoyés à Yédo.

A cette occasion fut élevé, à Miako, capitale religieuse de l'empire, un monument triomphal appelé le *Tombeau des oreilles*. Après ces deux brillants succès, les généraux japonais étaient maîtres des ligne

les plus importantes de la presqu'île. La capitale du royaume et les troupes de Liyèn ne pouvaient plus leur résister.

Les embouchures des fleuves étaient gardées par les vainqueurs, qui tenaient beaucoup à mettre obstacle à l'arrivée des flottes équipées dans le Céleste-Empire. Mais le général chinois Lischousoung arriva par terre au secours du fidèle vassal de son maître. Malgré la supériorité numérique des Chinois et des Coréens réunis, malgré l'avantage d'opérer en pays ami, ils ne purent forcer les braves généraux de Taïko dans les positions qu'ils avaient conquises.

La cour de Péking, désespérant de délivrer la Corée par la force, essaya de fléchir par la persuasion l'esprit altier de Taïko. Ce moyen lui réussit. Ses envoyés obtinrent d'abord un armistice du général Youkinaga, commandant en chef l'armée japonaise. Ils se rendirent ensuite au Japon et conclurent avec l'empereur une paix dont on ignore les conditions. Elle fut suivie de la mise en liberté de la famille royale, que les Japonais avaient faite prisonnière, et de l'évacuation de tout le territoire coréen par leur armée.

Le sentiment de la dignité, poussé peut-être jusqu'à l'orgueil, paraît avoir été le trait dominant du caractère de ce siogoun. Des envoyés de Liyèn, venus à sa cour trois ans après pour lui rendre hommage, furent congédiés avec mépris par son ordre, attendu, disait-il, qu'un roi dont il avait vaincu les armées et même

Digitized by Google

les alliés lui manquait de respect en lui adressant comme ambassadeur un simple sujet. Cette mission aurait dû, suivant Taïko, être confiée à un prince.

L'indignation qu'il éprouva quelques mois plus tard contre Ming, l'empereur chinois, nous semble plus légitime. Ce monarque, auquel il avait si généreusement accordé la paix, lui envoya, en grande pompe, une couronne royale aux armes de la dynastie régnante de Chine. C'était évidemment un emblème de vasselage, comme on aurait pu en donner aux rois de la Corée, du Tonquin ou de quelqu'autre pays tributaire.

Cependant l'autocrate japonais ne voulut point encore comprendre. Il offrit aux ambassadeurs un somptueux repas et se fit lire au dessert une lettre qu'ils avaient apportée pour lui. Dans cette missive, Ming l'appelait son vassal, et lui conférait le titre de *roi du Japon*, à charge de tribut et d'hommage. En entendant cette insulte, le fier siogoun se dressa de toute sa hauteur : « Allez, dit-il à ses hôtes. Répondez à votre maître que je suis déjà roi de ce pays, que j'en suis devenu souverain par les vertus de mon père, par mes propres travaux, et que, s'il n'y prend garde, c'est moi qui pourrai bien aller porter à Ming, à la tête de mon armée, et dans sa capitale, une couronne japonaise que je lui ferai porter comme à mon vassal. »

Les Japonais recommencèrent aussitôt les hostilités. Ils descendirent une seconde fois en Corée, suivant toujours le même plan, qui consistait à s'emparer d'a-

Digitized by Google

bord de cette presqu'île, pour pénétrer de là en Chine. Comme dans la première expédition, ils défirent à plusieurs reprises les troupes indigènes et celles que Ming envoyait à leur secours.

Dans toutes ces guerres, la supériorité des Japonais sur les Chinois, tant sous le rapport de la bravoure que sous celui de la stratégie, paraît évidente. Toujours les soldats de l'empire du milieu sont mis en déroute par des armées fort inférieures en nombre. On voit un de leurs généraux tomber dans un piége que lui tendent les Japonais. Ceux-ci feignent la terreur et se retirent devant lui. Leur tactique, en cette circonstance, rappelle le stratagème employé par Suréna, lorsqu'il attira l'imprudent Crassus dans des sables brûlants, et, l'enveloppant tout à coup, le fit périr avec toutes ses légions. Toung-i-Youèn, le général chinois, perdit de même la presque totalité de ses soldats par une folle confiance. Au moment où il croyait poursuivre les Japonais, il fut surpris et écrasé par eux.

Cette lutte avait déjà duré deux années, et les insulaires allaient entrer victorieux sur le territoire chinois, lorsque survint la mort de Taïko. Par sa dernière volonté, il avait donné l'ordre de rappeler ses troupes de la Corée. Il fut obéi, et le retour s'effectua sans obstacle. Nous devons présumer, ou qu'il ne voulut point embarrasser son successeur d'une entreprise qu'il se voyait capable lui seul de soutenir avec succès, ou que, s'étant principalement proposé de fatiguer l'ardeur de

Digitized by Google

ses vassaux et de faciliter l'établissement de sa dynastie, en occupant au dehors les plus turbulents, il croyait avoir suffisamment atteint son but.

La satisfaction du triomphe de ses armes à l'étranger avait été troublée par des chagrins domestiques. Peut-être hâtèrent-ils sa mort. De cruels ennuis lui avaient été suscités par un neveu que, faute d'héritiers, il avait nommé son successeur. Et depuis cette nomination, l'empereur ayant eu un fils auquel il désirait laisser la couronne, ce neveu, mécontent, avait machiné, en secret, des préparatifs de révolte. Mais Taïko, prévenu de ses desseins, employa la ruse à son tour. Par de fausses démonstrations d'amitié, il endormit le conspirateur, prit toutes les mesures nécessaires pour pouvoir au besoin le réduire à l'obéissance, et l'exila ensuite dans un cloître, où ce malheureux, las de sa disgrâce, mit lui-même fin à ses jours en s'ouvrant le corps, suivant l'usage du pays.

Malgré le désir qu'il avait de voir Fidéiri, son fils, établi dans l'héritage paternel, Taïko dut lui chercher un tuteur à cause de son extrême jeunesse. Ce tuteur, il crut l'avoir trouvé dans Iyeyas, son conseiller intime et son ami le plus éprouvé ; dans Iyeyas, qu'il avait comblé de bienfaits, qu'il avait institué gouverneur de huit provinces. A quel autre l'empereur pouvait-il mieux se confier? Plus que personne, Iyeyas était en état de protéger le jeune prince; et certes, on pouvait croire qu'il se dévouerait à l'héritier d'un monarque auquel il avait tant

Digitized by Google

d'obligations. Pour s'assurer mieux encore de sa fidélité, le siogoun mourant avait décidé que Fidéiri prendrait en mariage la fille du régent.

Après la mort de son bienfaiteur, Iyeyas gouverna donc l'empire, à ce titre, sous le nom de Daifousama. Le siogoun mineur atteignit sa quinzième année. C'était l'époque où son tuteur devait lui remettre le pouvoir. A ce moment, les cinq premiers conseillers d'État qui l'assistaient s'aperçurent facilement qu'Iyeyas n'avait pas l'intention de s'en dessaisir. Ils s'adjoignirent quatre de leurs collègues pour s'opposer aux vues ambitieuses du régent; mais malheureusement ils ne purent pas s'entendre. L'empire fut déchiré par leurs divisions sanglantes, et Iyeyas, à la faveur du désordre, parvint à s'emparer du jeune prince qui, d'après les uns, fut brûlé dans son propre palais, et, suivant d'autres, se sauva par la fuite.

L'usurpateur mourut dans la même année, tranquille possesseur d'une autorité que ses descendants ont conservée jusqu'à nos jours.

Iyeyas, ayant laissé cinq fils, avait fait reconnaître le second comme successeur au trône et frappé l'aîné d'exil pour avoir voulu réagir contre la mesure qui le déshéritait. Le nouvel empereur, nommé Fidétada, non content de l'éloignement d'un frère dangereux, tâcha de le faire assassiner. Mais tous ses émissaires furent tués dans le château qu'habitait le banni, sans avoir pu exécuter leur cruel dessein. Néanmoins, ce

Digitized by Google

dernier mit fin à ses jours pour éviter une mort infamante.

Fidétada régna paisiblement. Sa nourrice avait dévoilé les complots de l'aîné. Elle reçut des honneurs royaux jusqu'à la fin de sa vie. Les trois frères cadets n'avaient pas essayé de conspirer. Aussi leurs descendants portent-ils aujourd'hui même le titre de princes du sang et sont-ils consultés dans toutes les affaires importantes de l'État.

A partir de ce règne, on ne trouve plus de guerres ni civiles ni extérieures dans l'histoire du Japon. Elle n'a plus d'intérêt que par les rapports de l'empire avec les nations européennes, auxquels nous consacrons une large place dans la suite de cet ouvrage.

Digitized by

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

FORMIDABLE EXPÉDITION DIRIGÉE CONTRE LE JAPON PAR LES ORDRES DE L'EMPEREUR TARTARO-CHINOIS CUBLAI. — DISPERSION ET MASSACRE DES ASSAILLANTS.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

FORMIDABLE EXPÉDITION DIRIGÉE CONTRE LE JAPON PAR LES ORDRES DE L'EMPEREUR TARTARO-CHINOIS CUBLAI. — DISPERSION ET MASSACRE DES ASSAILLANTS.

En 1281 eut lieu la fameuse expédition tentée contre le Japon par la flotte de l'empereur tartaro-chinois Cublaï.

Dans le Deuxième Chapitre de ce volume, j'ai donné quelques détails sur l'origine des Tartares et sur la manière dont ils firent la conquête de l'empire chinois. J'y ai dit que Marco Polo avait parlé de leur entreprise contre les îles japonaises, contemporaine de son séjour en Chine, et j'ai promis de reproduire en son lieu le récit qu'en a fait ce voyageur.

Je vais maintenant remplir cet engagement et compléter ensuite la narration de Marco Polo par celle des historiens de la Chine et du Japon

Digitized by

Apprécions d'abord en quelques mots le caractère et le règne de Cublaï. Les historiens chinois et européens, Marco Polo et les voyageurs plus récents, sont tous d'accord pour le représenter comme un grand monarque. Après avoir accompli la conquête du Céleste-Empire, œuvre gigantesque dans laquelle il déploya autant d'énergie et de persévérance que d'habileté, ce prince, quoique de race barbare, mit le comble à sa gloire en la gouvernant sagement. Il ne fut pas seulement conquérant, mais, ce qui vaut mieux, réformateur; et si ce n'était la douleur de perdre leur dynastie nationale et de se voir soumis à des étrangers, la supériorité de ses lois et de son administration aurait été accueillie comme un bienfait par les peuples de la Chine, accablés de toutes sortes de calamités sous le gouvernement indolent et énervé de la famille des Songs.

De vastes travaux de communication furent exécutés sous le règne de Cublaï. Ici, des canaux réunissant les grands fleuves. Là, des routes magnifiques rayonnant de la capitale aux extrémités de l'empire. Plus de vingt mille enfants étaient exposés chaque année. Le Grand-Khan les fit recueillir, élever à ses frais, attacher à son service, à ses armées, ou adopter par les familles riches dépourvues d'héritiers.

Le système des impôts est régularisé. Malgré l'entretien d'une cour somptueuse, le monarque tartare a soin de ne pas épuiser les richesses de l'État. Il favorise le commerce, dont il impose toutefois les opérations, mais

Digitized by Google

avec mesure et de manière à tirer de cette source la plus forte partie de son revenu sans la tarir.

Cublaï n'avait qu'un défaut : c'était une ambition sans limites. Non content d'avoir subjugué le plus riche empire du monde, il ne fut pas plutôt informé de la grande opulence de l'île voisine de *Zipangri*, qu'il résolut de l'ajouter à ses belles et nombreuses conquêtes. Mais c'est là que ses armes, jusqu'alors réputées invincibles, devaient succomber pour la première fois.

Les Chapitres dans lesquels Marco Polo raconte cet épisode de l'histoire de son maître sont, pour la version française (1), le CLIX[e] (2[e] Partie) : « *Comant les Jen* « *dou Grand Kan escampoie de la tempeste de la mere e* « *pristrent puis la cité de Lorc ;* » et, pour la version latine, les Chapitres II (2[e] Partie) ; III et IV du Troisième Livre, dont voici les titres :

Capit. II, ff. — « *Qualiter magnus Khan misit exerci-* « *tum ut Simpagu conquistaret, et qualiter confractæ sunt* « *naves Tartarorum.* »

Capit. III. — « *Qualiter Tartari sagaciter redierunt* « *Simpagu et civitatem principalem insulæ ceperunt.* »

Capit. IV. — « *Qualiter obsessi fuerunt Tartari, et ci-* « *vitatem quam ceperunt reddiderunt cum pactis.* »

(1) La division et les titres d'après le manuscrit latin.

Digitized by Google

I.

« *Comment le Grand-Khan envoya une armée pour con-*
« *quérir l'île de Simpagu (Zipangu), et comment les*
« *vaisseaux tartares firent naufrage* (1).

« Le Grand-Khan aujourd'hui régnant entendit parler « de l'incroyable richesse de Simpagu. Il forma le pro- « jet de s'en emparer. A cet effet, il envoya une flotte « d'un grand nombre de voiles, commandée par deux « de ses généraux, Ataban et Vonsanchi. Elle avait à « bord une multitude de fantassins et de cavaliers. Les « généraux étaient sages et vaillants. Ils arrivèrent à « Simpagu et y débarquèrent sans difficulté. Leurs « troupes occupèrent une grande quantité de champs « et de maisons. Mais elles ne purent se rendre maî- « tresses d'aucune ville ou d'aucun château, peut-être « à cause d'une jalousie qui existait entre les deux chefs « de l'expédition, et qui les portait à se nuire plutôt « qu'à s'entr'aider.

« Là ne se bornèrent point leurs mésaventures. Un « jour que le vent de tramontane (2) soufflait très-fort, « les soldats se mirent à crier qu'il fallait partir, ou que « sinon, tous leurs vaisseaux allaient être perdus. L'ar- « mée se rembarqua donc. Lorsqu'elle eut fait environ

(1) Voir le Chapitre II, pages 24 et 25 de ce volume.
(2) Le vent du nord : expression italienne.

Digitized by Google

« quatre milles en mer, elle fut poussée par la tempête « sur une autre île assez petite, déserte et abandonnée, « où la flotte fit naufrage. Beaucoup d'hommes y péri- « rent. Trente mille au moins purent gagner l'île ; mais « ceux-là même se croyaient morts et ressentaient une « grande douleur, en voyant qu'ils n'avaient aucun « moyen de sortir de ce lieu de désolation.

« Ce qui augmentait encore leur désespoir, c'était de « voir leurs camarades reprendre le large. Et, en effet, « tous ceux qui purent s'échapper sur leurs navires ma- « nœuvrèrent si bien qu'ils finirent par regagner leur « pays. Dès que les habitants de la grande île virent « ce terrible naufrage, la perte de l'armée, et qu'ils « aperçurent ceux qui s'étaient réfugiés dans la petite « île, leur joie ne connut point de bornes.

II.

« *Comment les Tartares, par une manœuvre habile,* « *rentrèrent à Simpagu, et comment ils prirent la* « *principale cité de cette île.*

« La mer fut bientôt calmée. Le seigneur et les « gens de la grande île montèrent sur leurs propres na- « vires et s'en allèrent tout droit à celle où se trouvaient « les Tartares. Mais les trente mille naufragés remar- « quèrent que tous leurs ennemis étaient descendus à « terre et qu'il n'était resté personne sur leurs vaisseaux

Digitized by Google

« pour les garder. Eux, alors, en gens bien avisés, au « lieu d'attendre ceux qui venaient pour les faire pri- « sonniers, se retirent de l'autre côté de l'île, en faisant « semblant de fuir, et tournent deçà delà jusqu'à ce « qu'ils atteignent l'endroit où se trouve la flotte des « insulaires. Aussitôt ils s'en emparent. Rien n'était plus « facile, puisqu'il n'y avait pas de monde là pour la dé- « fendre. Ce fut ainsi que les Tartares purent retourner « à Simpagu.

« Une fois arrivés à portée du rivage, ils prennent « terre, déploient les drapeaux et les enseignes du sei- « gneur de l'île et marchent sur la capitale. Ceux de la « garnison, voyant ces emblèmes, s'imaginent avoir « affaire à leurs compatriotes. Ils laissent entrer. Les « Tartares, une fois dans la place, n'eurent pas de peine « à en chasser les hommes qui s'y trouvaient. Ils mi- « rent dehors toute la population mâle, et gardèrent « seulement les femmes pour les servir.

III.

« *Les Tartares sont assiégés dans la ville qu'ils ont prise.*
« *Ils la rendent par capitulation.*

« Lorsque ceux de la ville se virent ainsi trompés, ils « en conçurent tant de chagrin, que dans le premier « moment ils demandaient la mort. Ils allèrent cher- « cher d'autres navires, s'avancèrent contre la ville et

Digitized by Google

« la bloquèrent si étroitement que nul ne pouvait en « sortir.

« Les trente mille hommes tiennent bon pendant six « mois. Ils se donnent beaucoup de peine pour faire arri- « ver des messagers jusqu'au Grand-Khan, afin qu'il leur « envoie du secours. Mais c'est en vain. Là-dessus ils « se décident enfin à traiter avec les assiégeants. Ils « en obtiennent la vie sauve, mais sont obligés de rester « dans le pays (1). Ces événements eurent lieu dans « l'année 1269 de l'incarnation de Jésus-Christ. »

Quant aux généraux qui avaient regagné le continent, Marco Polo nous apprend que le Grand-Khan fit décapiter l'un et mourir l'autre dans les cachots, — « parce qu'il savait, dit cet auteur, que tous les deux s'étaient mal comportés dans cette affaire. » — Ce châtiment est sans doute d'une rigueur excessive. Car, si Ataban et Vonsanchi avaient, par leur mésintelligence, compromis le succès de l'expédition, le désastre arrivé à l'armée devait, néanmoins, être attribué principalement à la tem-

(1) Telle est la leçon du manuscrit français. — Le texte latin dit au contraire : « *Salvis personis et fornimento, ut possint redire ad domos suas.* » — J'ai suivi la première version comme étant plus vraisemblable et plus conforme à ce qu'ont fait les Japonais dans d'autres circonstances analogues de leur histoire.

Digitized by Google

pête et à l'insubordination des soldats. Ces derniers, en effet, paraissent avoir forcé leurs chefs à prendre la mer mal à propos, si nous nous en rapportons au récit de Marco Polo qu'on vient de lire.

Du reste, ces généraux eux-mêmes s'étaient montrés fort cruels envers les insulaires de Zipangu. Nous avons vu que, après leur débarquement dans l'île, ils n'avaient pu se rendre maîtres d'aucune place forte. Il faut en excepter cependant un petit château, digne tout au plus de ce nom, qui fut pris d'assaut après une longue et belle défense. Au lieu d'honorer le courage des vaincus, les deux commandants de l'armée tartare, qui ne s'entendaient, à ce qu'il semble, que pour le mal, leur firent un crime de leur résistance. Ils décrétèrent, de commun accord, qu'on trancherait la tête à tous les hommes de la garnison.

Le voyageur vénitien n'est pas toujours exempt des superstitions de son époque. Il prétend qu'il y eut huit prisonniers sur lesquels on ne put pas exécuter la sentence; et la raison qu'il en donne, c'est que ces hommes avaient dans leurs bras, entre cuir et chair, des pierres enchantées ou consacrées qui les rendaient invulnérables à toute arme de fer. Et notre historien ajoute gravement : — « Ataban et Vonsanchi prirent le parti de faire assommer ces malheureux à coups de bâton. Puis, ayant fait extraire de leurs corps les amulettes, ils les conservèrent avec soin. »

Telle est la fin du récit de Marco Polo. Voyons jusqu'à

Digitized by Google

quel point il s'accorde avec celui que font les Annales de la Chine.

Le Père Couplet, dans ses *Tables chronologiques de la monarchie chinoise*, place cette expédition sous le règne de l'empereur Xicu, le premier souverain de la vingtième dynastie, celle des Yven. « Ce prince, dit-il, acheva la conquête de l'empire en la dix-septième année du soixante-septième cycle chinois, ou l'an de Jésus-Christ 1281, environ quatre mille ans après la fondation de la monarchie. »

Or, le Xicu du savant chronologiste n'est autre que l'empereur Cublaï. Du reste, il se borne à indiquer la date de l'expédition du Japon, sans dire quel en fut le résultat.

Pour se rendre compte de la manière dont la relatent les Chinois, il faut premièrement ouvrir le *Tong-kien-kang-mou ;* secondement l'*Histoire des trois monarchies des Leao, des Kin et des Yven ou Mongols*, traduite en tartare par ordre de l'empereur Chun-Chi. En dernier lieu, on doit consulter le Père Gaubil, qui s'est servi d'autres documents originaux pour son *Histoire des Mongous.*

Voici ce que disent en substance ces divers auteurs :

« Houpilaï-Han (Cublaï-Khan) méditait depuis long-

Digitized by

« temps la conquête du Japon. Mais toutes ses tentatives avaient été vaines. Une lettre écrite par lui d'un ton de maître au monarque japonais, pour l'inviter à la soumission, avait été reçue avec mépris. Quelques années après, Touchi-Tchong, qu'il avait envoyé en ambassade dans ce royaume, y avait été mis à mort avec toutes les personnes qui composaient sa suite.

« Justement irrité de cet attentat, Houpilaï-Han résolut d'en tirer vengeance. Tranquille possesseur de la Chine, et jouissant d'une paix profonde dans la vaste étendue des États assujétis à sa puissance, il fit équiper, à la dixième lune (de l'an 1280, ère chrétienne) une flotte montée par cent mille hommes, sous les ordres des plus braves officiers mongols. Instruits de ses griefs, ils étaient chargés d'exécuter ses projets en réduisant à l'obéissance un prince rebelle à ses yeux. Onang-Tchun, roi de Corée, qui se trouvait alors à la cour de Houpilaï-Han, lui offrit ses services pour cette entreprise.

« Ce fut à la sixième lune de l'année suivante que le célèbre général Alahan quitta la capitale pour aller se placer à la tête de l'expédition du Japon; mais, à peine arrivé dans le port où l'armée était réunie pour l'embarquement, il mourut sans avoir pu l'effectuer. Atahaï, autre général envoyé pour lui succéder, arriva peu de temps après, mais cependant trop tard, la flotte ayant déjà mis à la voile.

« A la hauteur de l'île de Ping-Hon, elle fut assaillie

Digitized by Google

« par une violente tempête. La plupart des barques « dont elle se composait échouèrent sur les côtes de « l'Archipel. Les officiers, s'emparant des moins endom- « magées, repartirent pour la Chine, et laissèrent sur ces « bords presque toute l'armée. Ces malheureux soldats, « se voyant ainsi lâchement abandonnés, se donnent de « nouveaux chefs. Ils se mettent sans relâche à prépa- « rer des bois pour la construction d'autres barques, « afin de pouvoir retourner aussi dans leur pays.

« A la nouvelle de ce désastre et de l'état d'abandon « où se trouvaient les troupes tartares, les Japonais or- « ganisèrent une descente dans l'île, et formèrent dans « ce but une puissante armée qui, les ayant assaillis, « les écrasa facilement. Les derniers combattants furent « passés au fil de l'épée. Mais dix à douze mille soldats « chinois se virent toutefois épargnés, et réduits en es- « clavage. Ils appartenaient aux provinces méridionales « du Céleste-Empire, qui sont les plus civilisées. »

Cette mesure a pu être dictée par l'humanité. Elle a pu aussi être prise dans un but politique. Par la conformité de mœurs et d'idées, qui avait dû nécessairement résulter du voisinage des deux nations, ces Chinois inspiraient aux Japonais plus d'intérêt que les Tartares, dont ils n'avaient fait d'ailleurs que subir la pression. D'un autre côté, en les conservant, les habi-

Digitized by Google

tants de ces îles trouvaient l'avantage d'acquérir, à titre d'esclaves, une quantité d'excellents ouvriers.

De toute sa redoutable armée, Cublaï ne vit revenir que trois hommes envoyés par les Japonais pour lui annoncer cette affreuse déroute.

La différence qui existe entre les récits du Père Gaubil, du *Tong-kien* et de l'*Histoire des trois monarchies*, c'est que, d'après ces deux derniers ouvrages, les généraux successivement chargés du commandement de l'armée, ne purent ni l'un ni l'autre remplir leur mission. Le savant missionnaire, au contraire, représente l'expédition comme ayant été dirigée par Atahaï. Suivant lui, au lieu de dix ou douze mille Chinois réduits en esclavage, ce nombre s'est élevé à soixante ou soixante-dix mille.

Comme on le voit, les noms des chefs, dans le récit de Marco Polo, sont devenus méconnaissables. Quant à la ruse de guerre au moyen de laquelle il prétend que les Tartares abandonnés dans l'île déserte se seraient échappés sur les navires de l'armée envoyée à leur poursuite et seraient parvenus, quoique sans armes, à surprendre la principale ville du Japon, en déployant les drapeaux indigènes trouvés par eux sur ces vaisseaux; quant au siége de sept mois qu'ils auraient soutenu dans cette ville, siége terminé par une capitulation et par leur libre retraite en Chine; que faut-il penser de toute cette histoire? Elle est d'abord bien invraisemblable; et puis comment se ferait-il que les historiens

Digitized by Google

tartaro-chinois n'auraient pas relevé un fait d'armes aussi glorieux pour leurs compatriotes ?

D'un autre côté, nous avons de la peine à comprendre qu'un écrivain consciencieux comme l'était assurément Marco Polo, qu'un homme politique ayant vécu dix-sept ans à la cour du Grand-Khan, et qui avait remplacé pendant trois années le fils de ce monarque en qualité de gouverneur de l'une des neuf provinces dont se composait alors la Chine méridionale, ait pu être aussi mal informé sur un point aussi considérable de l'histoire du temps et du pays.

C'est donc une question qu'il me paraît difficile d'éclaircir.

Ainsi, les historiens chinois ne traitent déjà pas si légèrement l'échec éprouvé par leur souverain et la destruction de son armée. Ils cherchent bien, peut-être, à diminuer un peu le chiffre de ces soldats sacrifiés dans une tentative injuste et mal entendue. Mais, à cela près, leur narration paraît être assez exacte. Ceux du Japon, de leur côté, font de cette agression et de son importance une peinture qui porte également le caractère de la bonne foi, et qui s'accorde presque en tous points avec le témoignage des vaincus. Elle y ajoute quelques renseignements fort curieux. Néanmoins, leur tendance est plutôt d'exagérer que de diminuer la grandeur du péril que leurs concitoyens ont couru et le

Digitized by Google

nombre des ennemis dont ils ont repoussé l'attaque. Ils suivent en cela la coutume des vainqueurs.

Ce coup de main tenté sur le Japon par les conquérants de la Chine est, du reste, un événement historique d'une très-grande portée. Il eut; pour cet empire insulaire et pour ses relations ultérieures avec l'étranger, des suites qui durent encore, et qui ne semblent pas près de finir. Nous ne croyons pas exagérer en disant que l'agression des généraux tartares fut la cause première de la politique répulsive que le Japon, à partir de cette époque, adopta vis-à-vis de tous les autres pays du monde. Système dont il ne s'est écarté que temporairement, à son corps défendant, pour ainsi dire, sous l'action de circonstances toutes particulières, et dans lequel, au moment où nous écrivons, nous le voyons plus affermi que jamais.

Il ne faut donc pas s'étonner si les annalistes japonais se sont étendus longuement sur cette affaire, et l'on comprendra que moi-même j'aie cru devoir la traiter avec quelque détail.

Je commencerai par reproduire, d'après l'*Ouakan Sansaï Dsoué* (*l'Encyclopédie japonaise*), Tome XIII, p. 67, la lettre adressée par Cublaï à l'empereur du Japon et que les historiens du Céleste-Empire se sont contentés de mentionner, sans qu'aucun d'eux en ait donné le texte ni même l'analyse. Cette pièce éminemment caractéristique est du plus haut intérêt pour la question qui nous occupe.

Digitized by Google

« *Lettre du sublime empereur des Mongols au roi du Nipon* (1).

« Je suis le souverain d'un État petit autrefois, mais « qui s'est agrandi des contrées dont il était environné. « Je m'efforce d'éterniser entre tous mes sujets la con- « corde et la fidélité. Mes aïeux, en vertu de l'ordre « radieux du ciel, ont, d'un seul coup, pris possession « du territoire de Hia. On ne peut calculer le nombre « des pays qui de toutes parts redoutent notre puis- « sance (2), adorent nos vertus.

« Lorsque je montai sur le trône, la population inof- « fensive du Kaoli (3) pliait sous le poids de la guerre. « J'arrêtai les hostilités, et je renvoyai les soldats au- « delà des frontières, dans les camps où doivent être

(1) Les Japonais appellent leur pays *Nipon*. C'est plus particulièrement le nom de l'île la plus grande, la plus riche et la plus peuplée de leur archipel, de celle qui renferme les deux capitales et la principale ville commerçante de l'empire.

(2) C'est-à-dire, la puissance des Tartares-Mongols.

(3) C'est le nom que les Chinois donnent à la Corée. Les Japonais l'appellent *Koraï*. Jusqu'au milieu du x^e^ siècle de notre ère, ce nom n'appartenait qu'à l'un des trois royaumes dont se composait la Corée actuelle ; mais le pays ainsi nommé ayant pris la suprématie sur les deux autres, Kaoli est devenu celui de la presqu'île tout entière. Les Coréens appellent autrement leur patrie. Ils lui conservent son ancienne dénomination antérieure à la fondation des trois royaumes : c'est celle de *Tsiosien*, qui veut dire,

Digitized by Google

« plantés leurs drapeaux. Le roi et les seigneurs de ce « pays vinrent à ma cour me rendre grâces. Je les re- « çus affectueusement, comme aurait fait un père. Vos « serviteurs seront traités de même : je l'ai résolu.

« Le Kaoli est ma frontière à l'orient. Le Nipon, qui « l'avoisine, a, dès les premiers temps, entretenu des « communications avec l'Empire du Milieu (1). Ce n'est « qu'à dater de mon avénement qu'il ne s'est pas pré- « senté d'envoyé du Nipon pour former avec mes États « des relations d'amitié. Présumant donc que la véri- « table situation des choses n'est pas bien connue dans « votre royaume, je vous envoie cette lettre par des « ambassadeurs qui vous expliqueront mes intentions ; « et j'espère que par ce moyen nous parviendrons à « nous entendre et à conclure une alliance basée sur « une affection mutuelle.

« Le Sage (2) a déjà dit que tous les hommes ne de- « vraient former qu'une seule famille. — Et comment « pourrait-on réaliser cette maxime, sans vivre sur le « pied de paix ? — C'est dans cette pensée qu'à la der-

sérénité du matin. On la trouve aussi fort souvent employée par les écrivains de la Chine et du Japon. Les premiers en font *Tschao-sien*, les seconds *Tsiosen*. Ces modifications proviennent uniquement de la différence des langues.

(1) Les habitants du pays que nous appelons la Chine le désignent sous le nom d'*Empire du Milieu*.

(2) Confucius.

Digitized by Google

« nière extrémité j'aurai recours aux armes. — Au roi « du Nipon à décider. »

Il faut en convenir, le conquérant tartare faisait une singulière application de la douce et équitable philosophie de Confucius. Cette famille universelle rêvée par le réformateur chinois, il voulait en être le chef ; cette paix qu'il recommandait à un prince voisin, c'était la soumission à son sceptre, l'abandon de sa propre couronne et de la nationalité de ses sujets. Mais les Japonais n'étaient pas gens à se laisser éblouir par des raisonnements captieux, ou intimider par des menaces. Leurs souverains, dans ces temps-là, tenaient les rênes de l'État d'une main ferme. Ils ne daignèrent même pas répondre à cette lettre, non plus qu'aux sommations répétées que leur adressa, dans les années suivantes, celui qu'ils regardaient comme un chef de barbares. Ils refusèrent de recevoir ses ambassadeurs.

Reprenons maintenant le récit des événements d'après les annales japonaises, l'*Ouakan Sansaï Dsoué*, le *Nipon Ouodaï Itsiran*, et le *Niponki*.

En 1274, une flotte chino-mongole, à laquelle s'étaient réunis un certain nombre de vaisseaux coréens, se montra sur les côtes du Japon. Mais le gouverneur de la province avait si bien fait ses préparatifs de défense, que l'ennemi n'osa pas tenter un coup décisif. Les évolutions de ses navires manquaient d'ensemble. Ils croisèrent quelque temps au hasard, et disparurent bientôt

Digitized by Google

de ces parages après quelques actes d'hostilité sans importance.

Un autre historien japonais prétend cependant qu'il y eut un engagement dans lequel le général mongol, atteint d'une flèche, aurait ordonné la retraite. Il ajoute que le commandant coréen se noya, et qu'à la suite du combat un grand nombre de jonques mongoles furent surprises par une tempête et brisées contre les rochers. Treize mille des assaillants, suivant lui, auraient péri dans ce désastre.

Mais la première version me semble plus croyable. Les Mongols voulaient plutôt faire une démonstration que tenter une attaque sérieuse; et ce qui le prouve, c'est que Cublaï la fit suivre d'une nouvelle ambassade en 1275. Cette fois, les envoyés du Grand-Khan furent introduits auprès du Siogoun, mais afin de s'entendre signifier un décret portant la peine de mort contre tout sujet de Cublaï qui, à l'avenir, mettrait le pied sur le territoire japonais. Deux fois une ambassade mongole brava la défense; deux fois les personnes dont elle se composait eurent la tête tranchée.

On ne se dissimulait pas au Japon que les Tartares-Mongols reviendraient bientôt en plus grand nombre. Il fut fait d'immenses préparatifs pour leur résister. L'empereur temporel envoya des troupes nombreuses entourer la personne sacrée de l'empereur spirituel, qui ne pouvait quitter son poste. Les deux prédécesseurs de celui-ci avaient abdiqué la couronne, et étaient en-

Digitized by Google

core vivants. Ils furent invités à se retirer dans des régions écartées et montagneuses, loin du théâtre possible de la guerre. Des courriers allèrent dans tous les temples porter l'ordre de faire des prières publiques. La nation tout entière sembla vouloir se concilier la faveur des dieux, et puiser dans la pénitence la force et le courage dont elle avait besoin pour triompher d'une formidable agression.

En effet, cent mille soldats mongols, montés sur de forts navires, parurent dans l'archipel japonais, au commencement de l'année 1281. Mais une maladie du général Atséhan l'avait empêché de partir, et l'armée obéissait à plusieurs chefs d'un rang secondaire, qui ne purent s'entendre sur le plan d'opérations. Ils allaient pourtant commencer l'attaque, lorsque s'éleva tout à coup un ouragan furieux qui détruisit la plupart des vaisseaux.

Les officiers, ayant les meilleurs navires, purent se sauver. Une partie de l'armée se vit jetée à la côte et le reste fut englouti dans les flots. Il s'amassa tant de cadavres dans les renfoncements du rivage, qu'on pouvait y marcher comme sur une digue. Les naufragés se rassemblèrent au pied d'une montagne, déférèrent le commandement à l'un d'eux, et s'efforcèrent de construire de nouvelles embarcations avec les débris de leurs vaisseaux et le bois qu'ils trouvaient sur le bord de la mer.

Ces malheureux ne songeaient plus qu'à regagner

Digitized by Google

leur pays. Mais ils manquaient de vivres ; la faim et le froid les réduisirent bientôt dans le plus pitoyable état. Les Japonais, pendant ce temps, les observaient. Avec une froide et cruelle prévoyance, ils les laissèrent s'affaiblir durant sept jours. Puis, quand ils jugèrent leurs forces complétement épuisées, ils les assaillirent en masse. On conçoit que ces braves soldats, vainqueurs dans tant de batailles, ne purent cette fois opposer à leurs ennemis qu'une faible et courte résistance.

Un grand nombre fut tué sur place. Trente mille prisonniers, conduits à Fakata, s'y virent tous passés au fil de l'épée. L'empereur ne fit grâce qu'à trois d'entre eux, afin qu'ils allassent raconter à Cublaï le résultat de l'entreprise. Ce fut par eux que le maître de la Tartarie et de la Chine fut informé de la défaite de ses soldats.

Plusieurs chroniques japonaises portent le nombre des vaincus, nous pourrions dire des victimes, à deux cent quarante mille, et l'importance de leur flotte à quatre mille voiles. Ce dernier chiffre, au moins, est fort exagéré.

Toutes confirment l'effroyable tempête qui, si bien à propos pour les Japonais, dispersa la flotte mongole au moment où elle allait tenter le débarquement; et toutes aussi l'attribuent à la colère des dieux nationaux, indignés de l'insulte éclatante que leur faisait un peuple d'aventuriers.

Digitized by Google

Les Mongols firent encore quelques efforts d'une autre nature pour prendre pied dans ces îles convoitées. Trois ans après la sanglante affaire que je viens de rapporter, ils y envoyèrent un prêtre bouddhiste de la secte de Zensiou, sous prétexte d'étudier les mœurs et les usages du pays. Car ils savaient que l'empereur temporel et toute sa famille, ainsi que le dernier empereur spirituel, démissionnaire et encore vivant, appartenaient à cette secte. Le ministre de Bouddha fut tué en route par l'équipage de son navire, on ne sait pourquoi; et cette entreprise n'eut pas de suite. En 1299, un autre prêtre de Zensiou fit le même voyage pour le même motif. Ses desseins furent découverts. On l'interna dans la province d'Idsou. Plus tard, on lui permit de circuler librement dans les îles japonaises; mais il ne put jamais en sortir. Cet ecclésiastique fut élevé à la dignité de grand prêtre d'un temple de sa religion.

Tant que la dynastie des Tartares-Mongols dura en Chine, le Japon s'abstint de tous rapports avec cet empire. Il n'oublia pas que de là était partie contre lui, sans nulle provocation, une agression sauvage, contraire au droit des gens, et qu'il n'y avait échappé peut-être que par le secours des éléments, et grâce à ses très-grands efforts d'énergie et de prudence. Mais, à l'avénement des Mings, de nouvelles relations s'établissent entre les deux pays. Cependant elles gardent toujours, du côté des Japonais, le caractère d'une extrême ré-

Digitized by Google

serve. On voit donc clairement que c'est à dater de cet injustifiable coup de main des Tartares, c'est-à-dire à partir de la fin du XIII^e siècle, qu'apparaissent les premiers symptômes de leur politique d'isolement.

CHAPITRE IX.

APERÇU GÉNÉRAL DES RAPPORTS DE L'EMPIRE AVEC LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

APERÇU GÉNÉRAL DES RAPPORTS DE L'EMPIRE AVEC LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE.

Le Japon, gouverné pendant deux mille deux cent trois ans par une suite ininterrompue de cent six souverains, formait depuis longtemps un puissant empire, lorsque le hasard en fit faire la découverte aux Portugais en l'an 1543 après J. C.

Il n'est pas douteux, nous l'avons démontré, que l'empire japonais, sous le nom de *Zipangu*, ait été déjà signalé par Marco Polo, ce courageux voyageur du XIII^e siècle. Les historiens en attribuent, presque tous, la découverte proprement dite, c'est-à-dire, la première reconnaissance, aux Portugais Antonio Mota, Francisco

Digitized by Google

Zeimoto et Antonio Peixota, lesquels, pendant un voyage de Dodra, port du royaume de Siam (1), en Chine, auraient été surpris par une violente tempête et jetés sur les côtes du Japon (2).

Telle est la version commune à Maffeius, qui la prit dans une *Histoire des auteurs de découvertes dans le Nouveau-Monde*, par Galvanus (3), et à Juan de Barrios (4). C'est sur leur double autorité que s'appuient Montanus (5),

(1) Sionis Dodra. — Linschooten donne à Siam le nom de *Sion* : « La navigation et les courses du royaume de *Sion* en Chine. » — *Reys-geschrift van de navigatien der Portugaloysers in Orienten* (Journal de la navigation des Portugais en Orient), par Jan Huigen van Linschooten, Amsterdam, 1644, 1 vol. in-F°, Chap. XXI. — Sion n'est donc pas le Ciom de l'île de Célèbes, comme l'a dit le savant M. Langlès dans ses notes des *Voyages* de Thunberg.

(2) *Joan. Petri Maffeii historiarum indicarum Libri* XVI. *Selectarum item ex India epistolarum Libri* IV. 1 vol. in-8, Cologne, 1590, p. 569.

(3) *Antonius Galvanus, de inventoribus orbis novi.* (Cité dans Maffeius). Cet ouvrage est probablement celui qui est connu sous le titre : *Antonio Galvan, sus descubrimientos.*

(4) *Juan de Barrios*, *Decadas V di Asia*. 1 vol. in-F°, Lisbonne, 1612, p. 183.

(5) *Gedenkwaerdhige gesantschappen der Oost-Indische Maetschappy in 't vereenighde Nederland aan de Kaisaren van Japan* (Ambassades mémorables envoyées aux empereurs du Japon par la Compagnie des Indes-Orientales de la république des Provinces-Unies), par Arnold Montanus. 1 vol. in-F°, Amsterdam, 1669, p. 16.

Digitized by Google

Valentyn (1), Kaempfer (2), Thunberg (3) et beaucoup d'autres écrivains.

Selon toute probabilité, ces auteurs de la découverte du Japon, cités jusqu'ici sous les noms défigurés que l'on vient de lire, ne sont autres que Fernan Mendez Pinto, Diego Zeimoto et Christoval Borallo, qui, se trouvant sur la jonque du pirate chinois Samipocheca, perdirent de vue, dans une tempête, le rivage de la Chine, et se virent poussés sur l'île japonaise de Tanégasima.

Ce sont eux qui ont réellement découvert le Japon en 1543, et qui ont rapporté les premières nouvelles de ce pays, riche en promesses, à leurs compatriotes établis déjà dans le pays de Liampo (Ningpo), en Chine. Les Annales du Japon, dans le récit qu'elles font de cette importante aventure, confirment, à cet égard, l'assertion de Mendez Pinto.

Voici comment s'expriment ces annales :

« Dans la douzième année du Nengo (4) *Tenboun*, le

(1) *Oud-en Nieuw Oost-Indien* (l'Inde ancienne et moderne), par Frans Valentyn. 5 vol. in-F°. Dordrecht et Amsterdam, 1724. Tome V, Partie II, p. 24.

(2) *De Beschryving van Japan* (Description du Japon d'Engelbert Kaempfer), publiée par les soins du chevalier Hans Sloane, et traduite de l'anglais en hollandais. 1 vol. in-F°, Amsterdam, 1733, p. 26.

(3) C. P. Thunberg, Voyages, Tom. II, p. 4.

(4) Les Japonais comptent par *Nengos*, comme les Athéniens comptaient par Olympiades.

Digitized by

vingt-deuxième jour du huitième mois, sous le règne du mikado Konara et du siogoun Yosihar (c'est-à-dire en Octobre 1543), un vaisseau étranger touche près de la ville de Kohoura dans le district Nisimoura de l'île de Tanégasima (1). L'équipage se compose d'une centaine d'hommes de l'aspect le plus singulier. Leur langage est inintelligible et leur pays inconnu. A bord se trouve un Chinois nommé Go-Hou, qui sait écrire. On apprend de lui que ce navire appartient aux Nanbans (2).

« Le vingt-sixième jour du même mois, ce bâtiment est conduit à la côte nord-ouest de l'île, dans le port d'Akaoki (3). Le gouverneur de Tanégasima, nommé Tokitaka, prend des informations détaillées sur les étrangers, par l'intermédiaire du bonze japonais Tsiousiousou, qui se sert de caractères chinois. Les deux

(1) L'île de Tanégasima, située dans le sud de l'archipel japonais, est bien connue des géographes. Elle est séparée de Kiousiou par le détroit de Van Diemen.

(2) Les anciens Chinois, qui regardaient leur pays comme le centre du monde, divisaient tous les autres peuples en barbares de l'est, du nord, de l'ouest et du sud (*Toungis*, *Pelis*, *Sigoungs* et *Nanmans*). Ces mots se traduisent, dans le dialecte japonais-chinois, par *Toïs*, *Hoklekis Scisins* et *Nanbans*. Les Japonais donnent plus spécialement la qualification de *Nanbans* aux Européens établis au sud de leur pays ; et, de nos jours encore, les Portugais sont appelés chez eux *Nanban-sins*, ou barbares du midi.

(3) C'est toujours le mouillage le plus fréquenté de Tanégasima.

Digitized by Google

commandants du navire, Moura-Siouksia et Krista-Mota (Christ da Mota?), portent des armes à feu dont ils font les premiers connaître l'usage aux Japonais, ainsi que la fabrication de la poudre à canon (1). »

Déjà quelques siècles auparavant, les Fastes de l'empire (2) mentionnent l'apparition de navigateurs méridionaux sur les rivages japonais. La première indication de ce genre est placée à la quatrième année du Nengo Kouanin (1020 après Jésus-Christ). Il y est dit : « Des Nanbansin arrivent au Japon et y causent de grands maux. » Puis, à la neuvième année du Nengo Oïéï (1412), nous trouvons ces mots : « Des Nanban apportent un tribut. »

Si ces *Nanban* étaient des Européens, et de quelle nation, c'est ce que les monuments historiques du Japon ne laissent pas deviner. Peut-être font-ils allusion aux hardis explorateurs portugais, contemporains de Henri-le-Navigâteur, qui ont pu s'égarer jusque dans ces lointains parages.

Une fois le chemin du Japon trouvé, les Portugais s'empressèrent de visiter un pays qui promettait d'immenses profits à leur commerce. Dès les premières années qui suivirent la découverte, on les vit arriver

(1) Voir l'ouvrage japonais *Wazisi*. Le peintre Hoksaï a représenté, dans les gravures de son *Mangoua*, les traits de ces étrangers, dont les noms sont immortels au Japon.

(2) *Wakannenkeï* (Parallèle chronologique entre le Japon et la Chine).

Digitized by Google

de Liampô (1) et de Malacca, sur leurs propres navires et sur ceux des Chinois. La propagande chrétienne put bientôt s'ouvrir une voie dans ces contrées. En 1546, Hansiro, jeune Japonais instruit et de bonne famille, se voyant poursuivi comme assassin, s'était échappé du pays sur un vaisseau portugais. Le fugitif reçut le baptême chrétien à Goa, sous le nom de Paulo de Santa-Fé. Ce Paulo fut le compagnon et l'ami de Saint François-Xavier et de plusieurs autres jésuites qui pénétrèrent au Japon trois ans plus tard (2).

Dans le principe, les marchands et les prêtres portugais visitaient les ports des provinces de Satsouma et de

(1) *Begin ende voortgang van de vereenigde nederlantsche geoctroyeerde Oost-Indische Compagnie* (Commencemens et progrès de la Compagnie privilégiée des Indes-Orientales de la république des Provinces-Unies). 2 vol. in-4, Amsterdam? 1646. Treizième Voyage, p. 108.

(2) *Epistolæ japonicæ de multorum gentilium in variis insulis ad Christi fidem per Societatis nominis Jesu theologos conversione*. 1 vol. in-16, Louvain, 1569, p. Ire.—*J. P. Maffeii selectarum ex India epistolarum Libri* III. — Livre Ier, p. 17 et suiv.; Ib., p. 122. — *Rerum a Societate Jesu in India gestarum Volumen*. 1 vol. in-8, Cologne, 1574; p. 143, 150, 156 et 169. — A. Montanus, *Gedenkwaerdighe gesantschappen* (Ambassades mémorables), p. 16. — *R. P. Petri Jarrici Tholosani Thesaurus rerum indicarum*. 3 vol. in-8, Cologne, 1615. Tom. Ier, p. 242. — *Historia de las missiones que han hecho los padres de la compañia de Jesus, etc., por el padre Luis de Guzman*. 2 vol. in-4, Alcala, 1601. Livre Ier, Chap. XXIII et XXIV; Livre V, Chap. XIII.

Digitized by Google

Boungo. Ils furent bien accueillis à Kagosima, capitale de la première de ces provinces, et dans le château d'Ousouki, résidence du gouverneur de la seconde (1).

Depuis, ils descendirent dans l'île d'Amaksa, dans celle de Firato, et s'établirent dans les villes de Nagasaki et de Saki. La capitale spirituelle du Japon, Miako, devint le centre des opérations de la colonie sacerdotale. Ses missionnaires se répandirent par tout l'empire, s'avancèrent par le Deoua et le Moutou, jusqu'à Tsoukar, dans la partie la plus septentrionale de l'archipel, et passèrent, de 1616 à 1620, jusque dans l'île de Yedso (2).

L'histoire a nommé Jan Huygen van Linschooten, de Harlem, et Dirck Gerritszoon, d'Enkhuizen, comme les premiers Hollandais qui aient visité les côtes du Japon, et qui nous en aient décrit la navigation (3).

(1) *Rerum a Societate Jesu gestarum Volumen*. p. 156 et suiv. — A. Montanus, *loc. cit.*, p. 215, 216 et 219.

(2) *Litteræ japonicæ annorum* 1609 *et* 1610, p. 7 et suiv. — *Rerum memorabilium in regno Japoniæ gestarum Litteræ, Annorum* 1619 *ad* 1622. 1 vol. in-16. Anvers, 1625, p. 4 et suiv.; p. 85 et suiv. — *Noord en Oost Tartarye* (La Tartarie septentrionale et occidentale), par Nicolaes Witsen. 1 vol. in-F°, Amsterdam, 1692, Part. 2, p. 57.

(3) *Journal de Linschooten*, p. 71 à 95. — *Ambassades mémorables*, p. 21. — Frans Valentyn, *Beschryvinge van den handel en vaart der Nederlanderen op Japan* (Description du commerce et de la navigation des Hollandais au Japon), p. 24 et 25.

Digitized by Google

Ils étaient au service du Portugal. Le premier communiqua à ses compatriotes, parmi les résultats de son long séjour dans les Indes-Orientales, des renseignements très-exacts sur l'Empire du Soleil Levant (1). Le dernier fit le voyage de Macao au Japon, dans les années 1585 et 1586, en qualité de constable du vaisseau portugais *La Santa Cruz*. Il y retourna sous les ordres de l'amiral Jacques Mahu. C'est par lui que les Hollandais furent invités à tenter le commerce de ces contrées (2).

William Adams (Adamszoon), Anglais de naissance,

(1) *Itinerarium ofte schipvaert nae Oost ofte Portugaels Indiën* (Itinéraire des Indes-Orientales ou portugaises), trad. du portugais en hollandais, par J. W. van Linschooten. 1 vol. in-F°, Amsterdam, 1644, p. 34 à 37. — *Le Même, Journal*, p. 71 à 95.

(2) *Naukeurige versameling*, etc. (Collection complète des voyages les plus remarquables faits par terre et par mer aux Indes orientales et occidentales.) 29 vol. in-8, Leyde, 1707, Tom. XXI.— *Twee Brieven*, etc. (Deux lettres écrites par William Adams sur le voyage qu'il fit de Hollande aux Grandes-Indes, avec cinq vaisseaux, dans l'année 1598, p. 20.)

Dirck Gerritszoon avait reçu le surnom de *Chinois*, à cause de ses voyages en Chine et au Japon. — *Begin ende voortgangh*, etc. (Commencemens et progrès de la Compagnie hollandaise des Indes, Quatrième Voyage, p. 9.)

Après la mort de l'amiral Mahu, Gerritszoon remplaça le capitaine Sebald de Weert dans le commandement du yacht *de Blyde Boodschap*. (*Ibid.*, p. 419.)

En 1600, il fut pris par les Espagnols sur la côte du Chili, conduit d'abord à San-Iago et puis à Lima. (*Ibid.*, Cinquième Voyage, p. 21.)

Digitized by Google

servait comme premier pilote à bord de l'un des cinq vaisseaux hollandais partis en 1598, sous le commandement de Jacques Mahu et de Simon de Cordes, pour chercher les îles Moluques, en passant par le détroit de Magellan et l'océan Pacifique. Après avoir essuyé de grandes fatigues, le faible équipage du navire à bord duquel se trouvait le pilote anglais, et qui doit avoir été *De Liefde* (1), jeta l'ancre sur la côte du Japon, à proximité de la province de Boungo (2). Adams sut gagner la con-

(1) On lit dans Valentyn, Tom. V, Partie II, p. 25 : « Le premier « vaisseau hollandais qui se rendit au Japon fut l'*Erasmus*, l'un « des cinq navires sortis en 1598, du port de Rotterdam, sous l'ami- « ral Mahu, et qui traversèrent le détroit de Maggellan. »

Voici les noms des vaisseaux composant l'escadre de Mahu : *De Hoop* (l'Espérance), le vaisseau-amiral ; *De Liefde* (la Charité) ; *Het Geloof* (la Foi) ; *De Trouw* (la Fidélité), et le yacht *de Blyde Boodschap* (la Bonne-Nouvelle). Adams fut d'abord premier pilote du vaisseau-amiral ; il passa sur un autre navire. A l'entrée de la mer du Sud, une tempête dispersa l'escadre, et deux bâtiments, *Het Geloof* et *De Trouw*, durent retourner au détroit de Maggellan. Celui sur lequel se trouvait Adams atteignit seul le rivage du Chili. Près de l'île de Sainte-Marie, il retrouva le vaisseau-amiral, et les deux commandants, que la fortune avait réunis de nouveau, résolurent d'entreprendre le voyage du Japon. Pendant qu'ils naviguaient de conserve, une seconde tempête emporta l'amiral hors de la vue d'Adams, qui gagna le littoral japonais le 19 avril 1600. Il suit de là, que, contrairement à l'assertion de Valentyn, le vaisseau qui transporta le pilote anglais dans cet empire n'a pu être que *De Liefde*.

(2) *William Adams, Lettres*, p. 7 et 21. — *Commencemens et*

Digitized by Google

fiance des ministres de l'empereur Iyéyas. Il en obtint, pour ses compatriotes, l'autorisation verbale de faire le commerce. Cette même autorisation fut communiquée par écrit, en 1613, au capitaine anglais John Saris, qui mouilla dans le port de Firato, et se vit reçu à la cour du siogoun (1).

Ce furent, au contraire, deux Hollandais, Jacob Kwaekernaeck, capitaine du vaisseau *De Liefde*, et son compagnon le scribe Melchior Zandvoort, qui fixèrent l'attention de l'amiral hollandais Matelief sur le commerce de cet empire. Ces deux marins, après avoir été retenus au Japon pendant trois années, parvinrent, en 1603, à la sollicitation d'Adams, et par la protection du gouverneur de Firato, à quitter le pays sur un navire japonais. Après de nombreuses aventures, ils atteignirent, en 1607, devant Johor (Tschahor), la flotte de Matelief.

Kwaekernaeck prit service à bord du vaisseau-amiral comme premier pilote. Il monta postérieurement au grade de capitaine de l'*Erasmus*, et fut tué quelques

progrès de la Compagnie des Indes, Cinquième Voyage, p. 51.

(1) *William Adams*, *Lettres*, p. 11 et 14. — *Aglste Oost-Indische Reis, etc.* (Huitième Voyage fait aux Grandes-Indes, avec trois vaisseaux de la Compagnie anglaise, par le capitaine John Saris, en 1611), p. 51 à 125.

Cette narration fait partie du *Recueil des voyages remarquables*. Elle est citée dans les *Recollections of Japan* (Souvenirs du Japon), par le capitaine Golownin. 1 vol. in-8, Londres, 1819, p. 6.

Digitized by Google

jours après, dans un combat, à la hauteur de Malacca (1). Zandvoort paraît être retourné au Japon en 1607 et avoir beaucoup contribué à l'établissement des relations commerciales entre cet empire et la république des Provinces-Unies (2).

L'amiral batave avait trop souffert au siége de Malacca, pour qu'il lui fût possible d'étendre à l'instant même les rapports de sa patrie avec les Japonais. Toutefois, il s'efforça de se mettre en bonne intelligence avec quelques individus de cette nation, qu'il avait rencontrés dans son expédition maritime, et, par de riches présents, de leur faire prendre goût aux marchandises hollandaises (3).

L'organisation du commerce hollandais au Japon était réservée à son successeur, l'amiral Pieter Willemszoon Verhoeven. En 1609, deux de ses voiles,

(1) *William Adams*, *Première lettre*, p. 12. — *Commencemens et progrès*, Treizième Voyage, p. 170 à 173 ; Quinzième Voyage, p. 97. — *Onno Swier van Haeren*, *Japan*, *etc.* (Du Japon par rapport à la nation hollandaise et à la religion chrétienne). 1 vol. in-8, Zwolle, 1775. — *Montanus*, p. 197.

(2) *Commencemens et progrès*, Quinzième Voyage, p. 97; Vingt-et-unième Voyage, p. 77. — A Patane, Zandvoort avait demandé d'entrer au service de la Compagnie hollandaise des Indes; il ne fut point employé, et reprit le chemin du Japon, en 1607 ou 1608. — *Valentyn*, Tom. V, Partie II, loc. cit., p. 25. — *Montanus*, p. 196 et 197.

(3) *Commencemens et progrès*, Treizième Voyage, p. 91. — *Van Haeren*, loc. cit., p. 9.

Digitized by Google

le *Roode Leeuw met de Pylen* et le yacht *De Griffioen*, parurent devant Firato. Les Hollandais qui se trouvaient à bord, Abraham Van Den Broeck, Jacques Puyck et Jacques Specx, entreprirent, dans la même année, une ambassade à la cour impériale (1). Jacques Specx la réitéra deux ans après avec Pieter Seegertszoon. En conséquence, les Hollandais reçurent, le 30 août 1611, un passe-port de commerce qui fut renouvelé cinq ans plus tard (2).

Ce fut ainsi que les principales puissances maritimes du XVIe et du XVIIe siècle entrèrent en communication avec l'empire des siogouns. Dès lors, chacune d'elles voulut tout à la fois s'affermir elle-même dans cette marche et combattre par la force ou l'adresse les progrès de ses rivales. Elles se disputèrent les priviléges du négoce, et prirent tous les moyens en leur pouvoir pour les obtenir. Les Portugais avaient l'avance. Mais, leur courage commençant à s'abattre devant les victoires que les Hollandais remportaient de toutes parts sur eux dans les Indes, ils eurent recours à la calomnie (3). Eux-mêmes, depuis qu'ils étaient in-

(1) *Commencemens et progrès*, Quinzième Voyage, p. 68 à 72. — *Valentyn*, Tom. V, Partie II, loc. cit., p. 25 et 26.

(2) *Commencemens et progrès*, Quinzième Voyage, p. 72 à 98 : cité par *Montanus*, p. 68 et 195 ; par *Valentyn*, p. 26, et par *Kaempfer*, p. 272.

(3) *Beschryving*, etc. (Description du Japon), par Kaempfer, p. 225. — Commencemens et progrès, Quinzième Voyage, p. 73 et

Digitized by Google

corporés à l'Espagne, semblaient aspirer, sous le manteau de la religion, à la domination du pays (1). Les accusations dont les Européens ne tardèrent pas à se charger les uns les autres devaient éveiller les soupçons d'un prince dont la politique avait su fonder une constitution durable sur les débris d'un État bouleversé par les guerres civiles et religieuses. Les nations étrangères se perdirent mutuellement dans l'esprit de l'autocrate japonais.

Au commencement, le christianisme, que les Japonais avaient favorablement accueilli, facilita l'établissement et les spéculations commerciales des nouveaux venus. Mais aussi la chute de l'Église chrétienne du Japon détruisit toutes leurs espérances. L'avantage apparent que les guerres civiles qui signalèrent le règne du siogoun Nobounaga (1586) semblaient donner à la prédication des jésuites (2) s'évanouit aussitôt que l'ordre eut été rétabli par le célèbre Taïko (3). De nouvelles

74. — *Oost-Indische Reys* (Voyage aux Grandes-Indes), par Saris, p. 95. — *Lettres d'Adams*, p. 8.

(1) *Kaempfer*, loc. cit., p. 225. — Montanus, p. 200, 201, 211 et 243. — *Oost-Indische Voyagie* (Voyage aux Grandes-Indes), par Wouter Schouten. 1 vol. in-4, Amsterdam, 1676, p. 26.

(2) *Historia de las Missiones*, Livre VII, Chap. 13 à 15. Livre VIII, Chap. 29. — *J. P. Maffeii selectæ epistolæ ex India*, Liv. IV, p. 257 et suiv. — *Montanus*, p. 152 à 156.

(3) *Historia de las Missiones*, Liv. XII et XIII. — *Kaempfer*, loc. cit., p. 222. — *Van Haeren*, loc. cit., p. 11. — *Montanus*, p. 177.

Digitized by Google

commotions intestines lui furent encore plus funestes ; car, à la chute de Fidéiûri, fils de Taïko, qui, s'il n'était pas chrétien lui-même, se montrait du moins très-favorable à la nouvelle religion (1), les néophytes trahirent imprudemment les sentiments hostiles qui les animaient contre l'usurpateur victorieux.

Dès lors, de plus en plus restreint en 1587 (2), prohibé sous des peines sévères en 1596 (3), cruellement persécuté en 1613 (4), le christianisme se maintint encore (5) malgré les lois les plus exclusives (6), malgré l'épouvantable misère et les calamités impossibles à décrire qui vinrent fondre sur ses sectateurs de 1622 à 1629 (7). Placés entre l'abjuration de leur croyance et la mort la plus affreuse, beaucoup périrent en héros et en martyrs (1636) (8). A la fin, une révolte des chrétiens dans l'île d'Amaksa et dans la ville d'Arima (1637

(1) *Kaempfer*, p. 222.

(2) *Montanus*, p. 117. — *Kaempfer*, p. 222.

(3) *Historia de las Missiones*, Liv. X, Chap. III. — *Kaempfer*, p. 223 et 224. — *Van Haeren*, p. 13.

(4) *Montanus*, p. 197 et 198.

(5) *Kaempfer*, p. 222.

(6) *Rerum memorabilium in japonico regno gestarum Litteræ, Annorum* 1619 *ad* 1622. — *Montanus*, p. 228 et 229.

(7) *Rechte Beschryvinge*, etc. (Description véridique du puissant empire japonais), par François Caron. 1 vol. in-4, p. 36, 53 et suiv. — *Historie der Martelaren, etc.* (Histoire des Martyrs), par Reyer Gysbertzoon. — *Montanus*, p. 233 à 243.

(8) *Montanus*, p. 239 et 245. — *Valentyn*, loc. cit., p. 77.

Digitized by Google

et 1638) (1), qui fut comprimée, donna le signal de la destruction complète de cette religion.

La dynastie d'un prince parjure chercha, dès ce jour, à se fonder sur des lois irrévocables. Les Portugais et les Espagnols furent mis au ban de l'empire en 1639, et le Japon se ferma. Le peu d'étrangers que l'on voulut bien y tolérer encore se virent étroitement surveillés, et tous rapports avec eux et avec leurs pays furent interdits au peuple (2). Tous les efforts des habitants de la péninsule espagnole, pour renouer leurs relations avec les Japonais (1640 à 1647) (3), demeurèrent stériles. Le pavillon de ces fiers navigateurs, qui naguère (1582) menaient en triomphe à Lisbonne, à Madrid et à Rome une ambassade de princes japonais (4), cessa définitivement de flotter sur ces mers.

Les auteurs de la découverte du Japon, d'abord connus dans tout l'empire comme de riches marchands, écoutés comme prédicateurs d'une foi nouvelle, redoutés comme conquérants de mondes lointains, puis finalement accusés d'attentat à l'ordre, de trahison, furent donc proscrits à tout jamais. Le nom portugais n'est plus au Japon que le symbole de la terreur, de l'exécration et des persécutions les plus sanglantes.

(1) *Montanus*, p. 408 et 409. — *Valentyn*, p. 27.

(2) *Kaempfer*, p. 226 et 227.

(3) *Montanus*, p. 243 et 244. — *Valentyn*, p. 82 et 88.

(4) *Historia de las Missiones*, Liv. IX, Chap. 1 à 31. — *Linschoolen*, *Itinerarium*, p. 113 — *Montanus*, p. 20.

Digitized by Google

Les Espagnols ne se firent connaître dans cet archipel qu'au commencement du XVII^e siècle, sous la dénomination de Castillans. Maîtres du Portugal depuis 1580, on les vit trafiquer avec les indigènes, en partant de leurs possessions en Amérique et des îles Philippines (1). Mais le gouvernement japonais n'ignora pas longtemps le lien qui les unissait aux Portugais.

Don Rodrigo de Vivero y Velasco, Gouverneur-général des îles Philippines, ayant fait naufrage sur la côte du Japon en 1608, avec le vaisseau Santo Francisco, trouva la plus grande hospitalité chez les autorités indigènes, et fut reconduit au port d'Acapulco sur un vaisseau bâti d'après le système européen (2). Mais, contrairement à leur attente, la brillante ambassade que les Espagnols députèrent à la cour du siogoun en 1611, fut reçue avec froideur. L'année suivante, elle vit rejeter la plupart de ses propositions (3). L'Espagne partagea le sort du Portugal. Sa puissance inspirait trop de craintes, son orgueil, excusable d'ailleurs, la fit détester (4). Le

(1) *Kaempfer*, p. 227. — *Montanus*, p. 161 et 162. — *Fookona Siriak*, ou *Traité de l'origine des richesses au Japon*, par M. J. Klaproth. Paris, 1828, p. 21 et 23.

(2) *Lettres d'Adams*, p. 13. — *Revue des Deux Mondes ; Journal des Voyages*. Paris, 1830. Janvier, Février, p. 105. — *Relation inédite d'un Voyage au Japon*.

(3) *Commencemens et progrès*, Quinzième Voyage, p. 83, 84 et 91, suivi par Montanus, p. 93 et 193.

(4) *Montanus*, p. 211.

Digitized by Google

prosélytisme de ses prêtres excitait de graves soupçons, et son pavillon fut proscrit.

Le général anglais John Saris avait établi dans l'île de Firato, en 1613, une factorerie (1), sous la présidence de Richard Kock et de William Adams (2). Les privilèges qu'il se fit accorder par la cour du siogoun ouvraient au commerce britannique de belles perspectives.

Dans l'origine, les Anglais vécurent d'accord avec les Hollandais domiciliés à Firato depuis quelques années. Mais bientôt la mésintelligence éclata. Les facteurs de ces deux nations en vinrent aux récriminations et même aux voies de fait (3). Néanmoins, un traité que passèrent les deux Compagnies des Indes-Orientales, en 1619, avait fondu dans une seule entreprise la double factorerie de Firato (4), lorsque le départ de Richard Kock, dans l'année 1623, fit abandonner la factorerie anglaise (5).

(1) *Saris, Voyage*, p. 125.

(2) *Le Même*, p. 112 à 115.

(3) *Le Même*, p. 184, 187 et 189.

(4) *Commencemens et progrès*, Introduction, p. 7. — *Deuxième Voyage de Martin Pring aux Indes-Orientales, en* 1617, p. 32 et 33. (Inséré dans la *Collection complète des voyages les plus remarquables faits aux Indes Orientales et Occidentales.*) — *Kluit*, *Index Foed.*, p. 76. — *Saalfeld*, *Geschichte des holländischen Kolonialwesens in Ostindien* (Histoire de l'administration des colonies néerlandaises dans l'Inde), Tom. I[er], p. 72 à 92.

(5) *Golownin*, *Recollections of Japan* (Souvenirs du Japon), p. 39 et 40.

Digitized by Google

A la vérité, la recrudescence des guerres civiles en 1614, et le retour de la persécution des chrétiens qui s'ensuivit, n'avaient pu, dès l'abord, qu'agir défavorablement sur le négoce britannique (1) ; mais il paraît certain que leurs querelles avec les Hollandais, qui, depuis la chute des Portugais et des Espagnols, avaient la suprématie commerciale dans l'Inde (2), jointes à des espérances plus flatteuses du côté de la Chine (3), furent la cause qui détermina les Anglais à renoncer à leur factorerie de Firato.

Pourtant ils essayèrent, quelque temps après, de rentrer au Japon. Mais les tentatives de lord Woddel en 1637 n'eurent pas plus de succès que n'en eut depuis l'ambassade de 1674, sous le règne de Charles II (4). Le projet du cabinet de Saint-James, qui (1793), à l'occasion de l'ambassade de lord Macartney en Chine, voulait envoyer au Japon Érasme Gower sur le vaisseau *The Lion*, fut déconcerté par la tempête et les vents contraires (5). En 1801 et 1802, le capitaine

(1) *Saris, Voyage*, p. 177.

(2) *Le Même*, p. 175 et 183.

(3) *Le Même*, p. 178 et 181.

(4) *Commencemens et progrès*, Vingt-et-unième Voyage, p. 125, suivi par le capitaine Golownin, dans ses *Souvenirs du Japon*, p. 43 et 44, et par M. de Krüsenstern, dans son *Voyage autour du monde, exécuté pendant les années* 1803 *à* 1806. (*Reise um die Welt*, etc.). Saint-Pétersbourg, 1810, 3 vol. in-4, Tom. Ier, p. 322.

(5) *Reis van Lord Macartney*, etc. (Voyage de Lord Macartney

Digitized by Google

William Robert Stewart, venu de la Nouvelle-York sur un navire américain, et, en 1803, le capitaine James Torey, parti de Calcutta, sur une carène anglaise, cherchèrent à former avec le Japon des relations commerciales. Ils se présentaient en leur propre nom; mais il est probable que tous deux agissaient pour le gouvernement anglais. Leurs efforts restèrent infructueux (1).

L'habile coup de main que le lieutenant-gouverneur de Batavia, Sir Thomas Stamford Raffles, tenta sur la factorerie hollandaise du Japon, en 1813, fut paré par la fidélité de ses directeurs, MM. Doeff et Bloemhoff (2). Peu d'années auparavant, en 1808, lord Pellew, commandant la frégate *The Phaedon*, avait exercé des hostilités contre les fortifications japonaises dans le port de Nagasaki. Nul doute qu'il n'eût éprouvé le même sort que l'ambassade portugaise de 1640 (3), s'il n'avait, à temps, disparu de la rade de Nagasaki (4).

en Chine, par George Staunton, traduit de l'anglais). Amsterdam, 1798, 7 vol. in-8, Tom. III, Chap. 19, § 5.

(1) *Krüsenstern*, *loc. cit.*, Tom. I[er], p. 322. — *Thomas Stamford Raffles, the History of Java* (Histoire de Java). Londres, 1811, 2 vol. in-4. — *Uittreksel uit de Dagboeken*, etc. (Extraits des Archives tenues par les directeurs du commerce néerlandais au Japon, Manuscrit).

(2) *Extraits des Archives*, etc.

(3) *Montanus*, p. 243.

(4) *Extraits des Archives du commerce du Japon.* — *Communications verbales faites par des Japonais dignes de foi*, Tom. I[er], p. 11 à 13.

Digitized by Google

Dans les dernières années, l'apparition de baleiniers qui s'approchaient souvent des côtes, sous le pavillon britannique, et qui, plusieurs fois, eurent des rixes avec les habitants (1), a déterminé le gouvernement japonais à prendre des mesures de répression très-sévères, en cas de descente, contre tout navire étranger qui croiserait sur les côtes. Il y a peu de temps, des interprètes versés dans la langue hollandaise ont été échelonnés sur le rivage oriental de Nipon, pour éclairer, au besoin, les autorités (2).

A la découverte du Kamschatka, en 1696 (3), la partie nord-ouest du grand Océan vit aussi flotter le pavillon moscovite. Cette nouvelle puissance ne s'était encore guère occupée que de voyages d'exploration dans les mers d'Ochotsk et de Kamschatka, lorsque

(1) En 1824, un matelot du vaisseau marchand anglais *The Supply*, capitaine Thompson, fut tué pendant une escarmouche dans l'île de Tokarasima. Vers la même époque, des marins armés se virent arrêtés et retenus pendant quelque temps sur la côte orientale de l'île de Nipon, à peu de distance de Yédo.

(2) Ces mêmes interprètes ont été compromis dans les informations faites au sujet de M. de Siebold en 1829. On a même prétendu qu'ils avaient payé de leur vie ses investigations scientifiques dans l'empire japonais.

(3) *A chronological history of north eastern voyages of discovery and of the early eastern navigations of the Russian* (Histoire chronologique des Voyages de découverte dans le nord-est, et de la première navigation des Russes à l'Orient), par le capitaine James Burney. Londres, 1819, 1 vol. in-8, p. 84.

Digitized by Google

des naufragés japonais, conduits à Saint-Pétersbourg en 1732, firent songer la Russie à ce groupe d'îles si voisin de ses possessions asiatiques (1).

Martin Spangberg, accompagné de Schelting et de Wilhelm Walton, quitta donc le Kamschatka en 1739 pour reconnaître le Japon. Ces navigateurs en longèrent la côte, qu'ils touchèrent sur plusieurs points : les deux premiers, jusqu'au 38° 25′ de latitude septentrionale ; le dernier, jusqu'au 33° 48′. Ils entrèrent dans différents ports et déterminèrent la position géographique du Kamschatka. On a reconnu depuis l'exactitude de leurs observations, qui d'abord avait été révoquée en doute (2).

Des négociants russes visitèrent bien par la suite les îles Kouriles et celle de Yédso. Quelques-uns entrèrent même en rapport avec des Japonais. Mais la première ouverture d'alliance ne fut faite que par la sage impératrice Catherine. Dans l'année 1792, elle chargea M. Adam Laxmann, un de ses officiers, de ramener à Matsmaé, dans l'île de Yedso, un marchand japonais, nommé Kodaï, dont l'embarcation avait échoué sur les Kouriles russes (3). Le gouvernement japonais, sentant la faiblesse de ses possessions du Nord, fit concevoir à M. Laxmann l'espérance d'un traité commer-

(1) *Burney, loc. cit.*, p. 139.

(2) *Krüsenstern, Voyage autour du monde*, Part. 1re, p. 8. — *Burney, Histoire chronologique*, p. 152.

(3) *De Langsdorff, Voyage*, p. 5 à 10.

Digitized by Google

cial, quoiqu'en se servant d'un langage assez fier (1).

Mais les propositions subséquentes de l'ambassadeur de Russie, M. de Resanoff, furent adroitement éludées (2). Il se vit traiter avec une méfiance et une sévérité offensantes par le gouverneur de Nagasaki et par les plénipotentiaires de la cour de Yédo. Quoique cette conduite se fondât sur les ordres de l'autorité suprême, elle n'en fut pas moins désavouée (3).

Par suite des hostilités que M. de Resanoff, malgré les ordres contraires de son cabinet, fit exercer contre les colonies japonaises de Krafto par MM. Chwostoff et Dawidoff (4), les Japonais firent, en 1806, des armements sérieux dans le nord de l'île de Nipon, à Yedso et dans les Kouriles japonaises. Ils se préparèrent à repousser l'attaque générale dont ces officiers avaient menacé leurs côtes sans défense (5).

(1) *De Krüsenstern*, Tom. I[er], p. 314 à 317.

(2) *De Krüsenstern*, *loc. cit.*; *de Langsdorff*, *loc. cit.* en plusieurs endroits.

(3) Ce désaveu fut exprimé lorsque des lettres de Chine informèrent le siogoun de la réception faite dans cet empire à l'ambassade de lord Macartney. (*Communications verbales des Japonais. J. Ts.*)

(4) *Golownin*, p. 253 à 302. (*Narration des voyages de MM. Chwostoff et Dawidoff.*

(5) Le prince Takahasi Jetsizenno Kami, qui fut depuis gouverneur de Nagasaki, sortit, en 1807, avec un millier d'hommes, de la ville de Matsmaé, située dans l'île de Yedzo, et s'avança sur le cap Soïa, qui se trouve au nord de cette île. Pendant trois mois, et jus-

Digitized by Google

Sur ces entrefaites, le capitaine Golownin, commandant la chaloupe russe *Diana*, tomba au pouvoir des soldats japonais, près de Yétorop. Le gouvernement, vivement irrité de l'apparition d'une nouvelle embarcation moscovite, commença par le retenir prisonnier (1). Toutefois les éclaircissements qui lui furent donnés sur les intentions pacifiques de la Russie et sur la faute de ses agents, lesquels avaient outre-passé ses instructions, ne tardèrent pas à calmer les appréhensions de la cour de Yédo (2). Toujours en garde, néanmoins, contre les

qu'au commencement de l'hiver, il attendit là les vaisseaux russes que l'on comptait voir reparaître à Krafto, du côté de Siranasi. Longtemps encore, le gouvernement japonais s'inquiéta des violences exercées par des Russes, et ses agents cherchèrent à tirer quelques éclaircissements, à cet égard, du directeur de la factorerie batave. En 18:8, le Gouvernement des Indes-hollandaises calma ses dernières appréhensions, en lui faisant déclarer que la conduite des officiers moscovites avait été toute personnelle. (*Communications verbales de l'interprète japonais B. T., qui fut présent à cette expédition.— Extraits* des *Archives de Delsima.*)

(1) *Narrative of my captivity*, etc. (Récit de ma captivité au Japon, pendant les années 1811 à 1813, accompagné d'observations sur le pays et sur le peuple), par le capitaine Golownin. 1818, 2 vol. in-8. — *Erzählung des russischen Flottcapitans Ricord*, etc. (Narration du voyage fait à la côte du Japon, dans les années 1812 et 1813, par le capitaine Ricord, de la marine moscovite), traduit du russe en allemand par Kotzebue. Leipzig, 1817, 1 vol. in-16.

(2) Les aventures du comte de Benyowsky au Japon, dans l'année 1771, paraissent, néanmoins, mériter créance. Nous avons trouvé

Digitized by Google

empiétements possibles d'un voisin si puissant qui s'agrandissait sans cesse, elle s'efforça, plus que jamais, d'éviter le contact des étrangers et de leur fermer les abords de l'empire (1).

Consolidé par une longue paix, par l'union et la prospérité de ses peuples, le gouvernement japonais, s'il est délivré des anciennes croisières espagnoles et portugaises, redoute, d'un autre côté, la puissance de la Russie et l'esprit spéculateur de l'Angleterre et des États-Unis. Les Hollandais sont les seuls Européens qui soient encore admis au Japon. Cette exception n'est pas dictée par l'intérêt mercantile, quoique les indigènes les connaissent pour d'honnêtes négociants. Mais ils ont été si fidèles alliés du Japon pendant plusieurs siècles, que la politique de cet État, demeuré inébranlable jusqu'à ce jour, les emploie, comme une sentinelle avancée, contre des dangers éventuels.

dans sa relation beaucoup de renseignements qui caractérisent bien la nation japonaise. Mais ce qui s'explique le moins, c'est le passe-port de commerce et l'escorte d'un Japonais qu'il s'attribue. *Benyowsky's travels into Syberia*, *Kamtschatka*, etc. Londres, 1790, 2 vol. in-4, Tom. II, p. 126.

(1) *Krüsenstern, Voyage autour du monde,* Part. 1re, p. 9. — *Reis om de wereld*, etc. (Voyage autour du monde, exécuté pendant les années 1803 à 1807), par C. W. von Langsdorff. Amsterdam, 4 vol. in-8, Tom. Ier, p. 4 et 5.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

DÉCOUVERTE DU JAPON.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

DÉCOUVERTE DU JAPON.

Rien, parmi les Portugais, n'est plus controversé que la découverte du Japon. Plusieurs navigateurs de cette nation se la sont longtemps disputée, et chacun a eu ses partisans. Il y avait bien là, en effet, de quoi tenter des hommes ambitieux de gloire et qui, lorsqu'ils s'exposaient à des dangers sans nombre, cherchaient à s'illustrer autant qu'à s'enrichir. Tandis que Colomb ajoutait un nouveau monde à la monarchie espagnole, les enfants de la vieille Lusitanie s'agrandissaient avec le même bonheur dans les Indes-Orientales. En moins de deux siècles, ils avaient franchi les colonnes d'Hercule, dépassé le promontoire atlantique, conquis Madère,

Digitized by Google

les îles du Cap-Vert, la côte de Guinée, le Congo, la presque totalité des rivages de l'Inde, fondé d'importants établissements dans l'empire chinois. Mais aucune découverte ne leur semblait plus précieuse que celle de l'opulent archipel japonais et plus digne d'immortaliser celui d'entre eux qui en serait reconnu l'auteur.

Aujourd'hui même les historiens portugais sont partagés sur cette question. On en voit qui se prononcent en faveur de Pinto et de ses deux compagnons. On en voit aussi qui donnent leur suffrage à trois autres voyageurs, leurs compatriotes, lesquels ont prétendu avoir touché les premiers la côte de Satsouma, non, comme Pinto, sur une jonque chinoise, mais sur un vaisseau de leur nation. Le désaccord est le même à l'égard des dates. Les uns reculent la découverte jusqu'à l'année 1535; les autres la placent en 1543, certains en 1548, et quelques-uns la rapprochent encore davantage de notre temps.

Dans cette incertitude, il était indispensable de remonter aux sources, et c'est ce que nous avons fait. Tout examiné, l'opinion de Diego de Conto, le consciencieux continuateur des *Decadas* de Juan de Barrios, nous a paru être celle qui méritait le plus de créance.

Ce savant, aussi recommandable par sa probité que par son érudition, remplissait les fonctions d'historiographe auprès de Philippe II, roi d'Espagne et de Portugal. Il avait passé la plus grande partie de sa vie dans les Indes, où il avait eu sous sa garde les archives de

Digitized by Google

Goa, siége de la vice-royauté castillane et capitale des possessions de son maître dans cette partie du monde. Telle est la source, assurément bien authentique, dont il tira les principaux matériaux de son grand ouvrage sur les découvertes, les conquêtes et les actions remarquables des Portugais dans l'Asie méridionale.

Diego de Conto a poussé ce monument historique jusqu'à la fin du XVIe siècle. Dans la *Decada quinta da Asia*, à la page 183, il attribue la découverte du Japon à Pinto, Zeimoto et Borallo, parfaitement reconnaissables par les circonstances qu'il rapporte et même par les noms qu'il leur donne, quoique ces noms soient quelque peu défigurés dans son récit.

Ils méritaient cependant de passer intacts à la postérité, et c'est pourquoi je me suis fait un devoir de les rétablir dans leur pureté primitive.

Plus on étudie ce débat, plus on demeure convaincu que les plus fortes raisons militent en faveur de Pinto. Un ancien, mais excellent critique, Christophe Arnold, a très-judicieusement établi la véracité de ce voyageur, dans sa *Wahrhaftige Beschreibung dreier mächtigen Königreichen Japan, Siam und Corea* (1), publiée à Nüremberg en 1672. La seule réserve que nous aurions à faire sur l'argumentation de l'historien allemand, c'est qu'il faut, en général, restreindre cette véracité

(1) *Description véridique des trois grands royaumes du Japon, de Siam et de Corée.*

Digitized by Google

du voyageur aux circonstances essentielles de sa narration. On fera bien, en la lisant tout à l'heure, de tenir compte de l'époque et du pays auxquels appartenait l'écrivain, car ils donnent la clef de ses idées et de son style.

Fernan Mendez Pinto est le type du *découvreur* portugais du XVI[e] siècle. Soyons indulgents pour ces hommes à moitié héros, à moitié aventuriers, tour à tour, et selon les circonstances, guerriers, corsaires et marchands; car ils n'ont pas seulement fondé l'immense quoiqu'éphémère grandeur de leur patrie au prix de fatigues, de privations et de périls incroyables, mais ils ont, les premiers, frayé le chemin de ces mondes nouveaux dans lesquels le nôtre, approchant de la décrépitude, paraît devoir se retremper bientôt et continuer les infaillibles destinées de la civilisation et de l'humanité.

D'ailleurs il y a loin, pour la moralité comme pour le génie, de cette génération grande, malgré ses faiblesses, à la génération suivante, si profondément dégénérée, qui n'eut que les défauts de sa devancière sans en posséder les qualités admirables, et que la race hollandaise, dans le premier élan de sa virilité, put expulser si rapidement de ses magnifiques positions dans les deux hémisphères.

Les annales du Japon, de leur côté, font un récit de l'arrivée et du séjour des premiers Européens. Il s'accorde en substance avec celui de Pinto. Nous en avons

Digitized by Google

reproduit déjà les plus importants passages (1). Il est vrai que les historiens indigènes ne définissent pas la nationalité de leur Moura-Siouksia et de leur Krista-Mota, quoiqu'on puisse, à la rigueur, reconnaître dans ce dernier nom, *Christoval*, le nom de baptême de l'un des compagnons de Pinto, et *Zeimoto*, le nom patronymique de l'autre. Mais ces sortes de rapprochements sont trop incertains et donnent trop de prise à l'erreur.

Quant à la dénomination de *nanbans*, ou barbares du Midi, elle offre aussi trop de vague pour qu'il soit possible d'en rien conclure, quoiqu'à une époque postérieure elle ait été, comme nous l'avons dit, donnée plus spécialement aux Portugais, qui arrivaient au Japon par ce côté du globe.

Il existe cependant une différence capitale entre les souvenirs historiques des Japonais et la relation portugaise. Les auteurs des annales placent l'arrivée du navire européen sous une date correspondant au mois d'octobre 1543. Si Pinto, comme on doit le penser, rapporte ses aventures dans un ordre chronologique, il n'a pu prendre terre à Tanégasima avant le commencement de l'année 1545. Ce navigateur se serait-il approprié la découverte d'un de ses compatriotes dont il n'aurait pas connu exactement la date?

La divergence que nous signalons pourrait s'expliquer ainsi, et les auteurs des anciennes narrations ont com-

(1) Voir le Chapitre IX, pages 143 à 145.

Digitized by Google

mis plus d'une fois des larcins de ce genre. Mais, d'un autre côté, sa relation est remplie d'un grand nombre de détails confirmés par le témoignage des indigènes. Il serait fort difficile que, sur un simple récit, un homme engagé dans une vie aventureuse et agitée les eût tous aussi facilement retenus. Nous sommes donc disposé à croire, avec les meilleures autorités, que Pinto a bien réellement été le témoin oculaire et l'un des acteurs des événements qu'il raconte.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, la contestation, pour nous, ne saurait porter que sur la date de la découverte et sur l'individualité de ses auteurs. Elle ne peut s'étendre à leur nationalité. C'est évidemment aux Portugais qu'appartient l'honneur d'avoir foulé les premiers le sol japonais et d'avoir mis ce beau pays en communication avec l'Europe. Mais il est vrai que cette gloire fut l'ouvrage du hasard, comme l'ont été la plupart des découvertes et des inventions.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

PREMIÈRE APPARITION D'EUROPÉENS. — LEURS AVENTURES.

(Narration de Fernan Mendez Pinto.)

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

PREMIÈRE APPARITION D'EUROPÉENS. — LEURS AVENTURES.

(Narration de Fernan Mendez Pinto.)

Nous devons au lecteur un mot d'avertissement sur le voyageur qu'il va lire. Chez Pinto, l'imagination méridionale coule à pleins bords. Il est hâbleur, courtisan, intéressé, querelleur, mais au fond, assez honnête homme. Du reste, spirituel, débonnaire, d'une gaîté imperturbable et, par-dessus tout, bon compagnon Quelque envie qu'il ait d'être vrai, il ne peut résister à la tentation de grossir sa propre importance, ou celle de ses amis, ou celle de sa patrie, chaque fois que l'occasion se présente. J'en signalerai quelques exemples dans les notes dont j'accompagnerai son récit. Il m'aurait été facile d'en citer un plus grand nombre.

Digitized by Google

Ainsi, comment reconnaître le caractère japonais, le plus circonspect, le plus fier et le plus indépendant de la terre, dans ce *Nautaquin* qui, prenant à la lettre toutes les hyperboles de Pinto, s'écrie naïvement que les plus grands monarques de l'univers doivent s'estimer heureux d'être les vassaux d'un prince aussi riche et aussi puissant que le roi de Portugal? Comment concilier la haute dignité des seigneurs du Japon et leur dédain tempéré de politesse pour tout ce qui est étranger, avec la conduite de ce même gouverneur quand il fait monter Zeimoto en croupe derrière lui et le décore du titre de son parent? Supposer que l'admiration inspirée aux Japonais par nos armes à feu ait pu leur tourner la tête à ce point, ce serait prêter les enfantillages et la frivolité des Indiens à un peuple qui, sur le terrain glissant de la diplomatie, est demeuré vainqueur des nations les plus civilisées de l'Europe.

Ne faisons pas difficulté d'admettre ce que Pinto raconte de la rapide multiplication des armes à feu chez les Japonais. Quand on considère leur prodigieuse habileté dans les arts et leur grand talent d'imitation, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il se soit trouvé dans l'empire trois cent mille arquebuses quelques années après l'introduction de la première. L'industrie et le commerce étaient libres alors, et rien n'entravait l'essor naturel de cette nation que nos fautes, depuis, ont forcé son gouvernement à comprimer. On verra, d'ailleurs, en son lieu, combien est nombreuse, au Japon, la classe

Digitized by Google

qui jouit du port d'armes, et nous citerons des faits qui feront comprendre jusqu'à quel point les habitudes militaires sont chères à ce peuple belliqueux.

I.

« *Quel fut notre départ de la ville d'Uzanguée* (1), *en Chine, et ce qui advint jusqu'à notre arrivée dans l'île de Tanixumaa* (2), *qui est la première terre du Japon.*

« Le douzième de janvier nous partîmes de la ville d'Uzanguée avec un extrême contentement de nous être échappés de toutes sortes de traverses et de peines que nous avions souffertes par le passé. Nous étant donc embarqués sur une grande rivière de la largeur de plus d'une lieue (3), nous levâmes la proue à divers rumbs, à cause des détours qu'elle faisait.

« Pendant sept jours que nous y voyageâmes, nous vîmes quantité de grands bourgs et de magnifiques cités, lesquelles, à ce que nous en pouvions juger par les apparences, ne pouvaient être habitées que par des personnes fort riches. Cela se voyait clairement, tant par la somptuosité des édifices que par l'élégance des maisons, et plus encore par la beauté des temples, dont les clochers étaient tout couverts d'or ; puis aussi par

(1) Fouchouang (*Maltebrun*).
(2) Tanégasima.
(3) Le Ngannan-kiang (*Danville*).

Digitized by Google

le grand nombre de vaisseaux à rames qui se trouvaient sur cette rivière, chargés en abondance de toute sorte de provisions et de marchandises.

« Or, comme nous étions arrivés à une fort belle ville, appelée Quangeparuu (1), où il pouvait y avoir quinze ou vingt mille feux, le Naudelum, c'est le titre de l'officier qui nous conduisait par commandement exprès du roi, s'y arrêta douze jours pour y faire son commerce d'échange d'argent et de perles. Il nous dit, plus tard, avoir gagné à ce trafic quatorze capitaux pour un, et que, s'il avait eu le bon esprit d'y porter du sel, il aurait doublé son avoir plus de trente fois. On nous assura que, dans cette ville, les seules mines d'argent produisaient au roi mille cinq cents picols, ce qui fait quatre mille quintaux de notre poids, sans compter les grands revenus que ce prince tirait de plusieurs autres sources.

« Cette opulente cité n'a pour toute fortification qu'une faible muraille de briques de huit empans de long, et un fossé de six brasses de long sur sept empans de profondeur. Les habitants sont de l'humeur la plus pacifique; ils n'ont ni artillerie, ni aucun autre moyen de défense qui pourrait empêcher cinq cents hommes déterminés et bien armés de s'en rendre maîtres.

« Nous partîmes de ce lieu un mardi matin, et nous continuâmes notre voyage plus de treize jours. Enfin

(1) Quanhiabanbong (*Siebold*).

Digitized by Google

nous gagnâmes le port de Sanchan (1), en Chine, situé dans l'île où mourut depuis le bienheureux Saint François-Xavier. Comme il n'y avait là aucun vaisseau de Malacca, toute la flotte étant partie depuis quelques jours, nous allâmes toucher à un autre port, nommé Lompacan, qui n'est qu'à sept lieues de là. Nous y trouvâmes deux jonques malaies, et comme nous autres Portugais tenons de notre nation d'abonder un peu trop dans notre sens et de ne rien vouloir céder de nos opinions, il s'éleva, entre huit que nous étions, une grande différence d'avis, dans un moment où rien ne nous était plus nécessaire que la paix et l'union, et nous fûmes presque sur le point de nous entre-tuer.

« J'aurais honte de raconter le fait tel qu'il se passa; je n'en dirai donc autre chose sinon que le Nécoda de la Lorche qui nous avait amenés, surpris d'une aussi grande férocité que la nôtre, se sépara de nous tout indigné, sans vouloir se charger ni de nos messages, ni de nos lettres; car il aimait mieux, disait-il, que le roi lui fît couper la tête que d'offenser Dieu en emportant avec lui quoi que ce fût qui appartînt à des mécréants tels que nous.

« Ainsi, toujours divisés d'opinion et vivant dans la plus mauvaise intelligence, nous perdîmes dans cette

(1) C'est le Sanchoam de Linschooten et le Chang-Tschouen-Chan de Danville.

Digitized by Google

petite île plus de neuf jours. Pendant ce temps, les deux jonques partirent, sans que les capitaines eussent voulu nous recevoir à leur bord et nous ramener à Uzanguée. Nous fûmes donc obligés de demeurer dans ce lieu écarté, exposés à un danger si grand que nous n'aurions jamais pu, je crois, y échapper, si Dieu ne se fût souvenu de nous. Pendant dix-sept jours nous fûmes en proie à la plus cruelle misère par suite d'une famine qui venait de se déclarer dans le pays. Un heureux hasard fit arriver dans ce port un corsaire appelé Samipochéca.

« Cet écumeur de mer, dans ses dernières courses, s'était vu à la tête de vingt-huit voiles; mais la flotte d'Aytao de Chinchéo, autre pirate, l'ayant attaqué en mer, lui en avait pris vingt-six. Mis en déroute avec les deux navires qui lui restaient, il s'était échappé à grand'peine des mains de son terrible adversaire. La plupart des hommes qui lui restaient avaient reçu des blessures plus ou moins graves. Il fut donc obligé de s'arrêter vingt jours à Sanchan pour leur faire donner les soins nécessaires.

« Quant à nous, la position où nous nous trouvions, sans ressource, dans une ville affamée, nous obligeant à nous ranger de quelque côté que ce fût, nous nous vîmes dans la nécessité d'entrer à son service et de nous laisser conduire où il voudrait, en attendant qu'il plût à Dieu de nous faire rencontrer un navire plus sûr pour retourner à Malacca.

Digitized by Google

« Les blessés se trouvant guéris, et nous autres Portugais étant toujours restés brouillés, nous nous embarquâmes avec le corsaire, trois sur la jonque où il était et cinq sur l'autre, dont il avait donné le commandement à un sien neveu. En partant de Sanchan, notre nouveau maître avait l'intention de se diriger vers un port appelé Laïloo (1), à sept lieues de Chinchéo (2), et à quatre-vingts de l'île que nous quittions. Nous eûmes un bon vent neuf jours de suite, et nous longions la côte de Laman (3), lorsqu'un matin, le vent ayant presque tourné au nord-ouest-sud-est, comme nous étions près de la rivière du Sel, à cinq lieues de Chébaquée, le malheur voulut que nous fussions attaqués par un autre corsaire.

« Notre adversaire avait sept grandes jonques. La lutte se prolongea depuis six heures du matin jusqu'à dix. Ce fut une affreuse mêlée. On nous cribla de flèches et de pots tous remplis de feu d'artifice (4). A la fin, nous

(1) Saylo (*Linschooten*) ; Ningpo d'après quelques auteurs chinois.

(2) Tschang-Tscheou-Fou (*Danville*).

(3) Jeba de Lamao (*Linschooten*).

(4) Je ferai voir plus loin que les Chinois ont été les premiers inventeurs de la poudre à canon ; qu'ils en firent un certain usage à la guerre dès le XIII[e] siècle ; que les Japonais aussi ont dû la connaître par eux, mais que, du propre aveu de ces deux nations, c'est aux Européens qu'elles furent redevables de la connaissance de ce que nous appelons les armes à feu.

Digitized by Google

eûmes trois voiles brûlées, à savoir deux de Samipochéca avec qui je me trouvais, et une de l'autre vaisseau sur lequel étaient, comme je l'ai dit, cinq de nos compatriotes. La plupart des nôtres étaient blessés. Nous fûmes donc dans l'impossibilité de secourir ce navire, et nous eûmes le regret de le laisser seul aux prises avec l'ennemi, entre les mains duquel il n'a pu manquer de tomber.

« Le nôtre fut plus heureux. Le temps s'étant beaucoup rafraîchi pendant la journée, et la brise ayant commencé à souffler fortement vers le soir, il put, à notre grande joie, échapper à la poursuite de ces pirates. Tout mal équipés que nous étions, nous continuâmes encore notre route trois jours durant. Mais là nous fûmes assaillis d'une si grande et si violente tempête, que pendant cette même nuit nous perdîmes la côte; et l'impétuosité du vent ne nous permit pas d'aborder. Force nous fut d'arriver en poupe sur le pays des Léquiens (1), où le corsaire qui nous commandait était fort connu, tant du roi que des habitants.

« Dans ce dessein, nous mîmes le cap sur ce petit labyrinthe, où toutefois nous ne pûmes prendre terre, n'ayant aucun pilote pour gouverner le vaisseau. Le nôtre était mort dans le dernier engagement. Cela se trouvait d'autant plus mal que nous avions tout contre nous, les vents du sud-est et la marée.

(1) Le groupe des îles Lioukiou.

Digitized by Google

« Au milieu de tant de traverses, nous fîmes bordées sur bordées, pendant vingt-trois jours, d'un rumb à l'autre, avec assez de difficulté. Finalement, nous découvrîmes une terre, et nous étant approchés pour voir si nous n'y remarquerions point quelque apparence de port ou de bon ancrage, nous aperçûmes un grand feu du côté du Sud, presque vers l'horizon de la mer. Nous espérâmes donc trouver en cet endroit quelque lieu habité, où pour notre argent nous pourrions nous procurer de l'eau douce ; car nous en avions grand besoin.

« Nous allâmes surgir droit en face du rivage, à soixante-dix brasses, et nous vîmes au même instant se détacher de terre deux petites almédias, dans lesquelles il y avait six hommes. Après avoir atteint notre bord, et nous avoir fait des compliments à leur mode, ils nous demandèrent d'où venait la jonque. Sur notre réponse qu'elle arrivait de Chine avec ses marchandises, et que nous avions l'intention de faire quelque commerce en ce lieu, si l'on nous en donnait la permission, il fut répondu que le Nautaquin (1), ou seigneur de l'île de Tanixumaa, où nous étions, le souffrirait très-volontiers, pourvu qu'on acquittât les droits qu'il était d'usage de payer au Japon. « Car, poursuivit notre interlocuteur, c'est ainsi que s'appelle ce grand pays que vous voyez là devant vous. »

(1) Ce titre, inconnu au Japon, est peut-être une altération d'*oniaknin*, inspecteur.

Digitized by Google

« Cette nouvelle nous réjouit infiniment. Les Japonais nous montrèrent le port. Nous levâmes l'ancre, et, étant descendus dans une barque, nous allâmes par proue nous mettre à l'abri des vents derrière un promontoire que la terre formait en cet endroit. Là s'élevait une grande ville appelée Miaygimaa (1), d'où vinrent aussitôt vers nous plusieurs pros avec des rafraîchissements que nous achetâmes.

II.

« *Comment nous mîmes pied à terre dans l'île de Tanixumaa, et ce qui nous advint avec le seigneur de ce lieu.*

« Il n'y avait pas plus de deux heures que nous avions pris terre en cette baie de Miaygimaa, lorsque le Nautaquin s'en vint droit à notre jonque, accompagné de plusieurs marchands et gentilshommes qui faisaient porter à leur suite des caisses pleines de lingots d'argent pour en faire échange avec nos marchandises. On se fit de part et d'autre les compliments ordinaires. Le Nautaquin nous fit donner notre parole qu'il pouvait

(1) Il n'y a point de grande ville sur la baie, ou plutôt sur l'anse que forme la côte méridionale de l'île de Tanégasima. On n'y trouve qu'un petit bourg appelé Hirayama. Mais la ville de Nisimoura n'en est pas très-éloignée. C'est dans cette localité, assez importante, que les Annales du Japon font arriver les Portugais, et c'est probablement aussi de celle-là que Pinto aura voulu parler.

Digitized by Google

monter sur notre navire en toute assurance; alors il s'y rendit aussitôt.

« Dès qu'il aperçut nos trois figures portugaises, il demanda quelles gens nous étions. Il lui semblait, d'après nos barbes et nos visages, que nous ne pouvions pas être des Chinois. A cette question, le corsaire répondit que nous venions, en dernier lieu, d'un pays qui s'appelait Malacca, et que, plusieurs années auparavant, nous étions arrivés là d'une autre contrée nommée le Portugal, qui était notre pays de naissance.

« Il ajouta, pour nous l'avoir entendu dire, que notre roi demeurait à l'autre bout du monde. Le Nautaquin, tout étonné, se tourna vers les gentilshommes : « Je veux « qu'on me tue, leur dit-il, si ces gens-ci ne sont les « chienchicogins (1), dont il est parlé dans nos livres, « qui volent par-dessus les eaux, et qui doivent subju- « guer tous les habitants des pays où Dieu a placé les « grandes richesses du monde. Ce nous sera donc une « bonne fortune s'ils viennent chez nous sous le titre « d'amis (2). »

(1) Cette dénomination bizarre n'est autre chose qu'une corruption des mots *ten-tsik-kok-sin*, c'est-à-dire, hommes du pays de *Tentsik*; nom par lequel les Japonais désignent les habitants des Indes-Orientales, et, par extension, les Portugais.

(2) Rien n'est plus invraisemblable que ce discours dans la bouche du gouverneur de Tanégasima. Les Japonais ont de tout autres idées sur les peuples étrangers, et sont loin de se considérer comme devant jamais être subjugués par eux.

La vanterie de Pinto lui a probablement été inspirée par un excès

Digitized by

« Là-dessus, ayant appelé une Léquienne (1) qu'il avait amenée pour lui servir d'interprète auprès du capitaine chinois : « Demande au Nécoda (2), lui dit-il, « où il a rencontré ces hommes et en quelle qualité ils « se trouvent à bord de son navire? » Samipochéca répondit que nous étions marchands et gens de bien, et que, nous ayant trouvés à Lapacan, où nous nous étions perdus, il nous avait recueillis afin de nous aider de ses aumônes, comme il avait coutume de le faire pour tous les malheureux qu'il rencontrait, afin que Dieu lui fît la grâce à lui-même d'être délivré des impétueuses tempêtes par la violence desquelles les navigateurs étaient exposés à périr.

« Ces raisons du corsaire semblèrent si bonnes au Nautaquin, qu'au moment d'entrer dans la jonque, jugeant sa suite trop nombreuse, il commanda que ceux-là seulement qu'il aurait nommés monteraient avec lui. Après avoir examiné le bâtiment dans tous ses détails, il se fit donner un siége près du demi-pont, et nous fit subir là une espèce d'interrogatoire. Nous lui fîmes toutes les déclarations que nous crûmes les plus propres à le

de vanité patriotique et par une réminiscence de la prophétie existant chez les Mexicains, lorsque Fernand Cortez débarqua sur leurs rivages ; prophétie qui, en les décourageant d'avance, contribua sans doute à leur asservissement tout autant que leurs divisions intestines.

(1) Une Lioukienne.

(2) Mot chinois qui signifie capitaine.

Digitized by Google

satisfaire. Il en témoigna un contentement extrême. Cet entretien se prolongea assez longtemps pour nous faire voir que nous avions affaire à un homme fort curieux.

« En nous quittant, il nous dit, ainsi qu'au capitaine, sans s'occuper des autres Chinois : « Venez me voir « demain dans ma maison, et vous m'apporterez, en « guise de présents, une ample moisson de nouvelles « de ce grand univers dans lequel vous avez voyagé. « Vous me parlerez en détail de toutes les terres que « vous avez vues ; et surtout n'oubliez pas de m'en dire « exactement les noms, car je vous jure que j'achèterai « plus volontiers cette marchandise que toutes celles « que vous pourriez avoir à me vendre. »

« Le lendemain, dès le point du jour, le seigneur japonais nous envoya un grand pros chargé de rafraîchissements. Il y avait des raisins, des poires, des melons, et toutes sortes d'autres fruits et légumes de la contrée. En retour, Samipochéca lui renvoya par le même messager ce qu'il avait de plus précieux en curiosités de la Chine, le faisant assurer qu'aussitôt que sa jonque serait ancrée en lieu sûr, il irait, comme cela était convenu, lui rendre sa visite, et lui porter des échantillons de ses marchandises. Le jour suivant, dès l'aurore, il descendit à terre, nous prenant tous les trois avec lui, sans compter dix ou douze Chinois.

« Le Nautaquin nous reçut avec beaucoup de courtoisie. Il fit appeler les principaux commerçants du pays

Digitized by Google

pour traiter du prix des marchandises. Une maison nous fut donnée pour nous servir de magasin et de logement. A toutes les questions que nous adressait le gouverneur, nous avions pour système, moins de lui dire la vérité que de tâcher de lui être agréable ; et nous jugeâmes souvent devoir employer certaines feintes pour ne pas diminuer la bonne opinion qu'il avait de notre pays.

« Ainsi, par exemple, quand ce seigneur nous dit avoir appris des Chinois et des Léquiens que le Portugal était beaucoup plus riche et de plus grande étendue que tout l'empire de Chine, nous nous gardâmes bien de le désabuser. Lorsqu'il nous dit ensuite qu'on lui avait assuré que notre roi avait conquis sur mer la plus grande partie du monde, nous lui répondîmes encore que rien n'était plus exact. « Est-il vrai, nous demanda-« t-il aussi, que votre souverain possède plus de deux « mille maisons remplies d'or et d'argent jusque dans les « combles? » — « Oh! répondis-je, quant au nombre « de ces maisons, nous ne saurions le dire à Votre Sei-« gneurie; car le royaume de Portugal est si vaste, si « plein de trésors et si peuplé, qu'il est impossible d'en « compter les richesses. »

« Les demandes et les réponses devaient toujours passer par la double traduction de la Léquienne et du capitaine chinois, ce qui fit que la conversation dura plus de deux heures. Le Nautaquin leva la séance en disant aux seigneurs qui l'entouraient : — « Assurément, pas un

Digitized by Google

« de ces rois que nous savons maintenant être sur la « terre, ne sera tenu pour heureux, s'il n'est vassal d'un « aussi grand prince que le souverain de ces gens-ci. » Il congédia notre capitaine et les autres marins chinois, et nous pria de vouloir bien passer cette nuit à terre avec lui, pour contenter l'extrême désir qu'il avait de s'instruire encore davantage au sujet de tous les pays inconnus et lointains dont nous lui avions parlé.

« Demain matin, dit-il, je vous ferai donner un logement tout près du mien. » Nous acceptâmes avec empressement, car le palais du gouverneur était situé, comme on le pense bien, dans le plus beau quartier de la ville. Il nous envoya dans la maison d'un très-riche marchand qui nous traita d'une manière splendide, non-seulement cette nuit-là, mais encore pendant tout le temps que nous y demeurâmes.

III.

« *Du grand honneur que le Nautaquin fit à l'un des nôtres, pour l'avoir vu tirer d'une arquebuse, et de ce qui s'ensuivit.*

« Le jour suivant, Samipochéca débarqua toutes ses marchandises, suivant l'ordre du Nautaquin, et les fit ranger dans de fort belles salles qui lui furent prêtées à cet effet. Il les vendit toutes en trois jours. La cargaison, à la vérité, n'était pas considérable, mais il avait eu le bon-

heur d'arriver dans un moment où le pays était au dépourvu.

« Aussi ce corsaire fit-il un si grand bénéfice par cette vente, qu'il se remit tout à fait de la perte des vingt-six voiles que l'autre pirate lui avait prises. On lui accordait, sans marchander, tous les prix qu'il demandait. Lui-même, il nous avoua que, d'une valeur de 2,500 *tails*, à laquelle pouvait s'élever sa pacotille, il en avait retiré plus de 30,000 (1).

« Nous autres Portugais, qui n'avions rien à vendre, nous employâmes notre temps à la pêche, à la chasse, et à visiter les temples de ces païens qui sont fort majestueux et fort riches. Les bonzes nous reçurent très-poliment. C'est, du reste, l'habitude des Japonais d'être extrêmement civils et de bonne compagnie.

« Ne sachant donc à quoi nous occuper, l'un de nous, qui s'appelait Diégo Zeimoto, allait quelquefois, pour se distraire, tirer de l'arquebuse, exercice auquel il était si adroit, qu'un jour, comme il s'était dirigé vers un marécage où s'abattait une grande quantité d'oiseaux de

(1) Le *tail* est une monnaie idéale ou de convention comme la livre française et la livre sterling. Le taux du change de cette monnaie a été modifié plusieurs fois par des arrangements pris entre le Gouvernement japonais et la Compagnie batave, comme nous l'expliquerons en son lieu. A l'époque de Pinto, on peut estimer qu'elle valait 7 francs 37 centimes. C'est donc 221,000 fr. que Samipochéca retirait d'une cargaison qui lui en avait coûté un peu plus de 18,000, ce qui fait douze capitaux pour un.

Digitized by Google

toutes sortes, il y tua vingt-six canetons. Le peuple, voyant cette façon de chasser qu'il ne connaissait pas encore, en fut très-étonné. Cela se répandit en peu d'instants, et vint aux oreilles du Nautaquin, au moment où il s'amusait à faire courir des chevaux qu'on lui avait amenés des pays étrangers. Il ne sut que penser de cette nouveauté et fit incontinent appeler Zeimoto qui n'avait pas encore quitté le marécage.

« Quand le gouverneur le vit venir, portant son arquebuse sur l'épaule, et suivi de deux Chinois chargés de gibier, il fut saisi d'admiration. On n'avait pas encore vu d'armes à feu dans ce pays; et l'on ne pouvait comprendre comment elles opéraient. Après y avoir bien réfléchi, les Japonais demeurèrent tous d'accord que cela ne pouvait se faire que par le moyen de quelque sortilége.

« Zeimoto, témoin de leur surprise et de la satisfaction du Nautaquin, tira devant eux trois coups dont aucun ne fut perdu, car il tua un milan et deux tourterelles. En un mot, pour ne pas m'égarer en trop de paroles, ni me laisser entraîner par le désir de raconter des choses qui pourraient passer pour incroyables, je dirai seulement que le Nautaquin fit monter Zeimoto en croupe de son cheval, et qu'ils traversèrent ainsi la ville suivis d'une foule immense, précédés de quatre hérauts, tenant en main des baguettes ferrées et qui allaient criant parmi le peuple :

« On fait savoir que le Nautaquin, gouverneur de « cette île de Tanixumaa et seigneur de nos têtes,

Digitized by Google

« enjoint et commande expressément que tous vous « autres habitant la terre qui se trouve entre les deux « mers, ayez à honorer ce chienchicogin venu du bout « du monde ; car dès aujourd'hui, et ci-après, il le fait « son parent au même degré que les *jacharons* qui sont « auprès de sa personne. Et quiconque ne le fera pas « de bonne volonté, qu'il se tienne assuré de perdre sa « tête. » A quoi tout le peuple répondait avec de grands cris : — « Nous ferons ainsi pour jamais. »

« L'heureux chasseur arriva de cette manière à la première porte du palais. Le gouverneur mit pied à terre et le prit par la main. Moi et Christophe Borrallo, mon autre compatriote, nous suivions à quelque distance. Il le mena, toujours à ses côtés, jusque dans une salle où il le fit asseoir à sa table ; il voulut qu'il fût rendu plus d'honneurs à Zeimoto qu'à tous les autres convives, et exigea absolument qu'il passât cette nuit dans son palais. Plus tard, le Nautaquin lui fit encore beaucoup de faveurs dont nous eûmes notre part.

« Pensant qu'il ne pourrait mieux reconnaître l'hospitalité de ce seigneur qu'en lui offrant son arquebuse, et ne doutant pas qu'elle ne fût reçue comme un présent très-agréable, Zeimoto, un jour qu'il était allé à la chasse, pria le gouverneur de l'accepter, ainsi qu'une quantité de colombes et de tourterelles. Il le fit très-volontiers, et déclara qu'il estimait cette arme à plus haut prix que tous les trésors de la Chine.

« En récompense, il fit donner à Zeimoto 1,000 tails

Digitized by Google

d'argent (1), et le pria très-instamment de lui apprendre à faire de la poudre, disant que, sans cela, l'arquebuse ne lui servirait de rien. Notre camarade se rendit à son désir (2).

« A partir de ce jour, le Nautaquin passa tout son temps à tirer de l'arquebuse. Ses sujets, voulant lui faire leur cour en s'occupant d'une chose à laquelle il paraissait prendre un si grand plaisir, prirent le modèle de l'arme pour en faire de pareilles. Chacun y mit tant d'ardeur, qu'à notre départ, qui eut lieu cinq mois et demi après, il se trouva qu'il y avait plus de six cents arquebuses dans le pays. J'ajouterai qu'en 1556, la dernière fois que je retournai au Japon, pour y porter des présents dont le vice-roi des Indes, don Alphonse de Noronha, m'avait chargé pour le roi de Boungo (3),

(1) 7,700 francs.

(2) D'après le témoignage que les Japonais en ont rendu dans leurs annales, il n'est pas douteux qu'ils doivent la connaissance des armes à feu à Zeimoto et à ses compatriotes ; mais il est probable, d'un autre côté, que la poudre à canon leur était déjà connue avant l'arrivée des Portugais. (Voir la note 4 de la page 181.)

(3) Les Portugais ont toujours donné le nom de *rois* aux princes-gouverneurs des provinces du Japon, qui cependant ne le furent jamais ni de fait ni de titre. Vassaux des anciens maîtres de l'empire, ils le sont encore des nouveaux, avec cette différence que le lien de l'obéissance est devenu beaucoup plus étroit. Pinto a pu ignorer cette circonstance ; mais, quand on voit la même inexactitude se reproduire chez ceux de ses compatriotes qui eurent une connaissance plus approfondie du Japon, l'on est obligé de recon-

Digitized by Google

les Japonais m'affirmèrent que dans la seule ville de Fouchéo, capitale de ce royaume, il y en avait plus de trente mille.

« Fort étonné de leur assertion, car il me semblait impossible que cette invention se fût tellement multipliée en si peu de temps, je m'en informai auprès de quelques marchands, hommes d'honneur et de qualité. Ils m'assurèrent que rien n'était plus vrai; que dans toutes les îles du Japon il y avait plus de trois cent mille arquebuses, et qu'eux-mêmes en avaient porté plus de vingt-cinq mille dans le pays de Léquiou en six voyages différents, pour en faire commerce.

« Ainsi donc, par le moyen d'une seule arme à feu qu'un Portugais avait donnée au seigneur d'une île, pour le remercier de ses bontés, tout l'empire en fut tellement rempli, qu'aujourd'hui il n'y a pas de si petit hameau où l'on n'en compte plus de cent. Or, il se trouve, au Japon, des cités et de grandes villes par milliers.

« On peut voir par là quelle est l'inclination guerrière

naître que, par une petite faiblesse du patriotisme, ils ont cédé à la tentation de grandir l'importance de leur pays, en faisant croire que, dans le seul archipel japonais, le Portugal avait pour alliés plus de soixante rois.

Ce système a tellement prévalu chez les Portugais et les Espagnols, qu'il est devenu d'un usage général parmi eux au Japon comme en Europe; ce qui fait que les missionnaires, même les plus lettrés, nous parlent de rois quand il ne s'agit, en réalité, que des grands-vassaux de l'empire.

Digitized by Google

de ce peuple. Il a plus de goût et de penchant pour l'état militaire que toutes les autres nations dont nous avons connaissance.

IV.

« Comment je fus envoyé par le Nautaquin au roi de Boungo; des choses que je vis, et de ce qui se passa jusqu'à mon arrivée à sa cour.

« Il y avait déjà vingt-trois jours que nous étions dans l'île de Tanixumaa, où, fort contents et en grand repos, nous passions le temps à la pêche et à diverses sortes de chasses, auxquelles les habitants du Japon sont fort enclins, lorsqu'il vint à surgir dans ce port un vaisseau du roi de Boungo. A bord se trouvaient plusieurs marchands. Ces passagers n'eurent pas plutôt mis pied à terre, qu'ils allèrent rendre visite au Nautaquin et lui porter leurs présents, comme c'est l'usage. Parmi eux était un vieillard fort bien accompagné, et à qui tous les autres marchands parlaient avec beaucoup de respect.

« S'étant mis à genoux devant le Nautaquin, il lui remit une lettre et un riche coutelas garni d'or, ainsi qu'une boîte remplie de parfums. Le Nautaquin reçut le tout en grande cérémonie. S'étant entretenu assez longtemps avec l'envoyé, il prit ensuite lecture de la lettre ; et, lorsqu'il en connut la substance, il demeura quelque temps à réfléchir. Ayant congédié celui qui

l'avait apportée, avec ordre exprès à ses serviteurs de le traiter honorablement, il nous appela près de lui et fit signe à l'interprète, qui se tenait un peu à l'écart.

« Voici ce qu'il le chargea de nous dire : « Mes bons « amis, je vous prie d'écouter ce qui est écrit dans cette « lettre que m'envoie le roi de Boungo, mon seigneur et « oncle, et je vous expliquerai ensuite ce que je désire « de vous. » Ayant donc remis le message à son trésorier, il lui commanda de le lire, pour l'interpréter. Il renfermait ce qui suit :

« Œil droit de mon visage, qui es assis à mes côtés « comme chacun de mes favoris ; Hyascarangoxo (1), « Nautaquin de Tanixumaa ! Moi, Orgendoo, qui suis « votre père en l'amour véritable de mes entrailles, « tout aussi bien que celui de qui vous avez pris le « nom et l'être ; roi de Boungo et de Facataa ; chef de la « grande maison de Fiancima, de Tosa et de Bambou ; « suzerain des petits rois des îles de Goto et de Xama-« naxèque, je vous fais savoir, mon fils, par les paroles « de ma bouche, qui sont dites à votre personne, que, « ces jours passés, des hommes venus de votre contrée « m'ont assuré que vous aviez en votre ville trois chien-« chicogins du bout du monde, gens qui paraissent « s'accommoder fort bien avec ceux du Japon, vêtus « de soie et portant l'épée au côté, non comme des « marchands qui ne s'occupent que de commerce, mais

(1) D'après les *Annales*, ce gouverneur s'appelait Toquitada.

Digitized by Google

« en qualité de personnes faisant profession d'honneur,
« et qui, par ce seul moyen, prétendent rendre leurs noms
« immortels.

« Au reste, j'ai appris comme chose certaine que
« ces hommes vous ont entretenu fort amplement de
« toutes les merveilles de l'univers et vous ont affirmé
« par leur vérité qu'il existe un autre monde plus grand
« que le nôtre, peuplé de gens noirs et basanés, desquels
« ils vous ont conté des choses incroyables pour nous.

« Voilà pourquoi je vous prie instamment, comme
« si vous étiez mon fils, de m'envoyer un de ces trois
« étrangers, qu'on m'a dit que vous aviez en votre mai-
« son, par mon ambassadeur Fingéandono (1), que j'ai
« chargé de visiter ma fille. Car, vous le savez, ma lon-
« gue indisposition, accompagnée de douleurs, de tris-
« tesses et de grands ennuis, a besoin de divertissement.
« Si, par hasard, l'étranger venait à contre-cœur, en
« tel cas vous pouvez l'assurer, tant par votre vérité
« que par la mienne, que je ne tarderai guère à le ren-
« voyer en toute sûreté.

« Cela étant, faites en sorte que je me réjouisse par
« leur vue, et que de ce côté-là mon désir soit accom-
« pli, comme un vrai fils qui veut se rendre agréable à
« son père.

« Ce que j'ai à vous dire de plus, vous l'apprendrez
« de Fingéandono, par lequel je vous prie de me faire

(1) Onfizendono.

Digitized by Google

« libéralement part de bonnes nouvelles de votre per-
« sonne et de ma fille, puisque vous savez qu'elle est le
« sourcil de mon œil droit et que sa vue est toute la joie
« de mon visage.

« De la maison de Fouchéo, le septième Mamoque de la Lune. »

« Après que l'interprète nous eut traduit cette lettre : — « Le roi de Boungo, nous dit le Nautaquin, est le « frère de ma mère et surtout il est mon père. Je l'ap-« pelle de ce nom parce qu'il est celui de ma femme ; « aussi ne m'aime-t-il pas moins que ses enfants. Quant « à moi, je m'estime si fort son obligé, et désire tel-« lement lui plaire, que je serais content, en ce mo-« ment, de donner la meilleure partie de mon bien, « afin que les dieux me transformassent en un de vous, « tant pour m'en aller vers lui que pour lui donner la « satisfaction de vous voir. Au naturel dont il est, « ajouta notre protecteur, en répétant son expression « favorite, je puis vous assurer qu'il prisera votre visite « plus que tous les trésors de la Chine.

« Maintenant donc que je vous ai fait connaître son « désir, je vous prie en grâce de vouloir bien vous y « conformer. Que l'un de vous prenne la peine d'aller « jusqu'au Boungo. Mais vous, à qui j'ai donné le nom « et la qualité de mon parent, dit-il en se tournant « vers Zeimoto, je souhaite que vous ne vous éloigniez « point avant d'avoir fait de moi un aussi bon tireur « que vous-même. »

Digitized by Google

« Borrallo et moi, grandement satisfaits de la courtoisie du Nautaquin, nous lui répondîmes que nous baisions les mains de Son Altesse le roi de Boungo (1), pour le grand honneur qu'il nous faisait de vouloir bien employer nos services; et, puisque telle était sa volonté, qu'il désignât à cet effet celui de nous deux qui bon lui semblerait.

« Le Nautaquin prit encore un moment de réflexion pour ce choix; puis il dit en me désignant : « Je « suis décidé à vous y envoyer; vous me semblez « être d'humeur plus joviale que votre compagnon. On « aime beaucoup au Japon les caractères comme le « vôtre, et je crois que vous pourrez désennuyer le « malade. — Pour Borrallo, son extrême gravité, « très-convenable dans les affaires sérieuses, aurait « plutôt pour effet d'augmenter sa mélancolie que de « la dissiper. »

« Là-dessus il se mit à plaisanter avec les personnes de sa suite, comme les Japonais aiment assez à le faire. Fingéandono étant revenu, il me plaça sous sa garde, et lui recommanda particulièrement de veiller à ma sûreté. J'en fus fort aise, et dès lors je m'ôtai de

(1) Pinto, qui ne manquait pas d'éducation, mais qui avait celle de son pays, donne à son prétendu roi de Boungo le titre d'Altesse, parce qu'on qualifiait ainsi de son temps les rois de la Péninsule ibérienne. Charles-Quint fut le premier qui se fit appeler *Majesté*, lorsqu'en 1519 il réunit la couronne impériale d'Allemagne à celle d'Espagne.

Digitized by Google

l'esprit certains soupçons que j'avais d'abord conçus dans mon ignorance du caractère de ce peuple.

« Cela fait, le Nautaquin commanda qu'on me donnât deux cents tails pour mon voyage. Je fis mes apprêts en toute diligence. Accompagné de mon guide, je montai sur un vaisseau à rames.

« Au matin, ayant perdu Tanixumaa de vue, nous allâmes mouiller dans le havre de Hiamangoo (1); de là (2), continuant notre route avec le vent en poupe et par un bon temps, nous arrivâmes, le jour d'après, à Tanora (3), une très-belle cité. Le lendemain, nous fûmes coucher à Minato (4), et de là à Fiungaa (5). Ainsi, descendant à terre tous les jours, on arriva à une place forte du roi de Bungo, appelée Osquy (6), à 6 lieues de Fouchéo, la capitale. Fingéandono nous fit rester là plusieurs jours, parce que le commandant de la place, qui était son beau-frère, se trouvait fort malade. D'Osquy à Fouchéo, le trajet se fit par terre.

« Nous arrivâmes à notre destination vers midi. L'heure n'était pas propice pour parler au roi; notre conducteur nous mena dans sa maison, où sa femme et ses enfants nous firent le meilleur accueil. Après le dîner,

(1) Yamagaoua (*Siebold*).
(2) Kagosima (*Le même*).
(3) Tanooura (*Le même*).
(4) Le port ou la ville d'Otomari (*Le même*).
(5) Hiouga (*Le même*).
(6) Ousouki (*Le Même*).

Digitized by Google

s'étant d'abord un peu reposé, il mit un habit de cour, et m'emmena à cheval au palais.

« Le roi ne fut pas plutôt informé de son arrivée, qu'il l'envoya recevoir dans la cour par un sien fils âgé de neuf ou dix ans, lequel était suivi d'un grand nombre d'argentiers, hommes richement vêtus, et précédé de plusieurs huissiers qui portaient des masses. Ce jeune prince prit la main de Fingéandono, et le regardant d'un air joyeux : « Mon seigneur, lui dit-il, que ton entrée en cette mai-« son du roi, puisse t'apporter autant de contentement « et d'honneur que tes enfants en méritent, et qu'eux, à « cause de leur père, soient tenus assignés de s'asseoir « à table à mes côtés aux fêtes annuelles. » A ces mots, Fingéandono, s'étant prosterné par terre : « Seigneur, « répondit-il, je supplie très-humblement ceux qui « sont là-haut au ciel, et qui t'ont appris à être si cour-« tois et si bon, ou de répondre pour moi, ou de me « donner une langue aussi déliée que les rayons du so-« leil, pour te remercier, avec une musique agréable à « tes oreilles, du grand honneur qu'il te plaît de me faire « aujourd'hui ; car si je faisais autrement, je ne péche-« rais pas moins que ces ingrats qui habitent dans « l'étang le plus bas de la profonde et obscure maison « de fumée. »

« Cela dit, il se jeta sur le coutelas que ce jeune prince portait à son côté, dans l'intention de l'embrasser. Mais celui-ci ne voulut jamais le permettre et le prenant par la main en la présence des seigneurs qui étaient venus

Digitized by Google

avec lui, il le mena jusqu'à la chambre du roi. Mon compatriote trouva Son Altesse au lit où elle était retenue par la goutte. Il fut reçu avec une autre et nouvelle cérémonie, que je ne suis pas d'avis de rapporter ici, parce que l'histoire en serait trop longue. Là-dessus, ayant lu la lettre que l'ambassadeur lui avait apportée de la part du Nautaquin, et s'étant informé auprès de lui-même de quelques nouvelles particularités touchant sa fille, le roi ordonna de m'appeler, car pendant ce temps, je me tenais un peu à l'écart. Aussitôt mon introducteur vint à moi, et me présenta à son souverain, qui me fit un fort bon accueil. — « Ton arrivée en ce « pays, me dit-il, ne m'est pas moins agréable que la « pluie qui tombe du ciel est utile à nos campagnes en- « semencées de riz. »

« La nouveauté de ces termes et cette façon de me complimenter me jetèrent dans un tel embarras, que je ne trouvai aucune réponse. Au bout de quelques instants, le roi se tourna vers les seigneurs qui l'entouraient. « Je « m'imagine, dit-il, que cet étranger s'étonne de voir « ici tant de monde. Il n'y est peut-être pas habitué. « Remettons donc la réception à un autre soir. Quand « il sera mieux apprivoisé, il ne s'étonnera plus de voir « une assemblée un peu nombreuse. »

« Je répondis alors au roi par l'organe d'un très-bon interprète qu'on m'avait donné : — « Oui, je me trouve « étonné, je le confesse, non de voir autant de personnes « réunies, car j'en ai vu bien davantage, mais de songer

Digitized by Google

« que je suis en présence d'un si grand roi. En vérité, « cette réflexion suffirait pour me rendre muet pendant « cent mille ans, si j'avais aussi longtemps à vivre. « Ceux qui sont là présents ne me paraissent que des « hommes comme moi; mais quant à Son Altesse, Dieu « lui a donné de grands avantages au-dessus de tous, « voulant qu'elle eût la dignité seigneuriale, et que les « autres ne fussent que ses simples serviteurs; et moi « je ne suis qu'une fourmi si petite en comparaison de « sa grandeur, que Son Altesse ne pourrait me voir à « cause de ma petitesse, et que moi-même, je ne saurais répondre à ses questions. »

« Tous les assistants furent charmés de cette brusque et grossière réponse. Ils battirent des mains, et dirent au roi : — « Que Votre Altesse voie comme il parle à « propos ! Certainement, cet homme n'est pas un marchand qui ne se mêle que d'acheter et de vendre ; « mais c'est plutôt un bonze administrant les sacrifices « au peuple, ou sinon, il faut tout au moins que ce soit « quelque grand capitaine qui ait longtemps couru les « mers. »

« En effet, répondit le roi, je suis bien de votre avis. « Mais, puisqu'il a lâché la bride à la couardise, faisons-lui d'autres demandes, et que personne n'ouvre « la bouche, car je veux être seul à l'interroger. Je vous « assure que je prends un grand plaisir à l'entendre « parler. Cela me fera peut-être venir l'appétit, et pour « le moment je ne sens aucune douleur. »

Digitized by Google

« La reine et les princesses ses filles, qui étaient assises près du roi, se réjouirent à ces paroles. Pour témoigner tout leur contentement elles mirent genoux en terre et, levant les mains au ciel, elles remercièrent Dieu des grandes grâces qu'il leur faisait.

V.

« *D'un grand malheur qui arriva dans cette ville au fils du roi de Boungo, et de l'extrême danger que je courus à ce sujet.*

« Un peu de temps après, le roi me fit approcher de son lit : « Je te prie, me dit-il, de ne point t'ennuyer au-
« près de moi. Je suis bien aise de te voir et de te par-
« ler. Tu m'obligeras de me dire si dans ton pays on
« ne connaît pas quelque remède à ce mal dont je suis
« atteint et au dégoût que j'éprouve. Il y aura bientôt
« deux mois que je ne puis prendre aucune nourriture.
« — Si répondis-je, quant à moi, je ne fais point pro-
« fession de médecine, n'ayant jamais appris cette
« science, mais dans la jonque sur laquelle je suis venu
« de Chine il y a un certain bois qui, mis en infusion
« dans l'eau, guérit des maladies beaucoup plus graves
« que celle dont vous vous plaignez. Si Votre Altesse en
« fait usage, elle guérira assurément. »

« Transporté d'un désir extrême de guérir, le roi envoya aussitôt chercher le remède à Tanixumaa, où se

Digitized by Google

trouvait la jonque. En ayant pris pendant trente jours, il se sentit parfaitement guéri de cette maladie, qui depuis deux ans le tenait alité, sans qu'il lui fût possible de changer de place ni de remuer seulement le bras.

« Je demeurai vingt jours dans cette ville de Fouchéo, à mon grand contentement, toujours en fête, mais occupé sans cesse à répondre aux mille questions du roi, de la reine, des princes et des seigneurs qui semblaient ne pas croire qu'il y eût d'autre pays au monde que le leur. Sans m'arrêter au détail de tous les points sur lesquels ils m'interrogeaient, qu'il me suffise de dire que j'y répondis facilement, les choses qu'on me demandait n'étant pas de fort grande importance. On comprendra que les rapporter toutes ici, ce serait vouloir gâter le papier.

« Quelquefois je m'amusais à voir leurs solennités, les maisons où ils font leurs prières, leurs exercices militaires, leurs flottes, leurs pêches et leurs chasses auxquelles ils prennent grand plaisir, surtout à la haute volée des faucons et des vautours, qu'ils gouvernent tout à fait de la même façon que nous.

« Souvent aussi je passais mon temps à tuer, avec mon arquebuse, des tourterelles et des cailles ; car il y en avait en abondance dans le pays. Cette nouvelle invention ne semblait pas moins merveilleuse aux habitants de cette contrée qu'à ceux de Tanixumaa. Ils en faisaient tant de cas, qu'il me serait impossible de le dire.

« Le second fils du roi, nommé Arichandono, qui

Digitized by Google

pouvait avoir de seize à dix-sept ans, et que son père aimait beaucoup, me pria un jour de lui apprendre à tirer de l'arquebuse. Je m'en excusai de mon mieux, disant qu'il fallait pour cela beaucoup de temps. Mais le prince ne se paya point de cette raison. Il se plaignit de mon refus au roi, qui, pour lui être agréable, me pria de faire le sacrifice d'une ou deux charges, afin qu'il pût se passer cette fantaisie. — « J'en donnerai, répondis-je, autant qu'il plaira à Son Altesse. »

« Ce jour-là, le prince dîna avec son père, et la partie fut remise, parce qu'il dut accompagner la reine jusqu'à un village voisin, où il y avait grande fête. On y accourait en pèlerinage de toutes parts, pour obtenir la santé du roi.

« Le lendemain, Arichandono s'en vint à mon logis, suivi seulement de deux jeunes seigneurs. Je dormais étendu sur une natte, et mon arquebuse était accrochée au mur. Le prince ne voulut pas m'éveiller avant d'avoir tiré un ou deux coups. Il espérait, comme il me l'a dit depuis, que ces coups ne seraient point comptés parmi ceux que je lui avais promis. Ayant donc commandé à l'un des jeunes gentilshommes qui l'accompagnaient de lui allumer la mèche, il prit l'arquebuse et la voulut charger comme il m'avait vu faire quelquefois. Mais ne sachant pas la quantité de poudre qu'il fallait y mettre, il remplit le canon à la hauteur de plus de 2 empans, puis il y mit la balle, et baissa l'arme dans l'intention de toucher un oranger qui se trouvait non loin

Digitized by Google

de là. Le feu prit, et le malheur voulut que, sous cette charge excessive, l'arquebuse crevât en trois endroits; le prince reçut deux blessures, dont l'une faillit lui ravir l'usage du pouce de la main droite.

« A l'instant même, Arichandono se laissa tomber comme mort ; épouvantés à cette vue, ses deux compagnons prirent la fuite vers le palais, criant par les rues que l'arquebuse de l'étranger avait tué le prince!

« Cette triste nouvelle causa tout à coup une si étrange rumeur, que les habitants accoururent en armes de tous côtés, poussant de grands cris et se précipitant dans la maison où je me trouvais. Dieu sait combien je fus étonné, lorsqu'à mon réveil je vis ce tumulte et le jeune prince étendu par terre près de moi, noyé dans son sang et ne donnant plus aucun signe de vie. Tout ce que je pus faire fut de l'embrasser, car j'étais si hors de moi-même que je n'avais plus conscience de ma situation. Dans ces entrefaites, survint le roi porté par quatre hommes, dans une chaire à bras, et tellement défait, qu'il semblait, lui aussi, plus mort que vif. Après lui vint la reine, s'appuyant sur deux de ses dames, et les princesses ses filles, qui couraient toutes échevelées avec un grand nombre de leurs suivantes, pleurant et se pâmant. Aussitôt que toutes ces personnes eurent mis le pied dans la chambre et vu le prince sans connaissance entre mes bras pendant que nous étions inondés de sang tous les deux, elles furent persuadées que je l'avais assassiné. Deux gardes tirant leurs cimeterres

Digitized by Google

voulurent en tirer vengeance en m'ôtant immédiatement la vie ; mais le roi qui s'aperçut de leur dessein : — « Tout beau, s'écria-t-il, tout beau, qu'on sache d'a-« bord comment la chose s'est passée. Car je crains que « ce coup ne vienne de plus loin, et que cet homme-là « n'ait été corrompu par les parents de certains traîtres « que je fis exécuter dernièrement. »

« Là-dessus, ayant fait appeler les deux jeunes seigneurs qui avaient accompagné son fils, il les interrogea d'une manière très-circonstanciée. Il résulta de ces réponses que mon arquebuse avait tué le prince par le moyen de je ne sais quels enchantements qui étaient cachés dans le canon. Cette déposition, comme on le pense bien, ne fit qu'exciter encore davantage la fureur des assistants, qui tous, d'une forte voix s'adressant au roi : — « Quoi! sire, s'écrièrent-ils; est-il besoin « d'en attendre davantage? » En voilà trop déjà. Qu'on le fasse mourir dans les tourments.

« On avait fait chercher à la hâte Yaroubaca; c'était le nom de mon interprète. Ce brave homme, aussitôt qu'il eut appris le malheur dont j'étais la cause involontaire, fut saisi d'une si violente frayeur qu'il courut se cacher. On l'amena donc au roi, étroitement lié. Avant de l'interroger, le roi lui fit de grandes menaces devant ses officiers de justice, pour le cas où il ne voudrait pas dire la vérité. Yaroubaca, tout tremblant et les larmes aux yeux, jura qu'il traduirait fidèlement mes paroles.

Digitized by Google

« Là-dessus, on fit entrer trois greffiers et cinq bourreaux qui tenaient à la main leurs cimeterres. J'étais devant eux à genoux, et les mains liées. Le bonze Asqueran Teixe, président de la cour de justice, les manches retroussées jusqu'aux épaules et tenant un poignard trempé dans le sang du prince, m'apostropha en ces termes : « Je t'adjure, comme fils que tu es de quel-
« que démon, et coupable du même crime que ceux qui
« habitent la maison de fumée, où ils sont ensevelis
« dans l'obscure et profonde fosse du centre de la terre,
« de m'avouer ici, d'une voix assez haute pour que cha-
« cun puisse l'entendre, quelle a été la cause pour la-
« quelle tu as voulu, par des sortiléges, des enchante-
« ments, donner la mort à ce jeune homme innocent,
« que nous tenions en estime et en affection comme les
« cheveux qui sont le principal ornement de notre tête. »
A cette interpellation, je ne sus d'abord que répondre. Mon abattement était si grand, que je crois qu'on aurait pu me frapper de mille coups sans que je l'eusse senti. Mon juge, voyant que je gardais le silence, me regarda d'un air farouche : « Malheureux ! s'écria-
« t-il, si tu ne réponds pas aux questions que je te fais,
« tu peux bien t'attendre à une mort de sang, de feu,
« d'eau et de vent; car tu seras défait et démembré en
« l'air comme les plumes des oiseaux morts que le vent
« emporte de tous les côtés, séparées des corps sur qui
« elles ont pris naissance. » Puis, me donnant un grand coup de pied pour m'éveiller : « Parle, reprit-il, dis-

Digitized by Google

« nous les noms de ceux qui t'ont corrompu; quelle « somme d'argent t'ont-ils donnée? et où sont-ils maintenant? »

« J'étais un peu revenu à moi, et je lui répondis, encore tout troublé : « Seigneur, Dieu connaît mon innocence! je le prends pour juge dans cette cause. » Mais le bonze recommença ses menaces plus fort que jamais. Il me mit devant les yeux une infinité de tourments et de supplices terribles. Plus de trois heures se passèrent ainsi. Enfin il plut à Dieu que le jeune prince reprît ses sens. Il n'eut pas plutôt vu le roi son père, ensemble sa mère et ses sœurs, qui fondaient en larmes, qu'il les pria de ne point pleurer. « Si je meurs, leur « dit-il, n'attribuez ma mort qu'à moi seul. C'est moi « qui en suis la cause. Par le sang dont vous me voyez « couvert, je vous en conjure, faites délier cet étranger « sans délai, si vous ne voulez me voir rendre l'âme à « vos yeux. »

« Le roi, fort étonné de ce langage, s'empressa de me faire ôter les menottes qu'on m'avait mises. En ce moment arrivèrent quatre bonzes pour appliquer des remèdes au blessé. Mais, lorsqu'ils virent l'état dans lequel il se trouvait et que son pouce ne tenait plus que par la peau, ils en furent tellement effrayés, qu'ils ne savaient plus que dire. Le jeune prince, voyant leur embarras : « Sus, dit-il, qu'on me fasse sortir d'ici ces démons, et « qu'il vienne d'autres chirurgiens instruits et plus ca- « pables de juger de mon mal. » On renvoya donc les

Digitized by Google

bonzes et on en fit venir quatre autres à leur place, qui, non plus qu'eux, n'eurent le courage de panser le malade.

« Le désespoir du roi était inexprimable. Il ne voulait écouter aucune parole de consolation. Néanmoins il résolut enfin de suivre le conseil de ceux qui l'entouraient. On était unanimement d'avis d'envoyer quérir un bonze appelé Téïxe Andono, homme de grande réputation, qui habitait la ville de Facataa, à 70 lieues de là. Le blessé, ne pouvant souffrir tous ces délais : « Je ne sais, s'écria-t-il, ce que vous voulez dire par le « conseil que vous donnez à mon père. Dans le déplo- « rable état où je suis, je devrais être déjà pansé, afin « de ne plus perdre de sang. Et vous voulez que j'at- « tende un vieillard tout cassé, qui ne pourra se trou- « ver ici que lorsqu'on aura fait 140 lieues tant pour « aller que pour revenir? Ainsi donc, avant son arrivée « il se sera écoulé tout un mois! Ne m'en parlez plus. « Encore une fois, si vous me voulez faire plaisir, relâ- « chez ce pauvre étranger, à qui vous avez fait une « peur effroyable, et en même temps faites sortir d'ici « toute cette foule. Celui que vous croyez m'avoir blessé « me guérira comme il pourra. J'aime mieux mourir « de la main de l'infortuné qui a tant pleuré pour moi « que d'être traité par le bonze de Facataa, qui, à « l'âge de quatre-vingt-douze ans où il est parvenu, ne « voit pas plus loin que son nez. »

Digitized by Google

VI.

« De la guérison du jeune prince de Boungo, et de mon embarquement pour retourner à l'île de Tanixumaa à Liampoo.

« Le roi de Boungo, toujours extrêmement affligé, se retourna vers moi, et me regardant avec un visage fort doux : « Étranger, me dit-il, vois, je t'en prie, si « tu peux assister mon fils dans ce péril de sa vie. Si tu « le fais, je te jure que je ne t'estimerai pas moins que « lui-même et que je te donnerai tout ce que tu me de- « manderas. » — « Je supplie Votre Altesse, répondis-je, « de faire retirer tout le monde, car le grand bruit qui « se fait ici me donne l'alarme. Lorsque nous serons « tranquilles, je pourrai examiner les blessures et voir « si elles sont dangereuses. »

« Ce que je demandais fut exécuté. M'étant approché alors d'Arichandono, je vis que le pouce n'était pas coupé. L'autre blessure, qui se trouvait au front, était peu grave. Alors Notre-Seigneur me donna un nouveau courage, qui me fut comme inspiré d'en haut. Je dis au roi qu'il ne s'attristât point, et que j'espérais, en moins d'un mois, lui rendre son fils en parfaite santé.

« L'ayant ainsi rassuré, je me mis à faire des appareils pour panser le prince. Mais, pendant ces préparatifs, le roi fut réprimandé vertement par les bonzes. « Sans

Digitized by Google

« aucun doute, dirent-ils, votre fils mourra dans la « nuit! Votre Altesse ferait bien mieux de faire tran- « cher la tête à cet étranger que de permettre qu'il « achève de tuer le prince. Si ce malheur arrive, « comme il y en a grande apparence, sa mort déshono- « rera le roi, et vos sujets vous estimeront beaucoup « moins. »

« Ces paroles ébranlèrent le roi. « Je vois bien, répon- « dit-il aux bonzes, que vous ne manquez pas de raison « dans ce que vous dites. Veuillez donc m'indiquer de « quelle façon je dois me gouverner dans cette cir- « constance difficile. » — « Il faut, répondirent-ils, que « vous attendiez l'arrivée du bonze Téïxe Andono et « que vous ne suiviez d'autre conseil que le sien. Nous « vous assurons qu'étant plus savant que tout autre, il « n'aura pas plus tôt mis la main sur votre fils qu'il le « guérira comme il a déjà guéri plusieurs malades à la « dernière extrémité, ce dont nous sommes témoins. »

« Le roi était déjà décidé à suivre les maudits conseils de ces serviteurs du diable, quand le prince s'écria que sa plaie lui faisait grand mal, et qu'en tout cas il fallait qu'on lui donnât n'importe quel remède, parce qu'il ne pouvait plus supporter d'aussi atroces douleurs.

« Que faire? » se dit le roi. Il prit encore une fois l'avis des seigneurs bonzes qui se trouvaient là. « Con- « sidérez, d'un côté, leur dit-il, les opinions différentes « de l'étranger, de l'autre, l'extrême danger que court

« la vie de mon fils et les souffrances qu'il endure, « vous me direz ensuite ce que vous me conseillez de « faire dans cette perplexité qui me rend incapable de « toute espèce de résolution. »

« Toute la compagnie lui répondit qu'il valait beaucoup mieux panser immédiatement le malade que d'attendre le temps que demandaient les bonzes. Ce conseil fut adopté par le roi comme étant le meilleur. Il remercia ceux qui le lui avaient donné ; puis, se tournant vers moi de nouveau, il me fit, ainsi que les premières fois, une infinité de caresses, et me promit de me combler de biens si je guérissais son fils. « Je le ferai, lui « répondis-je les larmes aux yeux, Dieu aidant, et j'y « emploierai toutes mes peines ; Votre Altesse en sera « témoin. »

« Tout en prononçant ces paroles, je me recommandais intérieurement à Dieu et je m'exhortais moi-même à prendre courage, car je comprenais parfaitement que le seul moyen de me sauver, c'était de guérir le prince, et que, si je n'en venais à bout, ma tête ne resterait pas longtemps sur mes épaules. Je n'avais pas d'autre parti à prendre. Je préparai tout ce qui me sembla nécessaire pour cette guérison.

« Comme la blessure de la main me semblait la plus dangereuse, je commençai par celle-ci et j'y fis sept points : peut-être que, si un chirurgien l'eût pansé, il en aurait donné beaucoup moins ; mais, quant à celle de la tête, je n'en fis que cinq, car elle était beaucoup

Digitized by Google

plus petite que l'autre. Ensuite j'appliquai des étoupes trempées dans du blanc d'œuf avec de bonnes ligatures, comme je l'avais vu faire aux Indes. Cinq jours après, je coupai les points et continuai de panser ainsi le blessé jusqu'à ce que, le vingt et unième jour, il plut à Dieu qu'il fût entièrement guéri sans que de tout son mal il lui restât autre chose qu'une très-légère incommodité au pouce.

« A partir de ce moment, le roi et toute la cour me comblèrent d'honneurs et de caresses. La reine et les princesses me donnèrent une quantité de vêtements de soie, et les principaux seigneurs ajoutèrent des éventails et des cimeterres. En outre, je reçus du roi un présent de six cents tails; et, de cette façon, ma cure me valut plus de 1,500 ducats, que j'emportai de ce pays.

« Peu de temps après, mes deux compatriotes demeurés à Tanixumaa m'écrivirent que le corsaire chinois avec lequel nous étions venus faisait ses préparatifs pour retourner en Chine. J'en avertis le roi de Boungo, et je lui demandai la permission de le quitter. Il me renouvela ses remercîments et me fit équiper une jonque à rameurs, pourvue de tout ce qui pouvait être nécessaire, et commandée par un homme de qualité, qui avait sous ses ordres vingt serviteurs du roi. Je partis, un samedi matin, de la ville de Fouchéo, et, le vendredi suivant, au soleil couché, j'arrivai à Tanixumaa, où je retrouvai mes compagnons, qui me reçurent avec beaucoup d'allégresse. Nous demeurâmes là encore quinze

Digitized by Google

jours, pendant lesquels la jonque acheva de se préparer, et nous fîmes voile pour Liampoo, port de mer de l'empereur de Chine, où les Portugais, en ce temps-là, faisaient leur commerce (1). »

Les Japonais ont dessiné les portraits des premiers Européens descendus dans leurs îles. C'est un de leurs plus célèbres artistes qui s'en est chargé. Non-seulement ils conservent l'original avec soin, mais on le trouve reproduit dans un de leurs livres classiques les plus répandus. Il n'y a pas à s'y tromper, ce sont bien des Portugais du milieu du XVI[e] siècle. Le costume, les accessoires l'indiquent parfaitement, et les fameuses arquebuses, comme on le pense bien, n'ont pas été oubliées.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt d'apprendre ce qu'est devenu Pinto après son départ du pays où il subit d'aussi singulières traverses. Le père Melchior Nuñez Barreto, docteur de l'université de Coimbre, nous donne la suite de son histoire. Ce religieux de la

(1) D'après Linschooten, un de ces anciens navigateurs hollandais auxquels on est souvent obligé de retourner pour éclaircir les questions relatives à la géographie de la Mer des Indes, Liampoo serait une cité commerçante située sur le promontoire le plus oriental de la Chine. Il n'y a que la ville de Nimpo-Fou, dans la province de Tsché-Kiang, qui réponde à cette définition.

Digitized by Google

Compagnie de Jésus, nouvellement nommé Provincial des Indes, rencontra notre voyageur à Goa, quelques années après son retour du Japon. Pinto s'y était rendu de nouveau dans l'intervalle et avait fait des spéculations heureuses. On le remarquait à Goa comme un personnage riche et considérable.

La prospérité ne paraît pas avoir gâté son cœur. Il était prêt alors à retourner au Portugal pour y jouir paisiblement de la grande fortune qu'il avait acquise. Mais, ayant observé dans le père Nuñez un zèle extraordinaire pour la propagation de la foi, il prit plaisir à lui parler de ses voyages chez les Japonais, de leur bon naturel et des progrès que faisait déjà parmi eux la religion chrétienne, grâce surtout à la merveilleuse éloquence de Saint François-Xavier. S'échauffant peu à peu, il finit par engager le bon Provincial à suivre les traces du grand Apôtre des Indes. Pour l'y décider plus facilement, il lui proposa de l'accompagner au Japon et d'y fonder un séminaire à ses frais.

Le Père Nuñez ne pouvait comprendre qu'un homme qui s'était donné tant de peine pour s'enrichir, voulût affronter de nouveau les périls de la mer et les fatigues d'un long voyage, dans le seul but de se faire le guide et le protecteur de trois ou quatre pauvres missionnaires. Mais à la fin, désarmé par la persistance de Pinto : — « C'est Dieu lui-même, se dit-il, qui m'appelle à une œuvre méritoire et glorieuse par la bouche « de ce marchand. »

Les préparatifs se firent promptement. L'ancien associé du corsaire Samipochéca, envoya deux mille écus à ses parents d'Europe, en distribua quatre mille aux pauvres et en garda trois mille pour bâtir une maison religieuse à Founaï, près de celle qu'y avait déjà élevée le père Cosme de Torrez. Il employa le reste de son argent en acquisition de superbes étoffes de brocart et d'autres raretés du plus grand prix, destinées à être offertes en présent à la famille impériale.

Dans une autre partie de cet ouvrage, nous rendrons compte du séjour du père Nuñez au Japon. Son obligeant conducteur fut assez heureux pour échapper à la persécution des chrétiens. On le retrouve longtemps après à la cour de Philippe II, qui l'aimait beaucoup et qui s'amusait quelquefois à lui faire raconter ses aventures.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

ÉTABLISSEMENT, COMMERCE, PROSPÉRITÉ ET DÉCHÉANCE DES PORTUGAIS DANS L'EMPIRE JAPONAIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

ÉTABLISSEMENT, COMMERCE, PROSPÉRITÉ ET DÉCHÉANCE DES PORTUGAIS DANS L'EMPIRE JAPONAIS.

Aussitôt après la découverte du Japon, les Portugais envoyèrent tous les ans, soit un de leurs propres navires, soit une jonque chinoise, dans cette même province de Boungo, où s'étaient passées les romanesques aventures de Pinto, leur compatriote. Il paraît que, dès cette époque, ils y portèrent des marchandises européennes.

En 1549, Hansiro, Japonais de haut rang qui s'était réfugié à Goa sous le poids d'une accusation capitale, et dont le baptême avait été considéré comme le premier acte de l'Église chrétienne au Japon, fit entrevoir aux marchands de la capitale des Indes-Portu-

Digitized by Google

gaises les grands profits qu'ils pouvaient faire dans son pays.

Cette perspective, d'une part, et, de l'autre, l'intérêt de leurs protégés les Pères Jésuites, à qui Hansiro avait suggéré des idées de propagande qu'ils avaient embrassées avec ardeur, engagèrent les Portugais à fonder, dans l'empire japonais, un établissement qui, entre leurs mains, devait nécessairement prendre la forme d'un comptoir. L'entrée du pays était entièrement libre à cette époque. On était admis dans tous les ports, et les princes gouverneurs des différentes provinces, qui n'étaient pas autant assujettis à l'empereur qu'ils le sont aujourd'hui, se montraient fort hospitaliers envers les étrangers.

Les Japonais, de leur côté, pouvaient voyager sans contrainte dans leur propre pays et à l'étranger, que ce fût dans un but d'instruction, d'agrément ou de commerce.

Il y avait même parmi les princes une véritable émulation qui portait chacun d'eux, dans l'intérêt de ses sujets, à faire tous ses efforts pour que les nouveaux visiteurs du Japon descendissent dans ses ports plutôt que dans ceux de ses voisins. Les indigènes, curieux de leur naturel, se disputaient les productions européennes, et, n'en connaissant pas la valeur réelle, les payaient le prix qu'on leur demandait sans les marchander.

Il était d'autant plus facile aux Portugais de mettre leur commerce au Japon sur un pied florissant, que la

Digitized by Google

ville de Macao, qu'ils occupaient en Chine, leur y servait à la fois d'escale et d'entrepôt. Un peu plus loin, à Manille, se trouvaient les Espagnols, leurs alliés et leurs coreligionnaires, qui pouvaient les soutenir en cas de besoin. Goa, cette superbe capitale des possessions portugaises dans l'Inde, quoique éloignée de treize cents lieues, pouvait, sans trop de difficulté, envoyer de temps en temps jusque dans l'archipel japonais quelques détachements de facteurs et d'ecclésiastiques.

Les premiers, en échange de leurs soieries, de leurs fines étoffes de tout genre, des médicaments et des curiosités de l'art et de la nature qu'ils apportaient, n'avaient pas de peine à s'emparer de trésors immenses. Pour me servir de la pittoresque expression d'un relateur contemporain, *ils s'engraissaient de la moelle dorée du pays*. Les seconds, s'accréditant par leur modestie exemplaire, par l'admiration qu'inspiraient leurs vertus, par l'assistance désintéressée qu'ils prêtaient aux pauvres et aux malades, par la splendeur même et la majesté des cérémonies de leur culte, auxquelles les indigènes prenaient le plus grand plaisir, gagnaient tous les cœurs à la doctrine de l'Évangile, si consolante et si pleine de douceur. Unis de sentiments, et travaillant dans des sphères différentes, ils se complétaient et s'aidaient les uns les autres.

Comme si ce n'était pas assez de tant de circonstances favorables, les deux nations, formées à peu près

Digitized by Google

sous le même climat, se rapprochaient par une ressemblance dans le tour d'esprit et dans les inclinations qui établissaient entre elles une grande sympathie. Leur caractère commun se distinguait par une extrême affabilité et par une gravité qui avait autant de noblesse que d'agrément. Il n'est donc pas surprenant que les Portugais, dès l'arrivée de leur première colonie au Japon, y soient montés en peu de temps au sommet de la roue de fortune.

Les heureux marchands de cette nation épousaient les filles des plus riches habitants. L'or passait entre leurs mains par poignées, et tous les ans ils emportaient pour plus de soixante millions de ce précieux métal. Les bénéfices qu'ils faisaient sur les marchandises d'Europe étaient généralement de cent pour cent, et sur les exportations ils gagnaient bien davantage. Si cette prospérité commerciale avait duré seulement vingt ans de plus, Macao se serait tellement enrichi des dépouilles du Japon, que la magnificence de cette ville aurait effacé toutes les merveilles qui s'étaient accumulées à Jérusalem, sous le règne de Salomon, d'après le récit des écrivains sacrés.

Même aux derniers temps de leur commerce, alors qu'il était tout à fait sur son déclin, les Portugais transportèrent encore de Nagasaki à Macao, dans une seule année, deux mille trois cent cinquante caisses d'argent, représentant une valeur de 2,579,500 fr. C'était en 1636. Peu d'années auparavant, deux goëlettes por-

tugaises avaient apporté de Nagasaki pour plus de vingt millions de métaux précieux.

On a vu plus haut, par l'exemple du corsaire chinois Samipochéca, qui retira douze capitaux pour un de la vente de ses marchandises dans un petit port du Japon, quels pouvaient être les bénéfices des navigateurs à cette époque.

Je m'occuperai plus loin des progrès, de la décadence et de la destruction de l'Église chrétienne chez les Japonais. Il est vrai que cette histoire est étroitement liée à celle des rapports de l'empire avec les nations catholiques. Toutefois, j'ai cru devoir l'en détacher, afin de pouvoir la raconter avec tout le développement et tout le détail que mérite un sujet si attachant, si dramatique, et qui répond d'une façon tellement intime à nos sentiments les plus profonds, les plus respectables et les plus chers.

Au premier enivrement pour les Portugais, succédèrent bientôt chez les indigènes des mécontentements assez vifs. Vers la fin du XVI^e^ siècle, l'orgueil de ces nouveaux venus, leur avarice, et les extorsions dont un grand nombre d'entre eux se rendaient coupables, finirent par faire redouter toute la nation. Les nouveaux chrétiens eux-mêmes en étaient scandalisés. Plusieurs d'entre les directeurs spirituels, oubliant le sublime exemple de Saint François-Xavier et des premiers missionnaires, favorisaient beaucoup trop les exigences de leurs compatriotes laïcs, sans assez examiner si elles étaient

Digitized by

conformes à la justice et à la raison. Eux-mêmes étalaient un grand faste et se faisaient porter dans de magnifiques litières. Non contents d'être traités comme les plus grands personnages de l'empire, ils allaient jusqu'à vouloir prendre le pas sur eux. A Rome, on ignorait ces abus si préjudiciables à la propagation de la foi chrétienne, et les chefs des différents ordres monastiques ne s'en doutaient pas plus que le Pape et les Cardinaux.

Qu'auraient dit le grand Sixte-Quint, le doux et pieux Clément VIII, s'ils avaient appris qu'un Évêque portugais, rencontrant sur la grande route un de ces conseillers d'État de l'empereur du Japon qui ont rang de ministre, avait refusé de faire arrêter sa chaise et de mettre pied à terre, comme l'exige la coutume du pays? Le trop fier prélat, sans se soucier des invitations qui lui furent faites, sans même donner à un aussi haut dignitaire le moindre signe de civilité, ordonna d'un air méprisant, à ses porteurs, d'avancer et de marcher outre. Et, comme pour rendre son inconvenance encore plus marquée, il voulut que son équipage passât tout auprès de celui de ce seigneur.

Le conseiller d'État conserva de cet affront le plus vif ressentiment. Il confondit, quoiqu'à tort, un peuple et un clergé tout entiers avec les mauvais procédés de quelques hommes, et dès lors il voua une haine mortelle aux Portugais. Le portrait envenimé qu'il fit à son souverain de leur insolence et de leur vanité, devint la première cause de leur disgrâce.

Digitized by Google

L'empereur alors régnant était ce Taïko dont on a pu apprécier le caractère dans le chapitre où nous avons tracé l'histoire des siogouns. Ce pacificateur de l'empire, ce conquérant de la Corée qui fit trembler deux fois l'autocrate chinois sur son trône et qui, si la mort n'était venue le surprendre, aurait peut-être porté jusqu'à Péking ses armes victorieuses, n'était pas homme à se laisser faire la loi dans ses propres États par une poignée d'étrangers.

Les prétentions d'un prêtre imprudent, si ouvertement manifestées ; le zèle outré des néophytes japonais, lesquels lançaient à leurs compatriotes restés païens des malédictions et des menaces mystiques dont ceux-ci comprenaient mal le sens ; leur audace contre les bonzes dont ils renversaient les temples et les idoles, tout cela fit réfléchir un monarque d'autant plus jaloux de son pouvoir, d'autant plus facile à concevoir de l'ombrage, qu'usurpateur de l'autorité suprême et environné d'ennemis secrets, il avait à redouter, beaucoup plus qu'un prince légitime, tout ce qui pouvait jeter dans le pays le trouble et la confusion ou provoquer des mouvements populaires. Les bonzes irrités exploitèrent habilement ses appréhensions. L'aristocratie, alarmée par les empiétements des Européens, leur vint en aide. Le sentiment national conspirait pour eux. Nous exposerons en son lieu ce qu'il en arriva pour la nouvelle Église.

Sous Iyéyas, la persécution des chrétiens devint plus

Digitized by Google

implacable encore. Ce nouveau monarque n'était pas seulement redevable de son élévation au courage et au talent, comme son prédécesseur. Il l'avait surtout obtenue par la trahison et par des trames que l'on peut appeler criminelles; et ce qui redoublait ses craintes au sujet des chrétiens, c'est que son pupille, ce Fidéyosi, qu'il avait dépossédé du trône, favorisait leur croyance et s'appuyait sur eux. Des amis du jeune prince, les uns professaient ouvertement la religion des Portugais, les autres la protégeaient de toute leur puissance.

On comprendra maintenant pourquoi, dès l'année 1597, un édit impérial défendit, sous les peines les plus rigoureuses, d'enseigner dorénavant la *doctrine des Pères ;* pourquoi, quelque temps après, les gouverneurs, princes et seigneurs des provinces, furent chargés de la faire abjurer à leurs sujets de gré ou de force ; pourquoi les directeurs du commerce portugais reçurent l'ordre de ne plus amener d'ecclésiastiques sur leurs vaisseaux, et par quelle raison il fut prescrit aux prêtres et aux religieux établis dans l'empire d'en sortir dans le plus bref délai.

Enfin, on ne s'étonnera plus que les chrétiens et leurs protecteurs ayant éludé l'exécution de ces lois si restrictives, la jalousie des empereurs japonais et de leurs ministres fit couler le sang par torrents. L'impolitique tentative des Pères Franciscains qui, dans cette situation et malgré les avertissements des Jésuites, s'obstinèrent à vouloir élever une église à Miako, porta le der-

Digitized by Google

nier coup à l'existence des missions, déjà si gravement compromise (1).

Cette grande catastrophe religieuse eut pour contre-coup la perte totale du commerce si lucratif auquel les Portugais et les Espagnols se livraient dans les îles japonaises depuis près de cent ans. La cour n'avait pas eu d'abord l'intention d'envelopper dans sa proscription toute la nation portugaise.

Taïko, sur de faux avis, s'était porté contre la Société de Jésus à tous les mouvements de la plus violente colère. Il avait enjoint aux missionnaires de quitter le territoire dans les vingt jours. Mais plus tard, détrompé, l'empereur avait modéré l'extrême rigueur de cet ordre. Il leur avait même accordé l'autorisation de construire une église, leur défendant seulement d'y prêcher. Ces changements dans les résolutions du souverain démontrent clairement que son antipathie et ses frayeurs s'adressaient à la religion des étrangers plutôt qu'à leurs personnes.

Ses successeurs ne paraissent non plus avoir eu l'intention de bannir la nation tout entière. Sur la fin même de cette effroyable persécution, qui fit périr presque tous les religieux, les marchands furent épargnés. Le commerce des uns et la propagande des autres se présentaient à l'esprit des Japonais comme des matières

(1) Voir les chapitres consacrés à l'histoire de l'Église catholique romaine au Japon.

Digitized by Google

qui n'avaient rien de commun. L'île de Detsima, dont les fondements avaient été jetés dans le port de Nagasaki, devint la factorerie des Portugais. Ils purent y continuer leur négoce, mais à la condition de ne jamais en franchir les limites.

Les choses en étaient là, quand on découvrit une conspiration contre la vie de l'empereur, dans laquelle avaient trempé des Portugais et des chrétiens indigènes. A partir de ce jour, on ne leur accorda plus ni paix ni trêve. En 1637, un édit solennel de l'empereur les exila pour jamais du Japon, ferma l'empire à tous les étrangers, les Hollandais et les Chinois seuls exceptés, et en défendit la sortie aux habitants.

Le capitaine Moro, chef du complot, convaincu par des lettres écrites de sa main, fut brûlé vif sur un poteau par ordre de la cour.

Malgré la rigueur de l'édit, les facteurs de Detsima surent s'y maintenir encore pendant deux ans. Ils firent à cet effet de grands sacrifices pécuniaires. Le commerce du Japon, disaient-ils, leur était plus précieux que la vie. Le monarque, informé de cette désobéissance, commença par s'assurer que les Hollandais pouvaient complétement approvisionner le pays des mêmes marchandises que leurs concurrents. Ensuite il prit ses mesures pour que ces derniers ne pussent pas y demeurer plus longtemps.

Forcés à la fin d'évacuer la factorerie, les Portugais ne se tinrent pas encore pour battus. En 1640, l'année

Digitized by Google

d'après leur expulsion, le gouvernement de Macao fit une dernière tentative. Il envoya trois ambassadeurs à l'empereur, avec une suite de soixante-treize personnes. Les Portugais savaient parfaitement que, d'après les lois de l'empire, toute désobéissance aux ordres des siogouns emporte la peine de mort. On n'avait pas manqué, au surplus, de le leur rappeler en leur signifiant le décret de bannissement. Mais ils se croyaient protégés, sans doute, par la qualité d'ambassadeurs.

A peine entré dans le port de Nagasaki, tout le personnel de l'ambassade fut arrêté. Le gouverneur confisqua le navire. L'empereur, auquel les Portugais en appelèrent, non-seulement approuva cette conduite, mais commanda, conformément à ses premiers ordres, qu'ils eussent tous la tête tranchée. Il ne fit grâce qu'à treize domestiques, pour qu'ils pussent porter à Macao la nouvelle de cette sanglante exécution, à laquelle on les avait fait assister. — « Allez, leur dit-on en les congédiant. Racontez à vos compatriotes ce que vous « venez de voir, et dites-leur bien que si le roi de Portugal en personne, si le Dieu des chrétiens osait mettre « le pied dans les États de l'empereur, ils seraient traités « comme l'ont été les maîtres que vous avez accompa- « gnés. »

Telle fut la fin des rapports de la nation portugaise avec le Japon, fin déplorable et bien différente des commencements, mais principalement due à ses propres fautes. La cour de Yédo, avertie que les Portugais

Digitized by Google

étaient reçus favorablement en Chine, entra tout aussitôt vis-à-vis de ce pays dans un système de réserve et d'éloignement dont elle ne s'est plus départie.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

PREMIERS VOYAGES DES ESPAGNOLS. — ILS TRAFIQUENT SOUS LE NOM DE PORTUGAIS. — AMBASSADE DE PHILIPPE III. — SA RÉCEPTION. — ATTAQUE ET TERRIBLE DÉFENSE DE LA-MADRE-DE-DIOS.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

PREMIERS VOYAGES DES ESPAGNOLS. — ILS TRAFIQUENT SOUS LE NOM DE PORTUGAIS. — AMBASSADE DE PHILIPPE III. — SA RÉCEPTION. — ATTAQUE ET TERRIBLE DÉFENSE DE LA-MADRE-DE-DIOS.

Les Espagnols visitèrent le Japon peu après leurs voisins du Portugal. Mais leurs relations y furent de courte durée, quoique le voisinage des Philippines semblât promettre un commerce avantageux et facile entre ces deux riches archipels.

Lorsque Philippe II, après la mort mystérieuse du jeune roi Don Sébastien, eut réuni sous son sceptre les deux monarchies de la péninsule ibérienne, les Castillans saisirent l'occasion pour se présenter dans les îles japonaises. Néanmoins, ils y prirent ordinairement le nom de Portugais, de peur sans doute d'effaroucher les indigènes en leur présentant une nouvelle

Digitized by Google

nation qui aurait pu ne pas être aussi bien accueillie que la première.

Une fois, cependant, ils s'écartèrent de cette règle de conduite assez prudente. En 1611, pendant que les Espagnols et les Hollandais, qui se faisaient dans tout l'univers une guerre acharnée et qui remplissaient l'Europe, l'Amérique et les Indes du bruit de leurs combats, avaient conclu une trêve de douze années, on vit les ambassadeurs de ces deux nations rivales se rencontrer, je ne dirai pas dans les murs de Sourounga, car les villes japonaises n'en ont point, mais dans l'enceinte de cette cité où résidait alors l'empereur.

L'ambassade espagnole fit époque par son faste. Toutes les personnes qui la composaient, vêtues de velours, étoffe très-rare et très-précieuse dans ces temps-là, portaient autour du cou des chaînes d'or, comme les anciens chevaliers. L'Espagne s'était également mise en frais pour gagner les bonnes grâces de l'empereur du Japon par un moyen qui manque rarement son effet. Les présents qu'elle lui offrait surpassaient en magnificence tout ce qu'il avait coutume de voir en ces sortes d'occasions. On y remarquait dix pièces de drap d'or à figures, une coupe d'or massif d'un fort beau travail, et une horloge qui pouvait passer pour un chef-d'œuvre de précision, de richesse et de goût.

L'envoyé castillan avait à remplir une double mission. Par ses instructions officielles et ostensibles, il était chargé, d'abord, de justifier ses compatriotes du

Digitized by Google

massacre de plusieurs Japonais, commis par la populace de Macao ; puis ensuite de se plaindre du gouverneur de Nagasaki, lequel avait fait capturer et livrer aux flammes un bâtiment des Philippines, richement chargé, supposant, à tort ou à raison, qu'il était en fraude relativement aux lois de la douane japonaise.

Cette première tâche remplie, le représentant du roi d'Espagne et de Portugal avait ordre de s'adresser une seconde fois et secrètement à la cour de Yédo, en prenant, à cet effet, tous les acheminements convenables, afin de lui faire, au nom de son souverain Philippe III, des propositions et des demandes d'une beaucoup plus grande portée. Il s'agissait, en premier lieu, d'obtenir pour les Espagnols la permission de faire construire des vaisseaux dans le pays, d'en sonder les ports et de dresser un relevé exact des côtes. C'étaient les traditions de Fernand Cortez qu'on voulait appliquer au Japon.

Secondement, l'ambassadeur devait solliciter et exiger, au besoin, l'expulsion des Hollandais. Il pouvait même employer les menaces, et faire comprendre aux Japonais qu'en cas de refus l'Espagne n'hésiterait pas à envoyer chez eux une armée, pour y faire la guerre à ce peuple qu'elle considérait comme révolté.

Le troisième point des instructions secrètes était de prier l'empereur de donner des ordres pour qu'à l'avenir les commerçants espagnols ne fussent plus inquiétés par les visites des douaniers.

Digitized by Google

Afin de frapper l'esprit des indigènes et d'appuyer ainsi ses prétentions, l'envoyé castillan crut devoir faire son entrée dans Sourounga avec un grand appareil militaire. Il se fit donc précéder de quarante mousquetaires et d'un drapeau brodé aux armes de son souverain. Tout le cortége s'avançait fièrement au son des tambours et des trompettes.

Fidétada, l'empereur régnant, que les Européens de cette époque désignent improprement sous toutes sortes d'autres noms, fut profondément blessé de ces procédés, bien faits pour révolter l'orgueil des Japonais, et qui, du reste, ne sont admis dans aucun pays civilisé. Son indignation augmenta lorsqu'il eut pris connaissance des communications que l'ambassade était chargée de lui faire. Il ne voulut même pas la recevoir, et refusa tous les présents.

Dans le premier moment, l'irritation de Fidétada ne connut pas de bornes. Elle rejaillit sur les Hollandais eux-mêmes ; car tous les Européens avaient à ses yeux un air de famille. Mais ceux-ci, avec leur calme habituel, laissèrent passer l'orage, et, lorsque l'empereur eut pris le temps de faire ses réflexions, il sentit de lui-même quelle était la différence entre leurs façons d'agir et celles de leurs adversaires.

Un habitant de Nagasaki, contemporain de la clôture de l'empire, a laissé des notes fort curieuses sur les événements qui se passèrent dans ce port à la fois commerçant et militaire, à l'époque des dernières scènes

Digitized by Google

et des dernières péripéties de la lutte entre la nationalité japonaise et l'esprit envahisseur des premiers conquérants de l'Amérique et des Indes. Les manuscrits de cet indigène sont parvenus à la connaissance des Hollandais. Nous en extrairons le récit d'une épouvantable catastrophe, dans laquelle se peint tout entier le caractère des Japonais.

Des marins castillans s'étant emparés, non loin de Manille, d'une jonque japonaise, l'avaient coulée à fond avec tous les hommes qui se trouvaient à bord, afin de tirer vengeance du massacre de l'ambassade portugaise. On se figurait, à Luçon, que cet acte barbare demeurerait à jamais inconnu de ceux contre lesquels il avait été dirigé, puisqu'il n'était pas resté de témoins qui pussent en porter la nouvelle au Japon. Néanmoins, l'empereur ne tarda pas à en être instruit. Il n'en fut que plus disposé à sévir contre les Espagnols avec la dernière rigueur, si, malgré sa défense, ils osaient se présenter de nouveau dans ses ports.

Dans cette situation, et lorsqu'il s'était écoulé tout au plus une année depuis la destruction de la jonque, un vaisseau espagnol à trois ponts, *La-Madre-de-Dios*, fut équipé aux Philippines, pour se rendre dans le havre de Nagasaki. Aussitôt qu'il y eut jeté l'ancre, le gouverneur de la ville en donna avis à la cour. L'empereur n'eut rien de plus pressé que de faire appeler le prince d'Arima, l'un de ses plus braves généraux. —« Courez à Nagasaki, lui dit-il. Prenez avec vous tout

Digitized by Google

« ce qu'il vous faut de troupes, et, quoi qu'il en coûte, « mettez le feu au navire castillan. Je veux qu'il périsse « dans les flammes, avec tout son équipage et les mar- « chandises dont il est chargé. »

Le prince d'Arima mit la plus grande diligence à l'exécution de cet ordre. Toutefois, comme les Castillans avaient dans le pays des amis qui ne voulaient pas les voir périr, on vint les avertir à temps que la foudre était prête à éclater sur leurs têtes et qu'il n'y avait de salut pour eux que dans une prompte retraite.

Mais l'amour du gain empêcha les Espagnols de suivre cet avis salutaire. Plus le commerce étranger se trouvait restreint par les prohibitions des autorités, plus aussi les Européens qui parvenaient, malgré ces obstacles, à se mettre en communication avec les habitants, et à leur vendre des marchandises, pouvaient réaliser de forts bénéfices.

Au lieu donc de profiter d'un vent qui leur permettait de partir, ils ne s'occupèrent que de charger, nuit et jour, leur navire d'or, d'argent et des productions les plus précieuses. Cela fait, ils se mirent en état de prendre le large. Mais les vents étaient devenus contraires; et à moins d'un changement douteux dans l'atmosphère, il fallait s'attendre à soutenir un combat dont l'issue ne pouvait être incertaine.

Tout à coup on apprend à Nagasaki l'arrivée du prince d'Arima, conduisant un grand nombre de bateaux, tous remplis de soldats. *La-Madre-de-Dios* fut

Digitized by Google

immédiatement investie. Privée de l'assistance du vent, elle ne put pas s'ouvrir un chemin vers la mer, ce qui eût été le seul moyen d'échapper à ses ennemis. L'équipage européen comprit, dès lors, qu'il ne lui restait qu'à vendre chèrement sa vie.

Les Japonais éprouvèrent bientôt qu'il ne leur serait pas si facile qu'ils l'avaient cru d'abord de prendre et de brûler ce bâtiment. Leur chef avait beau les encourager, et leur promettre les plus brillantes récompenses, pour les faire monter à l'assaut, les pertes que leur faisaient éprouver les mousquets de leurs adversaires, dont chaque décharge faisait un vide affreux dans leurs rangs, la vue de leurs camarades morts et des blessés qui se noyaient en tombant des barques, intimidaient les soldats les plus aguerris.

Personne ne voulait s'exposer le premier. Cependant, les ordres de l'empereur étaient formels. Il y allait de l'honneur du prince d'Arima, de sa vie même. Il prit donc son parti, et sauta bravement à bord, en criant à ses officiers et à ses soldats de le suivre, s'ils ne voulaient passer pour des lâches et périr ignominieusement dans les supplices réservés à ceux qui ont craint d'affronter la mort et tourné le dos à l'ennemi sur le champ de bataille.

L'élan était donné. En une seconde, le tillac fut couvert de soldats japonais. Les Espagnols, sans en paraître étonnés, et sans accepter le combat, comme ils auraient pu le faire encore avec avantage, en profitant

Digitized by Google

de leur alignement et de leurs barricades, se retirèrent instantanément, mais en bon ordre, dans les escaliers et les chambres, après avoir fermé les écoutilles derrière eux.

Cette conduite excita les soupçons du prince. Il se doutait bien qu'une telle manœuvre n'était pas faite sans dessein; et, craignant quelque surprise, il retourna d'un bond dans son bateau, comme pour aller y chercher de nouvelles troupes.

Bien lui en prit; car, quelques instants après, les Espagnols mettaient le feu à plusieurs barils de poudre qu'ils avaient disposés sous le tillac, et firent sauter en l'air cette charpente avec tous les Japonais qui s'y trouvaient.

Après le premier moment de tumulte et de désordre, le général japonais commanda des troupes fraîches pour revenir une seconde fois à l'abordage. Mais l'ennemi, s'étant replié à l'abri du deuxième pont, se débarrassa des nouveaux assaillants de la même manière que des précédents.

Il en fit autant d'un troisième détachement qui, certain, comme le deuxième, de trouver la mort, n'hésita pas à se précipiter sur le dernier pont pendant que tous les Espagnols s'étaient réfugiés à fond de cale.

Par ces explosions réitérées, le port de Nagasaki se trouva couvert de Japonais morts, blessés et mutilés. La plus forte partie de l'armée avait péri, avant qu'elle eût pu seulement attaquer les étrangers.

Lorsque enfin l'équipage espagnol n'eut plus aucun

Digitized by Google

rempart, il se défendit avec la plus grande bravoure dans une horrible mêlée qui dura cinq ou six heures. Pas un des Castillans ne voulut se rendre. Ils furent égorgés jusqu'au dernier.

Plus de trois mille Japonais perdirent la vie dans cette rencontre, qui n'a peut-être pas sa pareille aux pages de l'histoire. Dans l'ardeur du combat, on ne songea pas aux trésors que renfermait *La-Madre-de-Dios*. Le peu qu'il restait du navire fut mis en pièces, et les vainqueurs, furieux, n'eurent pas de repos que les derniers débris n'en fussent coulés au fond des eaux. Plus tard, les plongeurs, qui sont d'une adresse extraordinaire dans ces contrées, fouillèrent le lit de la baie de Nagasaki, à l'endroit où s'était passée cette sanglante tragédie. Ils y trouvèrent plus de 3,000 caisses d'argent; et, de temps en temps encore, leurs successeurs y font des pêches assez avantageuses.

Après de pareils adieux, tout commerce fut rompu pour jamais entre ces deux peuples, devenus ennemis d'autant plus irréconciliables, qu'ils avaient été unis par les liens d'une plus étroite amitié.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

LES HOLLANDAIS A FIRATO.

CHAPITRE XIV.

LES HOLLANDAIS A FIRATO.

Les Hollandais, devenus puissants et riches, de plus en plus enclins aux entreprises grandioses, poussèrent jusqu'au Japon peu de temps après les Portugais, leurs rivaux. Ils y créèrent un établissement commercial presque aussitôt après la fondation de leur Compagnie des Indes-Orientales et lorsqu'ils n'avaient pas encore de possessions dans cette partie du monde.

A l'époque où les Pays-Bas obéissaient encore à Philippe II, l'existence des îles japonaises fut révélée à deux d'entr'eux, Linschooten, l'hydrographe que nous avons déjà nommé, et Gerritszoon, lesquels y avaient accompagné des marchands portugais. Plus tard, quand leur patrie eut levé le drapeau de l'indépendance et qu'elle

Digitized by Google

combattit l'Espagne et le Portugal sur terre et sur mer, ces mêmes Hollandais parlèrent du Japon à Jacques Mahu, amiral distingué de la nouvelle république batave, et lui inspirèrent le désir d'aller reconnaître un pays qu'on lui disait être si remarquable sous tous les rapports et présenter tant de ressources pour le commerce.

Cet officier reçut de son gouvernement, en 1598, mission de pénétrer, avec cinq vaisseaux, dans l'Océan Pacifique par le détroit de Magellan, de visiter les Moluques, de découvrir d'autres terres, s'il était possible, d'ouvrir des relations commerciales avec les habitants de la mer des Indes, et de faire la guerre, le cas échéant, aux forces du roi d'Espagne, qui cherchait toujours à faire rentrer les Provinces-Unies sous sa domination. Mahu demanda à Linschooten et à Gerritszoon tous les renseignements qu'ils pouvaient lui fournir sur la navigation du Japon.

Le voyage de Mahu fut un des plus extraordinaires et en même temps des plus malheureux d'une époque où la Hollande excitait l'admiration du monde entier par son héroïque résistance à la tyrannie de la plus grande puissance de l'Europe. La flottille, avant d'atteindre le détroit de Magellan, perdit son amiral et beaucoup de matelots, qui moururent de la fièvre chaude. Elle mit plus de cinq mois à traverser le détroit. C'était la première fois que ce dangereux passage était franchi par d'aussi grands navires.

Digitized by Google

Le froid, la faim décimaient les équipages. On se disputait les aliments les plus repoussants. Un pingouin salé était un morceau de roi. Les tempêtes devenaient si continuelles, si furieuses, que ces hommes, exténués par les fatigues, les privations, et déjà trop diminués en nombre pour suffire à la manœuvre, se voyaient tous au moment de succomber. Dans cette affreuse situation, le serment que prêtèrent solennellement les officiers pour raffermir leur courage, nous paraît sublime dans sa simplicité. — « Nous jurons, dirent-ils, que ni « périls, ni souffrances, ni craintes, ne nous feront rien « entreprendre contre l'honneur, contre l'intérêt de la « patrie et de notre présent voyage. Nous jurons de ne « rien négliger pour établir la puissance néerlandaise « dans les pays qui fournissent au roi d'Espagne tous « ces trésors avec lesquels il nous fait depuis longtemps « une injuste guerre. »

Près du Cap-Horn, les cinq vaisseaux furent dispersés. Mais tous demeurèrent fidèles à leur serment. Sébald De Weert, l'un des commandants, manquait de vivres, malgré l'effroyable mortalité qui régnait parmi ses matelots. Il avait perdu son second et son charpentier. Les chaloupes étaient hors de service, les mâts brisés, les voiles déchirées, et pourtant l'intrépide capitaine voulut continuer de faire route avec l'escadre. Les vents lui opposaient des obstacles invincibles. L'équipage éclatait en murmures et demandait l'ordre du retour.

Digitized by

En vain De Weert invoquait le serment prêté, la honte qu'il y aurait à abandonner le vaisseau-amiral en plein été, après avoir supporté tant de maux pour le suivre pendant tout l'hiver. Toutes ses raisons demeuraient impuissantes : la constance des matelots était à bout. — « Allez donc! leur cria-t-il dans un gé- « néreux délire. Je ne puis vous empêcher de retourner « lâchement au pays avant d'avoir achevé le voyage; « mais au moins débarquez-moi sur quelque rivage dé- « sert, et que j'y meure en homme d'honneur, plutôt « que de reparaître infâme devant mes concitoyens. »

Ce noble fanatisme ranima le courage des marins. Cependant il fallut céder; mais ce ne fut qu'après avoir épuisé ses dernières ressources et supporté le comble de la misère, que Sébald De Weert repassa le détroit. De cent cinq hommes qu'il avait à son départ, il n'en ramena que trente-six.

Ce navire fut le seul qui put regagner la Hollande. Le vaisseau-amiral s'égara dans les îles Moluques et fut pris par les Portugais. Un troisième tomba au pouvoir des Espagnols à Valparaiso. Quant aux deux derniers, l'un se réfugia dans le port de Batavia, l'autre arriva dans l'archipel japonais, tout désemparé et avec un équipage que les malheurs inouïs de la traversée avaient réduit à un très-petit nombre de matelots. Tous deux avaient été tellement maltraités qu'ils durent rester aux Indes.

Cette désastreuse expédition ne valut pas seulement

Digitized by Google

à la Hollande son établissement au Japon. Elle dota encore la géographie d'une acquisition assez importante, celle du *Gerritsland*, aujourd'hui nommé le Nouveau-Shetland du Sud, par une destinée commune à tant d'autres pays lointains qui, découverts par les Hollandais et depuis occupés ou conquis par les Anglais, se sont vu dépouiller de leurs noms primitifs et véritables pour en recevoir d'autres de façon britannique.

A bord du navire hollandais que les hasards de la mer avaient ainsi conduit et presque jeté sur les côtes du Japon, se trouvait un Anglais nommé William Adams. Il y servait en qualité de second. Adams ne tarda pas à se séparer de ses compagnons de voyage et se mit à agir pour son propre compte, ou plutôt pour le compte de l'Angleterre. Nous dirons en son lieu ce qu'il en advint.

Des Hollandais venus dans cet archipel avec Adams, les uns moururent de leurs fatigues peu de temps après leur arrivée, les autres purent bientôt retourner à Batavia. Deux d'entre eux cependant, le capitaine Kwækernæck et le scribe Zandvoort, furent retenus dans le pays pendant trois années. Au bout de ce temps, le gouvernement, à la sollicitation de l'Anglais et du seigneur de l'île de Firato qui les avait pris en amitié, leur permit de partir. Ils s'embarquèrent sur un vaisseau japonais. Après toutes sortes d'aventures, ils rencontrèrent à Johor, en Chine, l'amiral Matelief, de leur nation, qui les ramena dans les possessions bataves.

Digitized by Google

Zandvoort retourna au Japon en 1607. Il paraît qu'il y établit des relations commerciales entre ce pays et les Provinces-Unies; car, en 1609, deux vaisseaux de guerre hollandais débarquèrent à Firato des envoyés, qui furent suivis, deux ans plus tard, d'une autre ambassade. La république batave parvint de la sorte à conclure un traité qui lui ouvrit le commerce tant convoité de ces belles îles.

Un nuage passager troubla vers cette époque la bonne intelligence qui existait entre les deux nations. Comme aucune loi ne défendait alors aux habitants du Japon de trafiquer avec les pays étrangers, ils profitaient de cette liberté pour faire des excursions dans la mer de Chine et dans celles des Indes. — Leur commerce y avait déjà pris une certaine extension, et ils faisaient de fréquents voyages à Batavia. Les navires dont ils se servaient pour ces expéditions se rapprochaient des nôtres par la forme et l'organisation. Trois mâts, un beaupré et un gouvernail leur donnaient une tournure presque européenne. Si ce n'étaient la voilure et les agrès, pareils encore à ceux des jonques chinoises, on aurait pu les croire sortis des chantiers de Cascaës ou d'Amsterdam.

Mais depuis la clôture de l'empire, il est défendu, sous les peines les plus sévères, de s'écarter, dans la construction des navires, de l'ancien modèle japonais et de leur faire dépasser un certain calibre. On ne veut pas que les marins du pays puissent s'éloigner

Digitized by Google

des côtes, à l'exception de ceux que le gouvernement envoie dans les pays dépendants et tributaires du Japon qui tous en sont fort rapprochés.

Un de ces vaisseaux marchands du temps de la liberté commerciale était donc arrivé à l'île de Formose, qui alors se trouvait encore au pouvoir de la compagnie batave. Le gouverneur, Peter Nuits, traita les Japonais d'une manière qui blessa vivement leur susceptibilité. Les auteurs hollandais ne disent point quels furent précisément ses procédés à leur égard. Il avait probablement à exercer des représailles pour quelque injustice faite à ses compatriotes au Japon. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que les marins japonais se crurent sous le coup d'un affront sanglant, fait non-seulement à eux-mêmes, mais au prince-gouverneur de la province qu'ils habitaient.

Aussitôt de retour, ils s'en plaignirent amèrement à ce seigneur. Le prince partagea leur ressentiment.—« Mais « comment puis-je faire, dit-il à ceux qui l'entouraient, « pour punir l'injure que nous ont faite ces *Nanban*, « ces barbares du Midi (1)? Vous le savez, mon cré- « dit auprès de l'empereur n'est pas assez grand pour « l'engager dans une guerre contre la Hollande au « sujet d'une offense qu'il ne ressentira pas aussi pro- « fondément que vous et moi. Puis-je attaquer les Hol- « landais avec mes seules forces? Je n'ai pour cela ni

(1) Nous avons dit que les Japonais appellent ainsi les Européens, parce que c'est par le midi qu'ils arrivent chez eux.

Digitized by Google

« assez de troupes disponibles, ni assez de vais-
« seaux.

« N'importe, seigneur, lui répondit un jeune officier
« de sa garde ; il faut que votre honneur et votre répu-
« tation soient vengés. Accordez-nous-en la permis-
« sion, ou sinon nous ne voulons plus désormais vous
« servir. Il n'y a que le sang de l'offenseur qui peut la-
« ver cette insulte. Dites un mot, et nous irons trancher
« la tête criminelle, ou bien nous vous amènerons le
« gouverneur vivant pour qu'il soit fait de lui suivant
« votre volonté et suivant ce qu'il mérite. Sept d'entre
« nous suffisent pour cette entreprise. Ni les dangers
« du voyage, ni la force du château, ni le nombre des
« gardes, ne sauraient nous empêcher de l'exécuter. »

Le prince consentit, quoiqu'un peu malgré lui, à cet audacieux projet, et les officiers, au nombre de sept, qui l'avaient conçu, montrèrent dans son exécution autant de prudence que de bravoure. Arrivés à Formose, ils demandent une audience à Peter Nuits. Elle leur est accordée. Du moment où ils sont en sa présence, ils mettent tous à la fois l'épée à la main, s'emparent de sa personne et l'entraînent à bord de leur vaisseau, au milieu de ses gardes et de ses domestiques. Personne n'osa faire un mouvement pour le défendre ou pour l'arracher des mains de ces jeunes gens déterminés, qui ménaçaient de poignarder le gouverneur, si quelqu'un s'avisait de vouloir leur faire obstacle. Sortis du port sans encombre, ils emmenèrent le prisonnier dans leur

Digitized by Google

pays. Plus tard, l'affaire s'arrangea par la voie des négociations, et les deux partis se firent des excuses réciproques.

Peu de temps après, les Hollandais subirent un autre échec. La conduite impolitique de l'ambassade espagnole de 1611 réagit défavorablement, dans le premier moment, sur les affaires de la Compagnie batave elle-même. MM. Spex et Segertszoon, qui la représentaient, furent d'abord reçus à Sourounga avec beaucoup de crainte et de difficulté; car la parité du costume, des manières et la commune qualité d'Européens faisaient retomber sur les Hollandais une partie de la défaveur que l'arrogance et la soif de conquêtes trop évidente des Castillans leur avaient attirée. Néanmoins, lorsque la cour se fut assurée qu'une trêve de douze ans venait d'être conclue entre les deux États; que les Provinces-Unies pouvaient désormais être considérées comme un pays tout à la fois indépendant et ennemi de l'Espagne, et que leurs habitants étaient d'un caractère franc et pacifique, le gouvernement japonais n'hésita pas à leur rendre sa confiance.

La principale question pour les Hollandais, c'était d'avoir un comptoir au Japon, afin de pouvoir loger les navires et les marchandises qu'ils commençaient à y envoyer tous les ans. On leur donna une petite île, nommée Firando, ou plus exactement Firato, non loin de la ville et du château de ce nom. Le seigneur de Firato avait fait aux premiers Hollandais l'accueil le plus

Digitized by Google

bienveillant. Cette hospitalité devint une tradition dans sa famille.

La situation de l'île était des plus heureuses. Elle se trouvait au nord-est de la grande île de Kiousiou, à moitié route entre Nagasaki, le port du Japon le plus rapproché de la Chine et des Indes, et la ville d'Oosaka, centre d'un commerce immense; deux localités entre lesquelles le cabotage établit des rapports multipliés. La grande liberté qu'accordait aux étrangers le gouvernement doux et paternel des princes de Firato, était un autre avantage qui attirait souvent dans leur capitale les négociants portugais et chinois. L'entrée de l'île était rendue dangereuse par un banc de sable, du moins pour les grands vaisseaux; mais le port était excellent.

« Dans toute cette baie, dit Hagenær, estimable his-
« torien hollandais de l'époque, les navires n'ont à
« craindre ni les courants, ni les vents, ni la houle, ni
« le typhon et les ouragans qui désolent si fréquemment
« ces rivages. — La nouvelle prospérité du village de
« Firato, poursuit-il, profite au prince. Il prélève un
« fort impôt foncier sur les belles constructions qu'on
« y voit s'élever chaque jour. Actuellement, une seule des
« trente-six rues lui rapporte plus que ne faisait tout le
« village avant que les Hollandais y fussent établis. »

La réception faite aux nouveaux venus était d'autant plus favorable qu'on les savait ennemis jurés des Portugais et des Espagnols, dont le gouvernement japonais avait tant à se plaindre. Il est certain qu'ils l'éclairèrent

Digitized by Google

sur la politique de ces peuples contre lesquels eux-mêmes défendaient avec beaucoup de peine leur liberté religieuse et nationale, après avoir souffert de leur part la plus horrible oppression. Les négociants de la péninsule ibérienne, de leur côté, ne négligèrent rien pour traverser le commerce naissant des Provinces-Unies et pour conserver le monopole qu'ils avaient précédemment acquis. Dans ce dessein, ils se servirent du crédit dont ils jouissaient encore auprès de plusieurs seigneurs du Japon. Mais tous leurs efforts demeurèrent impuissants. Leurs adversaires, déjà, s'étaient concilié l'estime générale.

L'empereur Iyéyas avait accordé aux Hollandais, en 1611, la liberté de faire le commerce dans toute l'étendue de ses États. Tous les décrets des monarques japonais ne sont pas rendus en la même forme et n'ont point, par conséquent, la même portée. Celui-ci était un *Gosiouroum*, c'est-à-dire qu'il avait la plus haute qualité de toutes, celle de Lettres-Patentes, contre-signées par tous les Conseillers-d'État et revêtues du Grand-Sceau Impérial, couleur de cinabre.

Cet acte solennel donnait à la Compagnie batave des Indes le droit d'apporter et de vendre toutes ses marchandises, sans aucune restriction, d'un bout à l'autre de l'empire. Il était accompagné d'une lettre de recommandation à tous les sujets d'Iyéyas, par laquelle on les priait de protéger et d'assister les Hollandais autant qu'il serait en leur pouvoir, dans toute entreprise autorisée

Digitized by Google

par les lois. Ces pièces, conçues en termes très-formels et très-énergiques, étaient d'ailleurs écrites en grands caractères, ce qui les rendait encore plus avantageuses pour la nation qui en avait le bénéfice.

Mais au décès d'Iyéyas, la Compagnie, ordinairement si prudente, commit une faute grave. Elle crut devoir demander à la cour de Yédo le renouvellement de son privilége. Une telle démarche était entièrement contraire à la coutume des Japonais, pour qui les lois et les engagements de leurs ancêtres sont inviolables. Il fut bien fait droit à cette demande, et l'on accorda de nouveau le privilége dans les mêmes termes. Seulement, les caractères, cette fois, étaient beaucoup moins forts.

Le commerce de la Compagnie ne tarda pas à se ressentir de ce changement léger en apparence. Il éprouva bientôt une diminution dont les ambassades à Yédo sont le thermomètre. Les premiers envoyés, Caron, Hagenær, Frisius, traversaient l'empire chargés de riches présents, dans tout l'appareil de la grandeur, pour se rendre à la résidence d'un prince dont la faveur était briguée par les premiers peuples marins de l'Europe. Le luxe et la magnificence de leur cortége dépassaient tout ce qu'on pourrait imaginer. Plus tard, la munificence de la Compagnie déclina proportionnellement à la réduction qu'opéraient dans ses profits les entraves mises à son négoce par le gouvernement impérial. A la fin, les représentants de cette puissante société, dont

Digitized by Google

les forces navales tenaient tête à celles réunies de la France et de l'Angleterre, en vinrent à faire le voyage de Yédo dans la tenue d'humbles solliciteurs, surveillés comme des prisonniers d'État.

Cependant les Hollandais ne reculaient devant aucun sacrifice pour recueillir l'héritage des nations catholiques. Rien ne fut épargné, ni soins, ni dépenses; car il s'agissait de regagner les bonnes grâces de l'empereur, de qui dépendait tout le bon ou le mauvais succès de leurs tentatives. Ils firent l'impossible afin de se concilier la faveur des Conseillers-d'État, du prince de Firato et de plusieurs autres seigneurs dont le crédit à la cour pouvait ou les servir ou leur porter préjudice.

On acheta dans tout l'univers les objets les plus précieux pour en faire des présents. Plusieurs fois les animaux les plus rares furent apportés du fond de l'Europe, de la Perse et des Indes. L'étrange fantaisie des courtisans les portait souvent à demander des êtres bizarres, complétement inconnus parmi nous, peut-être même imaginaires. Ils mettaient beaucoup de ténacité dans leurs exigences, définissaient minutieusement la couleur, la figure et les mœurs de ces introuvables productions de la nature, et en donnaient même le dessin aux Hollandais, tant ils tenaient à les leur faire découvrir. Et la Compagnie des Indes attachait une si grande importance au commerce du Japon, qu'elle conjurait ses agents de prendre patience et de satisfaire, autant que possible, aux désirs des Japonais,

Digitized by Google

quelque déraisonnables ou capricieux qu'ils pussent être.

A cette extrême complaisance, la factorerie batave joignait une non moins grande docilité. En 1638, le directeur, M. Caron, reçut, à sa vive surprise, l'ordre de faire démolir des comptoirs et des magasins que l'on achevait à peine de construire dans l'île de Firato. Il ne devait pas en rester pierre sur pierre, et, pour cette œuvre de destruction, l'empereur ne donnait qu'un jour. Quelle était la raison de cette résolution imprévue? M. Caron, s'écartant un peu des règles de la prudence, avait fait bâtir un superbe édifice en pierres de taille, de plus belle apparence que les bâtiments du pays. Sur le rapport, peut-être malveillant, qui en fut fait à l'empereur, ce prince, dont l'esprit était encore tout rempli des attentats qu'il reprochait aux Portugais, s'imagina que les Hollandais, à leur tour, pouvaient bien nourrir des projets de conquête, et que, sous prétexte de commerce, ils avaient élevé dans ses États un château fort. Une enquête fut ordonnée.

Un commissaire impérial examina l'édifice, et remarqua sur le pignon le millésime 1638. — « Que signifie cette inscription? » demanda le magistrat d'un air de défiance. — « C'est la date de la construction, » lui fut-il répondu. En effet, l'architecte n'avait fait que suivre un usage qui existe encore en Hollande.

Mais on voulut aller plus avant. On se fit expliquer comment se comptaient ces sortes de dates; et l'on ap-

Digitized by Google

prit que le chiffre suspect avait son point de départ dans l'ère chrétienne, dans la naissance du fondateur de cette religion au nom de laquelle les Portugais venaient d'ensanglanter l'empire, d'en compromettre le repos et même l'existence. Là-dessus, nouveau rapport au souverain, qui, cette fois, transporté de colère, n'hésita plus à rendre le décret impitoyable dont les paisibles facteurs de Firato furent si justement étonnés.

Il n'y avait pas à réfléchir. Le directeur fit commencer et terminer la démolition le jour même, sans se permettre la moindre observation. Bien lui en prit; car, ainsi qu'il en fut informé plus tard, l'ordre avait été donné de mettre à mort tous les Hollandais s'ils apportaient le moindre retard à l'exécution de la décision impériale. Cette recommandation, du reste, était superflue. D'après les lois ordinaires du pays, toute contravention, même involontaire, aux commandements de l'empereur est considérée comme un crime entraînant le dernier supplice.

La soumission des Hollandais fut cependant accompagnée de dignité, quoi qu'en aient pu dire des concurrents jaloux de leurs succès. Elle consolida leur établissement dans l'empire et fut cause qu'on fit une exception, en leur faveur, à la mesure prise par la cour d'en exclure tous les Européens.

Les Portugais et les Espagnols de Manille, furieux de l'exil dont ils étaient frappés, cherchèrent à entraîner les Hollandais dans leur chute. Ils insinuèrent à des

Digitized by Google

personnes approchant l'empereur que leurs rivaux ne seraient pas sincèrement fidèles à un monarque étranger regardé par eux comme païen, tandis que ces mêmes Hollandais sacrifiaient à un intérêt mondain des nations avec lesquelles ils s'accordaient sur les points essentiels de leur foi.

L'argument était spécieux, mais au fond, sophistique, et ne pouvait pas faire grande impression sur une cour aussi sage et aussi éclairée que celle du Japon. En effet, comme je le ferai voir plus loin, la persécution des catholiques avait déjà commencé dans ce pays, à l'époque où les Hollandais y débarquèrent pour la première fois.

J'ignore quelles raisons ils auront alléguées pour se justifier d'avoir été les adversaires d'autres peuples chrétiens comme eux. Mais ils pouvaient dire au gouvernement japonais : « Ces nations chrétiennes qui invoquent contre nous la conformité de religion, ont « été les premières à nous attaquer lorsque nous les « avons trouvées établies avant nous dans vos États. On « a malheureusement vu de tout temps des peuples unis « par la même foi se faire la guerre. Vous-même avez « porté les armes contre la Chine et la Corée, d'où « vous avez reçu votre religion, vos arts, vos sciences « et même une partie de votre population.

« D'ailleurs, si nous convenons avec les Portugais, « *en théorie*, sur les points fondamentaux de notre « croyance, notre pratique et l'esprit qui nous anime « sont diamétralement opposés aux leurs. Est-ce bien

Digitized by Google

« réellement le christianisme que nous combattons en « eux? Peut-on donner le nom de chrétiens à cette par- « tie du moins de la nation portugaise que l'on voit dans « les Indes au seizième siècle? Des hommes perfides, « cruels, vindicatifs, orgueilleux, cupides, adonnés à « tous les vices, souillés de tous les crimes; de tels « hommes n'ont pas de religion.

« Ils ne connaissent, de la doctrine sublime de « Jésus-Christ, que des formules dogmatiques et des « cérémonies tout extérieures; mais ils n'en suivent pas « la morale et n'en comprennent point le génie. Nous, « au contraire, nous sommes probes dans nos transac- « tions, pacifiques et justes dans les rapports de la vie « privée; obéissants à vos lois, irréprochables dans toute « notre conduite.

« La conformité de religion entre nos rivaux et « nous, dès lors, n'est que nominale et purement illu- « soire. Nous défendons contre eux, en Europe et ail- « leurs, notre nationalité violée, notre liberté de con- « science opprimée; et si c'est un douloureux spectacle « de voir s'entre-détruire des hommes qui reconnaissent « le même Dieu, considérez que, même au Japon, les « Espagnols et les Portugais ont été les agresseurs. »

Les Hollandais auraient encore pu ajouter que, depuis longtemps, en Europe, et pour des raisons moins légitimes, on avait vu des chrétiens, et des chrétiens de la même Église, se prévaloir les uns contre les autres de l'appui que leur prêtaient des nations mahométanes et

païennes. François Iᵉʳ, par exemple, n'avait-il pas fait cause commune avec Soliman contre Charles-Quint? Quel scandale! Quoi! le roi très-chrétien appelant les infidèles à combattre avec lui le roi très-catholique et le chef du Saint-Empire romain! Plus tard n'en a-t-il pas été de même? Quand Richelieu et Mazarin soutenaient les protestants d'Allemagne contre l'Empereur, l'un par des secours d'argent, l'autre à force ouverte, leur caractère de princes de l'Église catholique ne dut-il pas céder devant l'intérêt du pays?

Depuis les guerres de religion, n'a-t-on pas vu, dans le monde entier, en Asie, en Afrique, en Amérique, des chrétiens, réciproquement dissidents ou non, s'allier avec des nations païennes pour se faire la guerre entre eux? L'histoire des trois derniers siècles n'est-elle pas remplie de ces scènes déplorables, mais qui néanmoins étaient inévitables dans l'état où se trouvait la chrétienté?

En 1641, la cour de Yédo voulut concentrer tout le commerce étranger dans la ville de Nagasaki, administrée par un gouverneur impérial dont elle se croyait plus sûre que du prince de Firato; car ce seigneur, comme Grand-Vassal, ne laissait pas de jouir d'une certaine indépendance. On transféra donc les Hollandais dans cette île de Detsima, que l'on avait fait *construire* pour les Portugais, peu de temps avant leur expulsion, afin de pouvoir mieux les surveiller. Detsima se trouve dans le port de Nagasaki, en face de la ville, où les

Digitized by Google

Chinois ont aussi leur factorerie. De la sorte, les deux seules nations reçues dans l'Empire sont réunies sous la garde d'un fonctionnaire absolument soumis au Siogoun, et ne relevant que de lui. Les négociants des Pays-Bas eurent souvent à regretter le protectorat d'un prince plein de bonté, auquel succéda une autorité beaucoup plus sévère et plus ombrageuse à leur égard.

Digitized by

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

LES HOLLANDAIS A DETSIMA.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

LES HOLLANDAIS A DETSIMA.

La résidence actuellement assignée aux Hollandais au Japon est une véritable prison. Comment appeler d'un autre nom une demeure dont ils ne peuvent franchir les étroites limites, placées au milieu de la mer?

Leur comptoir et leurs habitations sont rassemblés à Detsima. Pour élever cette île artificielle, on a choisi des régions où la mer est semée de rochers et de bancs de sable. Les fondements ont deux toises de hauteur. Ils sont en pierres de taille. Le niveau s'élève à une demi-toise au-dessus des marées hautes. La surface de l'île est de 624 pieds de longueur sur 216 de largeur. Sa forme est celle de l'éventail japonais.

Digitized by Google

D'où vient cette configuration bizarre? On aurait peine à le deviner. Lorsque l'empereur Iyémits eut donné l'ordre de construire Detsima pour les Portugais, on lui demanda quelle forme il fallait y donner. L'autocrate, pour toute réponse, tendit son éventail aux architectes.

L'éventail joue un rôle important dans la vie publique et privée des Japonais. Il fait partie du costume des deux sexes. On le voit dans la main du soldat comme dans celle du moine. Quand un grand seigneur fait l'aumône à un pauvre, il met la pièce de monnaie sur son éventail. On salue à coups d'éventail, au Japon, comme en Europe à coups de chapeau. Le professeur donne cet objet en guise de prix à ses élèves. Pour annoncer à un criminel de haut rang qu'il est condamné à mort, on lui présente un éventail sur un riche plateau. Il se met à genoux, tend les bras vers ce don funeste, incline la tête, et l'exécuteur, qui s'est tenu prêt, s'avance et la lui tranche au même instant.

Les habitants de Detsima ont peu de communications avec la ville. Il faut une autorisation expresse du gouverneur pour qu'ils puissent franchir le petit pont de pierre qui les unit à Nagasaki, et dont une garde sans cesse renouvelée leur défend le passage.

Au côté septentrional de l'île sont deux grosses portes, qu'on nomme *les portes de l'Eau*. On ne les ouvre jamais que pour charger et décharger les vaisseaux, et encore est-ce en présence d'un nombre déterminé

Digitized by Google

de commissaires nommés par le gouverneur. L'île est partout entourée de planches de sapin couvertes d'un petit toit, au-dessus duquel est planté un double rang de piques, dans le genre de nos chevaux de Frise.

Tout cet ouvrage serait incapable de résistance en cas d'attaque. A quelques pas autour de Detsima sont plantés treize poteaux fort élevés. Sur chacun d'eux est écrit en grands caractères japonais un ordre du gouverneur défendant aux habitants, sous des peines sévères, de dépasser les poteaux et d'approcher de la factorerie.

Devant le pont, du côté de la ville, il existe une construction en pierres de taille sur laquelle sont affichés les ordonnances et édits de l'empereur, ainsi que les ordres particuliers de l'autorité locale. Sur deux autres cadres sont placés deux ordres distincts, l'un concernant la garde, et l'autre s'adressant aux *officiers de la rue de Detsima*. En outre, l'Ottona ou *Premier de la rue*, pour montrer sa vigilance et le pouvoir dont il est revêtu, surtout dans le temps de la vente des marchandises, en fait afficher un autre de son chef à l'entrée de l'île, de chaque côté du pont. Cet ordre contient à peu près les mêmes prescriptions que ceux du gouverneur.

La rue qui coupe l'île dans sa longueur entière est bordée de maisons sans solution de continuité. Elles ont été bâties aux frais de quelques habitants de Nagasaki, dont les héritiers, en vertu du contrat primitif, perçoivent une rente annuelle qui excède de beaucoup le ca-

Digitized by Google

pital de la valeur réelle de ces propriétés. Toutes ces maisons sont construites en bois, la plupart en sapin, fort chétives d'ailleurs et peu confortables. Elles ont deux étages. Le premier sert de magasin, et le second d'appartement.

Les Hollandais sont obligés de les meubler à leurs frais, d'y mettre du papier de couleur, selon la coutume du pays, de se pourvoir de nattes pour couvrir le plancher, de portes et de serrures, s'ils veulent voir leurs meubles et leurs vêtements en sûreté. Les autres bâtiments de l'île consistent en trois corps de garde, un à chaque angle, et le dernier au milieu. Dans un lieu exprès, l'on tient enfermés tous les instruments nécessaires pour éteindre le feu en cas d'incendie, et, comme la mer est quelquefois très-basse, de petits puits ont été creusés pour en tirer l'eau. Ils sont couverts de planches clouées, mais on peut facilement les découvrir.

L'eau dont on se sert à Detsima pour la cuisine et les autres usages domestiques vient de la rivière qui traverse la ville de Nagasaki. Elle est amenée dans un réservoir par des tuyaux de bambou. Cet approvisionnement est un article qui se paie à part. La Compagnie des Indes a fait bâtir à ses dépens, derrière la Grande Rue, une maison de vente et deux magasins incombustibles. Ceux dont nous avons parlé, et qui forment le premier étage des maisons, exposés à la pluie, au feu, ne sont guère non plus à l'abri des voleurs.

Digitized by Google

Une habitation pour les subdélégués du gouvernement; une autre pour les interprètes dont ils ne se servent que dans le temps des ventes; une cuisine, des offices, un lavoir, un jardin de plaisance, quelques jardins particuliers et des cabinets de bains, telles sont les principales constructions de ce petit faubourg. L'*Ottona* y possède aussi une maison avec jardin particulier. Une place est restée vide, et l'on y élève des boutiques pour tout le temps que les navires hollandais séjournent dans le port. Plus loin se trouve un lieu réservé pour tous les ustensiles et outils d'emballage. Enfin, Detsima possède un jardin botanique renfermant un millier ou deux de plantes rares.

Voilà de quoi se compose la factorerie dans laquelle les Hollandais ont été confinés par les Japonais, et dont ils doivent se contenter. Lorsque leurs navires ont jeté l'ancre, ce qui arrive une fois par an, et lorsqu'ils ont été minutieusement visités par les officiers du port, qui dressent une liste très-exacte de toutes les marchandises, on accorde aux équipages la liberté de descendre à terre. Ils y restent tout le temps que les vaisseaux sont à Nagasaki, et ce séjour dure ordinairement deux ou trois mois. Après leur départ, le directeur du comptoir hollandais demeure dans l'île avec six ou sept employés. Autrefois, le commerce de ses compatriotes étant plus considérable et plus libre, il en restait rarement moins de vingt.

On comprend que les Japonais, tout ombrageux

Digitized by Google

qu'ils sont, ne peuvent avoir aucune inquiétude au sujet d'un si petit nombre d'hommes, auxquels, d'ailleurs, ils ont enlevé leurs armes et leurs munitions. C'est là le premier soin qu'ils prennent à l'arrivée des navires.

Pour empêcher la contrebande, les autorités ne se contentent pas de faire un inventaire de toutes les cargaisons. Elles les enferment sous clef dans des magasins auxquels on met les scellés. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que même les draps et les autres étoffes que les Hollandais apportent pour leur propre usage doivent être donnés en garde à l'Ottona, jusqu'à ce qu'un tailleur japonais, à qui l'on a fait prêter serment, en ait coupé autant qu'il en faut à chacun d'eux pour un habillement complet.

Ces étrangers, d'ailleurs, s'abstiennent de tout ce qui pourrait avoir la moindre apparence d'une propagande religieuse. Malgré cette réserve, on entretient auprès d'eux un nombre si considérable de gardes et de surveillants assermentés de toute espèce, qu'il semblerait que ces paisibles négociants sont les plus grands malfaiteurs du monde. Aussi la classe ignorante les considère-t-elle comme des otages de guerre.

Du fond de leur retraite forcée, les Hollandais contemplent la belle ville de Nagasaki, arrosée par trois grandes rivières, l'un des meilleurs ports de l'univers, et qui serait bientôt un des plus importants sous la domination des Européens ou sous le régime de la liberté commerciale. Nagasaki, située dans l'endroit où la baie

Digitized by Google

a le plus de largeur, s'élève en amphithéâtre derrière des montagnes escarpées, mais de hauteur moyenne et toutes couvertes jusqu'au sommet d'une fraîche et riante verdure. Cette agréable perspective est couronnée par des pagodes dont l'architecture et l'ornementation bizarre ne sont pas dénuées de grâce. On en voit sur toutes les collines. Elles sont environnées de terrasses et de jardins. Plus haut encore et parmi ces temples s'élancent dans l'air une foule de monuments funèbres d'un style triste et noblement sévère ; car la sage habitude d'ensevelir les morts en dehors des villes, qui est si récente chez nous, existe au Japon depuis des centaines d'années. Enfin, l'aspect lointain des rizières fertiles, verdoyantes, admirablement cultivées, encadre dignement ce tableau.

Digitized by

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

DIFFÉRENTES GARDES INSTITUÉES POUR LA SURVEILLANCE DES ÉTRANGERS.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

DIFFÉRENTES GARDES INSTITUÉES POUR LA SURVEILLANCE DES ÉTRANGERS.

La première de ces gardes est celle de la *Porte* qui défend l'entrée de la ville aux Hollandais et aux Chinois. En temps ordinaire, elle se compose de cinq soldats. Lors de la vente, il y en a dix au moins, sans compter les domestiques. Ces militaires tiennent un journal de garde où l'un d'eux inscrit tout ce qui se passe d'heure en heure, les noms des personnes et jusqu'à la désignation des moindres objets qui entrent dans l'île ou qui en sortent. Le gouverneur de Nagasaki se fait apporter ce journal au moins une fois par mois.

On ne doit rien laisser passer sans un ordre exprès de ce fonctionnaire ou de l'Ottona, excepté les marchandises

Digitized by Google

non défendues et les objets de nécessité qui, cependant, ne peuvent parvenir aux Hollandais que par l'entremise d'employés spécialement délégués à cet effet. Trois rechercheurs assermentés veillent à la stricte exécution de cette loi.

Il y a quelques années, quand les navires hollandais étaient arrivés en rade, un bateau se détachait du rivage, et le capitaine s'empressait de revêtir un habit de soie bleue, très-ample, enrichi de larges galons d'argent. Il cachait par-dessous un gros coussin. Ce costume, dans son ensemble, ne ressemblait pas mal à celui qu'on portait du temps de Louis XIV. Le capitaine hollandais aurait presque pu poser pour un portrait de Ruyter; mais il venait jouer un rôle moins noble que celui de l'illustre amiral. S'il en conservait l'habillement, c'était afin de glisser, sous ces amples vêtements, des marchandises de contrebande; car il partageait avec le directeur de Detsima, le privilége d'être exempt de la visite personnelle. On voyait ordinairement le capitaine faire, ainsi vêtu, trois voyages par jour du vaisseau à la factorerie, toujours si pesamment chargé qu'il lui fallait deux matelots pour le soutenir. Il ne faisait pas seulement la contrebande pour lui-même, mais encore pour le compte des autres officiers, et les choses se passaient ainsi de temps immémorial.

Mais vers ces derniers temps, le gouvernement japonais se douta des infractions faites à sa loi douanière. En ayant reçu à la fin des indices certains, il ordonna

Digitized by Google

que nul désormais ne serait soustrait à la sévérité des recherches. Néanmoins on ne fouilla pas le capitaine. On lui enjoignit de s'habiller comme tous ses compatriotes et de quitter cet habit d'ordonnance devenu trop suspect.

Le plus étonné, ce fut le bon peuple de Nagasaki, lequel, jugeant d'après ce qu'il voyait depuis tant d'années, s'était imaginé que les commandants hollandais étaient tous d'une corpulence extraordinaire. Il ne pouvait comprendre comment ces messieurs avaient tout à coup perdu leur grand embonpoint.

Sur les murs du corps de garde, on voit des fers et des cordes pour attacher les criminels, de gros bâtons pour les frapper, et un instrument singulier dont on se sert pour prendre les voleurs ainsi que les déserteurs, et que l'on porte ordinairement aux exécutions publiques.

La Deuxième Garde, que nous appellerions la patrouille, est composée de six des plus pauvres habitants de Nagasaki. Ils ont leurs guérites dans l'île. Toute la nuit, les Hollandais peuvent les entendre s'accoster et marquer les heures, non avec des crécelles comme on l'a dit et comme font les *nachtwachten* de Hollande, mais avec deux rouleaux de bois qu'ils frappent l'un contre l'autre. Ces braves gens ont pour mission de guetter les voleurs, les incendies, en un mot, de veiller à la sûreté publique pendant le temps du sommeil. Ils sont relevés tous les mois, et chaque rue de Nagasaki fournit son contingent.

Digitized by Google

Pendant le temps de la vente des marchandises hollandaises, l'Ottona de Detsima fait la ronde lui-même, car il est responsable de tout ce qui peut arriver. On porte derrière lui un bâton au bout duquel est une lanterne, et qui est garni d'anneaux de fer que l'on secoue pour faire du bruit. C'est la marque de son autorité. A cette époque de l'année, une autre garde particulière, composée de cet officier, de ses commis, des propriétaires de maisons, des employés de la trésorerie hollandaise et des cuisiniers, parcourt Detsima à toute heure de la nuit pour prévenir les accidents qui peuvent être causés par le feu.

Elle frappe à toutes portes, recommandant aux habitants de prendre leurs précautions à cet égard, et s'informant s'il n'y a pas quelque Japonais caché. Les Hollandais ne sont pas sans inquiétude sur ce grand nombre de personnes qui s'occupent de leur sûreté. Aussi font-ils de leur chef une autre patrouille pour s'assurer qu'ils ne seront pas volés par leurs gardiens.

Nous devons mentionner encore quelques autres gardes destinées à la surveillance générale de tous les étrangers. La principale est la Grande-Garde-Impériale, entretenue moitié par le siogoun, moitié par les princes-gouverneurs des deux provinces les plus voisines de Nagasaki, lesquels en ont la charge alternativement chaque année. Ce corps n'est point sous les ordres du gouverneur. Son rayon d'inspection s'étend à trois quarts de lieue autour de la ville. Il comprend deux collines situées l'une à droite, l'autre à gauche, qui n'ont ni murs,

Digitized by Google

ni fossés, ni même de canons pour leur défense. A l'arrivée et au départ des vaisseaux européens, on les tapisse de drap rouge. C'est un acte de civilité auquel ces navires répondent par des salves d'artillerie.

Sur chacune de ces hauteurs, il y a ordinairement sept cents hommes de faction, et quand la garnison est complète, elle va jusqu'à mille. Tous ces soldats se logent dans des cabanes de bois. Ils ont la vue sur tout le port, et des embarcations pour transporter des hommes là où leur présence serait nécessaire.

Nous avons déjà parlé des officiers du port. Ils sont préposés au Founaban, la Garde-des-Vaisseaux, qui fonctionne dans la baie pendant la nuit, et principalement autour de l'île. Elle se compose de dix-huit soldats ayant à leur service des bateaux de garde et des rameurs. Dès qu'un navire étranger entre dans le hâvre, deux de ces bateaux, commandés par un officier, se rangent sur chaque flanc du bâtiment. Ils sont relevés, de deux en deux heures, par deux autres bateaux, et cette faction continue tant que le vaisseau reste à Nagasaki.

A son départ, le Founaban l'accompagne jusqu'en pleine mer. Cette garde maritime est entretenue aux dépens des rues situées du côté du port, et ce sont elles qui doivent fournir les rameurs. Mais, comme les habitants auraient pu se plaindre d'être plus imposés que ceux des autres quartiers, on a mis une contribution de même nature à la charge de la ville haute, qui est obligée,

Digitized by Google

en conséquence, d'envoyer tous les jours six hommes au moins à la cour du gouverneur.

Une autre Garde Maritime est chargée, plus spécialement que la première, d'escorter les vaisseaux en mer autant que cela paraît nécessaire pour leur ôter toute raison et tout prétexte de revenir. Dans le même dessein, mais surtout pour empêcher les Chinois de décharger leurs jonques ailleurs qu'à Nagasaki, et pour découvrir les contrebandiers auxquels on fait une rude guerre, il y a toujours plusieurs bateaux à huit rameurs croisant le long des côtes. Les équipages de ces bateaux, tout en faisant leur service, ont encore le temps de s'occuper très-activement de la pêche à la baleine, qui fait aussi partie de leurs fonctions. Ils choisissent pour la pêche le temps et les parages où il y a plus de chance de rencontrer des fraudeurs. Ces gardes-côtes sont placés sous le commandement d'un officier-général dont la solde n'est que de 300 tails ou 2,200 fr. par an. Mais son emploi lui procure des bénéfices indirects beaucoup plus importants.

Terminons notre énumération par le Toniban, *la garde qui voit de loin*. Elle est de vingt soldats habitant avec leurs familles sur une éminence qui domine à la fois le comptoir des Hollandais et celui des Chinois. Ils ont encore d'autres maisonnettes sur le sommet des montagnes plus distantes dont le port est environné. Leur fonction consiste à regarder du côté de la mer avec des télescopes. Sitôt qu'ils aperçoivent un navire,

Digitized by Google

ils doivent en donner avis au gouverneur, lui faire savoir de temps en temps combien il approche et quelle est sa manœuvre. Ces communications se font au moyen de petites barques légères que l'on tient prêtes en toute saison.

Une de ces vigies est placée en observation sur une élévation plus considérable que les autres, appelée la *Montagne des Fleurs*. On y entretient des matières combustibles, afin d'y mettre le feu si la sentinelle découvre une flotte de dix voiles ou plus faisant route du côté de la rade, si elle voit arriver même un seul vaisseau portugais, ou si elle aperçoit un mouvement populaire dans l'île de Kiousiou.

Ce signal ne peut cependant être donné sans l'ordre exprès du gouverneur. Il jette immédiatement l'alarme dans tout le pays. On sait que c'est l'indice d'un grand danger qui menace l'empire et qui réclame de prompts secours. On le reconnaît du haut d'une autre montagne située dans la province d'Amakousa. Là s'allume à l'instant même un autre feu qui sera vu sur une des principales hauteurs du Figo. Les signaux courent de proche en proche par la chaîne qui suit les côtes méridionales du Japon, et l'avis parti de Nagasaki parvient à l'empereur dans son palais de Yédo, franchissant ainsi, en l'espace de vingt-quatre heures, malgré les grands détours qu'il est obligé de faire, une distance qui, à vol d'oiseau, ne serait pas moindre de 570,000 toises.

Digitized by Google

Le système de la multiplication des gardes est plus sensé qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord. En chargeant de la même surveillance un aussi grand nombre de personnes de diverses localités, différentes d'ailleurs par le rang et le caractère, le gouvernement japonais crée l'émulation parmi elles. En même temps, il peut être certain qu'il ne se formera pas facilement un accord pour éluder ou violer ses ordonnances. Ces fonctionnaires conviennent quelquefois eux-mêmes qu'ils sont nommés autant pour se contrôler les uns les autres que pour avoir l'œil sur les étrangers.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

ADMINISTRATION ET SERVICE DE DETSIMA.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

ADMINISTRATION ET SERVICE DE DETSIMA.

On distingue à Detsima les officiers employés à l'administration de l'île et du commerce, qui sont nommés par le gouverneur de Nagasaki, et les personnes que les facteurs européens engagent à leur service. Les uns et les autres sont payés par le Trésor japonais, au moyen d'une retenue faite sur le prix des marchandises de la factorerie. Il résulte de là que les serviteurs des Hollandais, aussi bien que leurs administrateurs, sont beaucoup moins attentifs à leur plaire qu'à se concilier la faveur des autorités du pays, fallût-il même l'obtenir aux dépens de ceux qui les font vivre, eux et leurs familles.

Digitized by Google

Le principal de ces officiers est l'Ottona. Ce commissaire de Detsima commande en même temps une des rues de la ville. Il est le premier en rang après le principal des interprètes, car cette Compagnie n'est point sous sa dépendance. Chef de l'administration et de la police de l'île, il est encore chargé, conjointement avec les interprètes, de surveiller les opérations mercantiles. Toutes les personnes au service des Hollandais le reconnaissent comme leur chef. L'Ottona les installe, reçoit leurs serments, juge leurs différends, les protége en cas de besoin et les congédie quand bon lui semble. Lui seul délivre les passe-ports et les laissez-passer, sans lesquels nul ne peut entrer dans Detsima. Sa charge et son serment l'obligent à veiller à ce que les Européens, comme leurs domestiques, ne fassent rien de contraire aux lois de l'empire. Cependant il ne donne d'ordre aux premiers de son autorité privée, qu'avec une extrême précaution, sachant bien que ces étrangers ne voudraient pas toujours la reconnaître.

Les appointements de l'Ottona, comme commissaire de Detsima seulement, sont les mêmes que ceux du principal interprète. Mais ses plus grands profits viennent du commerce qu'il fait secrètement avec les marchandises de ses administrés. Il les achète à vil prix sous des noms d'emprunt, et les revend ensuite fort cher. En outre, les propriétaires des maisons qu'habitent les Hollandais lui font des présents et des gratifications qui équivalent à une portion considérable des

Digitized by Google

loyers qu'ils en retirent. Aussi n'est-il pas rare de voir les ottonas devenir propriétaires eux-mêmes. L'un d'eux a possédé le tiers des maisons de Detsima.

Du reste, ce fonctionnaire, dont la tâche est fort difficile entre les prétentions des Hollandais, d'une part, et celles de ses supérieurs, d'une autre, est ordinairement un homme distingué, versé dans la morale confucienne, dans la connaissance de l'histoire, des lois et de la religion de son pays. On cite même un ottona de la factorerie batave qui, joignant à l'instruction le talent de la plume, écrivit une excellente histoire de la province de Fitsen.

Parmi les subordonnés de l'ottona, on compte plusieurs officiers n'ayant d'autre fonction que de dresser, de temps en temps, la liste de tous les meubles et de toutes les marchandises qui sont la propriété particulière des employés de la factorerie, et dont on peut se défaire; d'y apposer les scellés et de les mettre sous bonne garde. Cet usage a pour objet de faciliter la répression de la contrebande.

Immédiatement après cet employé, viennent les propriétaires, responsables, suivant les lois du pays, de toutes les actions de leurs locataires, et passibles en cas d'accident, de délit ou de crime, d'une part dans l'indemnité ou dans le châtiment. C'est pourquoi ceux de Detsima assiégent les Hollandais pendant le temps de la vente; car ils pensent avec raison qu'à cette époque où l'île est remplie de monde, et où les passions sont

mises en mouvement, leur surveillance doit devenir plus nécessaire. Ils ne font alors, du matin jusqu'au soir, qu'examiner l'état dans lequel se trouvent leurs maisons. Ils aident même les facteurs dans leur travail. Mais pendant la morte-saison du commerce on ne les voit presque jamais.

La Compagnie des interprètes est regardée avec raison, par les Hollandais, comme la plus préjudiciable à leur liberté et à leurs intérêts parmi toutes celles qui sont employées dans leur île. C'est aussi celle qui leur coûte le plus.

Cette compagnie est fort nombreuse. Elle se compose de plus de cent cinquante personnes. C'est un calcul du gouvernement japonais, qui par ce grand nombre de truchemans, veut rendre inutile aux étrangers la connaissance de la langue du pays, afin de les tenir, autant que possible, dans l'ignorance sur sa situation actuelle, sur ses forces, ses usages, ses mœurs, ses lois, son commerce et son histoire. Il y trouve encore l'avantage de faire subsister très-confortablement aux frais de ces mêmes étrangers un grand nombre d'habitants de la ville de Nagasaki. D'ailleurs, la conduite des facteurs n'en est que mieux surveillée ; car, au fond, la plupart de ces employés sont beaucoup moins des interprètes que des espions.

Il ne sera pas inutile de faire connaître cette compagnie avec quelque détail, malgré son caractère peu honorable. L'exposition de ses règles et de ses maximes

Digitized by Google

pourra faire comprendre comment, au Japon, les autres corps se gouvernent et à quelle législation rigoureuse le pays est assujetti.

On divise les interprètes-hollandais en *Fontsiousi*, ou véritables interprètes, et *Kekotsiousi*, interprètes-apprentis. Les premiers sont au nombre de huit. Ils doivent assister et *accompagner* les Hollandais toutes les fois que cela est nécessaire, et ils s'acquittent de ce devoir si fort à la lettre qu'il n'y a presque pas un moment dans la journée où les malheureux habitants de Detsima peuvent se dérober à leur présence importune. A la vérité, on les a rendus responsables de toutes leurs actions.

Ces *véritables interprètes* se subdivisent en quatre Supérieurs et quatre Inférieurs. Les derniers n'ont pas à beaucoup près le pouvoir et l'autorité dont les premiers sont revêtus. Ils doivent les assister dans l'exercice de leur emploi. Tous les ans, les quatre interprètes supérieurs choisissent dans leur sein un président qui reçoit toutes les demandes, communications et réclamations des Européens, et qui, du consentement de ses trois collègues, les transmet au gouverneur de Nagasaki. Il a la plus grande part, avec l'ottona, dans l'administration de l'île, dans la direction du commerce des étrangers et dans toutes leurs affaires en général. Ce président convoque assez souvent les huit interprètes et dirige leurs délibérations.

Les quatre interprètes inférieurs prennent également entre eux un président particulier qui sert de secrétaire

Digitized by

au premier. Les deux présidents accompagnent les Hollandais quand ils font le voyage de Yédo pour aller porter leurs présents et leurs hommages à l'empereur.

D'après les règlements, aucune affaire qui regarde le commerce ne devrait point être portée devant les huit *véritables interprètes*, sans que l'ottona fût présent. Mais le plus souvent on décide en son absence. Dans ces occasions, on laisse inoccupée, pour lui, la place qui vient immédiatement après celles des quatre interprètes supérieurs, quoiqu'il ait droit, comme je l'ai dit, à la seconde place.

Les huit *véritables* ont une position fort lucrative. Autrefois, ils touchaient un salaire fixe; mais aujourd'hui chacun d'eux, en proportion du rang qu'il occupe dans la Compagnie, peut acheter aux Hollandais une quantité déterminée de soie qui, revendue dans le pays, lui rend un bénéfice à peu près égal au montant des anciens gages. La factorerie, de son côté, leur fait présent, chaque année, d'une balle de soie écrue qu'elle leur rachète au prix de 400 tails quand ils le désirent, et qui en vaut 850 au Japon. Elle en donne une quantité de moitié moindre à chaque *apprenti-interprète*. Tous les ans aussi, la Compagnie entière reçoit une gratification des marchands de cuivre qui cherchent à les mettre dans leurs intérêts. Cela oblige les Hollandais à balancer ce cadeau par un autre plus considérable, variant de 600 à 800 tails.

La taxe sur les productions étrangères appartenant

Digitized by Google

aux particuliers rapporte plus de 20,000 tails par année; mais, pour cette somme-là, les interprètes sont obligés de la partager avec le gouverneur de Nagasaki, avec celui des maires de la ville qui préside et avec l'ottona. Un supplément de cette catégorie de marchandises dont les interprètes et l'ottona ont l'achat et le débit, leur procure encore un grand bénéfice. Pendant la vente, ces mêmes interprètes ont 150 cobangs, ou 3,950 fr., pour leur table (1). Ils reçoivent encore des primes de grande valeur des officiers inférieurs de Detsima, des marchands du pays, des artisans et souvent des Hollandais eux-mêmes, pour favoriser le commerce clandestin ou du moins pour fermer les yeux; sans parler de ce que leur rapportent toutes sortes de mauvais tours et de supercheries dont ils sont coutumiers. L'argent destiné à payer les hommes de peine qui chargent et déchargent les vaisseaux de Batavia, passe par leurs mains; ils en retiennent une notable partie. On calcule que, pendant le voyage à la Cour, les deux interprètes qui accompagnent l'ambassade gagnent chaque fois 1,200 tails sur les frais.

Le revenu d'un *véritable interprète* peut donc s'évaluer à plus de 3,000 tails, et celui d'un *apprenti* est rarement au-dessous de 1,500. Néanmoins la plupart de ces employés vivent dans la gêne, étant chargés de l'en-

(1) La monnaie d'or actuellement en circulation dans l'empire japonais, sous le nom de *kobang*, équivaut à 26 fr. 33 cent.

Digitized by Google

tretien d'une nombreuse famille et quelquefois encore de parents dont ils ne voudraient pas que l'indigence fût connue. Ils ont aussi beaucoup de présents à faire au gouverneur et à ses subdélégués.

Les *apprentis-interprètes*, destinés à succéder aux *véritables*, sont tous leurs fils par naissance ou par adoption. Ils jouissent déjà de certains bénéfices.

Les Hollandais emploient, de plus, dans leurs maisons des *interprètes-particuliers*. Il y en a quatre attachés à chaque personne de la factorerie au temps de la vente, quoiqu'un, sur dix tout au plus, entende leur langue.

Quatre *trésoriers*, c'est-à-dire commis des interprètes; cinq *commis de l'ile* avec leurs *sous-commis;* quinze *inspecteurs des ouvriers* et trente-six *officiers du Trésor hollandais*, qui sont des changeurs largement payés sur la différence des monnaies, complètent le nombreux et onéreux personnel de cet établissement.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

DÉCRETS ET ORDONNANCES RELATIFS AUX HOLLANDAIS

CHAPITRE XVIII.

DÉCRETS ET ORDONNANCES RELATIFS AUX HOLLANDAIS.

Une rapide analyse des articles de la législation japonaise qui regardent les Hollandais ne sera pas inutile à la connaissance du pays.

Par deux Ordres Impériaux datés de 1611 et 1617, il était donné à la Compagnie batave une autorisation de commercer sans limites.

Par un Troisième, adressé au prince de Firato en 1630, il lui était enjoint de veiller à ce que les Hollandais ne répandissent point *la doctrine des Pères*. Ce prince, si favorable aux Hollandais, leur communiqua toute la pièce. Elle est curieuse à voir comme spécimen des mœurs administratives du Japon. Les ministres y te-

Digitized by Google

naient à ce seigneur un langage plein de courtoisie. Leur lettre se terminait par ces mots : « Nous vous vé« nérons, nous vous vénérons, nous vous parlons avec « respect. »

Passons aux décrets qui sont encore en vigueur.

Le quatrième Décret date déjà de plus d'un siècle. Tous les ans, néanmoins, à l'époque où les vaisseaux européens vont partir de Nagasaki, le gouverneur de cette ville en donne lecture au chef de la factorerie. On y enjoint aux Hollandais de s'abstenir de tous rapports avec les Portugais ; et, comme si cette nation était toujours une grande puissance maritime, on leur ordonne de tenir le gouvernement japonais au courant de toutes les conquêtes qu'elle pourra faire dans quelque partie du monde que ce soit.

Le cinquième Décret, émanant des autorités locales, mais rendu d'après les ordres de la Cour, est un règlement touchant la *rue* de Detsima. Nous y avons remarqué les dispositions suivantes :

1° Les seuls ecclésiastiques de la montagne de Koïa (1)

(1) Le Koïa est une montagne voisine de Miako, la capitale spirituelle du Japon. Les religieux qui l'habitent sont au nombre de plusieurs milliers. Ils forment un ordre monastique dont la règle est moins austère que celles des autres sociétés de ce genre et qui néanmoins jouit de priviléges tout exceptionnels. Leur montagne est un asile, et ni prévôts ni archers ne peuvent les approcher; chose étrange dans un pays où le pouvoir temporel a mis entièrement l'autorité ecclésiastique sous sa dépendance. Ils parcourent libre-

Digitized by Google

pourront être admis dans l'île; tous les autres prêtres des montagnes en seront exclus.

2° Les mendiants, et généralement les personnes qui vivent de charité, n'en auront point l'entrée.

3° Personne n'approchera avec un vaisseau ou une barque des palissades de Detsima, ou ne passera sous le pont de l'île.

4° Aucun Hollandais ne pourra sortir de Detsima que pour des raisons importantes.

La sixième pièce est un Ordre du gouverneur de Nagasaki, relatif à la contrebande. Il se compose des articles suivants :

Art. 1er. — Si un étranger, ou un Japonais, entreprend, contrairement aux lois, de vendre une marchandise de contrebande quelconque, et qu'il soit découvert, on en informera les magistrats compétents.

Art. 2. — Si quelqu'un, s'étant rendu coupable de ce délit, se dénonce lui-même, et qu'il serve de témoin contre ses complices, il obtiendra son pardon et de plus une récompense proportionnée à l'importance de la contravention.

Art. 3. Les délinquants convaincus par le témoi-

ment tout l'empire de la façon qu'il leur plait et pour telles affaires que ce soit. Enfin, le droit qui leur est accordé de pénétrer jusqu'aux Hollandais, est une faveur insigne qu'aucune autre classe, pas même les plus grands personnages de l'État, ne partage avec eux.

Digitized by

gnage de leurs complices seront punis suivant la rigueur des lois.

La répression de la contrebande n'est pas une question fiscale pour les Japonais. C'est un de leurs moyens de défense contre la propagande politique et religieuse que les étrangers pourraient vouloir faire sous le manteau du commerce, comme ils l'ont déjà fait en d'autres temps; et nous avons dit quels dangers en étaient résultés pour le trône et pour l'indépendance du pays. Les lois douanières du Japon se rattachent à tout son système d'isolement. Cette considération peut expliquer, sinon justifier, l'article 2, tant soit peu machiavélique, où il est dit que le complice dénonciateur de la contrebande aura, s'il sert de témoin, non-seulement son pardon, mais *une récompense proportionnée au délit.*

Une telle disposition présente toutefois un grave inconvénient. Elle pourrait engager des hommes pervers à pousser d'autres individus à la contrebande, et à s'associer en apparence avec eux, dans l'intention de les dénoncer, et de se procurer ainsi la récompense promise.

Par la Septième pièce, on prescrit à chacun ce qu'il doit faire si le feu vient à éclater, soit dans l'île de Detsima, soit dans le voisinage.

Voici d'abord l'énumération assez longue des personnes qui doivent s'y rendre :

Ce sont : l'ottona ou commissaire de police de Detsima. Les huit premiers-interprètes. Les propriétaires des

Digitized by Google

maisons de l'île, ou, comme le décret les appelle poétiquement, les *hôtes* des Hollandais. Ils sont au nombre de vingt-quatre. Les trente-six officiers du Trésor-hollandais. Les interprètes-particuliers de ces étrangers; le nombre en est incertain. Les quinze inspecteurs des portefaix et autres hommes de peine attachés à leur service. Les charpentiers autorisés à fréquenter leur île. Enfin, leurs officiers de cuisine.

Toutes ces personnes peuvent se faire accompagner de leurs domestiques, si elles le jugent à propos. Cependant elles ne doivent point entrer dans l'île, mais seulement s'assembler à la porte, et y attendre l'arrivée d'un officier envoyé par le gouverneur. Ce n'est qu'en cas de grande urgence que le commissaire du quartier ou les interprètes peuvent prendre le commandement et rompre la barrière de fer que la politique impériale a dressée entre les étrangers et les habitants.

Si le feu prend à Detsima pendant que leurs vaisseaux sont dans le port, tous les Hollandais doivent se retirer sur leurs navires. A cet effet, on tient toujours prêts des bateaux en nombre suffisant au bas de la Porte-de-l'Eau. N'ont-ils pas là des vaisseaux de leur nation au moment de l'incendie, alors on les transporte dans des bateaux de garde sur le promontoire de Nomo. Au sommet de cette hauteur, isolée au milieu de la mer, s'élève un Fort japonais. Les regards des sentinelles plongent incessamment dans l'horizon pour découvrir et signaler les bâtiments qui peuvent arriver à

Digitized by Google

Nagasaki par cette route, la seule praticable. C'est là que les membres de la factorerie sont séquestrés avec leurs interprètes et quelques surveillants, jusqu'à ce qu'on puisse les ramener dans leur prison ordinaire.

Un Huitième décret donne la formule des serments que doivent prêter tous les officiers employés auprès des Hollandais, et qui est enregistrée dans le *Livre du maire.* On y dit entre autres choses :

« Je ne rendrai aucun service aux Hollandais que « pendant le jour. — Je n'entrerai dans aucune con- « versation au sujet du christianisme, et je ne m'en- « tretiendrai familièrement avec eux sur quelque sujet « que ce soit. »

On promet ensuite de ne jamais favoriser la contrebande ; de la réprimer même de toutes ses forces ; de ne rien laisser vendre qui ait appartenu à un Hollandais ; de donner avis à ses supérieurs des contraventions et des tentatives illégales dont on pourrait être informé. Le serment entre à cet égard dans les plus grands détails. Et l'on y ajoute ces mots :

« Si je n'observe pas religieusement et ponctuelle- « ment tous les articles ci-dessus spécifiés, puissent les « quatre grands Dieux du ciel immense et sans bornes, « les Dieux particuliers de toutes les provinces de « l'empire, tous les grands et petits Dieux, les deux « Dieux sévères et soudainement vengeurs ; puissent les « Dieux de Fakone et de Riosiou, le Dieu de Mis- « sima ; puissent Fatzman et Tenmandaï-Tenzin faire

Digitized by Google

« tomber leur indignation et leur courroux sur ma « tête ! Puisse toute ma famille, puissent mes parents, « jusqu'aux plus éloignés, et tous mes amis, ressentir le « poids de leur juste colère et partager le châtiment « que j'aurai mérité ! — Ainsi soit-il ! »

La personne qui prête ce serment y appose ensuite sa signature et un sceau qu'elle a trempé dans son sang. Ces formalités sont obligatoires à Detsima, non-seulement pour être revêtu d'un office public, mais encore pour être apte à déposer en justice, pour se défendre soi-même d'une accusation, ou pour faire donner un caractère authentique à des contrats entre particuliers, et même aux conventions matrimoniales.

Les domestiques des Hollandais étant, pour la plupart, de jeunes garçons qui ne sauraient encore prendre un engagement aussi solennel, ils sont obligés de trouver un honnête bourgeois de la ville, qui réponde pour eux en ces termes : « Je promets de veiller à ce « qu'un tel observe tous les articles ci-dessus spécifiés ; « et, s'il y manque, je me soumets au châtiment qu'il « plaira au magistrat de m'infliger. »

La Neuvième ordonnance établit un règlement pour l'époque de la vente des Hollandais.

La Dixième contient une liste de seize sortes de marchandises dont l'exportation est prohibée. Ce sont :

1° L'écusson des armes de l'Empereur, ainsi que toutes les estampes, peintures, marchandises et étoffes où elles sont représentées ;

Digitized by Google

2° Les instruments et armes de guerre ;

3° Les peintures ou représentations quelles qu'elles soient, imprimées, manuscrites ou faites par un procédé quelconque, les statuettes ou figurines de soldats ou gens de guerre de toute qualité ;

4° Les images de personnes appartenant à la Cour de l'Empereur Spirituel ;

5° Les peintures ou modèles de navires ou des bateaux japonais ;

6° Les cartes géographiques représentant l'Empire ou une partie du territoire, les plans de villes, châteaux et temples ;

7° Les couteaux recourbés dont se servent les charpentiers ;

8° Les étoffes de soie fabriquées à Fino ;

9° Celles faites à Kaga (1) ;

10° Toutes autres étoffes en longs rouleaux de manufacture japonaise ;

11° Toutes étoffes fines de soie ;

12° Toutes étoffes de chanvre ;

13° Toutes étoffes de coton ;

14° Les nattes de soie ;

15° Les monnaies ;

16° Les cimeterres, épées et autres armes quelconques faites au Japon en imitation de celles que les Hollandais y ont apportées.

(1) Ces deux sortes d'étoffes de soie sont en longs rouleaux comme celles du Tonquin.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

VOYAGE QUADRIENNAL DES HOLLANDAIS A YÉDO.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

VOYAGE QUADRIENNAL DES HOLLANDAIS A YÉDO.

Tous les quatre ans, le directeur de la factorerie hollandaise se rend à Yédo, accompagné de son secrétaire et de son médecin, pour aller saluer l'empereur et lui porter les présents qui lui sont adressés de la part du roi des Pays-Bas. Plusieurs auteurs néerlandais ont raconté cet intéressant voyage. Nous allons combiner leurs récits, en suivant principalement la narration de M. Doeff, qui a rempli jusqu'à trois fois la mission d'ambassadeur dans ces dernières années.

Deux mois à l'avance, les Japonais s'occupent d'apprêter les bagages de l'ambassadeur. Le départ a lieu le septième jour du premier mois de l'année japonaise, coïncidant, le plus souvent, avec la fin de février.

Digitized by Google

On doit se presser beaucoup pour être à Yédo quelques jours avant celui des audiences solennelles, qui sont fixées au 28 du mois suivant ; car, si l'on arrivait après cette époque, il faudrait perdre tout un mois en attente dans la capitale.

Les frais de voyage sont considérables. Ils se montent à 12,000 tails, et sont à la charge du gouvernement hollandais.

Les présents ayant failli périr dans le grand incendie de Yédo, dont nous parlerons plus loin, on les envoie maintenant au palais de l'empereur dès l'arrivée de l'ambassade. Cette disposition la décharge d'une grande responsabilité.

Le gouverneur de Nagasaki fait choix d'un banios en chef pour accompagner les Hollandais, écarter les obstacles et leur assurer l'appui des princes dont ils traversent les domaines. Il est assisté de trois sous-banios, d'un interprète en chef qui fait tous les paiements, et d'un sous-interprète.

Autrefois, c'était le directeur de la factorerie qui tenait la caisse, et cette fonction lui donnait de grands embarras, parce qu'à chaque relais de poste on voulait lui faire prendre plus de chevaux qu'il n'était nécessaire. Le principal interprète participait aux bénéfices de cette exaction, à laquelle on a coupé court par le nouveau règlement de voyage, car aujourd'hui cet employé prend les fournitures de route à forfait pour une somme fixe. Le sous-interprète peut le remplacer au besoin.

Digitized by Google

Quelques jours avant son départ, le directeur va prendre congé du gouverneur de Nagasaki, et lui présente la personne qui doit remplir ses fonctions en son absence.

Le voyage se fait alternativement par terre et par mer.

Une barque japonaise, portant le pavillon néerlandais ainsi que les armes de l'ancienne Compagnie des Indes, prend les chevaux avec le gros bagage. Elle suit le rivage occidental de l'île de Kiousiou, que le cortége traverse dans toute son étendue. Le jour du départ, les cuisiniers se mettent les premiers en route avec leurs ustensiles, pour apprêter les repas dans les caravansérails.

Viennent ensuite les présents, les coffres qui renferment la garde-robe des envoyés, la literie, et deux grandes caisses contenant les objets mobiliers les plus indispensables, ainsi qu'une tenture en soie aux couleurs des Pays-Bas et aux armes de la Compagnie, dont on décore les maisons où ils font halte, soit au milieu du jour, soit pendant la nuit. C'est un honneur qu'on ne rend qu'aux princes-gouverneurs, auxquels on assimile le représentant de la Hollande.

L'ordre du cortége est déterminé par l'étiquette. Deux guides ou chefs de train vont devant pour écarter la foule. Après eux viennent deux petits palanquins à deux porteurs où se trouvent les banios; une chaise un peu plus grande à quatre porteurs pour le sous-interprète,

Digitized by Google

qu'accompagne un valet de pied; ensuite le médecin, précédé de sa pharmacie portative, dans une litière plus spacieuse encore et portée aussi par quatre hommes.

A côté du médecin se tient un valet qui, après avoir marché pendant la première partie de la journée, est remplacé le soir et continue sa route à cheval. Mais les porteurs ne sont point relevés pendant toute la première partie du voyage, qui dure sept jours. Après la traversée du détroit qui sépare l'île de Kiousiou de celle de Nipon, d'autres porteurs leur succèdent pendant quinze ou seize journées de suite, marchant quelquefois jusqu'à quinze heures. On a peine à comprendre comment ces hommes pesamment chargés peuvent faire un aussi long chemin sans prendre un seul jour de repos. Leur recette d'infatigabilité est fort simple. Tous les soirs, à peine arrivés à l'hôtellerie, ils prennent un bain chaud, presque bouillant, et se lavent les pieds à l'alcool camphré. Le lendemain, ils se retrouvent prêts au point du jour et continuent leur chemin sans éprouver la moindre fatigue.

L'équipage du secrétaire est en tout point semblable à celui du médecin. On porte derrière lui le *bureau*, table à tiroir vernie en noir, avec garniture d'argent et housse rouge-écarlate, qui est censée renfermer le passe-port impérial. C'est ce que porte une inscription que l'on montre à la foule quand elle devient trop pressée. A l'instant même elle se disperse respectueusement.

Digitized by Google

On est plus incommodé par les curieux pendant la première partie du voyage de terre que pendant la dernière. Dans l'île de Nipon, la principale de l'empire japonais, résidence des deux empereurs, siége du gouvernement et centre du commerce intérieur, la population est en général plus polie que dans l'île, plus agreste, de Kiousiou.

Aussi, pour le premier trajet, les princes-gouverneurs donnent-ils toujours une escorte aux Hollandais; mais sur la fin du voyage ils n'ont plus besoin d'être accompagnés de gardes.

Immédiatement après le *bureau* vient le palanquin du directeur. Ses porteurs sont au nombre de huit, tous habillés d'un uniforme bleu-noir, sur lequel on voit imprimées en blanc les armes de la Compagnie.

Deux serviteurs marchent à chaque portière; un autre est chargé d'un nécessaire de thé dans lequel se trouve toujours de l'eau bouillante.

Le droit de faire son thé soi-même en voyage et d'avoir des porteurs à ses armes est encore un privilége que les Hollandais partagent seuls avec les Grands-vassaux de l'empire.

Les palanquins de l'ambassade batave sont de la plus grande espèce qui existe au Japon. Ils ont 4 ou 4 pieds 1/2 de longueur sur 3 ou 3 et 1/2 d'élévation. A l'intérieur, ils sont tapissés d'un papier doré; le ciel est verni en noir; les portières se composent de fenêtres et de portes à coulisses, de persiennes en treillage

Digitized by Google

fin de bambou, d'un vitrage, non de papier comme pour les indigènes, mais en verre de Bohême. Cet équipage a la forme et tout l'aspect d'une petite maison. Assis, l'on s'y trouve à l'aise; mais il n'y a pas assez de place pour s'étendre.

La chaise portative des Japonais contient encore tout ce qu'il faut pour écrire et pour fumer. Les arrangements sont si bien pris que rien ne peut tomber lorsqu'on descend une montagne. Les bâtons auxquels la voiture est suspendue sont plus ou moins recourbés, suivant le rang du voyageur.

Deux porteurs qui suivent immédiatement le palanquin du chef de l'ambassade sont chargés de la caisse du premier interprète. Après eux vient ce fonctionnaire, dans une petite chaise à quatre porteurs. Celle du troisième sous-banios et celle du banios en chef, qui ferment le cortége, sont à peu près de la même dimension. Ce dernier employé fait porter son bagage à part.

Tous les soirs, le secrétaire, le médecin et les employés hollandais attendent le directeur à l'entrée de l'hôtellerie où l'on doit passer la nuit.

Le banios en chef, suivant en cela, comme on le fait dans tous les détails du voyage, les ordres invariables de la Cour, s'informe si le chef de l'ambassade est content de sa journée et s'il ne lui serait pas arrivé quelque désagrément. Jamais, pendant ses trois voyages, M. Doeff n'eut le moindre démêlé avec les employés ja-

Digitized by Google

ponais ; mais il n'en fut pas toujours ainsi de ses prédécesseurs.

On a même prétendu, quoiqu'à tort, que de graves différends entre l'un d'eux et les chefs de son cortége amenèrent la réduction du commerce hollandais en 1790.

Les hôtelleries où descendent les Hollandais sont celles qui reçoivent aussi les seigneurs de la Cour. Leurs conducteurs cherchent des logements moins aristocratiques. Il est vrai que, dans les grandes villes, les banios se logent sous le même toit qu'eux ; mais les interprètes, jamais. A Yédo, tout le cortége passe la nuit dans le même bâtiment. Quand il n'y a pas de place libre dans les grandes hôtelleries, les envoyés sont logés dans des temples.

Les journées de trajet sont longues. Plus d'une fois M. Doeff a voyagé depuis trois heures du matin jusqu'à huit ou neuf heures du soir. A Kokoura, on passe le bras de mer qui forme la limite entre les îles de Kiousiou et de Nipon. Cette traversée se fait en quelques heures ; on débarque à Simonoséki. Là, les voyageurs changent de palanquins, après avoir séjourné chez l'un des deux maires de la ville. Ces fonctionnaires les attendent sur le rivage et s'efforcent de leur faire passer agréablement les quelques jours de leur résidence.

Le bateau qui les a dévancés avec les gros bagages, et sur lequel ils doivent faire le plus long voyage, les rejoint à Simonoséki ; mais quelquefois le départ est re-

Digitized by Google

tardé pendant plusieurs jours par les vents contraires.

Sur les navires japonais, c'est l'avant qui est la place d'honneur. Là se trouve donc la chambre du directeur hollandais, commodément disposée ; la cabine du médecin et celle du secrétaire, dont on fait la salle à manger, sont en face.

Les employés indigènes n'ont à eux tous que trois chambres ; le banios en chef, au contraire, en occupe une à lui seul.

Bien des fois, les vents forcent l'ambassade à relâcher dans quelque port entre les trois grandes îles de l'archipel japonais. Quand le temps est favorable, la traversée est de six ou sept jours ; mais une fois M. Doeff resta dix-sept journées avant d'arriver à Fiogo, dans l'île de Nipon, sur la grande route de Yédo. Il est de règle que les voyageurs de son rang doivent faire leur entrée avant midi dans les capitales de provinces ; obligation qui cause fréquemment des retards. Ainsi, par exemple, l'on couche presque toujours dans un village pour arriver le lendemain de bonne heure à Oosaka, l'une des cinq villes impériales. En cette occasion, tous les porteurs sont habillés à neuf.

Oosaka, située agréablement dans une plaine fertile, sur un beau fleuve, est défendue par de bonnes fortifications. Cette cité, la plus commerçante du pays, qui porte dans ses murs d'incalculables trésors, est coupée de canaux en tous sens, comme le sont celles de la Hollande. Elle compte plus de cent ponts. Elle est

Digitized by Google

habitée par une quantité d'artistes et d'ouvriers. La population en est si considérable que les Japonais se vantent de pouvoir faire sortir de son enceinte une armée de quatre-vingt mille hommes. Les comestibles y sont à bon marché.

Trois ou quatre jours de halte donnent ordinairement aux envoyés le loisir de commander aux marchands de cette localité divers objets qu'ils emportent à leur retour. Ils font présent de quelques étoffes aux deux gouverneurs de la ville ; mais ces fonctionnaires ne peuvent les faire voir qu'après la réception des Hollandais à la Cour.

Il est bon de dire en passant que toutes les villes impériales ont deux gouverneurs, dont chacun, garant de la conduite de son collègue, doit rester à la Cour une année sur deux.

Un commandant plus élevé en grade que les gouverneurs d'Oosaka eux-mêmes, et complétement en dehors de l'administration de la cité, garde le fameux château dans lequel l'empereur Iyéyas remporta la victoire sur le fils infortuné de Taïko, son maître et son bienfaiteur ; sur ce Fidéïri dont on ignore toujours le sort et dont aujourd'hui même la postérité possible donne tant d'alarmes à celle de l'usurpateur.

Pendant que leurs bagages remontent le fleuve, les Hollandais s'acheminent par terre, à travers une campagne peuplée comme une ville, vers Miako, la résidence des anciens empereurs.

Digitized by Google

Cette cité est la première de l'empire dans l'ordre légitime et la deuxième dans l'ordre usuel. Elle se trouve au milieu d'une grande plaine. Plusieurs rivières traversent Miako ou l'avoisinent, et se répandent au milieu d'un charmant pays tout fait de verdoyantes collines. Le mikado habite, vers le nord, un quartier complétement séparé du reste de la ville par des remparts et des fossés; dans la partie occidentale est un grand palais en briques où le siogoun séjourne quand il vient visiter le descendant des anciens empereurs. La population se compose de 476,000 laïcs et de 52,000 prêtres, sans compter la Cour du Mikado.

L'interprète principal se rend auprès du gouverneur et du grand-juge pour les informer de l'arrivée des étrangers. Ce dernier leur délivre un passe-port qu'ils devront représenter aux deux grandes barrières situées en deçà de Yédo. Les deux fonctionnaires reçoivent leurs présents. Nous dirons plus loin quel est le véritable emploi du grand-juge auprès de l'empereur de Miako, quoiqu'il prétende n'habiter en face de son palais que pour pouvoir lui transmettre plus promptement les rapports du siogoun.

Les effets subissent une nouvelle visite dans cette ville, où l'on passe ordinairement trois ou quatre jours.

Après avoir traversé le petit détroit de Kouana, non quelquefois sans de grandes peines, on atteint bientôt la barrière d'Araï, que personne ne peut franchir sans descendre de voiture. Il faut avoir des passe-ports très-

Digitized by Google

sûrs pour qu'on puisse introduire des armes par cette barrière ; il faut plus de formalités encore pour le passage des femmes quand elles viennent du côté de Yédo.

Les épouses et les filles des princes-gouverneurs qui se trouvent dans leurs provinces sont retenues en otage à la cour ; c'est par ce motif que l'on examine avec le plus grand soin si parmi les passants il ne se trouve pas de femmes déguisées. A la garde d'Araï est préposé l'un des principaux employés du gouverneur de cette province, qui lui-même fait partie du Conseil d'État.

Le lendemain, on traverse un petit bras de mer, dans une élégante embarcation peinte en rouge à l'intérieur, en noir à l'extérieur, couverte d'un brillant vernis et construite dans le genre des yachts hollandais.

La suite du voyage offre encore quelques incidents remarquables. C'est le passage d'un fleuve dangereux que le voyageur traverse porté sur les épaules d'un indigène qui répond sur sa tête de la sûreté de sa charge. C'est ensuite l'ascension du Fousi, cette gigantesque solfatare dont le sommet est couvert de neige pendant toute l'année. Les habitants y vont en pèlerinage pour adorer le dieu des vents. Les poëtes n'ont pas assez de paroles, ni les peintres assez de couleurs pour rendre les beautés de cet ancien volcan.

L'ascension du Fousi commence à six heures du matin et dure jusqu'à deux heures du soir. L'hôtellerie où s'arrêtent les palanquins est située au bord d'un

Digitized by Google

lac qui s'est formé dans le cratère. L'atmosphère de cette région est nébuleuse et malsaine.

Au sommet, non loin du logement de l'ambassade, se trouve la deuxième Garde-Impériale. Cette fois les Japonais seuls passent la barrière à pied; leurs hôtes se contentent d'ouvrir la fenêtre du palanquin pour saluer les officiers.

A deux journées de là, le maître d'hôtel qui doit recevoir les étrangers logés à Yédo vient à leur rencontre. Le lendemain, l'interprète en chef prend les devants pour annoncer leur prochaine arrivée à l'autorité compétente. Ils atteignent leur hôtellerie une heure après lui.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

SÉJOUR A YÉDO.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

SÉJOUR À YÉDO.

L'appartement que l'ambassadeur occupe à Yédo et qu'il ne lui est pas permis de quitter, donne sur une rue étroite. Il se compose de deux pièces pour le directeur, d'une pour le secrétaire et le médecin, de la salle à manger commune qui sert de salon, de celle des domestiques et d'un cabinet de bain. Rien n'est plus triste que ce séjour monotone et forcé, dont les Hollandais ne sont délivrés qu'aux jours d'audience. Toutes les personnes du cortége participent à leur réclusion. Le banios en chef lui-même, quoiqu'il soit toujours choisi parmi les habitants de Yédo, ne peut ni sortir ni recevoir sa famille, sans y mettre beaucoup de mystère. Après l'au-

dience il a la permission de se rendre chez lui trois fois par jour; mais il est obligé de passer la nuit à l'hôtellerie.

Aussitôt arrivés, un employé de celui des gouverneurs de Nagasaki qui réside à Yédo, se fait annoncer aux Hollandais. Le but de sa visite est de s'informer si tout s'est bien passé pendant le voyage. Le lendemain on déballe les présents; l'interprète en chef répond de tous les dommages que ces objets précieux pour les Japonais peuvent avoir éprouvés.

La peine qui le menace en ce cas est l'emprisonnement, sinon la destitution. On a vu un de ces fonctionnaires passer trois mois en prison pour quelques *chits* atteints par l'humidité. L'employé fautif s'était lui-même imposé ce châtiment; car les Japonais, à la moindre irrégularité survenue dans leur service, qu'ils soient ou non coupables, que le désordre soit un accident ou le résultat d'une négligence, n'ont rien de plus pressé que de s'accuser eux-mêmes devant leurs supérieurs et de demander qu'on les incarcère. Ils savent bien d'ailleurs qu'alléguer des excuses, ce serait aggraver leur situation.

Dès que les présents ont été mis en ordre, ils sont transportés au château impérial pour y demeurer jusqu'au jour solennel de la présentation. Deux membres de la *Commission des étrangers* viennent alors adresser leurs félicitations à l'ambassadeur.

Une multitude de marchands apportent quelque trêve à l'ennui de sa solitude. Il peut acheter à Yédo tout ce

Digitized by Google

qu'il lui plaît; mais les ouvrages en laque sont beaucoup moins chers à Miako. Quant aux soieries, aux crêpes, c'est dans la capitale des siogouns qu'on les trouve les meilleures; surtout les crêpes de couleur pourpre, dont nous ne croyons pas que les Européens puissent imiter le brillant. Itsigoïa, le principal marchand de soieries de Yédo, possède aussi des dépôts dans toutes les autres grandes villes de l'empire. On reprend dans ces succursales les objets achetés chez lui, sans faire aucune diminution sur le remboursement du prix.

Le fait suivant peut donner une idée de l'étonnante richesse de cet industriel. Pendant le séjour de M. Doeff à Yédo, cette ville fut désolée par un grand incendie qui mit tout en cendres sur une étendue de trois lieues de long et d'une lieue et demie de large. Le magasin d'Itsigoïa, et son entrepôt qui renfermait plus de cent mille livres de soie filée, furent entièrement consumés par le feu. La perte, en pareille circonstance, pèse tout entière sur le marchand; car les Japonais ne connaissent point les assurances. Eh bien! deux jours après le désastre, Itsigoïa faisait relever ses maisons détruites et payait à chaque ouvrier charpentier douze francs par jour.

Puisque nous avons parlé de cet incendie, il ne sera pas hors de propos d'en faire une courte description. A dix heures du matin on avertit les Hollandais que le feu s'était déclaré dans la ville, à deux lieues de leur hôtellerie. Cette nouvelle ne fit pas d'abord beau-

Digitized by Google

coup de sensation ; car les Yédoens sont habitués à la cloche du feu. Par un temps sec, on signale, presque toutes les nuits, un accident de ce genre, et, pour cette raison, les habitants se réjouissent quand il pleut le soir. Mais, cette fois, le fléau dévastateur faisait des progrès rapides ; et, vers les trois heures après midi, comme le vent soufflait avec violence et répandait des étincelles du côté de l'hôtellerie, la flamme se montra bientôt en quatre endroits différents autour de l'habitation des Hollandais.

Dès une heure, par mesure de prudence, ils avaient commencé à faire leurs paquets, ce qui leur permit de prendre immédiatement la fuite. Le péril était imminent. Descendus dans la rue, ils n'apercevaient que du feu de toutes parts. Il leur parut fort dangereux d'avancer vent arrière dans le même sens que les flammes. Ils prirent donc le vent en travers par une rue qui brûlait déjà ; puis, ayant tourné la colonne ignée, ils se trouvèrent dans une vaste plaine. Elle était couverte de pavillons appartenant à des princes dont les palais étaient devenus la proie de l'incendie, et dont les enfants et les femmes s'étaient réfugiés en ce lieu.

L'ambassade suivit leur exemple. Elle forma à son tour une espèce de tente avec les pavillons hollandais qu'elle arbore au passage des rivières. Ce fut alors que nos voyageurs purent contempler à loisir une destruction d'autant plus terrible que l'œil ne pouvait en mesurer l'étendue. Les cris déchirants d'un peuple immense, qui

Digitized by Google

fuyait éploré, redoublaient l'horreur de cette mer de flammes.

Mais, quoiqu'en sûreté, les Hollandais étaient sans abri. Le gouverneur de Nagasaki résidant à Yédo venait de recevoir sa démission, et la maison de son successeur, nommé ce jour même, avait été réduite en cendres. On leur assigna donc pour logement celle du second gouverneur de Nagasaki; son fils les reçut avec beaucoup de politesse et pourvut à tous leurs besoins.

Le jour suivant, sur les midi, de grandes pluies éteignirent le feu. Le maître d'hôtel des envoyés vint prendre de leurs nouvelles. « Cinq minutes après votre dé-« part, leur dit-il, le feu a pris à ma maison et l'a « dévorée sans qu'il ait été possible de rien sauver. » Le gouvernement hollandais fit donner plus tard au maître d'hôtel vingt *kanassers* de sucre pendant trois années consécutives.

Cinquante-sept palais de princes disparurent dans cette catastrophe, et plus de douze cents personnes y trouvèrent la mort. Toutes cependant ne furent pas brûlées. Il y en eut beaucoup qui périrent par l'eau; car le *Nipponbas*, le grand pont de Yédo, d'où l'on compte les distances pour toute l'étendue de l'empire, se rompit sous le poids d'une foule qui s'enfuyait épouvantée; et ceux qui venaient derrière, ignorant cette circonstance, poussaient toujours dans l'eau les malheureux qui les précédaient.

On ne sera pas étonné de l'effrayante étendue de

cet incendie quand on verra, au Chapitre où nous parlerons de l'industrie des Japonais, quelle est la légère construction de leurs maisons.

Quelque bon accueil que l'on eût fait aux étrangers dans leur asile temporaire, ils étaient impatients de trouver une autre hôtellerie. Celle où ils furent logés était fort agréablement située sur une large rivière qui traverse la ville à proximité d'un pont très-fréquenté. Du haut de leur terrasse, ils regardaient cette foule occupée qui se grossissait encore de tous les curieux accourus pour les voir. Cet empressement ne leur fut jamais importun; tant est grande la civilité de la population yédoenne. Il donna néanmoins de l'ombrage au premier magistrat de la ville, qui défendit aux étrangers de se montrer sur la terrasse.

M. Doeff fit immédiatement appeler son banios en chef, pour lui faire connaître sa surprise et son mécontentement d'avoir reçu un pareil ordre du gouverneur de Yédo, tandis que c'était celui de Nagasaki dont il avait suivi les instructions dans tout son voyage. Le banios lui-même avait dit aux Hollandais de la part de ce dernier gouverneur, que celui-là seul avait autorité sur eux. De plus, M. Doeff déclara à l'employé de police, qu'il n'était pas dans l'intention d'obéir à des injonctions venues d'autre part, le priant avec instance d'informer le gouverneur de Nagasaki de ce qui venait d'arriver.

Cet appel à son autorité ne fut pas inutile. Dès le lendemain, il fit dire à l'ambassadeur, par ce même banios,

Digitized by Google

qu'il approuvait entièrement sa conduite et qu'il lui permettait de faire usage de la terrasse ainsi que ses compagnons. Il ajouta même à cette autorisation beaucoup de politesses.

On voit par cet exemple, combien il est nécessaire au Japon de connaître exactement les usages. Si le directeur de Detsima avait obéi sans réplique à un ordre donné par un fonctionnaire incompétent, non-seulement il se serait privé d'une des choses les plus agréables à un voyageur, mais peut-être aurait-il mécontenté le gouverneur de Nagasaki, ce qui n'aurait pu que devenir très-préjudiciable à la factorerie, à cause des rapports qu'elle a continuellement avec lui.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

PRÉSENTATION A L'EMPEREUR ET RETOUR A NAGASAKI.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

PRÉSENTATION A L'EMPEREUR ET RETOUR A NAGASAKI.

La cérémonie de la présentation a lieu en tenue de cour, comme en Europe. Ce costume, pour les Hollandais, date encore du règne de Louis XIV. L'habit du directeur est en velours; celui du secrétaire et du médecin, en drap fin galonné et brodé d'or et d'argent. Le chef de l'ambassade porte le manteau de velours et ses compagnons des manteaux de satin noir. Par un privilége de son rang, le premier seul paraît devant l'empereur avec son épée, qui toutefois est portée derrière lui dans un élégant fourreau. Ni les autres employés de Detsima; ni les officiers de la marine royale hollandaise qui peuvent se trouver dans la factorerie; per-

Digitized by Google

sonne, enfin, excepté le directeur, ne peut, sur un point quelconque du territoire japonais, porter des armes de quelque espèce que ce soit. Toutes doivent être remises aux autorités aussitôt que les navires sont entrés en rade.

Au jour fixé pour l'audience, M. Doeff partit à six heures du matin pour devancer au palais les conseillers d'État. Les palanquins des Hollandais les portèrent jusqu'à l'entrée de la résidence impériale. Là, tous les seigneurs, excepté les trois princes du sang, sont obligés de mettre pied à terre. Parvenus à la *Garde des mille hommes*, ils attendirent les membres du Conseil. On les fit asseoir sur des banquettes recouvertes de tapis rouges; on leur offrit des pipes et du thé. D'abord arrivèrent le gouverneur de Nagasaki et l'un des principaux employés de la police qui porte le titre de Commissaire-Général des étrangers.

Ces personnages se rendirent dans l'intérieur du palais, après avoir félicité les Européens d'être si près du moment où ils seraient présentés à l'Empereur. Le commandant des gardes vint à son tour saluer le chef de l'ambassade. Il importe, en cette occasion, que chacun maintienne les priviléges de son rang. Ce commandant refusa d'entrer dans la salle du fond, qui est la place la plus honorable; et, prétextant que son rang inférieur ne lui permettait pas d'aller jusqu'à l'endroit où était M. Doeff, il demanda que l'ambassadeur vînt au-devant de lui jusque dans la salle d'entrée.

Digitized by Google

De son côté, celui-ci prétendit qu'il lui était impossible de quitter la place qu'on lui avait donnée. Alors le chef des gardes s'approcha jusqu'à douze pieds de lui pour le saluer. En insistant sur son droit avec tant de rigueur, le directeur hollandais avait pour motif la conservation des anciennes prérogatives de son poste; et en effet il aurait été fort difficile de les recouvrer s'il avait eu la faiblesse de les sacrifier une fois.

Lorsque tous les conseillers d'État furent assemblés, on introduisit les envoyés dans le palais. Ils furent reçus par des pages à la tête rasée, qui les menèrent dans la salle d'attente. Là, les Hollandais durent s'asseoir à l'orientale, en étendant leurs manteaux sur leurs pieds; car il passe pour malhonnête, au Japon, de laisser voir cette partie du corps. Bientôt le gouverneur de Nagasaki et le commissaire des étrangers les firent entrer dans la salle d'audience, où il leur fallut faire une répétition du cérémonial de la présentation qui devait avoir lieu quelques instants après. S'il y manquait la moindre chose, le gouverneur serait sévèrement puni.

Les seigneurs revenaient successivement de l'audience. Enfin l'ambassadeur pénétra, par une longue galerie en bois, dans la *Salle des mille nattes*. Il passa de là dans celle de l'audience, seul avec le gouverneur de Nagasaki. Les présents étaient rangés sur la gauche. Au fond se trouvait l'Empereur, dont le costume ne se distinguait en rien de celui de ses sujets. M. Doeff le salua à

Digitized by Google

la japonaise, en se prosternant jusqu'à terre, de la même façon que les princes de l'empire; après quoi l'un des Conseillers d'État le présenta, en criant : — « *Kapitan Olanda!* » A l'instant même, son introducteur, qui s'était placé derrière lui, le tira par le pan du manteau pour l'avertir que la présentation était finie. Toute cette solennité dure à peine une minute.

Comme l'ambassadeur devait rester encore quelque temps au palais, il put en examiner l'intérieur. On n'y voit pas le moindre ornement, ni même aucun meuble. Toutes les salles ont des portes à coulisses, peintes à la manière du pays et tapissées de papier doré. Les boutons des portes sont également garnis d'or; et c'est le seul luxe de ce palais vide. La grandeur des salles et de l'édifice entier, la tristesse qui règne dans ces murs, et le silence gardé par un si grand nombre d'hommes; tout cela lui sembla plus imposant que la magnificence de nos demeures les plus somptueuses.

En sortant du palais de l'Empereur, M. Doeff se dirigea vers celui du Prince héréditaire, construit dans le même style. Le Prince n'était pas chez lui; mais des Conseillers d'État nommés à cet effet reçurent l'ambassadeur à sa place.

Les Conseillers-Ordinaires et Extraordinaires auxquels il fut ensuite porter des cadeaux, se firent représenter par un secrétaire, qui le reçut avec distinction et lui offrit des pâtisseries et du thé. L'usage ne permet pas de toucher à ces gâteaux, posés sur des pla-

Digitized by Google

teaux en bois; mais l'interprète et le maître d'hôtel, qui, pendant ce temps, ont rejoint l'ambassadeur, les enveloppent soigneusement dans du papier qu'ils attachent avec des cordons argentés ou dorés, et les portent à la demeure des Hollandais sur des plateaux vernis.

On entend, derrière des paravents en papier, les exclamations contenues des dames et des enfants qui sont venus examiner les voyageurs. Si les dames ne se montrent pas dans la salle, ce n'est pas que cela soit contraire aux mœurs japonaises, comme cela le serait à celles des mahométans; mais c'est seulement parce qu'on redoute une familiarité trop grande avec les étrangers.

On se rend le lendemain chez les Inspecteurs des temples, qui résident à Yédo; car le Siogoun dirige, en réalité, les affaires du culte aussi bien que celles de l'État, quoiqu'il ait l'air d'abandonner les premières au Mikado. L'accueil qu'on fait aux Hollandais chez ces fonctionnaires est le même qu'ils reçoivent des membres du conseil, quoique moins magnifique. De là, on se rend chez les deux Gouverneurs de Yédo, qui administrent chacun la moitié de la ville. Ils reçoivent l'ambassade en personne, et invitent les étrangers à manger des mets chauds et à boire de la bière de riz. Les visites devraient se terminer par les Inspecteurs des temples; mais ils ont l'habitude d'en dispenser les Hollandais.

Digitized by Google

On parcourt ce jour-là une grande partie de la capitale. Il est difficile d'en préciser l'étendue; mais les Japonais n'exagèrent probablement pas en disant qu'il faudrait marcher pendant vingt-et-une heures pour en faire le tour. La multitude qui circule incessamment dans les rues dépasse tout ce qu'on pourrait imaginer. Le bruit que fait cette population remuante est assourdissant.

Quant au château, il peut avoir cinq lieues de circonférence. Il se trouve en haut de la ville, et est entouré de fossés. La partie intérieure de cette résidence comprend les palais du siogoun et du prince héréditaire. Le reste est habité par les princes-gouverneurs et les conseillers. Les femmes et les enfants des premiers, y demeurant toujours en otage, ont aussi leur habitation dans le même lieu.

Yédo est situé sous le 35° 32′ de latitude septentrionale, au centre d'une vaste plaine, au fond d'un golfe qui produit abondamment du poisson, des crabes et des coquillages, mais qui manque de profondeur, en sorte que les grands navires ne peuvent pas arriver devant la ville. On les décharge donc à une ou deux lieues de distance.

Vue de la mer, la ville se déroule en demi-cercle. Comme toutes celles du Japon, elle n'a ni murs ni remparts. Elle est coupée d'un grand nombre de canaux à parapets élevés et plantés d'arbres; ce qui n'a pas été fait précisément pour la défense de la cité,

Digitized by Google

mais plutôt pour diminuer le danger des incendies. La grande rivière qui traverse Yédo y entre par l'ouest et va se jeter dans le port. Un bras assez considérable de ce fleuve serpente autour du château et s'écoule également dans le golfe par cinq embouchures sur lesquelles on a bâti des ponts.

La quantité d'employés et de personnes attachés au service des princes contribue puissamment à la prodigieuse population de Yédo. Cette capitale est moins régulièrement bâtie que les autres villes du Japon, et surtout que Miako; car elle ne s'est agrandie que successivement et à d'assez longs intervalles. Dans certains quartiers, reconstruits à neuf depuis les incendies qui dévorent souvent des centaines d'habitations, les rues se croisent par angles droits. Les propriétaires incendiés peuvent relever leurs maisons dans les espaces libres, à condition d'observer l'alignement. Comme dans les autres villes de l'empire, toutes les maisons, à Yédo, sont petites et basses; mais on y compte un grand nombre de superbes palais.

Celui de l'empereur offre, du dehors, un coup d'œil admirable. Il est surmonté d'une tour carrée à plusieurs étages, d'un blanc éclatant. Les toits en sont aussi très-élégants et couronnés de dragons dorés. Derrière cet édifice s'étendent de beaux et vastes jardins, des vergers et des bosquets.

Yédo peut être considéré comme la pépinière des artistes, des ouvriers et des marchands. La population

Digitized by Google

pressée et la difficile importation des substances alimentaires y rendent la vie plus chère que partout ailleurs.

Aucun Japonais ne peut faire visite aux Hollandais avant les audiences, excepté ceux que leur emploi met en communication directe avec eux. Mais après qu'ils ont été reçus à la Cour, les médecins et les astronomes de l'Empereur se présentent chez eux. Ces visites, qui se renouvellent plusieurs fois, sont fastidieuses, à cause de la longueur des cérémonies et des compliments. Néanmoins, l'on ne peut s'empêcher d'admirer la patience et l'attention avec lesquelles ces hommes avides d'instruction attendent la réponse des Européens à leurs nombreuses questions. L'ardeur qu'ils montrent pour les sciences médicales, et la thérapeutique en particulier, n'a point de bornes. Le médecin de la factorerie n'en a pas trop de tout son savoir pour se tirer honorablement d'un interrogatoire longtemps préparé et qu'il faut soutenir à l'instant même.

Les questions des astronomes s'adressent directement au chef des étrangers, souvent fort embarrassé pour répondre sur un genre de connaissances auxquelles il ne s'est pas spécialement appliqué. On s'étonne de trouver dans cette nation presque abandonnée à ses propres ressources des hommes aussi avancés en astronomie; car les Chinois trouvent au moins des professeurs parmi les missionnaires de Péking; mais les Japonais n'ont d'autre instruction que celle que peuvent leur

Digitized by

fournir un petit nombre de livres hollandais, tels qu'une traduction de l'*Astronomie* de Lalande, dont ils déduisent fort habilement les éclipses solaires et lunaires. Tous ces savants restent ordinairement avec les envoyés depuis deux heures jusqu'à la nuit. On leur offre des liqueurs, des fruits confits et d'autres rafraîchissements.

On n'attend guère à Yédo la réception d'adieu que trois ou quatre jours. Les formalités sont les mêmes qu'à l'arrivée; seulement l'empereur n'y paraît pas en personne. Il se fait représenter par les conseillers d'État dans la *Salle des mille nattes*. En cette occasion, le Gouverneur de Nagasaki donne lecture aux Hollandais de l'Ordre de la Cour en vertu duquel il leur est permis de continuer leur commerce, à la condition de s'abstenir de toute propagande religieuse; de dénoncer au gouvernement les entreprises que des étrangers pourraient faire ou préparer contre le Japon; d'éviter le contact des jonques chinoises qui vont et viennent entre l'Empire japonais et la Chine; et de respecter la navigation des habitants des îles Lioukiou, sujets de l'empereur.

Après avoir pris connaissance de cet ordre qu'on lui renouvelle aussi tous les ans à Nagasaki, au départ des navires, comme nous l'avons dit, le Directeur se retire pour quelques instants. A sa rentrée dans la salle d'audience, on lui donne trente robes de soie de la part de l'Empereur. Il s'éloigne une seconde fois, revient encore, reçoit vingt pièces pareilles de la part de l'Héritier du trône et retourne à son hôtellerie.

Digitized by

Le soir, les Conseillers d'État, les Inspecteurs des temples, les Gouverneurs de la ville et les Commissaires des étrangers font remettre à l'ambassade quelques robes de soie moins belles que celles données par le monarque et son fils, et ouatées en coton. Il est d'usage d'envoyer à Batavia les présents du Siogoun et du Prince héréditaire. Les autres sont la propriété du Directeur. Toutefois, il en distribue la plus grande partie entre les employés japonais dont il est accompagné pendant le voyage quadriennal. Les cadeaux faits en retour aux employés qui lui remettent ceux des princes et des hauts-dignitaires, consistent en fruits confits, en tabac à fumer et en pipes de terre de Hollande.

Toutes les cérémonies étant achevées, l'ambassade ne tarde pas à quitter Yédo.

Les Japonais changent de nom plusieurs fois dans le cours de leur vie. Parmi les *Amis des Hollandais*, qui forment une espèce de corporation distincte, il s'en est trouvé plusieurs de toutes les classes qui désiraient en recevoir de nouveaux de la part de leurs alliés bataves. Le prince de Nagats, l'un des Grands-Vassaux de l'Empire, a voulu s'appeler *Frédéric-Henri*, comme plusieurs membres de la maison d'Orange; et le premier astronome de la cour, Takahaso Sampeï, fut en correspondance avec M. le professeur Reinwart, lors du séjour de ce savant dans l'Inde, sous le nom de *Johannes Botanicus*.

M. Golownin a prétendu que de son temps un Hol-

Digitized by Google

landais s'était fixé dans la ville de Yédo. Cette assertion est entièrement inexacte. Depuis la clôture de l'empire, aucun étranger n'aurait pu en obtenir la permission.

Le voyage de retour est en tout semblable à celui d'aller. Les cérémonies qui accompagnent la réception des présents à Miako n'ont rien de particulier, si ce n'est que chacun des gouverneurs locaux donne au directeur de la factorerie trois *schuits* d'argent.

On passe à Miako trois ou quatre jours en acquisition de marchandises qui sont la spécialité de cette ancienne ville, très-considérable, quoique moins grande que la nouvelle capitale. Elle est plus saine par son climat que toute autre dans l'empire japonais. Le jour du départ, on visite les temples des trente-trois mille trois cent trente-trois dieux et celui de Giouon, où l'ambassade ne peut se dispenser d'accepter un repas public, principalement composé de fèves en purée. C'est un mets au goût duquel il est difficile à un Européen de s'habituer.

La foule qui s'empresse de venir regarder les envoyés à cette occasion est vraiment incroyable. Nulle part, ni dans l'Inde ni en Europe, ils n'avaient vu tant de monde assister à un spectacle de cérémonie. On ne s'étonnera pas cependant de cette affluence, si l'on songe que les Hollandais sont les seuls étrangers que les habitants de ce pays extrêmement peuplé puissent jamais voir; qu'ils ne les aperçoivent qu'un instant, à de longs intervalles, et que rien n'est plus différent que le

Digitized by

costume, le langage et les mœurs de ces deux nations, placées aux deux extrémités de l'ancien continent.

A Fousimi, le cortége est embarqué sur un joli petit navire que l'on ne prend la peine ni de gouverner ni de tirer, mais qui marche abandonné au courant. C'est ainsi que l'on regagne Oosaka, où la réception des présents est suivie d'un splendide repas et de fêtes charmantes.

Oosaka possède une belle raffinerie de cuivre. Cette agréable ville est regardée avec raison comme l'entrepôt du commerce d'expédition de tout l'empire. On y envoie toutes les marchandises importées par les Hollandais et les Chinois. C'est aussi le principal marché d'argent de ce riche pays. Mais l'eau et le climat passent pour mauvais.

L'ambassade emporte à son passage les marchandises commandées pendant le voyage d'aller. Les denrées, et surtout le riz, coûtent moins cher dans cette ville qu'à Nagasaki.

Tantôt en bateau, tantôt en palanquin, on avance jusqu'à Kokoura. Là, on fait provision de charbon de bois. Rien n'est plus indispensable que cette matière à Nagasaki; mais aussi rien n'y est d'une acquisition plus coûteuse. A quelque distance de cette dernière ville, les amis et les interprètes des Hollandais viennent leur souhaiter la bienvenue.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

AUDIENCES EXTRAORDINAIRES ACCORDÉES PAR L'EMPEREUR DU JAPON A M. ENGELBERT KAEMPFER, MÉDECIN DE LA FACTORERIE NÉERLANDAISE.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

AUDIENCES EXTRAORDINAIRES ACCORDÉES PAR L'EMPEREUR DU JAPON A M. ENGELBERT KAEMPFER, MÉDECIN DE LA FACTORERIE NÉERLANDAISE.

Après l'historique de la courte entrevue accordée à M. Doeff, et dont les formalités sont les mêmes pour toutes les autres ambassades, il ne sera peut-être pas sans intérêt de rapporter ici les circonstances particulières de celle qui eut lieu pendant le séjour de M. Engelbert Kaempfer, comme médecin de la factorerie hollandaise au Japon.

La pure curiosité des détails matériels n'aurait pu nous engager à cette narration. Nous la donnons principalement pour exposer aux yeux du lecteur les signes distinctifs le plus inconnus du caractère japonais. Ce sont de ces traits de mœurs qui, tout en peignant par-

Digitized by Google

faitement les individus, ont cependant besoin, pour être mis en relief, de paraître dans la situation même où le voyageur les a observés.

La réception que l'empereur fait au chef des Hollandais est aussi glaciale que possible. Il reçoit de lui les mêmes honneurs que lui rendent les seigneurs de sa cour et les membres de sa propre famille. Puis il les congédie, sans que ni l'un ni l'autre n'aient prononcé une seule parole.

Cette réserve provient du mépris que l'aristocratie japonaise professe pour la classe des marchands. Les Hollandais n'ont pas d'autre caractère à ses yeux, et ne seraient probablement pas tolérés s'ils voulaient jouer un rôle politique. Un siogoun croirait s'avilir en s'entretenant un seul instant avec un homme de commerce, fût-il riche à dizaines de millions. Du reste, il ne lui supposerait pas assez de lumières pour que sa conversation pût apporter le moindre avantage au chef d'une grande monarchie.

M. Engelbert Kaempfer, médecin de la factorerie hollandaise, fut plus heureux. Il accompagnait l'ambassadeur à l'audience, comme c'est l'usage. Le siogoun eut la fantaisie de s'entretenir avec un Européen, homme de science et réputé fort habile dans son art. Cette fois, la curiosité l'emporta sur l'étiquette, et le docteur eut le privilége tout exceptionnel de se trouver en rapport, pendant deux heures et à deux reprises différentes, avec l'inabordable Fils du Soleil Le-

vant. Nous reproduisons, d'après son récit, cette curieuse entrevue.

La salle d'audience consistait en divers compartiments, tous regardant le milieu. Quelques-uns étaient ouverts du côté de cette place, les autres fermés par des paravents et des jalousies. La grandeur des compartiments et le nombre des nattes placées les unes au-dessus des autres, en guise de tapis, variaient suivant la qualité des personnes qui devaient les occuper. Au centre, un espace resté vide, et par conséquent moins élevé, laissait voir un plancher brillamment vernissé, sur lequel on dit aux Hollandais de s'asseoir. L'empereur et l'impératrice étaient placés derrière des paravents, à leur droite. Le médecin, que l'on fit avancer, eut deux fois l'occasion de voir l'impératrice à travers les ouvertures d'un paravent. Elle était belle, avait le teint brun, de fort beaux yeux noirs à l'européenne, pleins de feu, et devait être de grande taille, d'après la proportion de sa tête. Elle paraissait avoir trente-six ans.

Il est bon de s'entendre sur les paravents qui joueront un grand rôle dans cette affaire. Ces meubles sont faits de roseaux fendus, déliés et minces, couverts, par derrière, d'une soie fine et transparente, avec des ouvertures juste assez larges pour que les personnes qu'ils cachent puissent voir au travers. Elles-mêmes ne s'exposent pas à être vues, si ce n'est de très-près ou quand l'intérieur du meuble est éclairé.

Digitized by Google

L'empereur était assis dans un lieu tellement obscur qu'on aurait eu peine à l'apercevoir si sa voix ne l'avait fait découvrir. Il parlait néanmoins très bas, et semblait vouloir garder l'incognito. Les princesses du sang et les dames de la cour étaient vis-à-vis des Hollandais, derrière d'autres paravents. On avait mis des cornets de papier entre les cannes pour élargir les ouvertures et rendre le passage plus libre à la vue. Le médecin compta jusqu'à trente de ces cornets, ce qui lui fit juger que les dames étaient en même nombre.

Makino-Bengo, Président du conseil d'État, ancien Gouverneur de l'Empereur et son favori, homme sage et d'une grande probité, s'était fait le conducteur de l'ambassade. Il était seul sur une natte élevée, dans un lieu découvert, à la droite des étrangers, c'est-à-dire du côté de son maître. A leur gauche, dans un autre compartiment, étaient assis les conseillers d'État du Premier et du Second ordre. La galerie, derrière eux, se trouvait remplie des principaux officiers de la Cour et des gentilshommes de la Chambre Impériale. Une autre galerie, qui conduisait au compartiment de l'Empereur, était occupée par les enfants des Princes, par les pages de Sa Majesté, et par quelques prêtres qui se cachaient le visage pour observer les chrétiens. Telle était la disposition du théâtre où ils devaient figurer.

Le Premier Interprète s'assit un peu au-dessus d'eux, pour entendre plus facilement les demandes et les réponses. Les Hollandais prirent leur place à sa gauche,

Digitized by

tous à la file, après avoir fait le salut à la manière du pays, du côté des jalousies du Siogoun.

Alors Makino-Bengo leur dit de sa part qu'ils étaient les bienvenus. L'interprète leur répéta ce compliment et rendit aussi la réponse de l'ambassadeur. Elle consistait dans un très-humble remerciement pour la bonté que l'empereur avait eue de leur accorder la liberté du commerce. Ce ne sont là que de pures politesses, toujours les mêmes à chaque audience quadriennale. Le traducteur se prosternait à chaque explication. Il parlait assez haut pour être entendu de l'empereur; mais tout ce qui sortait de la bouche du monarque passait par celle de Bengo, comme si ses paroles eussent été trop précieuses et trop sacrées pour être reçues directement par des officiers subalternes.

Ces formalités remplies, arrivèrent les questions que l'empereur et sa cour tenaient en réserve. On voulut savoir l'âge et le nom de chacun des membres de l'ambassade, et on les leur fit écrire sur un morceau de papier, avec des plumes et de l'encre d'Europe qu'on avait fait apporter pour cette occasion; car les Japonais, ainsi que les Chinois, écrivent au moyen d'un pinceau. Lorsqu'ils eurent satisfait à ce désir, Bengo fit passer le papier à l'empereur par un trou de la jalousie.

On demanda ensuite à l'ambassadeur quelle était la distance du Japon à Batavia et de Batavia à la Hollande. Puis on lui fit encore différentes questions du même

Digitized by

genre qui avaient déjà été adressées plusieurs fois à ses prédécesseurs par des employés du Gouvernement. Il ne faudrait pas conclure de là que les Japonais oublient les renseignements qui leur ont été donnés. Ils en tiennent note très-exactement et les conservent dans les archives de l'État. S'ils réitèrent ainsi, c'est tout à la fois pour s'assurer qu'on n'a pas fait erreur en les transcrivant, et pour mettre à l'épreuve la véracité des Hollandais, qui, dans le cas où ils mentiraient, ne feraient pas toujours le même mensonge.

Le principal interrogatoire fut celui du docteur. Comme on le pense, il roula d'abord sur la médecine.

On lui demanda quelles étaient les maladies extérieures ou intérieures qu'il croyait les plus dangereuses et les plus difficiles à guérir? Quelle était sa méthode dans le traitement des ulcères et des aposthumes internes? Si les médecins d'Europe ne cherchaient pas quelque remède pour rendre les hommes *immortels*, comme faisaient les médecins chinois depuis plusieurs siècles? Si les Européens avaient accompli des progrès considérables dans cette étude, et quel était le remède le plus estimé?

« Nos médecins, répondit le docteur, se sont bornés « à chercher les moyens de prolonger la vie et de con- « server l'homme en santé jusqu'à l'âge de la vieil- « lesse. — Quelle recette, alors, lui dit-on, est la meil- « leure pour atteindre ce but? — Je crois que c'est la « dernière trouvée, et le croirai tant que l'expérience

Digitized by

« ne nous aura pas fait connaître quelque chose de plus « parfait. — Décrivez-nous donc ce médicament? — C'est « une liqueur spiritueuse qui peut entretenir dans le « corps la fluidité des liquides et donner de la force « aux esprits. »

Cette réponse parut trop vague. On pressa le médecin de déclarer le nom de cet excellent remède. Comme il savait que tout ce qui est en estime au Japon y reçoit des noms fort longs, il répondit que c'était *le sel volatil huileux de Sylvius*. On connaît cette espèce de cordial propre à exciter la transpiration et composé d'écorce d'orange ou de citron, de vanille, de maïs, de girofle, de cannelle, d'esprit-de-vin et d'alcali volatil.

Là-dessus, nouvelles questions. — « Comment ap-« pelle-t-on l'auteur de cet élixir? — C'est le docteur « Sylvius de Hollande. — Pourriez-vous le composer? » L'ambassadeur poussa vivement le médecin du coude, et lui dit de répondre non. En effet, s'il avait dit oui, on n'aurait pas manqué de le prier d'en faire, et il n'aurait pu s'en dispenser; ce qui eût enlevé peut-être un bénéfice considérable au commerce des Hollandais.

Mais le médecin, conciliant adroitement son honneur et son intérêt personnel avec celui de ses commettants, répondit qu'il pouvait faire le cordial, mais non pas au Japon. — « Peut-on l'avoir à Batavia? demanda « l'Empereur. — Sans doute. » Et Sa Majesté donna ordre que cette précieuse liqueur lui fût envoyée par

Digitized by Google

les premiers vaisseaux qui viendraient à Detsima.

Jusqu'alors ce prince s'était tenu auprès des dames et assez loin des membres de l'ambassade. Il s'approcha vers la droite, et s'assit derrière les jalousies, aussi près qu'il lui fut possible. Il les fit prier successivement de se tenir debout, de marcher, de tournoyer, de s'arrêter, de se complimenter les uns les autres, de faire les ivrognes, d'écorcher quelques phrases japonaises, de lire en hollandais, de dessiner, de chanter, de danser, de mettre et d'ôter leurs manteaux. Le docteur, qui était Allemand, exécuta une chanson amoureuse en sa langue. Mais le chef de l'ambassade avait tant de gravité que les Japonais auraient craint de lui déplaire en lui adressant des invitations aussi bouffonnes. Il en fut donc naturellement dispensé.

Ce n'était pas que le siogoun et ses courtisans pensassent avilir les Hollandais en exigeant d'eux de pareilles complaisances; car, dans ce pays, les plus nobles et les plus grands personnages en font tout autant pour amuser leurs princes, sans pour cela se croire déshonorés. Aristote, marchant à quatre pattes, et portant sur son dos la maîtresse d'Alexandre, n'aurait point passé pour un courtisan trop servile aux yeux des Yédoens.

Après donc que les Hollandais eurent fait ainsi l'exercice pendant deux heures, quoiqu'on eût mis beaucoup de civilité dans la manière de les y engager, des valets rasés entrèrent dans la salle et mirent devant chacun d'eux une petite table, couverte de viandes préparées

Digitized by Google

suivant les procédés assez divers de la cuisine japonaise. On y avait ajouté une paire de petits bâtons d'ivoire devant tenir lieu de fourchettes. Ils goûtèrent à ce repas, et le Premier Interprète reçut l'ordre d'emporter le reste pour lui. On pria les envoyés de remettre leurs manteaux, de prendre congé de la Cour, ce qu'ils firent, non sans quelque plaisir, et deux maîtres de cérémonies les reconduisirent dans l'antichambre.

L'année d'après, et par une raison toute particulière, les facteurs bataves firent un nouveau voyage à la Cour. M. Kaempfer les accompagnait encore. L'empereur avait été si content de lui à la première entrevue, qu'en le revoyant, il fit prier les Hollandais, sans perdre de temps, d'ôter leurs manteaux, de faire les gestes d'hommes qui s'adressent ou des félicitations ou des injures, de s'inviter à dîner, d'entrer en conversation, de discourir familièrement comme font un père et un fils, de montrer comme s'abordent deux amis ou deux époux, et comment ils se quittent.

Le Siogoun voulut savoir de quelle manière, en Hollande, on s'y prend pour inviter quelqu'un à dîner. Il fit jouer les Hollandais avec des enfants qu'ils durent porter sur leurs bras : il leur fit ôter et remettre plusieurs fois leurs manteaux et leurs perruques de cérémonie, sans compter les scènes de la première audience qu'on ne manqua pas de leur faire réitérer.

Le médecin subit cette fois un second interrogatoire non moins curieux que le premier. — « Avez-vous guéri

Digitized by

des maladies remarquables? — Oui, répondit-il, mais non pas à Nagasaki, où nous sommes enfermés comme des prisonniers. » Il lui fallut ensuite décrire, dans le plus grand détail, l'organisation des maisons en Hollande, les mœurs de ce pays et la différence qu'elles offrent avec celles du Japon; les usages qu'on y observe pour la sépulture des morts; le temps qu'on met entre le décès et l'inhumation. Puis d'autres questions.

« Quelle sorte d'homme est votre souverain? Com-
« ment se porte-t-il? Le Gouverneur-Général de Ba-
« tavia lui est-il supérieur, ou bien est-il placé sous
« ses ordres? Avez-vous des prières et des images sem-
« blables à celles des Portugais? »

A cette dernière question, sans cesse renouvelée aux Hollandais depuis deux cent cinquante ans, le médecin, comme on doit le penser, s'empressa de répondre par la négative. La pensée de l'autocrate japonais se porta ensuite sur un autre point.

— « La Hollande et les pays étrangers, demanda-t-il,
« sont-ils sujets aux tremblements de terre, aux ora-
« ges, aux trombes et à la foudre, comme le Japon?
« — Les maisons y prennent-elles feu, et y a-t-il des
« hommes tués par la foudre dans les pays d'Europe?
« Puis à l'ambassadeur : « Combien avez-vous d'enfants,
« et quels sont leurs noms? »

A ce moment de la conversation, l'empereur fit ouvrir quelques volets sur la gauche pour rafraîchir la salle. Mais cela ne pouvait se faire sans que le jour

Digitized by Google

devint plus fort; et quelques instants après, les Hollandais purent distinguer la voix de ce prince qui se plaignait à ceux qui l'entouraient d'être trop en vue.

— « Certainement, disait-il, ces étrangers savent, ou « du moins ils soupçonnent fortement que je suis là. » En effet, il changea de place, et alla s'asseoir auprès des dames qui se tenaient dans le fond. Se trouvant alors bien rassuré sur son incognito, il recommença de plus belle à accabler de questions ses malheureux visiteurs sur l'âge qu'ils donnaient à son gouverneur Bengo, et sur mille autres choses encore. Il voulut absolument qu'ils s'embrassassent comme des amoureux, ce qui amusa beaucoup la partie féminine de l'assistance. Il leur fit enfin exécuter les saluts et prononcer les paroles de politesse qu'on adresse en Europe à ses inférieurs, aux dames, aux grands personnages, aux princes, aux rois.

Ce n'était pas encore assez; il n'eut point de repos que les étrangers ne se fussent approchés du paravent et ne l'eussent salué lui-même, comme s'il eût été un monarque européen.

On fit alors entrer un prêtre qui avait un ulcère récent sur l'un des tibias. Le mal était peu grave; lui-même y avait mis un emplâtre; et c'était tout ce qu'il fallait pour le guérir. Le médecin lui conseilla de ne pas trop s'habituer à la bière de riz, jugeant par la plaie et par l'air rubicond du patient qu'il devait être adonné à cette boisson forte, la seule qui existe au Japon. Ce sage avis fit beaucoup rire le Siogoun et toute

Digitized by

la Cour. Sans doute, ils connaissaient leur personnage.

La consultation terminée, on introduisit deux chirurgiens de l'empereur. L'un d'eux était borgne et l'autre n'avait guère meilleure mine. Les hommes de l'art se tâtèrent le pouls réciproquement; puis la conversation roula sur des questions de médecine. Ces messieurs demandèrent au docteur Kaempfer si les abcès étaient dangereux ou non,-et dans quels cas nous ordonnons la saignée? Ils se piquaient d'avoir quelque connaissance de nos emplâtres d'Europe. Quand ils en désignaient un dont ils ne pouvaient pas bien prononcer le nom, le médecin de la factorerie le leur répétait en mauvais japonais. Ce jargon, moitié latin, moitié indigène, avait un accent si bizarre que l'empereur s'écria, tout surpris : « Mais quel langage parle donc le Hollandais? »

Cette fois la collation fut servie après la cérémonie. Elle se composait de deux petits pains creux, parsemés de grains de sésame; d'un morceau de sucre blanc cannelé; de cinq *kaïnakis* confits (1); d'une tranche de gâteau carrée et plate; de deux gâteaux faits de fleur de farine et de miel. Cette dernière pâtisserie est bise, épaisse et un peu dure. On trace d'un côté l'empreinte d'un soleil ou d'une rose, et de l'autre côté, les armoiries de l'Empereur Spirituel, qui consistent dans la

(1) Ce sont les fruits du *kaï*, arbre qui ressemble beaucoup à notre amandier.

Digitized by Google

feuille et la fleur d'un grand arbre du pays nommé *kaïri*. La feuille ressemble assez à celle du glouteron, et la fleur à celle de la digitale. Il y en a plusieurs sur la même tige.

A ces plats, on avait ajouté deux tranches carrées d'un gâteau fait de belle farine de fève et de sucre, d'un rouge brun, et cassant; une tranche d'un autre gâteau jaune et dur, en fine farine de riz; deux tranches d'un gâteau dont la mie était d'une pâte entièrement différente de celle de la croûte; une mangue énorme bouillie et remplie de farine de pois, mêlée de sucre, qu'on aurait prise pour de la thériaque; enfin deux petites mangues, apprêtées de la même façon.

Dans une visite que les mêmes voyageurs rendirent au seigneur Tsousimano Kami, on leur servit un dîner plus substantiel, composé des mets suivants : du poisson bouilli avec une fort bonne sauce verte; des huîtres cuites, comme nos moules, avec du vinaigre et servies dans la coquille; des oies rôties, découpées en minces aiguillettes, du poisson frit et des œufs durs. La liqueur qu'on leur fit boire était exquise. Après ce festin, on souhaita de voir leurs chapeaux, leurs pipes et leurs montres.

En retour des présents apportés par l'ambassade, on lui donna une grande quantité de magnifiques robes de soie. C'étaient les cadeaux destinés à la *Compagnie des Indes*, comme les Japonais continuent de nommer le gouvernement colonial de l'Inde néerlandaise, par un

anachronisme qui dure depuis quarante ans. Deux de ces robes furent réservées à l'ambassadeur, une à son secrétaire et une à son médecin.

La réception de l'ambassade et les échanges de présents chez les principaux courtisans et les ministres ne furent, comme d'ordinaire, qu'un diminutif de ce qui se passa chez l'empereur. Dans chaque palais, l'officier chargé d'offrir les robes s'assit à quelque distance de l'ambassadeur, et lui dit :

« Le seigneur..... mon maître vous félicite d'avoir « obtenu de Sa Majesté Impériale votre audience de « congé par un jour de beau temps. Cela est pour vous « d'un heureux augure. »

Telle est en effet la croyance des Japonais ; et, pour s'accorder avec ce préjugé, on a soin de ne jamais fixer la veille le jour de cette audience de congé. Lorsqu'elle doit, comme dans cette circonstance, être favorable, le délégué du Siogoun choisit alors un jour où le soleil est radieux et le ciel sans nuages. M. de Resanoff, envoyé russe, dont on voulait rejeter les propositions, reçut son audience du gouverneur de Nagasaki par un temps affreux. Le peuple, ignorant ce stratagème, s'attendait d'avance à l'échec des négociations entamées par l'ambassadeur moscovite. Dès lors, quand il apprit la résolution de ses gouvernants, il la crut dictée par les dieux.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII.

LA FACTORERIE ANGLAISE DE FIRATO.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII.

LA FACTORERIE ANGLAISE DE FIRATO.

William Adams, cet Anglais employé comme second sur un des navires de l'escadre de Mahu, et qui était arrivé au Japon avec les premiers Hollandais, sut gagner la confiance et la faveur de l'empereur Iyéyas. Ce prince le combla de présents et le retint dans ses États. Adams obtint de lui, pour ses compatriotes, l'autorisation verbale de faire le commerce à Firato. Il en fit part aux agents de la Compagnie britannique des Indes, qui détachèrent de la station des Moluques un navire, sous la direction du commandant John Saris, et le chargèrent d'une ambassade pour le siogoun. Iyéyas lui fit le meilleur accueil, confirma dans la forme officielle l'au-

torisation qu'il avait donnée; et les Anglais, munis d'un Décret Impérial, purent s'établir à Firato en 1613, dans la même année que les Hollandais.

Le Commandant Saris avait trouvé les voies admirablement préparées. Outre le crédit dont jouissait son introducteur, la Compagnie Britannique, qui ne comptait encore que douze années d'existence, s'était déjà fait une grande réputation dans ces régions lointaines. Sous Middleton à Moka et à Surate, sous Hippon à Bantam, sous Thomas Best, vainqueur avec quatre vaisseaux de toutes les forces portugaises, la gloire de ses armes s'était répandue dans toute l'Asie. Elle comptait plus de vingt comptoirs dans cette partie du monde, et embrassait le commerce, depuis la Mer-Rouge jusqu'aux côtes de la Chine. La bravoure de ses généraux l'avait mise en grand honneur à la cour du Mogol. Aussi putelle facilement obtenir au Japon des priviléges non moins honorables qu'avantageux. Un de ceux dont elle se réjouit le plus, fut le droit de faire des voyages de découverte à la terre de Yedso, ou dans toute autre contrée de l'empire japonais et de ses dépendances.

Le monde maritime, à cette époque, s'occupait beaucoup de Yedso. On fondait de grandes espérances sur ce pays, qu'on croyait être un nouveau continent s'étendant fort loin à l'est et au nord, et dont on ne connaissait pas encore la stérilité et la pauvreté. D'ailleurs, le vent était aux découvertes. Dans la mer du Japon, comme partout, on cherchait des terres nouvelles. Les

Digitized by Google

merveilleux récits des premiers navigateurs, les richesses qu'ils avaient apportées, enflammaient les esprits. L'exemple du Portugal et de la Hollande, petits États qui, par le seul moyen du commerce et de la colonisation, étaient devenus en si peu de temps des puissances de premier ordre, commençait à exciter l'émulation de l'Angleterre.

Quant aux Japonais, maîtres de Yedso, ils n'en avaient guère visité que les côtes les plus prochaines. L'espèce d'abandon commercial qu'ils en firent aux Anglais avec tant de facilité, provenait-il de la connaissance qu'ils avaient du peu de ressources que pouvait offrir la contrée, ou faut-il l'attribuer à leur indifférence pour les explorations maritimes? Quoi qu'il en soit, ce droit de recherche accordé aux Anglais fut considéré par les autres Européens comme une faveur insigne dont ils ne laissèrent pas d'être jaloux. Les plus mécontents furent les Portugais, qui, même dans le temps où ils étaient liés avec les notables du Japon par les liens d'une étroite amitié, n'avaient jamais pu l'obtenir, quelques sollicitations pressantes qu'ils eussent faites, quelques séduisantes conditions qu'ils eussent proposées.

Après l'heureux succès de ses négociations, le Commandant Saris ne tarda pas à reprendre la mer, laissant la nouvelle factorerie en pleine voie de prospérité. Elle se composait d'Adams et de Richard Kock, directeurs, sous le titre de *marchands*, de huit autres Anglais, de

Digitized by Google

trois interprètes indigènes et de deux domestiques. Les privilèges dont elle était investie semblaient ouvrir à cet établissement naissant les plus brillantes perspectives.

Dans le principe, les Anglais vécurent en bonne intelligence avec les Hollandais domiciliés à côté d'eux. Mais bientôt les deux comptoirs devinrent ennemis l'un de l'autre et travaillèrent à se nuire, au lieu d'exploiter pacifiquement le vaste champ qui leur était ouvert. Les deux Compagnies des Indes, pénétrées du danger que renfermait cette situation, conclurent en 1619 un traité qui fondait en une seule la double factorerie de Firato. Néanmoins, ce sage arrangement ne fit pas cesser des querelles devenues personnelles à leurs employés. Cette circonstance; la recrudescence des guerres civiles dans l'empire japonais; la persécution des chrétiens qui s'ensuivit, et qui réagit défavorablement, comme je l'ai dit, sur tous les Européens; enfin, les projets que la Compagnie britannique avait formés sur la Chine, dont le commerce paraissait alors plus avantageux, lui firent abandonner Firato en 1624.

Digitized by

CHAPITRE XXIV.

LORD WODDEL. — SUSPENSION DES OPÉRATIONS DE LA COMPAGNIE BRITANNIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV.

LORD WODDEL. — SUSPENSION DES OPÉRATIONS DE LA COMPAGNIE BRITANNIQUE.

Treize ans après l'abandon de leur factorerie, les Directeurs de la Compagnie britannique crurent le moment venu de faire une nouvelle tentative. Leur négoce n'avait pas fait de grands progrès dans le Céleste-Empire; et d'un autre côté le retour de la tranquillité dans les îles du Japon leur permettait d'espérer des chances plus favorables. Ils confièrent le commandement de quatre vaisseaux à lord Woddel et le chargèrent de nouer des relations avec les deux pays. Mais l'escadre, mal reçue à Macao, le fut plus mal encore à Nagasaki, le seul port ouvert désormais aux étrangers. Elle dut retourner aux Indes, sans avoir obtenu le moindre résultat.

Digitized by Google

Cet échec découragea profondément la Compagnie. Son étoile pâlissait. Les Hollandais, établis sur les ruines de la domination portugaise à Amboine et à Timor, fortifiés dans Batavia, maîtres des Moluques, de Ceylan, des côtes de Malabar et de Coromandel, accrédités auprès des rois de l'Inde et possédant des forts dans les contrées les plus précieuses, étaient une puissance à laquelle ses rivaux, dépourvus de ports et de places munies, mal soutenus par le faible gouvernement de Charles Ier, ne pouvaient pas résister à la longue.

Les facteurs anglais furent expulsés de toutes les Iles-Aux-Épices. Vers le même temps, l'horizon politique se rembrunissait en Angleterre. La Compagnie, suivant le sort d'un royaume agité par la guerre civile et par le supplice de son malheureux roi, vit son commerce se ruiner ou du moins tomber en langueur.

Cromwell, il est vrai, releva l'honneur du pavillon et la prospérité commerciale de son pays. La guerre qu'il fit à la Hollande avait principalement pour objet de faire oublier son usurpation, en flattant tout à la fois l'amour-propre et les intérêts de la nation. Mais Tromp et Ruyter, quoique avec des forces inférieures, balancèrent trop bien celles des Anglais, pour que leur négoce dans les Indes pût retirer un grand avantage de cette lutte. Charles II, à son tour, eut avec les Pays-Bas une première guerre impopulaire et malheureuse. Elle causa même en Angleterre une si vive fermentation que, pour l'apaiser, il se crut obligé de sacrifier son premier

Digitized by Google

ministre, lord Clarendon, l'ancien compagnon de son exil.

Pendant toute cette période, la Compagnie britannique put continuer néanmoins son intercourse à Bantam, consistant dans un échange de poivre et d'objets manufacturés. Ce genre de transactions n'exigeait qu'un faible capital. Mais comment lutter au Japon contre les Hollandais, quand on n'avait plus d'établissements dans les différentes parties de l'Inde? Pour soutenir cette concurrence, il aurait fallu pouvoir s'échelonner tout le long de la route, au Tonquin, à Siam, à Camboie, en Chine.

L'organisation et les premiers approvisionnements de ces comptoirs auraient absorbé un fonds de quatre millions de francs, sans compter les frais d'équipement de plusieurs navires. La Compagnie avait résolu depuis longtemps d'en faire la dépense; mais elle sentait bien qu'une telle entreprise ne pouvait réussir que dans un temps de paix et sous la protection d'un gouvernement.

Digitized by Google

CHAPITRE XXV.

VOYAGE DU NAVIRE ANGLAIS THE RETURN.

Digitized by Google

CHAPITRE XXV.

VOYAGE DU NAVIRE ANGLAIS THE RETURN.

Le changement survenu dans la politique du cabinet de Saint-James, la paix qui s'ensuivit entre les deux nations belligérantes, leur entrée dans la triple alliance qui, en les liguant avec la Suède contre Louis XIV, conjura pendant plusieurs années le retour de leurs divisions, permirent enfin à la Compagnie anglaise de reprendre le cours de ses opérations si bien commencées. Le roi lui accorda de grands priviléges, confirma son monopole, voulut qu'elle fût revêtue de l'autorité civile et militaire dans ses établissements, avec un plein pouvoir de faire la paix et la guerre.

Ce prince lui avait procuré un avantage non moins

Digitized by

considérable par son mariage avec une infante de Portugal. A la sollicitation de la Compagnie, il avait fait comprendre dans sa dot l'île de Bombay, stérile et malsaine, mais très-importante par sa situation et son excellent port. Les Anglais n'en furent pas plutôt en possession, qu'ils y bâtirent une forteresse; et bientôt ils s'étendirent militairement le long du littoral.

Une nouvelle expédition au Japon fut la conséquence de cet état de choses. Le journal de ce voyage, tenu avec beaucoup de soin, a été conservé à Londres dans la collection de la famille Southwell. Il renferme des détails pleins d'intérêt. On y voit à l'œuvre l'étonnante circonspection des Japonais, l'extrême défiance que leur inspirent tous les étrangers et surtout l'éloignement qu'ils éprouvent pour la nation portugaise.

J'ai pensé qu'une reproduction des parties les plus curieuses de cette pièce, écrite sous l'impression du moment, pourrait être agréable à mes lecteurs. Aux passages qui m'ont semblé en avoir besoin, j'ai ajouté des notes explicatives.

Abrégé du Journal tenu à bord du vaisseau anglais The Return, pendant son séjour au Japon.

20 juin 1673.

« Nous avons eu aujourd'hui un temps pluvieux, avec un vent du sud. Trois bateaux, dont un sous pavillon japonais et les autres sous pavillon hollandais, sont

Digitized by

venus à nous vers les onze heures du matin, comme nous passions devant Nagasaki. Les premières personnes qui s'y trouvaient nous ont halé en langue portugaise. Elles nous ont demandé qui nous étions et d'où nous venions. A ces questions, nous avons répondu en anglais et et en hollandais que nous étions Anglais et que nous venions de Bantam.

« Nos interlocuteurs ne voulurent pas venir à notre bord ; mais ceux du bateau japonais nous firent entendre qu'ils voudraient nous voir mouiller là. Ils nous prièrent aussi de ne pas sonner de la trompette et de ne pas tirer le canon. Nous nous rendîmes à leur invitation ; sur quoi ils s'en retournèrent à terre.

« Environ deux heures après, nous vîmes arriver neuf bateaux dans lesquels il y avait beaucoup de monde. C'était le gouverneur de la ville qui venait nous rendre visite, accompagné de son secrétaire, d'un interprète portugais, de quatre interprètes hollandais (1), et de plusieurs autres personnes encore. Nous les reçûmes tous dans la grande chambre.

« On s'assit. Le gouverneur me (2) fit parler par ses interprètes. Voici comment on procédait. Les questions nous étaient d'abord posées en portugais. Nous répon-

(1) Les interprètes dont il est ici parlé sont des Japonais remplissant pour la plupart ces fonctions de père en fils.

(2) C'est le capitaine qui parle, comme étant le principal signataire du Journal.

Digitized by Google

dions dans cette langue ou bien en espagnol. Là dessus, on nous renouvelait la même question en hollandais ; et, pour être encore plus sûr de son fait, le gouverneur nous faisait répéter jusqu'à cinq ou six fois notre réponse. Pareille chose nous est arrivée dans toutes les conversations que nous avons eues par la suite soit avec ce fonctionnaire, soit avec d'autres.

« Cette fois, les interprètes me demandèrent :

— « Êtes-vous Anglais? »

— « Oui, répondis-je. — Nous sommes venus ici avec « la permission de notre souverain le roi d'Angleterre, « afin de trafiquer pour la Compagnie des Indes, et de « reprendre le commerce que nos compatriotes faisaient « avec vous il y a cinquante ans. Nous sommes porteurs « de lettres de créance que notre monarque et l'honorable Compagnie nous ont données pour Sa Majesté « l'Empereur du Japon. »

« En même temps, je remis au gouverneur une copie de la Charte de commerce qui avait été octroyée aux Anglais par l'empereur, la première fois qu'ils étaient venus dans le pays. Ce magistrat la lut attentivement d'un bout à l'autre : puis il me demanda avec insistance de lui passer l'original, scellé des Armes Impériales. Mais je n'eus garde de le faire. Pour m'en dispenser, je dis au gouverneur que nos compatriotes, en abandonnant la factorerie de Firando (1), en 1624, avaient

(1) Firato.

Digitized by

rendu cette pièce aux autorités japonaises. Il garda la copie, promettant de me la restituer au plus tôt.

« Ensuite, le gouverneur chargea son interprète de me demander si l'Angleterre était en paix avec le Portugal et l'Espagne ; s'il y avait longtemps que notre roi était marié avec la fille du roi de Portugal; combien il en avait d'enfants ; quelle était notre religion, et quelles sortes de marchandises nous apportions. — Je répondis que pour le moment, nous étions en paix avec toutes les nations ; qu'il y avait onze ans que notre souverain était marié, mais qu'il n'avait point eu d'enfants de la reine ; que nous étions chrétiens comme l'étaient les Hollandais, et non papistes. Sur le genre de marchandises que nous avions à bord, je ne leur donnai que des explications très-générales. Ils parurent toutefois s'en contenter.

« Voyant que le mariage de Charles II paraissait avoir préoccupé les Japonais, je crus devoir revenir sur cette question. Je priai donc l'interprète d'expliquer à son maître que si, en Orient, l'étiquette ne s'opposait point à ce que les rois et les empereurs épousassent les filles de leurs sujets, il n'en était pas de même en Europe.

— « Dans nos pays, lui dis-je, en Angleterre, en Es-
« pagne, et partout, les têtes couronnées ne contractent
« mariage qu'avec des personnes de leur rang, appar-
« tenant également à des familles souveraines. Ces
« unions, toujours fondées sur la raison d'État, ont le

Digitized by Google

« plus souvent pour objet de fortifier le trône et la na-
« tion par quelque nouvelle alliance (1). »

« Je fis aussi connaître au gouverneur que j'étais porteur de présents pour Sa Majesté Impériale, nouvelle qui parut lui faire grand plaisir.

« Après cette conversation, le gouverneur se retira avec sa suite. — Ils revinrent au bout de deux heures.

— « Si vous ne demandez qu'à faire le commerce au
« Japon comme les Hollandais, nous dirent-ils, vous le
« pouvez. Mais, suivant l'usage et les règlements exis-
« tants sur les étrangers, il faut que vous consentiez à
« nous remettre en dépôt vos canons et vos munitions.
« Soyez certains que nul n'y touchera. Nous informe-
« rons l'empereur de votre arrivée, et, aussitôt sa ré-
« ponse reçue, il vous sera donné une maison. »

« Je ne sais si le gouverneur craignait de notre part quelque violence, ou s'il obéissait à des ordres généraux; mais il avait amené avec lui, pour nous garder, plusieurs bateaux montés par un assez grand nombre de soldats. Ces embarcations furent placées à une petite distance du bâtiment, les unes à la proue, d'autres à la poupe, et d'autres encore sur les deux flancs (2). Cela fait, les employés japonais prirent les noms de toutes les personnes

(1) Ces explications du capitaine anglais, qu'on ne lui avait pas demandées, n'étaient pas de nature à rassurer les Japonais sur les liens formés entre les maisons de Stuart et de Bragance.

(2) Il n'y avait là rien de personnel aux Anglais. Le gouverneur ne faisait que suivre une règle établie à l'égard de tous les étran-

de l'équipage. Ils examinèrent longtemps chaque homme en particulier.

« Afin de s'assurer que nous étions Anglais, ils s'étaient fait accompagner d'un Hollandais de la factorerie qui nous interrogea tous les uns après les autres, nous demandant si nous n'étions pas Portugais et si nous ne parlions pas cette langue. Ensuite, ils firent un relevé de toutes les marchandises que nous avions apportées, de leurs différentes qualités, du nombre des colis, et s'informèrent des vaisseaux qui étaient partis d'Angleterre avec nous. Je leur répondis qu'il y en avait deux ; que l'un avait fait voile vers le Tonquin et que l'autre, après nous avoir accompagnés jusqu'à Péhoé, était retourné à Bantam. Ce nouvel interrogatoire fini, tout ce qu'ils purent prendre de nos armes et de nos munitions fut emporté à terre. On ne nous laissa pas même nos chaloupes.

30 juin.

« Aujourd'hui le gouverneur, le secrétaire, les *banios*, ou officiers de police, et les interprètes sont revenus à notre bord. Voici les questions qu'ils m'ont adressées et les réponses que je leur ai faites :

— « Il y a cinquante ans que les Anglais ne sont ve-

gers lors de l'expulsion des Portugais, et dont on ne s'est jamais écarté depuis.

Digitized by Google

« nus au Japon. Nous serions bien aises de savoir la « raison d'une aussi longue absence (1)?

— « C'est qu'il y a eu des guerres civiles en Angle- « terre pendant vingt ans (2) et que nous avons eu deux « fois la guerre avec la Hollande. D'ailleurs, on se dé- « cide toujours avec peine à entreprendre un voyage « aussi long, aussi difficile et aussi dangereux.

— « N'y a-t-il pas quelqu'un parmi vous qui soit dé à « venu dans ce pays?

— « Personne.

— « Comment donc avez-vous pu trouver votre che- « min?

— « Nous avons des cartes marines pour nous gui- « der. »

« Les Japonais parurent satisfaits de cette réponse.

« Des bateaux envoyés ce matin se sont chargés du restant de notre poudre, de notre plomb et des armes de chaque homme, sans rien oublier. Ils ont emporté également un fusil à deux coups et quelques pistolets de léger calibre que MM. les Directeurs de la Compagnie nous avaient donnés pour en faire des présents. A la vue de ces objets, le contentement des Japonais fut

(1) D'après cette question et la réponse qu'y fait le capitaine anglais, il paraît que ni lui, ni les autorités de Nagasaki à cette époque, n'ont eu connaissance ou souvenir du voyage que l'escadre de lord Woddel avait fait à Nagasaki en 1637, et qui cependant est un fait bien avéré. (Voir le Chapitre précédent.)

(2) La révolution de 1637.

Digitized by

extrême. Ils nous promirent bien de les montrer au gouverneur de la ville qui ne manquerait pas, disaient-ils, de faire un rapport à l'empereur sur les curiosités que nous avions apportées. Quant à nos canons, le gouverneur nous a permis de les garder.

« J'ai remarqué le soin que prennent les indigènes à mettre exactement par écrit tout ce qu'ils nous enlevaient. Ils collationnaient leurs listes dans la grande chambre en présence du secrétaire. Ce fonctionnaire, après les avoir approuvées, nous a fait ses adieux avec beaucoup de politesse. En partant, il nous a promis de nous faire obtenir au plus tôt une réponse de la Cour, ne doutant point qu'elle fût favorable et qu'on nous permît de faire le commerce au Japon.

1er juillet.

« Autre visite du gouverneur et de ses interprètes. Ils me demandent s'il est vrai que les Chinois ont pris la résolution de faire sortir des corsaires (1), ce dont je n'avais pas entendu parler. Ils examinent encore une fois tous nos hommes, mettent de nouveau leurs noms

(1) Il paraît que ce n'était là qu'un faux bruit. Les Annales du Japon ne font mention d'aucun acte de piraterie de la part des Chinois vers cette époque. Elles ne parlent non plus d'une interruption du commerce entre les Chinois et les habitants de Nagasaki dont il est question un peu plus loin dans le Journal du capitaine anglais. Cette interruption eut lieu cependant ; mais elle ne fut que momentanée. Elle provenait de ce que, l'année précédente, les Ja-

Digitized by Google

par écrit, en y ajoutant cette fois leur âge et leur emploi, commandent pour le lendemain un détail exact des marchandises que chaque homme peut avoir à vendre, du nombre des pièces de chaque espèce, et du contenu des balles de la Compagnie. Ils prennent, ensuite, les dimensions du vaisseau, des mâts, des vergues; nous prient de faire un signal si nous avons besoin de quelque chose, d'en faire deux si quelqu'un de nous venait à mourir, et de garder le corps au lieu de le jeter à la mer (1). En partant, le gouverneur nous souhaite beaucoup de joie et de contentement, et nous dit avoir transmis notre demande à l'empereur.

2 juillet.

« Visite de plusieurs officiers impériaux accompagnés des interprètes. — « Quelles sont les nouvelles que « vous apportez? nous ont-ils demandé. — « En ce mo-

ponais avaient tarifé les sucres et les peaux de la Chine. Depuis, la mesure est devenue générale, et on a mis un prix fixe à toutes les marchandises étrangères. (Voir plus loin le Chapitre consacré au Commerce du Japon.)

(1) Cette recommandation n'était pas faite, comme on pourrait le penser, dans l'intention de donner à un étranger les honneurs de la sépulture; car les Hollandais eux-mêmes n'ont pu obtenir cette faveur pour leurs morts qu'avec beaucoup de peine et sous de grandes restrictions. Elle avait pour but d'empêcher qu'aucun des Anglais, mort ou vif, ne pût échapper aux investigations des employés du gouvernement. (Voir la page 68 de ce Volume.)

« ment, leur ai-je répondu, comme au gouverneur,
« l'Angleterre est en paix avec toutes les nations dans
« les différentes parties du monde. A Bantam, nous
« avons reçu des lettres du gouverneur anglais de Su-
« rate, nous annonçant la présence, sur la côte de
« Malabar ou aux environs, de dix-sept vaisseaux fran-
« çais. Il se pourrait donc bien que la France eût la
« guerre avec la Hollande; mais nous n'en sommes pas
« certains (1). »

« Les agents de la Cour m'ont ensuite fait prier de leur expliquer une lettre écrite en langue hollandaise, datée de Tywan (2) et adressée au Directeur hollandais de Detsima (3).

« C'était une lettre de supplication adressée à ce fonctionnaire par des Japonais détenus en Chine. Ils se plaignaient d'éprouver une grande misère et suppliaient le chef de la factorerie batave d'intercéder auprès de l'empereur du Japon, afin que ce prince fît stipuler leur

(1) La guerre de la France et de l'Angleterre contre les Pays-Bas avait commencé en avril 1672; mais il est tout naturel, vu les distances et la lenteur des communications à cette époque, que la nouvelle n'en fût pas encore parvenue aux Indes, lorsque le capitaine du *Return* les quitta au printemps de 1673.

(2) La Chine.

(3) Sans aucun doute, les Japonais s'étaient déjà fait traduire cette lettre par leurs interprètes; mais ils profitaient de la présence des Anglais pour éprouver l'exactitude et la fidélité de ces employés.

Digitized by

mise en liberté au premier traité qu'il ferait avec le Fils du Ciel ; « car, disaient-ils, on ne parle plus d'af-« faires de commerce entre les deux pays ; et par consé-« quent nous devons supposer que les communications « sont interrompues (1). »

« Les commissaires de l'empereur étaient fort inquiets de savoir s'il viendrait des jonques de la Chine cette année. Ils me parurent vivement contrariés de ne trouver la solution de leurs doutes ni dans la lettre précitée, ni dans les renseignements que nous pûmes leur donner ; car nous ne connaissions sur cette affaire que des bruits qui, lors de notre passage en Chine, étaient répandus parmi le peuple.

« Dans la soirée, on nous apporta du poisson frais, des pêches, des prunes, des œufs, des raves, des concombres, des melons, des courges, six poules et cent petits pains. Les Japonais évaluèrent le tout à un cobang et demi (2). C'est un prix exorbitant. Cependant nous le donnâmes, en remerciant nos hôtes comme d'une

(1) Il faut se rappeler qu'à cette époque déjà, la Hollande était le seul pays étranger avec lequel le Japon entretînt des relations diplomatiques, et qu'alors, comme aujourd'hui, le voyage annuel des Chinois à Nagasaki n'entraînait aucune communication de gouvernement à gouvernement. (Voir le Chapitre qui concerne cette nation.) Voilà pourquoi des Japonais retenus en Chine étaient obligés d'employer l'intermédiaire des Hollandais pour faire parvenir une requête à leur Empereur.

(2) Près de quarante francs.

Digitized by Google

grâce qu'ils nous auraient faite. J'obtins d'eux la permission d'arborer notre pavillon, et de sonner de la trompette. Tous les jours nous nous mettons en prière sur le pont de quart, et nous chantons nos psaumes à haute voix.

6 juillet.

« Aujourd'hui de grand matin, nous avons entendu cinq coups de canon tirés par des navires en mer. Plaise à Dieu qu'ils soient Anglais! On en a signalé deux. Les Hollandais ont envoyé des chaloupes à leur rencontre; mais elles n'ont pu les atteindre.

« Dans la journée, un banios est venu nous questionner sur des matières religieuses. Il avait amené six interprètes.

— « Quelle est la religion des Portugais? m'a-t-il de-
« mandé (1).— Ne l'appelle-t-on pas *Catholico Romano?*
« — N'ont-ils pas l'image d'une femme nommée *Santa-*
« *Maria* et d'un homme nommé *Santo-Christo?* — Ne
« révèrent-ils pas leurs images? — Et combien d'autres
« saints ont-ils encore? »

« A cette dernière question, je n'ai pas répondu très-exactement, ne connaissant pas assez la religion catholique.

— « Mais vous, a continué le banios, quel est votre culte? Avez-vous aussi des images comme les Portugais?

(1) On remarquera que les Japonais suivent toujours le même système, qui est de demander les choses qu'ils savent aussi bien

— « Nous sommes de la religion *réformée*, qui est celle des Hollandais. Nous n'adressons nos prières qu'au Dieu Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre, qui remplit tout par sa présence. Nous n'en faisons aucune représentation figurée.

— « Pourriez-vous me dire ce que c'est que ce Santo-Christo et cette Santa-Maria?

— « On les appelle chez nous le Fils de Dieu et la Vierge Marie; mais on n'adresse pas de prières à la Vierge.

— « Comment les Hollandais adorent-ils Dieu?

— « Je vous l'ai dit, comme nous.

— « Comment l'appellent-ils?

— « Ils l'appellent *God*.

— « Et le Christ?

— « Ils l'appellent *Christus*.

— « Quel nom les Hollandais et vous autres Anglais, donnez-vous à la religion des Portugais?

— « Nous lui donnons le nom de religion catholique romaine.

— « Et à ceux qui la professent?

— « Les noms de papistes (1), de romains, de catholiques romains.

— « Comment les Portugais vous appellent-ils?

que celles qu'ils ignorent. C'est ainsi qu'ils parviennent tôt ou tard à se rendre compte de la véracité des personnes avec lesquelles ils se sont trouvés en rapport.

(1) Sobriquet datant des guerres de religion et qui, au dix-sep-

Digitized by Google

— « *Hereyes* dans leur langue et *heretics* dans la nôtre.

« En ce moment, on a arboré le pavillon, suivant la permission que les autorités japonaises nous avaient donnée.

— « Pourquoi arborez-vous ce pavillon aujourd'hui? nous a demandé aussitôt le banios, et pourquoi ne l'avez-vous pas fait plus tôt? Il s'est écoulé déjà plusieurs jours depuis votre arrivée.

— « C'est aujourd'hui notre Dimanche, répondis-je, et c'est l'usage parmi nous de l'arborer ce jour-là, qui ne vient qu'une fois tous les sept jours.

— « Quels sont les temps auxquels vous adressez vos prières à votre Dieu?

— « Le matin et le soir.

— « Et les Hollandais font-ils de même?

— « Très-certainement. »

« Non contents de renouveler cinq ou six fois toutes leurs questions et de les mettre par écrit ainsi que mes réponses, les Japonais ont absolument voulu que je posasse ma signature au bas de cette espèce de procès-verbal. J'y ai consenti, quoique ne connaissant point leurs caractères. Tous les interprètes ont signé après moi. Ils ont mis leur cachet sur l'acte, en déclarant solennellement au banios que c'était là tout cé qu'ils m'avaient demandé.

tième siècle, était encore en usage dans les pays protestants. Ne l'eût-il même plus été, le capitaine anglais avait tout intérêt à faire paraître, au Japon, du mépris pour les catholiques.

Digitized by Google

« Avant de partir, ce fonctionnaire nous a fait recommander de ne rien jeter à la mer pendant la nuit, de tenir nos hommes sobres, de ne pas les laisser se battre ou se mettre à l'eau pour nager. Je lui ai fait observer que nous n'avions plus d'armes. — « Cela est vrai, m'a « répondu le banios; mais il pourrait y avoir des com- « bats au couteau. » Je l'ai rassuré en lui déclarant que les matelots anglais ne vidaient pas leurs querelles de cette manière. Enfin, cette visite importune s'est terminée. Elle n'avait pas duré moins de six heures.

« Je m'en croyais délivré au moins pour la journée. Nullement. Au bout d'une heure déjà, l'infatigable banios était de retour; et voici l'objet de sa nouvelle visite.

« Ayant appris en Chine que les Japonais avaient la croix en aversion depuis qu'ils s'étaient brouillés avec les Portugais, j'avais fait faire un pavillon sans croix. Il fut arboré à mon arrivée. Mais aujourd'hui Dimanche on a, par mégarde, hissé notre pavillon ordinaire (1). Les Japonais ayant remarqué ce changement, l'agent de police était venu pour en savoir la cause.

« Il a fallu lui avouer la vérité. Ce fonctionnaire a voulu voir le pavillon fait en Chine. J'ai eu beau lui dire qu'étant en soie, la pluie l'avait mis en lambeaux; nous avons été obligés de lui montrer ce qu'il en restait.

(1) On sait que, sur le pavillon anglais, se trouve la croix de Saint-Georges.

Digitized by Google

— « Ce pavillon que vous voyez flotter là, ai-je dit « au banios, est le véritable pavillon britannique. Les « vaisseaux anglais le portaient lorsque vous les receviez « à Firando ; les Hollandais peuvent vous le dire. » On m'a répondu que le père d'un des interprètes présents avait rempli la même fonction auprès des Anglais ; qu'il vivait encore, et qu'on ne manquerait pas de l'interroger à cet égard.

« J'ai ajouté : — « Nous ne portons pas la croix par « superstition et nous n'y attachons aucune idée reli- « gieuse. Ce n'est pour nous qu'un signe distinctif. « D'ailleurs, le pavillon et la croix des Portugais sont « très-différents des nôtres. »

— « Avez-vous jamais été sous la domination du Portugal ou de l'Espagne ?

— « Jamais. Notre souverain est roi de trois grands États ; c'est un prince beaucoup plus puissant que le roi de Portugal.

— « Ce n'est donc pas de l'une ou de l'autre de ces deux nations que vous avez reçu votre croix ?

— « Nous la possédons de temps immémorial, depuis six siècles au moins.

« On a mis par écrit cet interrogatoire, et je l'ai signé comme le précédent.

7 juillet, huit heures du matin.

« Les vaisseaux européens ne sont que deux. Ils sont

Digitized by Google

hollandais et ont fait leur entrée dans le port ce matin à six heures. Leur poupe était parée. Ces navires, qui ne jaugent guère que deux cents tonneaux chacun, portent cent quarante hommes d'équipage. C'est plus que les bâtiments de cette dimension n'en reçoivent ordinairement (1). Il y a quarante jours qu'ils sont partis de Batavia. A leur arrivée, nous avons arboré notre véritable pavillon anglais et le *Jack*.

« Nous attendons impatiemment des nouvelles d'Europe.

Onze heures du matin.

« Vers les dix heures, deux officiers sont venus sur notre pont avec les interprètes. Ils nous ont conseillé de ne pas arborer notre pavillon à la croix. — « La « plupart des habitants, nous ont-ils dit, la prendront « pour celle des Portugais, à cause de leur grande res- « semblance; mais vous pouvez déployer tout autre pa- « villon, pourvu qu'il n'y ait pas ce signe. C'est dans votre « intérêt et de notre propre mouvement que nous vous « donnons cet avis, non par ordre du gouverneur de « Nagasaki ou de l'empereur.

« Dans une vingtaine de jours, nous aurons la réponse « de Yédo. Alors nous pourrons vous procurer une « maison avec tout l'ameublement nécessaire. »

(1) On verra tout à l'heure ce qui avait motivé cette augmentation des équipages.

Digitized by

Minuit.

« Deux principaux secrétaires et sept interprètes sont venus ce soir nous dire que M. Martinus Cæsar, directeur de la factorerie hollandaise, leur avait communiqué des nouvelles de Batavia. L'Angleterre et la France se sont réunies pour faire la guerre à la Hollande! Un vaisseau hollandais a été capturé par les Anglais dans les parages de Ceylan. Voici du moins ce que porte une déclaration écrite de M. Cæsar, que les Japonais m'ont exhibée.

« Dans la même pièce, ce directeur prend, pour lui et ses subordonnés, l'engagement, dicté par eux, de vivre en paix avec nous dans le port de Nagasaki sur mer et sur terre, ainsi que dans toute l'étendue des possessions japonaises, et de nous faire aucune insulte, malgré la guerre qui vient d'éclater entre nos pays. Les deux secrétaires ont exigé que je signasse une promesse identique. Comme ils avaient su que nous attendions d'autres bâtiments anglais, j'ai dû aussi leur donner l'assurance que les commandants de ces navires tiendraient la même conduite.

« De mon côté, j'ai demandé qu'il nous fût permis de sortir du port avant les Hollandais, parce qu'il y avait apparence qu'ils auraient deux fois plus de vaisseaux que nous. — « De cette façon, ai-je dit, s'ils partaient « les premiers, ils pourraient se mettre en embuscade « et nous attaquer avec avantage, aussitôt que nous au-

Digitized by Google

« rions mis en mer. — « Votre requête est juste, m'ont « répondu les secrétaires, et vous pourrez l'adresser à « la Cour aussitôt que nous aurons reçu sa réponse à « la première. »

« Ce qu'ils ne pouvaient comprendre, c'est que, professant la même religion que les Hollandais, nous nous étions alliés contre eux avec une nation catholique.

8 juillet.

« A notre prière, on nous apporte de nouvelles provisions. Trois petits cochons, du sel, du poisson frais, du biscuit, un baril de bière de riz mesurant seize pots. On nous compte le tout vingt-six tails et demi (1).

« Tout, dans ce pays, est d'une cherté excessive ; mais notre position nous défend de rien refuser, ou même de discuter sur les prix, tant que nous n'aurons pas obtenu la permission de faire le commerce et d'avoir une maison. Les interprètes m'ont assuré que les Hollandais payaient aussi cher que nous.

28 juillet.

« Les principaux secrétaires, un banios, sept interprètes, avec une suite nombreuse, viennent à bord de notre vaisseau.

— « Nous avons reçu des lettres de l'Empereur, me disent-ils. Votre demande, que nous lui avions soumise

(1) 195 francs.

ainsi que les raisons dont vous l'aviez appuyée, a été prise en considération. Mais on ne peut vous permettre aucun commerce, parce que votre roi a épousé la fille de celui du Portugal. C'est la seule raison pour laquelle on vous refuse.

« L'empereur vous ordonne donc de partir et de ne plus revenir. Telle est sa volonté; nous n'y pouvons rien changer. Il faut vous apprêter à mettre à la voile au premier vent favorable et dans vingt jours au plus tard.

— « Il nous est impossible de partir, répondis-je, avant que les vents alizés soient changés.

— « En ce cas, combien de temps désirez-vous qu'on vous accorde?

— « Quarante-cinq jours; car je suppose que nous aurons un vent favorable dans cet intervalle.

« Du reste, ces fonctionnaires se sont montrés très-polis. Ils m'ont assuré qu'ils regrettaient beaucoup de nous voir quitter le pays. Mais j'ai eu beau leur alléguer la Charte Impériale en notre possession, par laquelle on nous accordait précédemment ce qu'on nous refuse aujourd'hui. J'ai eu beau leur représenter que nous avions mis près de deux années à faire ce voyage et qu'il fallait au moins nous laisser vendre notre cargaison. Ils me répondaient toujours : — « L'Em-
« pereur le défend. Nous ne pouvons pas lui désobéir.
« C'est à votre malheureuse alliance avec le Portugal
« qu'il faut vous en prendre. »

Digitized by Google

31 juillet.

« Obligés de demander encore des provisions aux interprètes, nous avons prétendu n'avoir plus d'argent, et leur avons offert en paiement des marchandises à leur choix, c'est-à-dire des draps d'Angleterre, ou des soieries de la Chine. Nous ne savons pas encore si cette proposition sera acceptée. Nos fonds sont réellement presque épuisés. Dans une situation aussi critique, j'ai cru devoir réunir les officiers en Conseil. On a décidé qu'il ne serait accordé qu'un coffre par deux hommes, qu'on abattraït toutes les cabanes d'entre-pont, et qu'on enlèverait tout ce qui pourrait embarrasser dans le vaisseau un jour de combat.

« Plusieurs de nos hommes se plaignent de manquer de vivres, et il nous est impossible de leur en procurer. Nous avons recours aux promesses pour empêcher une révolte qui serait extrêmement dangereuse en l'état où nous sommes; car il nous a été défendu par les autorités japonaises de frapper les hommes pour quelque délit que ce fût, et nous exécutons très-exactement leurs ordres afin qu'elles n'aient aucun prétexte de nous nuire. Privés comme nous le sommes de tous moyens de défense, notre vaisseau, nos marchandises, nos existences, tout est en leur pouvoir.

4 août.

« Point de nouvelles des Japonais! Nous avons fait

Digitized by

plusieurs signaux. N'auraient-ils pas été aperçus? M. Cæsar aurait-il indisposé les indigènes contre nous, et voudrait-on nous laisser mourir de faim dans ce port inhospitalier? Nos vivres sont à bout. Pas seulement une chaloupe pour descendre à terre et nous en procurer à tout risque! Daigne le Seigneur nous délivrer des embûches de nos ennemis!

6 août.

« Dieu soit loué! les interprètes nous ont apporté des provisions. Ils nous fourniront même tout ce qui nous sera nécessaire pendant le séjour que nous ferons encore dans ce pays et pendant notre voyage de retour à Bantam. Ils prendront en paiement des marchandises de Chine.

9 août.

« Le navire *The Expérience*, appartenant à nos honorables maîtres (1), avec lequel nous étions partis d'Angleterre et que nous avions envoyé de la côte de Chine à Batavia le 19 Novembre, vient d'entrer dans le port sous pavillon hollandais. Il a été surpris en mer par l'ennemi et tout l'équipage a été fait prisonnier. Les Hollandais venus sur ce bâtiment disent que leurs compatriotes ont pris quatre vaisseaux français à la hauteur de Ceylan, et qu'eux, de leur côté, en ont perdu deux.

(1) C'est-à-dire à la Compagnie britannique des Indes.

Digitized by Google

Hier, il est arrivé encore deux de leurs navires. Il paraît que c'est là tout ce qui viendra cette année.

15 août.

« Quoique le but de notre voyage soit manqué, nous ne sommes pas dispensés pour cela des interrogatoires. Aujourd'hui, le principal magistrat de Nagasaki est revenu lui-même nous faire une quantité de questions sur la situation de l'Europe, sur notre roi, son extraction et surtout son malencontreux mariage, sur la marche du soleil, de la lune et des étoiles, sur les marées, et sur je ne sais combien d'autres choses encore. Il m'a demandé des explications au sujet de la copie de notre ancienne Charte de commerce, en caractères japonais, que je leur avais remise à mon arrivée; et il tenait particulièrement à savoir s'il y avait des Anglais qui fussent capables de tracer ces sortes de caractères.

« De son côté, il m'apprit que les Anglais, les Français et l'Évêque (1) s'étaient emparés de trois des sept provinces qui sont gouvernées par les États-Généraux; qu'il y avait eu un combat naval dans lequel les Anglais avaient forcé les Hollandais à la retraite, après avoir pris ou coulé à fond dix ou douze de leurs vaisseaux.

« Nous avons été heureux d'apprendre d'aussi bonnes nouvelles de notre pays, dont nous n'avions reçu aucune lettre depuis notre départ.

(1) L'évêque de Munster.

Digitized by Google

25 août.

« Les interprètes sont venus nous signifier que le vent étant tourné au nord, il fallait partir dans un ou deux jours. Nous faisons nos apprêts en conséquence.

26 août.

« On nous apporte nos dernières provisions. Nous réglons tous nos comptes, et les secrétaires nous font plusieurs nouvelles questions.

— Vous nous avez dit les raisons pour lesquelles vos compatriotes n'étaient pas venus au Japon depuis cinquante ans. Cependant votre guerre civile et vos deux guerres avec la Hollande ne vous ont pas empêchés de faire le commerce avec Bantam?

« Je parvins fort heureusement à les satisfaire à cet égard (1).

— Maintenant que le vent est bon et que vous avez tout ce qu'il faut pour votre subsistance, me dirent-ils, vous partirez demain.

— Pourrons-nous arborer notre pavillon?

— Oui, pourvu qu'il n'y ait pas de croix.

— Nous permettra-t-on de revenir après la mort de notre reine?

— Peut-être, si les Hollandais et *plusieurs* Chinois font voir clairement à l'empereur que vous êtes brouillés avec le Portugal. Je ne puis cependant vous assurer

(1) Voir ce que nous en avons dit nous-même à la fin du Chapitre précédent.

Digitized by

que vous serez reçus, même dans ce cas. Ainsi, le plus sûr sera de ne point revenir. Les ordres de l'empereur sont comme l'haleine qui sort de la bouche de l'homme et n'y rentre jamais. Ils ne souffrent point de changement.

— Mais, ont ajouté les secrétaires, comment se fait-il que des réformés prennent des femmes catholiques, puisque la femme, étant pour ainsi dire maîtresse des inclinations de son mari, l'engage ordinairement à embrasser sa religion?

— C'est ainsi l'usage en Europe. Chacun y suit ses propres sentiments, sans que cela cause le moindre dérangement dans l'état de la nation.

— Votre Agent à Bantam a-t-il la même autorité que le Gouverneur-Général hollandais à Batavia?

— Il a un souverain pouvoir sur tous les Anglais qui se trouvent dans le lieu de sa résidence.

— Combien y a-t-il là d'Anglais?

— Plus ou moins, suivant le nombre des vaisseaux qui s'y rendent.

« J'ai prié les secrétaires de me donner par écrit la réponse des autorités japonaises, pour la satisfaction de la Compagnie; mais ils m'ont répondu n'avoir pas d'ordres à cet égard, et que leur signification verbale devait nous suffire.

— Aucun des six vaisseaux hollandais qui sont actuellement dans le port n'en sortira avant deux mois, m'ont-ils encore dit. Comme d'ici là vous serez sans

doute arrivés à Bantam, nous pouvons espérer que vous ne rencontrerez pas d'ennemis.

« Là-dessus, les Japonais nous ont souhaité un heureux voyage et une longue vie. Après leur avoir répondu par des politesses du même genre, nous leur avons dit adieu, sans oser faire paraître notre vif mécontentement.

« A sept heures du matin, un autre secrétaire qu'on appelle à Nagasaki la *Seconde personne*, un Seigneur du pays et plusieurs interprètes sont venus nous livrer nos chaloupes, nos armes et nos munitions, à l'exception toutefois de la poudre, qui ne doit nous être rendue qu'après notre sortie du port. Ils m'ont ordonné de faire lever les ancres sans délai. A dix heures nous avions mis à la voile.

— Surtout, m'ont-ils dit, ne tirez point le canon, ni dans le port, ni en mer, tant que vous serez sous la côte du Japon. Si vous êtes repoussés par des vents contraires, tâchez de regagner Nagasaki ; mais à votre entrée, gardez-vous toujours bien de faire jouer vos pièces ; ou sinon, attendez-vous à être traités en ennemis. C'est l'ordre qui a été donné dans tout l'empire.

— J'obéirai à vos injonctions, leur ai-je répondu. Je vous remercie des grâces et des secours que nous avons reçus dans votre pays, et vous assure qu'aussitôt sortis de la rade, nous ferons voile vers la côte de Chine.

« Nos conducteurs descendent dans leurs barques ; mais ils veulent nous accompagner. S'apercevant qu'il fait peu de vent, ils font chercher jusqu'à quarante

Digitized by

bateaux pour nous remorquer hors de la rade. Nous n'arborons, pour tout pavillon, qu'une flamme rouge et blanche du perroquet. Vers les trois heures, nous sommes à quatre milles de Nagasaki.

« Le vent nous étant contraire, on nous permet de mouiller. Après force compliments, les Japonais s'en retournent à terre, enmenant la plupart de leurs bateaux et presque toute leur escorte, qui s'est élevée graduellement à cinq mille soldats, sans compter les curieux venus de la ville et de la campagne pour assister à notre départ. Ils laissent notre poudre dans quelques embarcations, sous la garde de deux interprètes et d'un corps de troupes, chargés de nous faire la conduite jusqu'en mer.

28 août.

« Les interprètes viennent à bord dès les deux heures du matin. — « Le vent est bon, capitaine ; il faut par- « tir. » — « Nous y sommes tout prêts ; mais, en no- « tre qualité d'étrangers, permettez-nous d'attendre le « jour. » — Ils y consentent, non sans difficulté, nous restituent enfin notre poudre, et nous gagnons le large par un faible vent Nord-Est, rendant grâces à Dieu de nous avoir fait recouvrer la liberté après trois mois de pénible attente, d'isolement complet, de privations, d'énormes frais de séjour, de contraintes de toute sorte et de frayeurs continuelles (1). »

(1) Le Journal authentique dont on vient de lire l'Abrégé porte

Digitized by

Ainsi, ce même mariage de Charles II, qui fut la cause première de la puissance actuelle des Anglais dans l'Inde (1), amena leur exclusion de l'Empire japonais. C'étaient les Hollandais qui, à l'époque de leur précédente guerre avec eux, avaient informé le siogoun de l'union contractée entre ce prince et l'infante Catherine de Bragance.

Quelques historiens anglais leur ont reproché cette communication comme un crime. Rien cependant n'était plus naturel et plus conforme au droit des gens, dans la position hostile où se trouvaient alors les deux pays. Ils n'ont pu pardonner aux Hollandais d'avoir étouffé par là, dans son berceau, la concurrence que la Compagnie britannique voulait leur faire au Japon. Car si l'alliance des familles de Bragance et de Stuart ne fut pas, comme le prétendirent les Japonais, la seule raison qui fit retirer aux Anglais une liberté de commerce dont ils continuaient d'être possesseurs, quoiqu'ayant cessé d'en faire usage, on ne peut douter, néanmoins, que cette considération n'ait contribué plus que toute autre à déterminer la mesure dont ils furent victimes.

La Charte commerciale qu'ils étaient en droit d'invoquer leur avait été octroyée par Lettres-Patentes de

les signatures Simon Delboe, Hamond Gibben et William Ramsden.

(1) Voir la page 376.

Digitized by Google

l'empereur Iyéyas, et tous les décrets de ce fondateur de la constitution actuelle de l'Empire sont respectés par ses successeurs, au point d'être regardés comme sacrés et inviolables. Il faut des motifs bien puissants pour que les autocrates du Japon osent s'en écarter.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI.

VOYAGES DU CAPITAINE AMÉRICAIN STEWART ET DU CAPITAINE ANGLAIS TORRY, POUR LE GOUVERNEMENT DE CALCUTTA ET POUR UNE SOCIÉTÉ DE NÉGOCIANTS DE CETTE VILLE.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI.

VOYAGES DU CAPITAINE AMÉRICAIN STEWART ET DU CAPITAINE ANGLAIS TORRY, POUR LE GOUVERNEMENT DE CALCUTTA ET POUR UNE SOCIÉTÉ DE NÉGOCIANTS DE CETTE VILLE.

En 1792, à l'époque de l'ambassade de lord Macartney en Chine, le cabinet anglais fit une nouvelle tentative sur le Japon. *The Lion*, un des vaisseaux de l'escadre, fut chargé de s'y diriger. Le commandant, Sir Érasme Gower, devait sonder les dispositions de la Cour de Yédo, ou tout au moins celles du Gouverneur de Nagasaki. Mais des vents contraires l'empêchèrent d'avancer plus loin que l'île de Formose. Le bâtiment, ayant éprouvé des avaries considérables, alla se radouber aux îles des Larrons, et revint ensuite à la côte de Chine.

En 1803, M. Waardenaar, Directeur de la Factorerie

Digitized by

batave, n'étant pas encore instruit de la rupture de la paix d'Amiens, conclue l'année précédente entre l'Angleterre et la France, alliée de la Hollande, le Gouverneur de Nagasaki le fit prévenir un jour de l'arrivée d'un navire européen. Comme il était d'usage en pareil cas, M. Waardenaar se rendit à bord avec les agents du Gouverneur et les interprètes. A son grand étonnement, il reconnut un capitaine américain, nommé Stewart, qui, pendant la guerre, avait fait le voyage du Japon pour le compte de la Compagnie, et dont, en cette occasion déjà, les intentions avaient paru suspectes au Gouverneur-Général de l'Inde-Néerlandaise.

Les Japonais, naturellement si défiants à l'égard de tous les vaisseaux qui se montrent sur leurs côtes, crurent qu'il était doublement nécessaire d'examiner celui-ci. Le capitaine répondit aux questions des interprètes qu'il venait du Bengale et de Canton avec une cargaison tout américaine dont il était le propriétaire. On lui demanda le nom du *roi de l'Amérique*.— « C'est, « dit-il, le président Jefferson. » — Ce qu'il venait faire au Japon. — « Je viens demander la liberté commer« ciale pour moi et pour mes concitoyens. » — M. Waardenaar ne tarda pas à s'apercevoir que le véritable chef de l'expédition n'était pas Stewart, mais un personnage auquel on donnait le titre de *docteur*. Il soupçonna le navire et le chargement d'être anglais.

Sur le rapport qui lui fut fait, le gouverneur de Nagasaki fit ordonner à Stewart de s'éloigner pour toujours

Digitized by Google

des côtes du Japon. On lui permit néanmoins de renouveler gratuitement sa provision d'eau, d'huile et de poivre.

Jetons un coup-d'œil en arrière pour éclaircir ce singulier événement. Le capitaine Stewart ayant fait avec succès un premier voyage à Detsima pour la Compagnie Hollandaise, en 1797, y fut envoyé de nouveau l'année suivante. Comme il était prêt à retourner aux Indes, son vaisseau chassa de ses ancres pendant la nuit et fut jeté sur un écueil, sans qu'il eût soufflé le moindre vent. C'est un phénomène attribuable sans doute à l'un des *tremblements de mer* que les marins signalent dans ces parages et sur lesquels les savants en sont encore aux conjectures.

On ne put sauver la cargaison fort précieuse. Le camphre, dont elle se composait en grande partie, s'étant fondu dans la mer, les miasmes qu'il répandit coûtèrent la vie à deux plongeurs. Il ne restait plus qu'à mettre le navire à flot pour le radouber. Mais cette fois encore tous les efforts étaient vains, lorsqu'un pauvre pêcheur japonais, qui, pour la première fois de sa vie, voyait un bâtiment européen, s'offrit à le délivrer à ses frais et risques.

Il attacha de chaque côté du navire une quinzaine de petits bateaux remorqueurs, les couvrit de voiles et les mit en rapport les uns avec les autres. Puis, à la marée haute, il fit assujettir une grande barque à la proue, et bientôt on vit la quille lourdement chargée se soulever au-dessus de l'écueil et marcher, sous la di-

Digitized by Google

rection de l'ingénieux pêcheur, vers une plage unie où rien ne fut plus facile que de la réparer. Le sauveteur improvisé reçut une bonne récompense. Le Seigneur de la province lui permit de porter deux sabres et de placer dans ses armes de famille un chapeau avec deux pipes, modèle hollandais. Ces traits d'intelligence ne sont pas rares au Japon dans la classe la plus commune du peuple.

L'équipage naufragé ne put rentrer dans la Factorerie; car le même navire ne doit pas venir à Detsima deux fois dans l'année. On toléra, par faveur, que le capitaine y passât quelques heures.

Stewart se fit avancer par les Hollandais les sommes considérables que ce désastre coûta. Il partit quelque temps après, malgré leurs conseils, au milieu de la mousson des tempêtes, et son vaisseau retomba, privé de mâture, sur le littoral japonais. C'était le lendemain du jour où M. Doeff avait débarqué pour la première fois à Detsima. Il y tenait alors un emploi subalterne. Sous Formose, il avait essuyé le même ouragan, et ne se souvenait pas d'en avoir vu jamais un pareil. Le capitaine américain se fit faire de nouvelles avances par l'employé qui remplissait provisoirement les fonctions du directeur défunt, et comme il devait repartir en même temps que M. Doeff pour Batavia, celui-ci l'invita, mais en vain, à faire le trajet de conserve avec lui. Il partit le premier.

Lorsque, plus tard, M. Doeff fut retourné au Japon

Digitized by Google

avec M. Waardenaar, nommé Directeur, grande fut leur surprise d'y trouver encore le capitaine Stewart. Il leur dit que son navire et sa cargaison s'étant perdus de nouveau, il avait pu gagner Manille; que là ses amis lui avaient fourni les moyens d'acheter un petit brick, afin qu'il allât au Japon payer ses dettes. M. Waardenaar sentit se fortifier ses soupçons; il ne s'expliquait pas pourquoi le capitaine n'était pas allé, avant tout, rendre ses comptes à Batavia. De plus, on découvrit sur son nouveau navire plusieurs objets provenant de l'ancien.

Ce marin, présumant qu'à cause de la guerre on n'en verrait plus de navires au Japon, avait peut-être espéré tromper le Directeur provisoire, dont il connaissait la faiblesse d'esprit, et se faire donner par lui une cargaison de cuivre qu'il n'aurait jamais apportée à Batavia. Mais ses projets furent déconcertés par la fermeté de M. Waardenaar. Il vendit les marchandises apportées par l'Américain, et recouvra de la sorte une partie des sommes que son prédécesseur avait si légèrement déboursées. Il envoya Stewart à Batavia, sous la garde et sur le vaisseau d'un autre capitaine qui ramena également le petit brick dans ce port.

Pendant l'instruction de son affaire, Stewart s'enfuit au Bengale. Là, probablement, il aura fait croire aux Anglais qu'il saurait obtenir pour eux, sous le nom d'Américains, la permission de faire le commerce. On a vu quels services ils retirèrent de lui.

Digitized by

Toutefois, ils ne s'en tinrent pas à cette tentative. Quelques jours après le départ du capitaine américain, un autre navire étranger se montra. Il portait le pavillon de la Compagnie-Anglaise des Indes, dont on avait toutefois pris la précaution d'ôter la croix. Aussitôt que les interprètes eurent connaissance de son arrivée, ils prièrent M. Waardenaar d'engager le commandant, par prudence, à ne pas laisser paraître qu'il venait du Bengale. Cet officier ne put lui cacher qu'il était d'intelligence avec Stewart. Chaque fois que les Hollandais prononçaient le nom de l'Américain, il laissait échapper des murmures d'indignation contre un homme qui, par de fausses promesses, semblait avoir trompé le gouvernement de Calcutta.

Torry, c'était le nom du commandant anglais, avait reçu sa commission d'une Compagnie de négociants de Calcutta. Il doit avoir eu pour mission, lui aussi, de faire aux Japonais des propositions de commerce ; car il paraît que l'on avait envoyé Stewart en avant, dans l'espoir que ce dernier, déjà connu des indigènes, s'entendrait facilement avec eux, et qu'ensuite ils n'oseraient pas refuser à la Grande-Bretagne une permission déjà donnée aux États-Unis. Mais Torry fut congédié comme son devancier, après qu'on l'eut préalablement approvisionné d'eau douce.

Digitized by

CHAPITRE XXVII.

HOSTILITÉS EXERCÉES A NAGASAKI PAR LORD PELLEW. — SÉQUESTRATION D'EMPLOYÉS HOLLANDAIS. — MORT TRAGIQUE DU GOUVERNEUR DE LA VILLE.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII.

HOSTILITÉS EXERCÉES A NAGASAKI PAR LORD PELLEW. — SÉQUESTRATION D'EMPLOYÉS HOLLANDAIS. — MORT TRAGIQUE DU GOUVERNEUR DE LA VILLE.

Au commencement d'Octobre 1808, une voile européenne était en vue de Nagasaki. L'époque ordinaire de l'arrivée des vaisseaux était passée depuis longtemps pour les Hollandais. Ils supposèrent que c'était l'un de ces navires qui s'approchait, après avoir été retardé par la présence des forces navales anglaises devant Batavia. Requis, comme de coutume, par le Gouverneur, M. Doeff, qui dirigeait alors la Factorerie, ne put aller reconnaître le bâtiment en personne, parce qu'une indisposition le retenait au lit. Deux employés de cet établissement furent chargés de le remplacer. Vers le soir, le vaisseau vint jeter l'ancre à la place or-

dinaire. Il ne se distinguait en rien de ceux de la marine hollandaise. Quelle fut sa surprise lorsque les interprètes vinrent, tout émus, lui annoncer l'arrestation de ses représentants! Ces messieurs, comme tout le monde, s'étaient persuadés, d'après l'apparence, qu'ils avaient affaire à des compatriotes. Dans l'élan de leur joie, ils avaient devancé la commission japonaise, qui va reconnaître les bâtiments étrangers lorsqu'ils arrivent. La chaloupe du navire était venue au-devant d'eux. Mais les rameurs de cette embarcation portaient des sabres cachés sous leurs vêtements. Ils s'étaient emparés des Hollandais, et de force les avaient conduits à bord.

A cette vue, les banios et les interprètes, qui suivaient de près dans une autre chaloupe, n'étant pas en état de délivrer leurs compagnons, avaient dû retourner à terre.

Leur stupéfaction était extrême de voir, en plein Japon, des Hollandais traités de cette manière par des hommes naviguant sous le pavillon de la Hollande! M. Doeff ne douta pas que le vaisseau fût anglais, et qu'il eût usurpé les couleurs bataves. Pendant qu'il s'occupait à mettre en sûreté le Passe-Port Impérial et les autres objets précieux qui se trouvaient sous sa garde, on vint lui dire que le Gouverneur de la ville, en proie à l'exaspération la plus extrême, avait chassé ses employés de sa présence, en leur défendant de plus reparaître devant lui sans ramener les deux étrangers.

Digitized by Google

Consulté de la part de ce haut fonctionnaire sur les moyens de faire mettre ses compatriotes en liberté, le Directeur lui répondit qu'il allait adresser une demande par écrit aux Anglais présumés, leur faisant observer que, d'après les lois de la guerre, ils ne pouvaient pas retenir des employés civils. Toutefois, sur le bruit que des chaloupes armées rôdaient autour de son île, M. Doeff crut sage de se retirer avec les siens dans l'enceinte de Nagasaki. Tout était en agitation dans la ville. Le Gouverneur ne pouvait revenir de son indignation contre les banios qui n'avaient su ni recouvrer les prisonniers ni reconnaître le navire. De si loin qu'il aperçut M. Doeff, il lui cria : — « Chef, ne craignez rien : « je vous ferai rendre les Hollandais! »

Les interprètes l'assurèrent effectivement que le Gouverneur avait résolu de tenir parole, dût-il pour cela violer les lois de l'État. On faisait de toutes parts des préparatifs pour se défendre, et même pour, au besoin, s'emparer du navire.

Mais au poste de la Garde-Impériale, où le prince de Fidsen doit toujours entretenir une garnison de mille hommes, il ne s'en trouvait actuellement qu'une soixantaine. Tous les officiers étaient absents. Le Gouverneur s'en effraya beaucoup; et, dès ce moment, il se considéra comme un homme perdu.

Sur les onze heures du soir, le Directeur reçut un billet écrit de la main de l'un de ses employés. Il était ainsi conçu : « Le navire vient du Bengale; le capi-

« taine s'appelle Pellew; il exige des provisions et de « l'eau. »

Le Gouverneur lui demanda s'il était d'avis d'accéder à cette requête. Une réponse affirmative l'aurait probablement obligé ; mais M. Doeff crut devoir lui dire que, certain désormais de l'origine britannique du vaisseau, il ne pouvait pas appuyer une demande faite par les ennemis de sa patrie. Vers minuit, le premier secrétaire du Gouverneur le fit appeler.

Mon maître, lui dit-il, m'a chargé d'aller prendre les deux Hollandais. — « Et qu'allez-vous faire ? » — « Voici « mon plan. L'équipage étranger s'est emparé des Hol- « landais par trahison. Dès lors, tous les moyens de « s'en venger sont légitimes. Je tâcherai donc d'arriver « seul à bord du vaisseau, sous les démonstrations les « plus amicales. Je demanderai les Hollandais au capi- « taine. S'il refuse de me les restituer, je le frapperai « d'abord, et puis je me frapperai moi-même d'un poi- « gnard caché dans mon sein. — Sans doute, ajouta-t-il, « l'assassinat répugne à notre caractère national ; mais « le commandant anglais, qui, déloyalement, a pé- « nétré sur notre territoire, pour attaquer ceux dont « le drapeau usurpé le protégeait, n'est pas digne d'un « meilleur sort. Afin de le châtier, je sacrifierai volon- « tiers ma vie. »

Surpris de cette résolution courageuse, mais désespérée, M. Doeff s'efforça de faire comprendre au secrétaire que son sacrifice projeté, loin d'être utile aux em-

Digitized by Google

ployés captifs, leur deviendrait certainement funeste, et que, sans aucun doute, ils seraient pendus par les Anglais. Mais ses judicieux discours ne produisirent pas le moindre effet sur un homme qui puisait sa détermination dans les idées et les mœurs de son pays, autant que dans son propre caractère. Le voyant persister, malgré tout ce qu'il pouvait lui dire, le Directeur, qui redoutait extrêmement l'exécutiou d'un projet aussi dangereux pour toutes les parties, supplia son maître de l'en dissuader. Le Gouverneur apprécia ses raisons. Il comprit que ce n'était pas là le moyen de remédier au mal ; et dès lors on n'en parla plus.

Le dessein du Gouverneur, plus habile, était de retenir le navire jusqu'à ce que les vaisseaux et les troupes des princes voisins eussent pu se réunir, pour s'en emparer de force. Au point du jour, on vit les matelots anglais remonter des boulets dont avaient été pourvues les chaloupes armées qui, la veille au soir, avaient croisé dans la baie pour chercher des navires bataves. Vers les neuf heures, ils arborèrent le pavillon britannique. Les présomptions de M. Doeff furent donc justifiées.

Les Japonais se mirent sur la défensive. Ils placèrent aussi des troupes dans l'île de Detsima. Mais tous ces préparatifs ne se firent pas sans quelque désordre, comme on devait s'y attendre chez un peuple qui, depuis deux cents ans, vivait dans une paix profonde. Les Banios en chef, qui n'osaient pas se représenter de-

vant le Gouverneur sans les deux Hollandais, tournaient dans une nacelle autour du navire, s'efforçant, mais en vain, d'obtenir leur délivrance par les voies de persuasion.

L'inquiétude du Directeur redoubla quand, peu de temps après, il vit une chaloupe, avec quatre matelots, s'éloigner du navire et se diriger du côté de Nagasaki. Si ces hommes devenaient prisonniers des facteurs, il était facile de les échanger contre leurs compatriotes. Mais dans le cas où ils seraient tombés entre les mains des Japonais exaspérés, la vie des marins anglais, et par contre-coup celle des Hollandais séquestrés, eût été gravement compromise. M. Doeff vit donc avec beaucoup de satisfaction la chaloupe retourner vers le bâtiment, à la vue d'une embarcation indigène. Plus tard, il fut informé que le commandant lui-même avait pris part à cette reconnaissance.

Enfin, à quatre heures du soir, le Directeur eut le bonheur de revoir l'un des captifs, le teneur de livres Gozeman. Il lui raconta son aventure. Aussitôt conduits à bord du vaisseau, les commissaires de la Factorerie avaient demandé le Commandant. On les avait menés devant un jeune homme de dix-huit ou dix-neuf ans, qui, descendant avec eux dans la chambre, leur demanda s'il se trouvait des navires hollandais au Japon, et les menaça du dernier supplice, s'ils cherchaient à le tromper. Les Hollandais répondirent, conformément à la vérité, qu'il n'était pas arrivé de navires cette année.

Digitized by Google

Mais le Commandant prétendit savoir le contraire, sur le rapport que lui avaient fait des Portugais venant de Batavia. Il traita les employés de Detsima de menteurs, ajouta qu'il allait en juger par ses propres yeux, et que, dans le cas où leur imposture serait prouvée, ils devaient se regarder comme morts.

Cet abus de pouvoir, parmi d'autres, ne doit point étonner de la part d'un peuple qui n'a pas toujours respecté la morale et l'humanité dans sa conduite envers les faibles. S'introduire dans un port neutre, afin d'attirer perfidement deux paisibles employés, par l'usage trompeur de leur langue et de leur pavillon ; les faire prisonniers, les menacer de mort et, sans fondement, les accuser de mensonge ; en d'autres termes, leur adresser l'imputation qui, précisément aux yeux des Anglais, constitue la plus sanglante offense, tout cela rappelle trop la conduite de cette nation qui, dans les deux mondes, s'arma contre les Hollandais de tous les moyens, en 1781, en 1795 et en 1803, pour ne point parler d'une époque beaucoup plus récente !

Ces faits ne contiennent rien, sans doute, qui puisse incriminer personnellement les Anglais ou diminuer les honorables qualités par lesquelles ils se distinguent dans la vie privée ; mais on doit les regarder comme une conséquence de la politique souvent injuste, quoique patriotique, de l'Angleterre.

Le Commandant était allé lui-même explorer la baie, laissant ses prisonniers sous bonne garde. A son retour,

Digitized by

il leur déclara qu'heureusement pour eux, leurs paroles s'étaient trouvées vraies. Mais il refusa de les relâcher, et leur fit donner un lit. Le lendemain, il chargea M. Gozeman d'aller demander des vivres. Le capitaine et ses captifs communiquant par l'intermédiaire d'un matelot qui parlait la langue hollandaise, celui-ci traduisit le billet suivant sous la dictée de son chef :

« Je fais mettre Gozeman à terre avec ma propre « chaloupe, afin de chercher des provisions et de l'eau. « S'il ne me les apporte pas avant la nuit, je remonterai « la baie demain matin de bonne heure et je brûlerai « les bâtiments japonais et les jonques chinoises.

« Fleetwood Pellew. »

De plus, cet officier enjoignit verbalement au teneur de livres, de revenir avec ou sans provisions. Il l'avertit que, dans le cas contraire, son compagnon, qu'il gardait en otage, serait pendu sans miséricorde. Puis il fit déposer Gozeman sur un écueil où les Japonais pouvaient le prendre. Par bonheur, celui-ci savait s'expliquer dans la langue du pays; s'il l'avait ignoré, pas un Indigène n'aurait osé venir le chercher.

Le Gouverneur, en apprenant la menace de l'Anglais, bondit de dépit et de rage. Il demanda à M. Doeff s'il pouvait lui donner l'assurance que les Hollandais seraient mis en liberté, dans le cas où il accéderait à la demande du capitaine Pellew. Tout en refusant d'engager sa responsabilité, le Directeur répondit qu'il lui semblait qu'un officier devait être cru sur parole, et que le

Digitized by Google

Commandant avait donné la sienne à Gozeman. Le Fonctionnaire japonais résolut alors d'envoyer ce qu'avaient demandé les Anglais, mais de leur donner très-peu d'eau, dans l'espérance de les retenir encore quelque temps.

Toutefois, il ne voulait pas que Gozeman retournât à bord. Il fallut toute l'éloquence du Chef de la Factorerie pour lui faire comprendre que cet employé, dans tous les cas, devait remplir un engagement d'honneur, et que, de plus, si les Anglais ne le voyaient pas revenir avec les provisions, ils ne consentiraient probablement pas à relâcher son camarade. On finit par se rendre à ce raisonnement. Les conditions exprimées dans le billet furent exécutées, et le Gouverneur, après avoir flotté pendant toute la soirée entre la crainte et l'espoir, vit les deux Hollandais revenir sains et saufs.

De tous ceux qui se réjouirent de leur retour, les plus satisfaits furent les Banios rendus responsables du sort de la commission hollandaise. Sans cette mise en liberté, tous auraient dû mourir, soit en se faisant tuer par les Anglais, soit en se frappant eux-mêmes, soit en tombant sous le fer du bourreau. La délivrance des Hollandais était donc aussi la leur. A l'époque fixée, ils partirent pour Yédo. Mais ils ne revinrent plus à Nagasaki ; et dans les deux voyages à la capitale que fit M. Doeff depuis cet événement, jamais il n'entendit parler d'eux.

Désormais le Gouverneur n'avait plus d'autre affaire

que de ne pas laisser échapper le bâtiment anglais; car ses instructions lui prescrivent, lorsqu'un navire étranger se livre à des voies de fait sur la côte, de le retenir jusqu'à ce que l'Empereur ait décidé de son sort. D'une autre part, il est permis au Chef de la ville de Nagasaki de venir gratuitement en aide aux marins étrangers entrés dans la baie et qui manquent d'eau, de combustible ou de riz, pourvu que ces marins ne donnent aucun sujet de plainte. C'est une prérogative dont les Directeurs de la Factorerie l'ont plusieurs fois fait user au profit de navigateurs appartenant à différentes nations européennes.

Quant au *Phaéton*, c'était le nom du navire, dont le Capitaine venait de commettre des hostilités et faisait des menaces encore plus graves, il était de la plus haute importance, pour le Gouverneur, de l'arrêter. Pendant la nuit, il fit de nouveau consulter les Hollandais sur le moyen d'en empêcher le départ. Ceux-ci ne pensaient pas que les Japonais fussent en force. Il s'agissait d'une frégate bien équipée, et M. Doeff ne le dissimula pas au Gouverneur.

Son avis était d'amuser le *Phaéton* jusqu'à ce qu'on eût pu faire venir de plusieurs côtés un grand nombre de bateaux, assez chargés de pierres pour combler le passage le plus étroit entre le Papenberg et les Cavales. Deux vaisseaux, en cet endroit, ne peuvent passer de front. Il était à présumer que la journée du lendemain s'écoulerait en apprêts; et le travail pouvait être

Digitized by Google

fait pendant la nuit suivante. Le Maître du port, présent à la conférence, prouva de suite, par un dessin, que cette idée était praticable. Il reçut l'ordre de l'exécuter et de prendre à cet effet tous les bateaux nécessaires.

Cependant M. Doeff avertit le Gouverneur que le vent d'Est, favorable au départ des Anglais et qui soufflait depuis la veille, pourrait bien les décider à mettre à la voile. Mais son protecteur, ayant promis au Capitaine Pellew de l'eau pour le lendemain, espérait ainsi gagner du temps.

Il leur vint encore à l'esprit un autre moyen de retarder le départ du *Phaéton*. C'était d'envoyer à son bord, dès le point du jour, une Commission de Banios qui, sous l'apparence du secret, prenant pour motif que, cette année-là, il n'était pas arrivé de vaisseaux des Indes, et qu'il pourrait facilement en être de même pendant tout le cours de la guerre, ferait aux Anglais des propositions de commerce. — « A la vérité, disait l'interprète qui avait conçu ce projet, c'est une ruse peu conforme à la franchise dont notre nation se fait gloire; mais le Gouverneur pense qu'un trompeur comme le capitaine Pellew mérite d'être trompé. »

A peine les Banios étaient-ils partis pour tendre ce piége au Commandant, que les troupes du Prince d'Omoura faisaient leur entrée à Nagasaki. Ce Seigneur, qui les commandait en personne, offrit immédiatement au Gouverneur d'incendier le *Phaéton* au moyen de trois cents bateaux à rameurs, chargés de paille et de roseaux.

Il comptait qu'à la rigueur cinquante pourraient suffire, mais que les Anglais en couleraient bas peut-être deux cents, dont les équipages devraient tâcher de se sauver à la nage. Il resterait une centaine de bateaux, lesquels, certainement, feraient réussir l'entreprise. Le Prince voulait se mettre lui-même à leur tête.

Tandis que l'on était encore à délibérer sur ce nouveau plan de guerre, le *Phaéton* leva l'ancre, avant même que les Banios l'eussent atteint, et sortit de la baie par un bon vent d'Est. Tout étant fini, les Hollandais retournèrent à Detsima.

Le Gouverneur, dont tous les projets avaient échoué, se trouvait dans le cas de désobéissance involontaire, n'ayant pu capturer les Anglais, ce que la loi japonaise ordonne de faire en pareil cas.

D'ailleurs, il n'était pas tout à fait excusable d'avoir ignoré l'insuffisance de l'effectif de la Garde-Impériale qu'il est obligé de surveiller, quoiqu'il ne la commande pas. Ce Seigneur infortuné prévoyait donc sa condamnation à double titre. Sa certitude était si complète que, sacrifiant sa vie à l'honneur de sa famille, il se fendit le corps, une demi-heure après le départ de M. Doeff.

Les Commandants de la Garde-Impériale qui n'étaient pas directement établis par l'Empereur, mais sujets du Prince de Fidsen, suivirent néanmoins cet exemple et préservèrent ainsi leur postérité d'une inévitable infamie. Ce qui prouve que la Cour les aurait punis rigou-

Digitized by Google

reusement, c'est que le Prince lui-même, quoiqu'il n'habitât pas la province au moment de l'arrestation des employés hollandais et de l'invasion de la baie, fut frappé d'un emprisonnement de cent jours, pour n'avoir pas pris soin que ses ordres fussent ponctuellement exécutés par les serviteurs qu'il avait laissés dans ses domaines.

En revanche, le fils du Gouverneur de Nagasaki, jeune homme entièrement innocent de ce qui s'était passé, devint aussitôt un personnage considérable à la Cour et reçut un emploi très-avantageux.

Le Prince de Fidsen craignit que plus tard, peut-être, la fin déplorable de ce fonctionnaire lui fût imputée en grande partie, lorsqu'on aurait reconnu que la mise à découvert du poste de la Garde-Impériale, dont cependant il n'était pas coupable moralement, en avait été la principale cause. Il demanda donc au Conseil d'État l'autorisation de faire à l'héritier de la victime un présent de deux mille *cobangs*. Le Conseil non-seulement accorda la requête, mais lui donna même la *permission*, qu'il n'avait pas sollicitée, de réitérer ce présent chaque année, jusqu'à ce que le Gouvernement le lui défendît. Cette permission, équivalant à ordre, oblige aujourd'hui même le Prince à servir une pension annuelle aux ayant-droit de ce Gouverneur.

Les malheurs occasionnés par la frégate anglaise engagèrent les Japonais à prendre des mesures pour n'être plus trompés à l'avenir par une usurpation de pavillon. M. Doeff fut d'abord chargé d'écrire en hol-

Digitized by Google

landais et en français, pour ses compatriotes et pour les autres nations, un ordre qui, dès que l'on apercevrait un navire européen, serait porté à ce bâtiment par une barque indigène. Il y était enjoint à tous les étrangers de jeter l'ancre auprès des Cavales-Septentrionales. On voulait s'assurer par ce moyen de l'origine des vaisseaux. S'il y avait des commandants qui n'exécutassent pas cet ordre, on pouvait être certain qu'ils n'étaient pas envoyés par les autorités néerlandaises de Batavia. Dans le cas, au contraire, où les Européens mettraient à l'ancre devant les Cavales, une embarcation japonaise irait leur demander deux otages. Ils seraient conduits à l'hôtel du Gouvernement pour être interrogés par le Directeur de la Factorerie, avant que l'on expédiât à bord les Commissions ordinaires.

Mais on réfléchit qu'en prenant toutes ces précautions, les lenteurs du cérémonial japonais absorberaient plus de cinq heures. Il était donc à craindre que les rafales n'occasionnassent quelque désastre dans des mers aussi dangereuses. On résolut de suivre une autre marche et de convenir d'un pavillon secret, sous lequel les navires hollandais, aussitôt qu'ils l'auraient arboré, pourraient avancer jusqu'au Papenberg. Seulement, il leur serait demandé des otages. M. Doeff communiqua ce pavillon secret, dans une lettre confidentielle, au Gouvernement de Batavia. Le Capitaine porteur de la lettre avait ordre de la détruire, en cas de rencontre imprévue d'un bâtiment anglais.

Digitized by Google

Les Hollandais réglèrent également, d'accord avec le nouveau Gouverneur de Nagasaki, ce qu'ils auraient à faire s'il arrivait encore qu'un navire étranger s'approchât avec des intentions hostiles. Leur préoccupation était surtout pour le Passe-port Impérial. Deux employés de la Factorerie devaient, en cas de danger, le porter dans l'intérieur, et leur chef resterait auprès du premier magistrat de la ville, pour être en état de se concerter avec lui sur tout événement.

Lorsque M. Doeff fit en 1810 le voyage de Yédo, le Siogoun, à la présentation d'adieu, lui témoigna publiquement son approbation de la conduite qu'il avait tenue dans l'affaire du ***Phaéton***.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVIII.

TENTATIVE D'ENVAHISSEMENT DE LA FACTORERIE HOLLANDAISE PAR MM. WAARDENAAR ET AINSLIE, SOUS LA DIRECTION DU LIEUTENANT-GOUVERNEUR ANGLAIS RAFFLES.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVIII.

TENTATIVE D'ENVAHISSEMENT DE LA FACTORERIE HOLLANDAISE PAR MM. WAARDENAAR ET AINSLIE, SOUS LA DIRECTION DU LIEUTENANT-GOUVERNEUR ANGLAIS RAFFLES.

Cinq années s'étaient écoulées depuis l'agression de lord Pellew. Pendant tout ce temps, les Hollandais, par suite de la guerre, avaient été privés de toute communication, non-seulement avec leur patrie et ses colonies, mais avec le reste du monde. Ils vivaient dans l'ignorance la plus profonde sur tout ce qui s'était passé, dans cet intervalle, en dehors de leur factorerie et de l'empire japonais.

Quelle fut donc leur joie quand ils apprirent, au mois de Juillet 1813, que deux navires européens étaient en vue du port ! Tout semblait confirmer de flatteuses prévisions : les couleurs chéries de la Hollande qui flottaient

Digitized by Google

sur les mâts des vaisseaux ; l'aspect du signal secret déterminé par M. Doeff en 1808 ; enfin, des lettres que lui envoyèrent les nouveaux-venus et qui dissipèrent ses derniers doutes. Elles lui apprenaient que M. Guillaume Waardenaar, cet ancien Directeur des Hollandais au Japon, sous lequel il avait fait à Detsima ses premières armes ; que M. Waardenaar, actuellement Conseiller des Indes, se trouvait sur l'un des vaisseaux en qualité de Commissaire du Gouvernement, accompagné d'un secrétaire et d'un médecin. On ajoutait que l'autre navire portait M. Cassa, chargé de remplacer le Directeur de la Factorerie, et trois nouveaux *adjoints* ou commis.

Tout soupçon, désormais, devenant impossible, M. Doeff fut persuadé que la paix était faite ; qu'en conséquence son gouvernement avait commissionné M. Waardenaar pour relever le commerce d'un établissement dont, par expérience, il connaissait toutes les ressources et pour installer un nouveau fonctionnaire dans ce poste que lui, M. Doeff, avait beaucoup trop longtemps occupé. L'arrivée des employés inférieurs était encore un avantage pour Detsima ; car le dernier secrétaire l'avait quitté, et la Factorerie, depuis plusieurs années, ne se composait plus que de trois personnes.

Le Maître de magasin que le Gouvernement hollandais avait envoyé par le dernier navire, M. Cock Blomhoff mit en mer, suivi de l'autre employé, pour saluer les

voyageurs. Il rapporta au Directeur que M. Waardenaar se trouvait effectivement à bord en qualité de Commissaire, ainsi que le capitaine désigné qui, plusieurs fois déjà, avait fait le voyage du Japon. — « Mais, di-
« sait-il, tout, sur ce bâtiment, a l'air le plus étrange,
« et le Commissaire, au lieu de me confier, suivant
« l'usage, les papiers du Gouvernement, a manifesté
« l'intention de vous les remettre à vous-même. »

Cependant les vaisseaux remontaient vers la ville, et comme tous les officiers parlaient anglais, les indigènes, accoutumés à cette langue depuis 1795, croyaient avoir affaire à des navires américains policés par le gouvernement des Provinces-Unies. Quant à M. Doeff, pour empêcher de leur part des conjectures prématurées, autant que pour faire ce qu'exigeait l'étiquette à l'arrivée d'un Commissaire ou d'un Directeur, il fut en personne souhaiter la bienvenue à M. Waardenaar. Mais l'observation de son Maître de magasin lui sembla juste.

Il se trahissait dans la contenance des hommes, dans la disposition des choses, je ne sais quoi d'indéfinissablement singulier. M. Waardenaar, sous lequel il avait servi dans ce lieu même, depuis le poste de Secrétaire jusqu'à l'emploi de Directeur qu'il avait fait donner à M. Doeff lorsque celui-ci n'avait encore que vingt-cinq ans; lui, qui possédait sa confiance absolue, et qui, chargé de ses affaires privées dans l'Inde, était le dépositaire de toute sa fortune, loin de le recevoir avec la franche cordialité d'un ancien ami, semblait agité d'un

malaise intérieur qu'il ne put dissimuler en l'apercevant.

Descendu dans sa chambre, il lui remit une lettre cachetée et le pria d'en prendre lecture. Mille fois depuis, M. Doeff s'est félicité que sa présence d'esprit ne l'ait point abandonné dans ce moment. Le trouble croissant du Commissaire le mettait sur ses gardes. Au lieu d'ouvrir la lettre comme on l'y invitait, il pria son ami de l'accompagner à la Factorerie, pour qu'il pût en prendre connaissance dans les formes administratives. En effet, M. Waardenaar et son Secrétaire descendirent au rivage avec lui. Ce fut devant eux et devant son Maître de magasin que le Directeur ouvrit la lettre. Elle portait « que deux vaisseaux étaient envoyés au Japon ;
« que sur l'un d'eux se trouvait M. Waardenaar en
« qualité de Commissaire et que M. Doeff était placé
« sous son autorité. » Signé *Raffles, Lieutenant-Gouver-*
« *neur de Java et de ses dépendances.* »

Le Directeur demanda ce que c'était que M. Raffles. Son interlocuteur lui répondit que l'Angleterre avait pris Java sous sa *protection*, pour la mettre à l'abri des attaques de la France.— « La Hollande, dit-il, n'existe
« plus comme nation. Elle est incorporée à l'Empire
« français. Moi et M. Daniel Ainslie, présent sur l'es-
« cadre, nous avons été députés au Japon en qualité de
« Commissaires par le Gouvernement britannique ac-
« tuel. »

Les dernières nouvelles des Indes étaient venues par la frégate anglaise sur laquelle les deux employés avaient

Digitized by Google

été retenus en otage. Pendant que le Capitaine Pellew était en reconnaissance dans l'une des embarcations, ses prisonniers avaient appris des officiers du vaisseau que M. Daendels était Gouverneur-Général à Batavia; mais M. Doeff ne savait pas que cette nomination fût l'ouvrage du roi de Hollande français, Louis Bonaparte.

Il pouvait donc ajouter créance à la prise de Java par les forces de l'Angleterre. Mais son devoir était de se considérer toujours comme Hollandais; de ne pas admettre légèrement l'incorporation des Pays-Bas à la France, qui pouvait bien n'être qu'une invention forgée afin de le faire obéir à la sommation de M. Raffles, et de l'engager à remettre la Factorerie au Commissaire Waardenaar, désormais Anglais. M. Doeff lui répondit donc, en présence de M. Cock Blomhoff, qu'il ne pouvait ni ne voulait exécuter les ordres contenus dans la lettre qu'on lui avait remise, attendu que ces ordres émanaient du gouvernement d'une colonie au pouvoir de l'ennemi.

Le Commissaire anglais ne s'attendait pas à cette réponse. Il avait compté, pour entraîner M. Doeff dans son parti, sur la vieille amitié qui l'attachait à lui, sur le souvenir des services qu'il lui avait autrefois rendus. La déclaration franche et décidée du Directeur le frappa d'étonnement. Il voulut lui prouver qu'il était obligé de partager le sort de Java, parce que la capitulation s'étendait aux dépendances de cette île. Mais lorsque le

Digitized by Google

texte de cette capitulation lui fut demandé, il ne put le produire.

D'ailleurs, en tout état de cause, M. Doeff aurait persisté dans son refus, car, ne considérant pas la Factorerie du Japon comme dépendante de Java, mais comme une localité subsistant par elle-même, il comprenait que, lorsqu'on capitule pour une place avec ses dépendances, on n'entend sous ce dernier mot que les points ou les lieux fortifiés qui peuvent être censés appartenir au système de défense de la place principale. C'est ainsi que l'île de Java, dans le cas présent, faisait partie de la défense de Batavia.

En outre, le Directeur ne pouvait se considérer comme sujet du Gouvernement français, puisque ni celui des Indes ni ses concitoyens ne l'avaient informé de l'incorporation de la Hollande à l'Empire. Il avait lieu, comme nous l'avons dit tout à l'heure, de suspecter la vérité de cette nouvelle venant de la part des Anglais. Il ne devait pas, sur d'aussi faibles fondements, croire sa nationalité changée et reconnaître une capitulation signée d'un Gouverneur-Général de création étrangère, M. Janssens. Par tous ces motifs, sa conduite était tracée. Il refusa itérativement d'obéir aux ordres du Lieutenant-Gouverneur britannique.

Alors M. Waardenaar changea ses batteries. Il invoqua la longue amitié qui les avait unis, parla de la part que jadis il avait prise à l'avancement de M. Doeff; et, comme il voyait que cet appel à ses souvenirs demeu-

Digitized by Google

rait également inutile, le Commissaire anglais ne recula point devant une séduction. Il le flatta de grands avantages pécuniaires et promit au Maître de magasin Blomhoff de lui donner, au départ de son chef, la Direction de la Factorerie. Il aurait été facile à chacun des deux Hollandais de pallier, de leur côté, par des sophismes, l'acceptation de ces offres séduisantes, mais humiliantes. Tous les deux, cependant, les repoussèrent avec indignation.

L'émissaire de M. Raffles finit par comprendre que l'artifice combiné par son maître avec beaucoup de finesse, ne pouvait pas réussir. Le secrétaire qui l'accompagnait se trahit, en laissant échapper que le Lieutenant-Gouverneur avait attiré dans ses intérêts l'ami le plus ancien et le plus cher de M. Doeff, se doutant bien que celui-ci ne se rendrait pas facilement à ses ordres. Il put se convaincre que personne au monde n'avait le pouvoir de le faire faillir. A la vérité, M. Waardenaar, que le Directeur devait désormais regarder comme son ennemi, tenait entre ses mains toute sa fortune. Il s'exposait à la perdre par le refus de ces propositions; mais il sentait la nécessité d'en courir le risque, plutôt que de violer le serment de fidélité qu'il avait prêté.

On sent tout le poids d'un engagement pareil quand l'intérêt public et l'intérêt personnel s'opposent l'un à l'autre. Néanmoins, la délibération de M. Doeff fut courte. En manquant à son serment, il perdait l'honneur que nul ne pourrait lui rendre.

Digitized by Google

En y demeurant fidèle, dût-il sacrifier tous ses biens, il conservait l'estime des honnêtes gens. Et, sans doute, il comptait aussi que sa patrie l'en dédommagerait un jour.

Il montra ensuite à M. Waardenaar la témérité de son entreprise; comment, tout en s'étant servi du pavillon de la Hollande, il s'exposait avec tout l'équipage au plus pressant danger, si le Gouvernement japonais apprenait que l'escadre était anglaise.

« Cette imprudence, ajouta-t-il, n'est imputable qu'à vous seul; à vous, depuis si longtemps Conseiller des Indes et qui ne pouviez ignorer l'affaire du *Phaéton*, que nous avons portée à la connaissance du Gouvernement, en 1809, par une lettre confidentielle; à vous, qui seul avez pu connaître le signal secret que nous avions institué dans la même année pour les navires bataves, signal au moyen duquel vous avez trompé les Japonais, en introduisant dans leur pays des vaisseaux anglais, des vaisseaux ennemis; à vous qui, en qualité d'ancien Directeur des Hollandais au Japon, connaissiez assez le caractère de ce peuple pour savoir qu'il ne manquerait pas l'occasion de tirer une vengeance exemplaire du sang de plusieurs Japonais notables, que la folle ambition des Anglais a fait couler. »

Son adversaire, à ces mots, payant d'audace, le menaça de faire appeler les interprètes, afin de leur exposer la vérité tout entière. M. Doeff lui répondit de s'en épargner la peine; qu'il allait mander lui-même

Digitized by Google

les interprètes, et les charger d'apprendre au gouvernement japonais comment il avait été trompé par l'escadre entrée dans le port sous les couleurs hollandaises, ainsi que le *Phaéton* l'avait fait en 1808, et comment on avait usé du signal secret que M. Waardenaar seul avait pu connaître.

Peut-être l'ancien Directeur de la Factorerie supposait-il que son compatriote s'en tiendrait aux discours. Mais M. Doeff fit demander immédiatement les cinq principaux interprètes, sans appeler le banios qu'il crut devoir exclure par prudence. La terreur de M. Waardenaar était extrême. Il fit instamment prier M. Doeff de venir lui parler encore avant l'arrivée des Japonais. Celui-ci voulut se rendre à son désir. Dans cette conversation, le Commissaire le supplia, les larmes aux yeux, de le protéger ainsi que les siens. Sentant, mais trop tard, dans quelle position fausse il s'était placé, et quels étaient les dangers qu'il avait attirés sur lui-même et sur tous ceux qu'il commandait, cet homme irréfléchi ne voyait plus de salut que dans le Directeur.

Mais déjà les interprètes attendaient ce dernier dans une autre pièce. Il dut les joindre, avant même d'avoir pu donner quelque espérance à M. Waardenaar qu'il laissa avec son secrétaire dans une angoisse mortelle, en donnant l'ordre à M. Gozeman d'empêcher que personne ne les approchât.

Là-dessus, M. Doeff fut déclarer aux cinq interprètes, toujours en présence de M. Cock Blomhoff, « que l'An-

Digitized by Google

gleterre s'était rendue maîtresse de Batavia et que l'escadre se composait de deux navires anglais avec lesquels il ne voulait entrer dans aucun rapport. » Il leur ordonna, en outre, de porter cette communication, sans retard, à la connaissance du Gouvernement.

La stupéfaction de ces employés est impossible à décrire. Tout leur était inconcevable dans ces révélations ; mais ce qu'ils comprenaient le moins, c'est que M. Waardenaar, Hollandais lui-même et qu'ils avaient connu Directeur de Detsima, pût aujourd'hui s'y présenter pour le compte de l'Angleterre, à la tête d'une expédition britannique. Persuadés à la fin par les affirmations réitérées de M. Doeff, ils demandèrent à se consulter quelques instants entre eux. A son retour, ils lui signalèrent les conséquences inévitables de la déclaration qu'il les chargeait de faire aux autorités. La flotte japonaise était dans la baie. En moins d'une demi-heure, les navires anglais seraient livrés aux flammes et tous ceux qu'ils avaient apportés auraient péri.

— « Mais, poursuivaient les interprètes, où donc est « la nécessité d'une démarche aussi grave? L'escadre « est entrée dans le port sous votre pavillon ; le signal est « celui que vous déterminâtes en 1809 ; avec ces navires « est venu M. Waardenaar, connu pour Hollandais à « Nagasaki, jouissant d'une bonne réputation dans cette « ville et dont nul ne se défiera. D'ailleurs, jamais aucun « Japonais ne pourra croire que les Anglais, vos ennemis, puissent prendre l'un de vous à leur service. »

Digitized by Google

M. Doeff ne dissimula pas aux interprètes qu'il lui semblait difficile de cacher la vérité ; il les avertit que, si jamais elle était découverte, il ne manquerait pas d'alléguer pour sa justification que, devant son premier employé, il la leur avait déclarée tout entière, avec ordre de la porter à la connaissance du Gouvernement. Néanmoins les Japonais persistèrent à croire que leur projet ne présentait pas la moindre difficulté, pourvu qu'on l'exécutât avec prudence et que l'on fît passer les vaisseaux anglais pour des navires américains nolisés par les autorités de l'Inde néerlandaise. Une dernière fois, le Directeur leur rappela qu'il répudiait toute la responsabilité de l'entreprise et qu'en cas de découverte, il se réservait le droit de dire que les interprètes avaient connu la situation.

— « Chef ! répliquèrent-ils, si la nationalité de l'es-
« cadre est dévoilée, on ne s'en prendra qu'à nous
« seuls, et dans ce cas, notre mort est certaine ; mais,
« croyez-nous bien, le Gouvernement n'a pas le soup-
« çon de cette affaire et n'en concevra jamais. Si nous
« n'avions pas le bonheur de posséder M. Waardenaar,
« l'entreprise pourrait être dangereuse. Comme il est
« là, nous ne risquons rien. »

Sans que M. Doeff le fît paraître, la nouvelle tournure que prenaient les événements le réjouissait au fond de l'âme, car elle lui permettait dorénavant d'agir en chef des Hollandais, indépendant des autorités britanniques, tout en évitant la triste nécessité de sacrifier

Digitized by Google

un grand nombre d'hommes venus au Japon sans intentions hostiles et dont les gouvernants seuls étaient coupables d'avoir voulu le détourner de ses devoirs. Il accepta donc la proposition des interprètes, leur défendant de recevoir quelque ordre que ce fût de tout autre que de lui. Ils promirent d'obéir, et tinrent exactement leur parole dans cette occasion.

Il restait au Directeur à régler un compte avec M. Waardenaar. Avant d'expliquer ce qu'il voulait faire, disons un mot de la situation pécuniaire où la Factorerie se trouvait alors.

D'année en année, M. Doeff avait pris soin de tenir au courant ses livres de commerce et de les clore à l'époque usuelle. Son Journal, accompagné d'une lettre de conduite, était placé dans une enveloppe cachetée à l'adresse du Gouvernement de Batavia. Ces précautions avaient pour objet de faire paraître, au cas de son décès, le montant auquel s'était annuellement élevée sa dépense et le solde passif de la Factorerie.

Au départ du dernier navire, tout le cuivre dont se composait la cargaison avait été fourni par les Japonais à titre d'avance. L'interruption de la navigation pendant les années 1808 à 1812, avait naturellement aggravé cette situation déjà si défavorable. Il s'ensuivait qu'au temps où nous sommes arrivés dans ce récit, le Gouvernement hollandais, d'après l'arrêté des comptes de 1812, était débiteur de celui du Japon pour la somme de 80,269 *tails*.

Cet état de choses suggéra à M. Doeff l'idée d'utiliser l'embarras de M. Waardenaar au profit des affaires de Detsima.

S'étant donc rendu avec M. Blomhoff dans la pièce où il faisait garder le Commissaire anglais, il lui promit le silence, à la condition qu'il laisserait les cargaisons des deux navires pour les vendre en la manière accoutumée. De son côté, le Directeur lui offrit une cargaison de cuivre ne dépassant pas le maximum établi par le Gouvernement japonais, et qui lui serait payée à raison de vingt-cinq *tails*, au lieu du taux ordinaire de douze *tails*, trois *mans* et cinq *condrins*.

A cette proposition, son prisonnier ne se connut pas de joie; seulement il le pria d'abaisser un peu le prix du cuivre, afin qu'il pût le payer. Définitivement, après une négociation à laquelle M. Doeff mêla plusieurs fois la menace de tout découvrir, il fut convenu que la Factorerie livrerait le cuivre au taux ordinaire et que M. Waardenaar payerait toutes les dettes que le Gouvernement des Pays-Bas avait au Japon. Il exprima le désir que le docteur Ainslie, son collègue, signât avec lui le traité; mais il s'engageait d'avance à le lui faire approuver.

Le lendemain, M. Doeff fit demander le docteur Ainslie et lui parla le premier. Il lui représenta que M. Waardenaar, en comptant sur son influence pour le séduire, avait induit en erreur le Gouvernement britannique et que, reconnaissant aujourd'hui son impru-

Digitized by Google

dence, ce dernier avait accepté les conditions d'un traité qui devait être également signé par lui. L'Anglais donna des signes évidents de surprise et de déception ; mais sa bonne humeur ne se démentit point. Ils se promirent réciproquement le secret, et les deux Commissaires furent logés dans le pavillon du jardin.

Le même jour fut passé le traité, dont voici le texte :

« Convention faite entre M. Hendrik Doeff, Directeur du Commerce et des autres affaires au Japon, « d'une part, et MM. Willem Waardenaar, ancien « Conseiller des Indes néerlandaises, et Daniel Ainslie, « Chirurgien en chef à Batavia, l'un et l'autre Commissaires du Gouvernement actuel de Java, d'autre part.

« Le premier soussigné ayant fait connaître aux « deuxième et troisième soussignés son refus d'obéir à « l'injonction contenue dans la missive de M. le Lieutenant-Gouverneur de l'île de Java et de ses dépendances, en date du 4 juin 1813, par laquelle lui, premier soussigné, était placé sous l'autorité immédiate « du deuxième soussigné, attendu que cette injonction « prouve pertinemment que ladite colonie est au pouvoir de l'ennemi, auquel lui premier soussigné ne « peut prêter obéissance ; il a subséquemment exposé « aux deuxième et troisième soussignés les dangers de « la situation dans laquelle se trouvaient les navires ici « présents *Charlotta* et *Mary*, ainsi que les personnes « qui sont à bord de ces navires, au cas où lui, premier soussigné, porterait à la connaissance des Japo-

Digitized by Google

« nais, avec quelques ménagements et réserves que ce « pût être, le nom de la nation à laquelle appartiennent les navires et par laquelle ils ont été envoyés ; « que dans ce cas lesdits navires seraient indubitablement et immédiatement brûlés sans miséricorde, et « les personnes qu'ils ont apportées mises à mort, sans « que lui premier soussigné pût y mettre aucun empêchement, les Japonais ayant conçu contre la nation « britannique une haine si forte, surtout depuis les « événements déterminés par la frégate anglaise *The* « *Phaéton* en 1808, qu'ils n'attendent qu'une occasion « favorable pour punir de la façon la plus rigoureuse « les violences auxquelles s'est livré l'équipage de ladite « frégate, ce qui n'est pas difficile à comprendre, puis« qu'en conséquence le Gouverneur de Nagasaki et cinq « Lieutenants du Prince et Seigneur de Fidsen, com« mandant la Garde-Impériale, ont dû se tuer par ou« verture du corps ; que le Prince de Fidsen lui-même « a passé cent jours aux arrêts dans sa maison, sans « qu'il lui fût permis pendant tout ce temps de se raser « la barbe, et que ledit Prince, ainsi qu'un grand nom« bre de Japonais, ont juré la mort de tous les Anglais « qui pourraient tomber entre leurs mains, les troupes « dudit Prince étant actuellement de garde partout.

« En outre, le premier soussigné, sans se considérer « en aucune manière comme lié ou engagé envers le « Gouvernement actuel de Java, mais continuant à se « regarder comme le Directeur du Commerce hollan-

Digitized by

« dais au Japon ; ayant pris en considération ultérieure
« la périlleuse situation d'un aussi grand nombre de per-
« sonnes qui, sans être venues avec des intentions hos-
« tiles contre les Japonais, n'en seraient pas moins vic-
« times de leur vengeance, au cas où lui, premier sous-
« signé, ferait connaître aux Japonais le véritable état
« des choses ; et n'ayant pu se résoudre à livrer inhu-
« mainement lesdites personnes innocentes aux Japonais,
« c'est-à-dire à une mort inévitable, a consenti l'ar-
« rangement suivant :

« Pour ne pas donner de soupçons aux Japonais,
« la cargaison tout entière des deux vaisseaux sera
« livrée au premier soussigné, qui les vendra de la ma-
« nière accoutumée pour en tenir compte au deuxième
« soussigné.

« Les deuxième et troisième soussignés prennent
« pour le compte de leur Gouvernement les dettes et
« charges contractées par la Factorerie de Detsima de-
« puis l'année 1808 jusqu'à l'année courante inclusive-
« ment, lesquelles seront acquittées et remplies au
« moyen du produit de leur cargaison ; en compensa-
« tion de quoi le premier soussigné s'engage à leur li-
« vrer, sur le capital de surplus, en tant que ce capital
« sera suffisant, la quantité de cuivre qu'il est permis
« d'exporter cette année, à savoir 6,766 pikols du Ja-
« pon, au taux ordinaire de douze tails, trois et cinq ;
« ainsi que sept cents pikols appartenant au premier
« soussigné, lesquels seront payés à lui premier sous-

« signé ou à son fondé de pouvoirs à Batavia, au taux « de vingt-cinq rixdales d'argent monnayé, le pikol « du Japon formant un total de 17,500 rixdales, plus « 500 pikols de camphre, si le capital peut les fournir.

« Ainsi fait au Japon, le 26 juillet 1813. Signé : Hen-« drik Doeff, Willem Waardenaar, Daniel Ainslie.

— « Fait en ma présence. Signé : J. Cock Blomhoff. »

Par cette conduite, nous croyons que M. Doeff a fait beaucoup de bien et prévenu de grands malheurs. Il s'affranchissait de l'autorité d'un gouverneur ennemi de son pays. Il restait au Japon, non comme Fonctionnaire britannique, mais comme Fonctionnaire hollandais et sous le pavillon national; et cependant il rendait service aux Anglais eux-mêmes, en conservant la vie aux équipages des deux navires que rien n'aurait pu sauver. Il empêchait la destruction de ces navires eux-mêmes, l'accroissement de la haine que les habitants du Japon nourrissaient contre ceux de l'Angleterre, le ressentiment et la guerre que le massacre des équipages aurait certainement excités entre les deux pays.

Lorsqu'il eut donné lecture aux Commissaires d'un passage de son Journal où les circonstances de l'affaire du *Phaéton* se trouvaient exactement consignées, ces messieurs comprirent toute l'importance des précautions que M. Doeff avait prises en leur faveur. L'animosité des indigènes contre la nation britannique ne les étonna plus, aussitôt qu'ils eurent vu de leurs propres yeux la lettre où le Capitaine Fleetwood Pellew

menaçait de brûler les jonques chinoises et les navires japonais.

Tout en veillant de la sorte aux intérêts de son pays, à l'acquittement des dettes qu'il avait contractées et qui, dans ce moment, s'élevaient à 112,000 ou 114,000 tails, le Directeur de Detsima n'avait stipulé pour lui-même que ce qu'en pareil cas, il lui aurait été permis d'attendre de son propre Gouvernement, c'est-à-dire, sept cents pikols de cuivre payables à Batavia. Il voulait par là prouver à l'ennemi que l'intérêt personnel n'avait point été le mobile de ses actions, et il pensait que la loyauté du Gouverneur anglais répondrait à sa confiance.

Les marchandises que les Commissaires devaient lui remettre furent déchargées et portées à terre, après que l'on eut soigneusement arraché des étoffes les armes de l'Angleterre et tous les autres signes de propriété britannique.

Il s'agissait maintenant de colorer aux yeux du Gouvernement japonais le départ soudain de MM. Waardenaar et Cassa, qui venaient à peine d'arriver à Detsima, l'un en qualité de Commissaire, l'autre, de nouveau Directeur. Quant au premier, rien n'était plus facile. M. Doeff allégua qu'il était venu dans le dessein de demander l'exportation de tout le cuivre non employé de 1808 à 1812, d'après l'augmentation de la taxe du cuivre fixée en 1808, pour trois années, à 1,466 pikols par an ; mais que la Factorerie lui ayant représenté

Digitized by Google

qu'une telle demande serait inopportune, parce que sans doute les Japonais voudraient, d'une part, voir exporter d'abord le cuivre dont ils avaient permis la sortie au printemps de 1808, et que, d'autre part, ils ne laisseraient pas enlever du pays, avant la paix, une plus grande quantité de ce métal que d'ordinaire; M. Waardenaar s'était laissé persuader par ces raisons. Les Japonais le crurent et louèrent les soins qu'il disait avoir pris de leurs intérêts. Il fut assisté avec la plus grande fidélité par les cinq interprètes mis dans le secret et qui lui avaient fait commencer l'affaire.

Il eut plus de peine à trouver un prétexte plausible pour la nomination de M. Cassa.— « Le gouvernement de Batavia, dit-il aux Japonais, l'a désigné pour le cas seulement où vous désireriez me voir remplacé. D'après l'Arrêté de 1793, le terme ordinaire de la Direction est de cinq ans. Les circonstances politiques nous ont fait aujourd'hui dépasser ce terme de plus du double. Toutefois, il serait plus agréable à nos chefs que nous restassions en place pendant une année encore, pour nous indemniser de toutes les pertes que nous a causées la longue absence des navires. Si vous consentez à cet arrangement, M. Cassa repartira pour les Indes. »

Pour le cas où ce premier moyen ne réussirait pas, M. Doeff en tenait un autre en réserve. M. Cassa, s'étant fait une blessure à la jambe pendant la traversée, ne pouvait aucunement faire le voyage de Yédo dans le printemps de 1814.

Digitized by Google

Ces demandes, mises par écrit, furent signées du Directeur nommé par les Anglais. La Police japonaise fit deux descentes à Detsima ; mais tout se passa bien, et l'on permit à M. Doeff de rester.

Ce n'était pas tout. L'escadre avait apporté des présents extraordinaires pour la Cour. On les avait déclarés comme tels dans le premier moment ; et cette déclaration, sur laquelle il n'y avait pas à revenir, il fallait encore l'expliquer. Que l'on ne croie pas que le Gouvernement indigène pouvait considérer ces présents comme faits pour appuyer la demande en augmentation de la taxe du cuivre dont M. Waardenaar s'était chargé. Ce serait mal connaître les mœurs du pays, et M. Waardenaar, comme ancien Directeur de la Factorerie, n'ignorait pas qu'offrir des présents à la Cour afin d'en obtenir une faveur, c'était précisément le moyen de se la faire refuser. On fit donc paraître ceux qu'il avait apportés comme une marque de reconnaissance pour la générosité des Japonais qui n'avaient laissé manquer de rien les facteurs pendant leur isolement de quatre années et qui s'étaient efforcés d'adoucir leur situation.

Les présents extraordinaires se composaient d'une cassette contenant deux pistolets, d'une tapisserie, de deux glaces, d'un service de neuf plateaux à bords ciselés, d'un orgue de Barbarie formant bureau, de quatre beaux télescopes, d'une pendule et d'un éléphant. Ces deux derniers cadeaux ne furent point acceptés : la

Digitized by Google

pendule, parce qu'elle était ornée de figures de la mythologie grecque et que toutes les images sont défendues au Japon ; l'éléphant, à cause des difficultés du transport à Yédo. Mais les autres présents passèrent sans obstacle.

Les marchandises anglaises débarquées de l'escadre furent vendues comme si elles eussent été hollandaises, sans exciter le moindre soupçon. Quoique plus fines et meilleures, les indigènes en étaient moins satisfaits.

On commençait à remarquer dans la ville que le médecin qui accompagnait M. Waardenaar n'était pas Hollandais. Mais M. Doeff se tira d'affaire en disant que dans son pays on regardait plus aux talents qu'à la nationalité. D'ailleurs, ce fait n'était pas sans exemple.

La taxe ordinaire du cuivre s'élevant à 6,000 pikols et la taxe extraordinaire à 1,466, l'exportation de cette année, abstraction faite de la part qui revenait à M. Doeff, devait donc former un poids de 6,766 pikols ; mais après le paiement des dettes anciennes et courantes de la Factorerie, le restant du produit des marchandises importées ne suffisait pas à balancer la valeur de cette cargaison. Le Directeur hollandais n'était pas disposé à faire des avances d'argent aux Commissaires, quoiqu'il lui eût été facile d'en obtenir à crédit du Gouvernement japonais. Il convint donc avec eux, par un traité supplémentaire, que pour représenter sa part de bénéfice en 1812, année où il n'y avait pas eu de navigation et par conséquent pas de profit pour lui, ces mes-

Digitized by Google

sieurs emporteraient encore 700 pikols, payables à Batavia, au même prix que les premiers.

Cependant le produit des ventes ne pouvant payer même le cuivre qui revenait au Gouvernement britannique, et le montant de la taxe devant être soldé tout entier, afin que les Japonais ne se doutassent de rien, M. Doeff avança la différence, en y ajoutant sa propre rétribution en nature. L'Angleterre lui devait en conséquence 35,000 rixdales et 5,866 *tails* à la Factorerie.

Dans l'intervalle, ce dernier avait réfléchi sur sa situation future. Ignorant tout à fait ce qui s'était passé tant en Europe qu'aux Indes, il avait à craindre un nouvel isolement de plusieurs années. Si ses dettes étaient payées, ne faudrait-il pas bientôt en faire de nouvelles? On lui disait que les Français avaient pénétré jusqu'au cœur de la Russie. L'Angleterre était maîtresse de Java, et il devait supposer que son refus de rendre la Factorerie détournerait les Agents britanniques de tout autre coup de main contre le Japon. Mais le négoce avec cet empire ne pouvait être fait d'aucun autre lieu que de Batavia. Afin donc de pouvoir s'y maintenir sans dettes comme chef des Hollandais, M. Doeff proposa aux Commissaires de faire avec lui, en qualité de Directeur de la Factorerie, un traité de commerce, en vertu duquel les Anglais, tant qu'ils demeureraient possesseurs de Java, lui expédieraient annuellement des navires sous pavillon hollandais, dont il vendrait les cargaisons, pour leur fournir des marchan-

Digitized by Google

dises de retour, à condition que les Commandants fussent placés sous ses ordres.

Les deux Commissaires ne se crurent pas autorisés à conclure un pareil arrangement. M. Doeff le regretta, mais sans toutefois renoncer à son projet. Sur sa demande, ils prirent à bord de leur escadre le Maître de magasin Blomhoff, envoyé par lui à Batavia, comme fondé de pouvoirs. Pour donner plus de crédit à sa mission, il le nomma Directeur provisoire de la Factorerie, sauf l'approbation de ses chefs. Cette mesure avait encore un autre objet. Dans le cas où les Japonais, plus tard, insisteraient à tel point sur son remplacement qu'il fut obligé d'y consentir, elle lui permettait de laisser à M. Blomhoff la Direction provisoire et de faire un voyage à Batavia pour revenir au bout d'une année.

Les instructions données à M. Blomhoff portaient qu'il devait exiger du Gouvernement britannique la reconnaissance de la position des Hollandais à Detsima et la liberté pour ceux qui se trouvaient au Japon de visiter Batavia, avec pleine sécurité pour leurs personnes et leur biens. Si cette condition *sine quâ non* était acceptée, il pouvait négocier quant à l'envoi de marchandises sous pavillon hollandais. Muni des pouvoirs de son supérieur et d'un signal secret communiqué à lui seul, M. Blomhoff partit sur la *Charlotta*. De plus, il était porteur d'un Rapport adressé par ce dernier à M. Van Der Heim, qui, d'après les dernières nouvelles

Digitized by Google

certaines reçues au Japon, était Ministre des Colonies.

Ce fut ainsi que repartirent sans avoir rien obtenu les Commissaires et les Employés que les Anglais avaient destinés à la Factorerie, excepté deux commis natifs de l'Inde néerlandaise, que M. Doeff prit à son service pour sauver les apparences (1).

Grâce à sa prudence, à son patriotisme et à son humanité, cette périlleuse et ténébreuse affaire s'était terminée, sans que les personnes ou l'honneur d'aucune des parties et des nations intéressées eussent rien souffert. Les Anglais, en punition d'une injustifiable tentative, avaient payé tout ce que le Gouvernement des Pays-Bas devait à celui du Japon. La vie et la liberté de leurs Agents, gravement exposées par eux, avaient été épargnées. Le drapeau batave continuait à flotter sur Detsima, et l'héroïque chef de cet important établissement pouvait le conserver, jusqu'à plus ample information, au Gouvernement national auquel il avait prêté serment, dont il n'avait pas régulièrement appris la suppression et dont, par un concours extraordinaire de circonstances, il se trouvait être alors l'unique représentant sur la terre.

(1) Dans la suite de l'ouvrage, nous donnerons un Extrait des principaux passages de deux Rapports adressés par M. Raffles, l'un, aux Directeurs de la Compagnie britannique des Indes, l'autre, à Lord Minto, Gouverneur de l'Inde Anglaise, en y joignant quelques observations.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIX.

DEUXIÈME ET DERNIÈRE TENTATIVE DE SIR THOMAS STAMFORD RAFFLES. — RÉSISTANCE DU DIRECTEUR BATAVE AUX RUSES POLITIQUES DE L'ANGLETERRE.

CHAPITRE XXIX.

DEUXIÈME ET DERNIÈRE TENTATIVE DE SIR THOMAS STAMFORD RAFFLES. — RÉSISTANCE DU DIRECTEUR BATAVE AUX RUSES POLITIQUES DE L'ANGLETERRE.

Fidèle à son système, le Lieutenant-Gouverneur anglais voulut, par une seconde expédition qu'il organisa dans l'année 1814, destituer M. Doeff (1), ou, pour employer ses expressions diplomatiques, *le décharger de ses fonctions d'après l'usage établi* (2). Par ce langage, il le représentait comme placé sous ses ordres, comptant sur l'autorité des traditions qui s'opposaient à ce qu'aucun Directeur pût rester plus de cinq ans à Detsima. D'ailleurs, il était d'avis qu'il fallait envoyer au Japon, en 1815, deux navires de la Compagnie anglaise avec un

(1) *Memoirs of Sir Th. S. Raffles*, p. 229 à 331.

(2) *To relieve M. Doeff from his situation, according to established usage.*

Digitized by Google

Agent muni des pouvoirs nécessaires; mais que cette nouvelle escadre ne devait pas entrer dans le port avant qu'on eût formé des relations amicales avec les habitants. Cet esprit de précaution, sage en lui-même, prouve néanmoins que le Gouverneur, intérieurement, n'était pas exempt d'inquiétude sur le succès d'une entreprise dont il prétendait que l'expédition dernière avait aplani les principales difficultés. De plus, il désirait que le plénipotentiaire, si les propositions étaient rejetées, menaçât le Gouvernement japonais de rompre tous rapports entre le pays et Java. Nous ne croyons pas qu'une pareille menace eût beaucoup effrayé les indigènes. Le commerce étranger n'est profitable qu'à quelques employés inférieurs de Nagasaki, lesquels, sans en tirer leurs moyens d'existence, puisqu'ils sont salariés par le Gouvernement, y trouvent cependant certains avantages particuliers.

Cette importante mission, M. Raffles voulait la voir confiée au docteur Ainslie ; et, comme M. de Resanoff avait été porteur d'une lettre de l'Empereur de Russie (1), il en demandait une du Prince-Régent pour son protégé. Lui-même, il aurait été volontiers le chef d'une ambassade.

Le temps des arrivages annuels était proche, et le Directeur de Detsima brûlait de connaître l'issue de la mission de M. Blomhoff. Aussi bien la *Charlotta*, l'un

(1) Voir le Chapitre II du Deuxième Volume.

Digitized by Google

des deux navires de l'année précédente, ne tarda pas d'entrer dans la baie. Le signal dont son ami seul avait connaissance, ne fut point donné, sous prétexte qu'il faisait trop de vent; mais les Gardiens du port, apercevant des visages connus, crurent inutile d'insister. M. Cassa qui se trouvait à bord et prenait la qualité de Directeur, fit demander à M. Doeff s'il pouvait descendre à Detsima. Les cinq interprètes, consultés par ce dernier, répondirent qu'ils attendraient le résultat de cette entrevue, pour garder le silence comme avant, ou pour communiquer au Gouvernement l'arrivée des Anglais.

Sur l'invitation du Directeur, M. Cassa vint donc à terre. Au milieu des démonstrations de la plus vive amitié, il lui remit la lettre suivante :

« (*Officiel.*)

« A MM. Doeff et Cassa, Directeurs du Commerce au « Japon.

« Messieurs,

« Je vous informe que le Gouvernement a résolu d'en-« voyer de nouveau au Japon le navire *The Charlotta*, « particulièrement propre à cette navigation, sans « compter qu'aucun autre vaisseau convenable n'est prêt « à partir. Le docteur Schaap est placé comme chirurgien « sur la *The Charlotta* pour toute la durée du voyage.

« En outre, je puis vous annoncer que l'agent d'affaires

Digitized by Google

« de M. Doeff à Batavia s'est vu payer le montant du « cuivre envoyé de Detsima pour son compte.

« La facture et les autres papiers de commerce vous « seront expédiés par la Direction Générale. N'ayant pas « d'autres nouvelles à vous donner, je me réfère aux « communications relatives au Gouvernement qui, par « le Directeur Cassa, seront faites à son collègue.

« Le Lieutenant-Gouverneur,

« Th. Raffles.

« Par ordre de Son Excellence le Lieutenant-« Gouverneur, en son Conseil,

« Du Puy.

« Batavia, le 2 juillet 1814. »

Cette lettre soulevait de graves questions. On demanda d'abord à M. Cassa quelles communications il était chargé de faire. Il raconta l'abdication de l'Empereur Napoléon Ier, la rentrée aux Pays-Bas des Princes de la maison d'Orange, et conclut en sommant le Directeur, au nom du Gouvernement anglais de Java, comme l'avait fait M. Waardenaar, en 1813, de se soumettre aux effets de la capitulation qui comprenait cette île et ses dépendances. Il ajouta que Java devant être, selon toute probabilité, rendue à la Hollande, on maintiendrait, en se soumettant, l'intégrité de cette capitulation, dont elle recueillerait les bénéfices. Quant à l'absence de M. Blomhoff, il l'expliquait

Digitized by Google

par une maladie qui même, disait-il, avait empêché le fondé de pouvoirs d'écrire.

Il est nécessaire de rappeler ici la situation respective des puissances européennes à cette époque. La révolution française ayant eu son contre-coup dans les Provinces-Unies, le Stadhouder Guillaume V d'Orange avait dû se réfugier en Angleterre. Les Anglais avaient fait la guerre à la République batave, devenue plus tard Royaume de Hollande sous S. M. Louis Bonaparte, plus tard encore, partie intégrante de l'Empire français. Ils s'étaient emparés des Colonies de ce pays dans les deux mondes; ils s'en étaient emparés au nom de Guillaume V, en vertu de Lettres que ce prince leur avait données pour les Gouverneurs hollandais. M. Doeff ne se croyant pas suffisamment édifié sur ces faits, la Factorerie de Detsima, seule, soutenait encore l'ancien drapeau batave.

Or, en admettant que les princes d'Orange fussent effectivement rétablis dans les Pays-Bas, comme aujourd'hui M. Cassa venait le déclarer, pourquoi le Gouvernement britannique, leur allié, au lieu de laisser en paix ce Directeur dans la Factorerie du Japon qu'il tenait pour eux, voulait-il encore, voulait-il même après la Restauration, diriger cette Factorerie? Il ne pouvait dire cette fois ce qu'il avait dit au sujet des colonies de l'Inde, et prétendre que, s'il désirait occuper Detsima, c'était pour la mettre à l'abri des forces navales de la France: car, de son propre aveu, Louis XVIII

Digitized by Google

régnant, l'Angleterre et la maison d'Orange ne comptaient plus d'ennemis.

Ces réflexions faites, M. Doeff lut encore une fois la lettre que M. Cassa lui avait remise. Il lui sembla qu'en l'adressant à tous les deux, en tenant à son égard le langage d'un chef, en lui donnant pour collègue le même homme qui, l'année précédente, était venu dans l'intention de le remplacer, M. Raffles avait une double pensée : premièrement, de faire croire à ses maîtres du Bengale que le Directeur s'était soumis au Gouvernement britannique en 1813; ensuite, par la présence de deux Directeurs, d'engager les autorités japonaises, qui n'avaient permis la prolongation de son séjour que pour une année, à le renvoyer, en gardant M. Cassa. C'était pour cela, sans doute, que ce dernier, même avant de descendre à terre, avait pris publiquement la qualité de Directeur. D'un autre côté, M. Doeff ne pouvait rien augurer de bon du silence que le Gouverneur observait, dans sa lettre, à l'égard de M. Blomhoff et de sa mission. Tout l'avertissait de se tenir sur ses gardes plus encore qu'en 1813, d'autant qu'à cette époque il avait appris à connaître M. Cassa. C'était lui que le Gouverneur employait à ses desseins, après avoir reconnu que ni l'amitié ni l'intérêt personnel ne pourraient faire oublier à M. Doeff ce qu'il regardait comme son devoir.

L'obligation de quitter son poste, compliquée de l'ar-

Digitized by Google

rivée d'un homme que lui-même avait présenté comme Hollandais, et qui venait maintenant se dire son successeur, lui semblait un obstacle presque insurmontable à la conservation de la Factorerie. Toutefois, sans perdre courage, il répondit à la sommation de l'Agent de M. Raffles que si le rétablissement des Princes d'Orange était véritable, ce n'était là qu'une raison de plus, à ses yeux, pour ne pas faire acte de soumission à l'égard d'une puissance alliée, de laquelle il était plus naturel d'attendre du secours; mais, qu'après s'être entendu avec les cinq interprètes, il pouvait lui renouveler la proposition d'un traité de commerce entre la Factorerie et l'Angleterre, qu'il avait déjà faite à M. Waardenaar. L'envoyé anglais essaya d'abord de s'y soustraire par tous les moyens, et, pour le décider, il fallut recourir à la menace de tout révéler au Gouverneur de Nagasaki. La convention fut donc signée par M. Doeff, en qualité de Directeur du Commerce hollandais au Japon, et par M. Cassa, comme Directeur nommé par le Gouvernement anglais de Java.

Ce dernier cédait toute la cargaison de la *Charlotta*; prenait à son compte les charges et les déboursés jusqu'à la fin de l'année courante. De son côté, M. Doeff prenait l'engagement de lui livrer 6,766 pikols du Japon de cuivre en barres, au prix ordinaire de 12 *tails* 3 *mans* 5 *condrins*, 700 pikols de la même matière, représentant ses appointements et payables à Batavia par une somme de 17,500 rixdales en es-

Digitized by Google

pèces; et, si le produit de la cargaison s'élevait jusque-là, 300 pikols de camphre.

Le même jour, ayant fait appeler, non-seulement les cinq confidents du secret, mais encore tous les autres interprètes et le Banios de Detsima, le Directeur hollandais leur déclara à tous, devant son Maître de magasin et M. Cassa, que, d'après des nouvelles reçues de Batavia, l'Europe avait été le théâtre d'événements d'une haute importance, qui semblaient devoir amener la fin de la guerre, et le rétablissement de l'ancien ordre de choses; mais qu'en considération de la grande probabilité d'une paix générale et prochaine, ses maîtres lui avaient expressément ordonné de rester au Japon jusqu'à ce que cette paix fût conclue, et qu'ils avaient enjoint à M. Cassa de revenir, après le temps ordinaire du commerce, sur le même navire par lequel il était parti. Il fit immédiatement mettre cette communication par écrit, et, par ses soins, elle fut expédiée le soir même pour Yédo, revêtue de sa signature et de celle de M. Cassa. Celui-ci ne la signa qu'à regret; mais il avait été surpris et n'osait, en présence du Banios et des interprètes étrangers au secret, risquer un refus qui aurait pu répandre des clartés funestes. Le coup porta : M. Doeff reçut, peu de temps après, la nouvelle que la Cour approuvait son séjour ultérieur au Japon et le départ de celui qu'elle croyait son collègue.

De peur d'éveiller les soupçons des Japonais, le Directeur ne logea pas cette année l'Anglais dans sa mai-

Digitized by Google

son, comme il l'avait fait en 1813 pour mieux le surveiller, mais dans le pavillon du jardin. Cependant tout ce qui s'y passait lui était rapporté par l'une des femmes qui faisaient partie de son intérieur.

Ce fut ainsi qu'il apprit que deux d'entre les cinq interprètes instruits de l'affaire se rendaient souvent dans le jardin de M. Cassa, que ce dernier leur faisait des présents, et que les conversations étaient fort animées. C'étaient les plus jeunes, mais les plus fins du Collége. Il fallait donc agir avec la plus grande circonspection pour découvrir la vérité. Il éprouva, dans cette circonstance, combien il importe au Japon d'entretenir de bons rapports, même avec les moindres employés publics. L'un d'eux, qu'il s'était attaché, l'avertit que les deux interprètes suspects ne cessaient de répéter aux Fonctionnaires du Gouvernement que l'hôte du pavillon était le plus aimable des hommes; que M. Doeff, étant resté dans le pays fort au-delà du temps ordinaire, commençait à en connaître les lois et les institutions plus que ne le voulait la politique japonaise; que, sous son administration et principalement dans les dernières années, les arrivages avaient souvent manqué, ce qui ne se représenterait peut-être pas sous un nouveau Directeur.

Si M. Doeff n'avait obtenu déjà de la Cour la permission de rester, cet incident aurait pu lui susciter de sérieux embarras. Désormais il n'en redoutait guère les suites; et cependant, pour faire reconnaître leur infidé-

Digitized by

lité par ces interprètes eux-mêmes, il employa une ruse qui, dans cette occasion, lui parut permise. Ses efforts tendirent à gagner leur confiance par des semblants d'amitié.

Comme sa maison faisait face à celle des rues de Nagasaki que les deux transfuges devaient prendre pour arriver dans l'île, le Directeur les appela un jour l'un après l'autre. Il dit au premier : — « Votre collègue est accusé de me desservir auprès du Gouvernement, et les apparences lui sont contraires; quant à vous, mon ancien ami, je compte que vous me direz la vérité. »

L'interprète, sentant que les informations étaient trop positives pour qu'il fût sûr de répondre par des dénégations, et croyant d'ailleurs M. Doeff convaincu de son innocence, tâcha de se garantir de tous soupçons aux dépens de son collègue. — « Vous n'avez pas tort, dit-il, de vous défier de lui. »

Ce fut alors le tour de l'autre interprète. Le Directeur s'en empara, avant qu'il eût pu parler au premier : — « De mauvais bruits circulent sur votre collègue, « dit-il à celui-ci. J'ai lieu de croire qu'il travaille à « me perdre dans l'esprit des autorités. Mais vous, à « qui me lie une amitié qui date de notre commun « voyage à Yédo, vous dissiperez certainement mes « doutes. » — En effet, il ne fut pas plus discret que son complice, et le chargea de tous les propos qui lui étaient imputés.

Leur culpabilité était donc certaine, et tout comman-

Digitized by Google

dait de les surveiller avec une extrême attention. Il n'est sorte de manœuvres dont M. Cassa, servi par eux, ne fît usage pour se poser en Directeur. Ainsi, par exemple, ses protecteurs, pour obtenir qu'il assistât avec M. Doeff à l'audience de congé du Gouverneur, ce qui les aurait assimilés l'un à l'autre, firent appel, auprès des trois autres confidents, à la nécessité de prévenir les soupçons que ne manquerait pas, disaient-ils, de faire naître cet isolement perpétuel de M. Cassa. Le Hollandais joua d'abord l'indifférence; mais, la veille du jour où l'audience devait avoir lieu, il fit tout à coup remarquer aux interprètes qu'il était impossible que M. Cassa s'y présentât sans un manteau de velours. Au Japon, l'étiquette est impitoyable, et sa sévérité s'étend jusqu'aux moindres choses. Cette politique eut le meilleur effet. Se rendre à l'audience du Gouverneur sans costume de Cour! C'était un crime dont pas un des interprètes n'aurait osé prendre la responsabilité. Si M. Doeff en avait parlé plus tôt, son subtil compétiteur n'aurait pas manqué de se procurer ce vêtement.

Au moment où il entrait dans l'hôtel du Gouvernement, l'un des employés gagnés par l'agent de M. Raffles vint lui dire qu'après lui avoir fait rappeler les règlements, comme d'habitude, le Gouverneur lui communiquerait un nouvel Ordre de la Cour. Cette nouvelle fit sur M. Doeff l'impression d'un coup de foudre. Il devait tout redouter. Peut-être même ceux qui lui avaient annoncé la ratification de son séjour ultérieur,

Digitized by

n'avaient-ils voulu que l'induire en erreur, afin qu'il fût moins préparé à recevoir son congé. Peut-être aussi le Gouvernement, malgré cette approbation, voulait-il le renvoyer de son propre chef. Cela cependant semblait difficile à croire. Le temps pressait ; le Directeur prit son parti. Dans le cas où il serait congédié, il résolut de tout dénoncer à l'instant même aux deux Gouverneurs, en langue japonaise et sans le secours des interprètes. Il se regardait alors comme innocent de la mort de tous les malheureux qui, sans aucun doute, seraient victimes de cette effroyable révélation. Il la rejetait en toute paix de conscience sur les intrigues de M. Cassa, qui l'aurait contraint à parler ; car, à son départ, la Factorerie était infailliblement perdue pour la Hollande.

Les Gouverneurs entrèrent dans la salle. Il lui fallut dévorer son inquiétude pendant la lecture des règlements ; puis enfin arriva l'Ordonnance extraordinaire. Elle portait que la Cour autorisait l'ancien Directeur à rester encore cette année, et le nouveau Directeur à retourner à Batavia ; mais qu'elle voulait que l'année suivante un homme de bien, versé dans les affaires du Japon, vînt remplacer M. Doeff.

Cette dernière disposition était certainement l'œuvre des deux interprètes qui s'intéressaient pour son rival. Il n'avait eu connaissance, par anticipation, que de la première partie de l'Ordonnance, due à l'intercession de ses amis de Yédo. Si la Cour s'était bornée à lui

Digitized by Google

permettre de rester encore un an, il n'aurait pas eu de peine à faire renouveler cette permission l'année suivante. Du moment où elle demandait son remplacement, cela devenait difficile; car, au retour de M. Cassa, on ne pouvait plus dire qu'il était ignorant des affaires du Japon.

Rentré à la maison directoriale, M. Doeff demanda les cinq interprètes et son maître de magasin. Lorsqu'ils furent tous réunis, il instruisit, avec une énergique sévérité, le procès des deux coupables qui se trouvaient au milieu d'eux; leur reprochant toutes les indignes manœuvres qu'ils avaient employées, pour introduire dans leur patrie des ennemis sous le nom d'alliés, et pour la priver de ses alliés véritables. Il ajouta que toute dénégation serait inutile, parce qu'ils s'étaient réciproquement accusés devant lui.

En écoutant l'exposé de ces faits, les trois autres interprètes lançaient des regards de profond mépris à leurs collègues consternés qui, ne pouvant plus compter l'un sur l'autre, n'essayaient même pas de balbutier une justification. Sans perdre une minute, le Directeur hollandais fit signer à tous les cinq une déclaration qu'il avait préparée et qui portait que le retour de M. Cassa, dans l'année suivante, serait au plus haut point dangereux pour l'État. Les trois interprètes fidèles ne se firent pas prier. Quant aux partisans du Commissaire britannique, ils ne cédèrent que devant la menace de se passer d'eux et de les dénoncer au Gouvernement.

Digitized by Google

Le mauvais assortiment de la cargaison importée empêcha, cette fois encore, le Chef du commerce batave, d'en retirer la somme nécessaire pour acheter la quantité de cuivre et de camphre conditionnellement déterminée par le traité. Il était encore plus sûr de risquer de nouvelles avances, que de se rendre suspect aux yeux des Japonais. M. Doeff prit ce parti bien malgré lui et le plus modérément possible. En outre, sept cents pikols de cuivre, dont le bénéfice devait composer ses appointements, furent par lui remis à M. Cassa, comme l'année d'avant à M. Waardenaar, pour être employés de la même manière. Il ne doutait pas que M. Raffles ne les payât à son agent d'affaires de Batavia, comme, dans sa lettre, il lui avait dit l'avoir fait en 1813.

Au départ de la *Charlotta*, qui devait ramener dans l'Inde le Représentant du Lieutenant-Gouverneur anglais, M. Doeff écrivit à ce dernier que le résultat de ses deux expéditions devait lui apprendre combien peu il était homme à trahir son pays; qu'il ne doutait pas que Son Excellence n'en eût fait autant à sa place; qu'à son étonnement il n'avait pas reçu de nouvelles de M. Blomhoff, envoyé par lui à Batavia l'année précédente, avec mission de conclure un traité de commerce, pour le temps que les Anglais occuperaient Java; mais que, néanmoins, le retour du même navire dans la présente année indiquait de la part de Son Excellence une disposition à rester en rapport avec lui. En conséquence,

il demandait le retour de M. Blomhoff en 1815, avec une réponse. — « Dans le cas opposé, poursuivait-il, « ne nous renvoyez du moins ni M. Cassa, ni quelque « autre personne que ce puisse être sous le nom de Di- « recteur; mais que votre Agent passe auprès des Japo- « nais pour le Médecin de la Factorerie ou le Second « du navire. Si toutefois M. Cassa reparaît au Japon, « nous serons obligés de révéler au Gouvernement tout « ce qui s'est passé dans ces deux années, et vous au- « rez à répondre des épouvantables conséquences d'une « folie commise en dépit de nos avertissements.

« Si votre Excellence, au contraire, use envers nous de « franchise et de bonne foi, nous croyons qu'elle n'aura « pas à s'en repentir. Dans cet espoir, nous lui commu- « niquons un nouveau signal, qui cependant ne lui serait « d'aucun avantage, dans le cas où elle voudrait ren- « gager la lutte avec nous. »

Suivait une déclaration des cinq interprètes, qui tendait aux mêmes conclusions.

L'auteur de cette missive ne la confia pas à M. Cassa, mais au capitaine du navire. Deux autres lettres qu'il pria le Lieutenant-Gouverneur de faire parvenir à leur adresse, devaient lui montrer qu'il jouait, comme l'on dit, cartes sur table. L'une, contenant un rapport de sa gestion et de ses aventures depuis 1809, était destinée au Gouverneur-Général hollandais, quel qu'il fût, de l'Inde néerlandaise, qui, d'après ce que M. Cassa lui avait assuré, pouvait être arrivé déjà dans le port de

Batavia. Dans l'autre, il recommandait à M. Blomhoff de ne rien négliger pour renouer des relations commerciales avec le Gouvernement britannique, toujours à la condition, pour la Factorerie, d'être reconnue par lui comme hollandaise.

Enfin M. Cassa partit, non sans avoir causé beaucoup d'ennuis à son hôte, mais en lui laissant la satisfaction d'avoir, cette fois encore, déjoué les plans de l'Angleterre.

Désormais M. Doeff avait le loisir de songer aux deux interprètes infidèles, qui pouvaient devenir extrêmement dangereux en cas de retour des Anglais. L'année 1815 lui donna l'occasion de se défaire d'eux. Les Maîtres de quartier de Nagasaki, formant l'une des divisions de la Police, furent assez intelligents pour s'apercevoir de la répugnance que lui inspiraient ces interprètes, qui les avaient blessés eux-mêmes par leur orgueil. Ils lui donnèrent avis que les employés en question, abusant des facilités inhérentes à leurs fonctions de Rapporteurs du Collége, commettaient, depuis plusieurs années, des malversations, au détriment pécuniaire de la Factorerie.

Le Directeur en fit un rapport au Banios et au Maître de quartier de son île, avec prière de le communiquer au Gouvernement. Les prévaricateurs se virent arrêtés à l'instant même. On lui donna secrètement à choisir entre leur destitution, leur déportation aux mines de

Digitized by Google

cuivre, ou leur mort. Il lui suffisait de les réduire à l'impuissance, et par conséquent l'un et l'autre furent destitués.

Digitized by Google

CHAPITRE XXX.

SITUATION DES HOLLANDAIS AU JAPON PENDANT L'OCCUPATION DE LEURS COLONIES PAR LES ANGLAIS.

Digitized by Google

CHAPITRE XXX.

SITUATION DES HOLLANDAIS AU JAPON PENDANT L'OCCUPATION DE LEURS COLONIES PAR LES ANGLAIS.

La situation des Hollandais restés pendant huit ans au milieu des Japonais (de 1808 à 1816) sans recevoir de leur pays et de ses colonies, toutes occupées par des forces étrangères, d'autres nouvelles que celles qu'avaient apportées des adversaires venus pour les supplanter, cette situation est trop intéressante pour que nous n'essayions pas d'en donner quelque idée.

Depuis l'aurore jusqu'au lever du soleil, leurs avides regards demeuraient attachés aux télégraphes, qui, dès l'instant qu'un navire est en vue, le signalent au loin. Quelquefois un avertissement de ce genre ranimait leur espoir pendant une heure; mais bientôt ils retombaient

Digitized by Google

dans un profond abattement à la nouvelle que le bâtiment observé n'était qu'une jonque chinoise. Peut-être faudrait-il s'être trouvé dans une situation semblable pour en comprendre toute l'horreur.

Exilés aux portes d'un empire dont leurs concitoyens et leurs ennemis eux-mêmes semblaient avoir oublié le chemin ; étrangers à ce qui se passait dans toute autre partie du monde que dans l'île inhospitalière qui leur servait moins d'asile que de prison ; sans espoir de revoir, dans une ou plusieurs années, de revoir jamais peut-être un visage ami ; menacés de finir ainsi leur déplorable existence loin des lieux qui les avaient vus naître, loin de tout ce qui leur était cher ; asservis à la surveillance jalouse d'une nation qui compatissait à leur infortune, il est vrai, mais à qui toutes les lois politiques et religieuses défendaient de la soulager, les habitants de Detsima se sentaient si profondément misérables, que même le terme le plus éloigné mis à leur délivrance aurait été pour eux une sorte de consolation.

A cette époque, cependant, une circonstance inattendue vint apporter quelque diversion à leur chagrin. En racontant, dans l'Histoire du Japon, la soumission de la Corée à l'empereur Taïko, j'ai dit que, dans ces derniers temps, un différend s'étant élevé sur le mode de prestation de l'hommage, il avait été convenu qu'une commission de grands dignitaires japonais se rendrait dans l'île de Tsousima pour recevoir les ambassadeurs coréens.

Digitized by Google

A son retour, deux de ces représentants du Siogoun, le Grand-Trésorier et le Grand-Arithméticien, vinrent voir les Hollandais à Detsima.

Dans ses voyages à la Cour, et surtout dans celui qui avait eu lieu après l'affaire de la frégate anglaise *The Phaeton* (1), le Directeur s'était fait des amis à Yédo jusque dans les plus hautes classes. Ses hôtes s'étonnaient de l'absence prolongée des navires. Lui se rejetait principalement sur la guerre européenne. Jamais encore, depuis le commencement des relations des Pays-Bas avec cet empire, les vaisseaux hollandais n'avaient manqué pendant deux années successives.

Toute la provision de l'Inde était consommée; mais les Japonais s'efforcèrent généreusement de dédommager les étrangers. Chaque mois, la *Chambre d'argent*, sur l'ordre de la Cour, acquittait les dettes qu'ils avaient contractées pour leurs besoins journaliers.

Trois fois par semaine, le Gouverneur de Nagasaki s'informait s'ils ne manquaient de rien et si les fournisseurs faisaient leur devoir. En un mot, les Japonais faisaient tout ce qui dépendait d'eux pour adoucir leur situation. Nous ne pouvons nous défendre de citer quelques traits qui feront voir jusqu'où allait leur obligeance. L'agent de police Sige Dennozen se donna beaucoup de peine pour imiter, au profit des Hollandais, le genièvre de leur pays. Il y réussit assez bien;

(1) Voir le Chapitre XXVII de ce Volume.

Digitized by

mais il ne parvenait pas à faire disparaître le goût résineux de la baie de genévrier. En compensation, l'eau-de-vie de blé qu'il avait appris à distiller était assez bonne.

Comme depuis longtemps aussi les Hollandais manquaient de vin rouge, cet excellent homme s'efforça d'en tirer d'une vigne sauvage. Malheureusement sa tentative eut peu de succès. La couleur et la fermentation s'y trouvaient bien, mais la liqueur ainsi obtenue ne pouvait passer pour du vin. M. Doeff essaya lui-même de brasser de la bière, en suivant les indications d'un *Dictionnaire économique* de son pays. Il obtint le goût de la bière blanche de Harlem ; mais, ne pouvant produire une fermentation assez forte, et n'ayant pas de houblon pour introduire dans sa création le principe amer, elle ne se conserva que trois ou quatre jours.

Chacun s'ingéniait pour le service des Européens. Leur plus grande privation, c'était de n'avoir pas d'habits et de souliers d'hiver. Ils se firent faire des pantoufles de paille à la japonaise, recouvertes en cuir indigène non corroyé. Ce devait être un singulier spectacle de voir ces graves négociants se promener de la sorte dans l'île de Detsima. Un vieux tapis qui leur était resté servit à tailler des pantalons. Il n'y avait plus de privilégiés dans la petite société hollandaise ; ce que l'on avait conservé se partageait amicalement entre tous, et l'on vivait ainsi dans une véritable communauté de biens.

M. Doeff ne savait pas si les Anglais, les seuls Euro-

péens entrevus par lui depuis l'interruption du commerce en 1808, l'avaient ou non trompé sur la situation de l'Europe. Hélas! l'année 1816 acheva plus de la moitié de son cours, sans que ses yeux, attachés sur la mer pendant des journées entières, eussent vu la moindre voile européenne poindre à l'horizon.

Ainsi donc ce douloureux exil, accidenté seulement à deux fois par l'assaut que lui avaient livré de commun accord des ennemis perfides et d'infidèles concitoyens (1); cet isolement dont jamais la voix de l'amitié, de la famille, de la patrie, n'était venue adoucir l'horreur; cette séquestration sans terme et sans issue de tout ce que l'homme a de plus cher, embrassait déjà l'espace de sept années!

Conserver à la Hollande, à travers les guerres et les révolutions, le dépôt qu'elle lui avait remis; prolonger, par tous les moyens légitimes, l'existence précaire et menacée de sa Factorerie de Detsima; maintenir, en attendant des jours meilleurs, son drapeau célèbre sur le dernier coin de terre qui lui restait; telle avait été, telle était encore l'ambition constante du fidèle directeur, l'œuvre de ses jours et le rêve de ses nuits.

Dans son dévouement pour cette sainte cause qui désormais lui semblait irrévocablement perdue, il n'avait pas craint de confier tous ses propres biens à la dou-

(1) Voir les deux Chapitres précédents.

Digitized by Google

teuse loyauté d'un gouverneur ennemi, irrité de sa défaite. Il avait avec plus d'hésitation, mais sous le coup de la nécessité, placé sur cette même base incertaine les derniers deniers de la Factorerie et ceux même qu'elle avait reçus à titre de prêt de la confiance des indigènes.

Privé dès lors de toute ressource, il était toujours réduit à vivre, avec ses compagnons de malheur, des libéralités d'un peuple qui pouvait se lasser de les secourir. Mais, hâtons-nous de le dire : en cette occasion, comme auparavant, la délicatesse et la magnanimité des Japonais ne se démentirent pas. La Cour continua de défrayer leur entretien, ainsi qu'elle l'avait fait avant les expéditions anglaises, et la population leur donna constamment les plus vives marques de sympathie.

Lorsqu'on les interrogeait sur la cause qui pouvait retarder les navires, ils répondaient que sans doute, l'industrie ayant été désorganisée par une guerre aussi longue, leur gouvernement n'avait pu se procurer les marchandises nécessaires; mais qu'ils les attendaient à coup sûr pour 1817. Et les Japonais se contentaient de ces espérances qu'eux-mêmes n'osaient partager.

Pour le cas fort incertain de la réouverture des communications avec la Hollande, M. Doeff n'avait pas cessé de clore annuellement ses Livres et de tenir au courant les Journaux de commerce, ainsi qu'une narration suivie de ses aventures, adressée à son Gouvernement, en supposant que ce gouvernement existât.

Le prisonnier qui voit s'ouvrir devant ses pas les

Digitized by Google

portes d'un cachot dont il n'espérait plus être tiré vivant, peut seul se figurer la joie des six Hollandais survivants en 1817, lorsque les sentinelles japonaises placées en observation sur le sommet des montagnes signalèrent l'arrivée de deux bâtiments européens. Peu leur importait en ce moment que ce fussent des amis ou des ennemis; c'étaient toujours des hommes du même sang, de la même civilisation, et ils allaient enfin pouvoir communiquer leurs idées et leurs sentiments, peut-être à des compatriotes, ou tout au moins à des personnes capables de les comprendre.

Les deux vaisseaux portaient le pavillon batave. La Hollande, rentrée sous le gouvernement de la maison d'Orange, avait recouvré sa colonie de Java. Elle s'était souvenue de ses enfants abandonnés, et, reprenant le cours ordinaire des choses, elle envoyait à M. Doeff et à ses compagnons des successeurs chargés de riches présents pour l'Empereur, sur des vaisseaux garnis de bonnes marchandises.

Nommé Directeur de la Factorerie par le nouveau Gouverneur-Général hollandais, M. le baron Van Der Capellen, qui, depuis, a contribué si magnifiquement à refaire de nouvelles colonies à la Hollande et à rétablir sa prospérité maritime et commerciale, M. Blomhoff, lors de son retour à Detsima en 1817, remit à son ami, comme une distinction bien acquise, la décora-

Digitized by Google

tion du *Lion Néerlandais*, de la part de S. M. le roi Guillaume Ier.

Après les épanchements d'une cordiale amitié, il rendit compte à son ancien chef de l'issue de son ambassade. Mr Raffles, contrairement au droit des gens, l'avait envoyé prisonnier dans un port d'Angleterre, quoiqu'à cette époque on eût connaissance à Batavia de la révolution de 1813. Quant aux envois de cuivre dont le produit devait constituer les appointements de M. Doeff et couvrir ses déboursés, le Lieutenant-Gouverneur britannique paraîtrait les avoir confisqués tous les deux. Jamais le héros de cette histoire ne toucha le montant du premier; et celui du second fut enlevé de chez son banquier de Batavia, après le double échec des Anglais à Nagasaki.

De retour aux Indes, il n'aurait tenu qu'à lui de s'y voir placé dans quelque poste éminent par la nouvelle Administration coloniale. Mais après dix-neuf ans passés dans une résidence aussi bornée et dans une existence aussi contrainte, il ne put résister au désir d'aller goûter, dans sa patrie, un repos et une liberté que nul n'avait mérités mieux que lui.

Sa retraite fut entourée, par le Gouvernement néerlandais, de conditions qui récompensèrent ses services et le dédommagèrent de ses pertes.

Un dernier coup d'œil jeté sur l'histoire contempo-

Digitized by Google

raine fera comprendre toute la portée du drame politique, que nous venons de dérouler et que nous avons vu si original dans ses allures, si émouvant dans ses pacifiques péripéties.

L'Angleterre, en 1814, occupait, comme nous l'avons dit, toutes les anciennes colonies de la Hollande conquises par ce dernier pays, en partie sur le Portugal et l'Espagne, en partie sur les Indiens; dont la possession l'avait élevé au rang des puissances de premier ordre, et auxquelles, depuis deux siècles, il devait sa grandeur et sa prospérité.

Lors du remaniement de l'Europe, après le triomphe de la coalition, le Cabinet de Saint-James s'était fait céder les plus belles et les plus riches d'entre ces possessions de l'ancienne République des Provinces-Unies, toutes celles situées dans les deux Presqu'îles de l'Inde, Ceylan, le Cap de Bonne-Espérance, à titre d'indemnité pour les subsides par elle fournis aux autres nations dans la guerre générale qui venait de finir.

Ces déboursés, très-considérables à la vérité, ne devaient pas, cependant, en bonne équité, sous quelque point de vue que la question fût envisagée, être mis à la charge du seul roi de Hollande, d'autant plus que l'Angleterre avait toujours représenté ce Prince comme son allié, comme l'héritier de ce même Stadhouder Guillaume V d'Orange, pour qui elle avait prétendu prendre en dépôt et conserver ces précieuses contrées.

Néanmoins, à l'exception de Célèbes et des Molu-

Digitized by

ques, îles d'une médiocre importance, elle ne restitua guère, aux Hollandais, dans les Indes, que des pays dont la possession était alors non-seulement improductive, mais onéreuse, Java, Sumatra, Bornéo, dans lesquels il lui a fallu se créer, les armes à la main, et par les plus grands efforts, de nouvelles colonies.

En Europe, elle lui fit donner, moins dans son intérêt que pour la défense militaire de la coalition, la Belgique, où il y avait tout à faire, et d'immenses capitaux à semer. Lorsque, sous l'impulsion d'un monarque doué au plus haut point du génie industriel, cette Belgique, au bout de quinze années, devenue un grand pays manufacturier, commençait, à l'aide de la richesse et des relations commerciales de la Hollande, à faire concurrence à l'industrie britannique; si tant est que la politique anglaise soit innocente de l'esprit de révolution qui s'y déclara, toujours est-il que non-seulement elle en épousa moralement la cause, dans la conférence de Londres et devant l'opinion publique, mais qu'elle lui prêta même un appui matériel, en faisant arrêter sur les mers, en pleine paix, et amener violemment en *embargo*, dans les ports de l'Angleterre, les vaisseaux de commerce néerlandais, afin de forcer le Cabinet de la Haye à reconnaître l'indépendance d'un pays dont elle-même, conjointement avec les autres Cours, lui avait garanti la possession par les traités de 1815.

Une telle conduite fait présumer que, du moment où l'un des agents les plus populaires de l'Angleterre per-

Digitized by Google

sistait à vouloir s'emparer de la Factorerie hollandaise du Japon, quoique ayant déjà connaissance du rétablissement de la famille d'Orange dans les Pays-Bas, le Gouvernement britannique ne se serait pas facilement dessaisi d'un Établissement auquel il semblait attacher tant de prix.

L'énergique et sage résistance de M. Doeff aux menaces et aux promesses du Gouvernement anglais, malgré la situation précaire et l'isolement sans terme visible où il se trouvait dans les régions les plus lointaines, chez un peuple entièrement étranger à ses idées et à ses mœurs, mérite donc en effet toute la reconnaissance que lui voua la nation hollandaise, à laquelle il avait assuré, contrairement à toute probabilité, le maintien d'une de ses positions les plus importantes, sinon sous l'aspect des avantages pécuniaires, du moins sous celui de l'honneur national.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXI.

DERNIERS DÉTAILS SUR DETSIMA.

CHAPITRE XXXI.

DERNIERS DÉTAILS SUR DETSIMA.

C'est toujours de Batavia que partent les vaisseaux destinés à la Factorerie. Tous les ans, au mois de juin, il en est expédié deux, l'empereur n'en voulant pas recevoir davantage. Ils passent de conserve par le détroit de Banca, par la mer de Chine, le détroit de Formose, et pénètrent ainsi dans la mer Jaune. Ils s'orientent ensuite, par les îles Méaksima, sur la rade de Nagasaki.

A la hauteur du cap Nomo, l'expédition s'annonce aux gardes japonaises en ajoutant au pavillon néerlandais un drapeau secret et convenu. Plus loin viennent à sa rencontre, dans une barque, plusieurs officiers indi-

Digitized by Google

gènes, chargés de s'informer du nom de chaque vaisseau, de celui du capitaine et des principales circonstances du voyage. Ils sont porteurs d'une instruction fort détaillée, rédigée par le Chef de la Factorerie et revêtue de l'approbation du Gouverneur de la ville. Ce document trace aux nouveaux venus la conduite qu'ils devront tenir à leur arrivée et pendant leur séjour dans le pays.

Une autre instruction, écrite en français et destinée aux vaisseaux de nations étrangères qui pourraient se présenter, leur intime l'ordre de jeter l'ancre à quelque distance de la rade, près des *Cavales du Nord*.

Ces premières formalités remplies, une quantité d'embarcations se rangent autour des navires. L'une d'elles porte les interprètes ; une autre, la députation de la Factorerie, qui ne se rend à bord qu'après que le capitaine a non-seulement livré ses lettres et ses papiers, mais encore fait descendre des otages dans les barques. Toutes ces précautions datent de l'entreprise de lord Pellew, qui fit une sensation profonde (1).

Aussitôt que les marins hollandais sont arrivés devant la ville, on leur enlève canons, fusils, pistolets, armes blanches, munitions de guerre, voiles et cordages, et l'on pousse la prévoyance jusqu'à s'emparer du gouvernail. Tous ces objets demeurent sous séquestre jusqu'au départ. L'équipage et les passagers sont ensuite interrogés avec une exquise politesse par des Agents

(1) Chapitre XXVII.

parlant assez bien leur langue. Ils leur adressent une foule de questions captieuses, afin de s'assurer qu'il ne s'est pas glissé quelque étranger parmi eux. Il n'est pas facile de tromper leur vigilance.

Pendant la réunion de la Belgique à la Hollande, un médecin belge qui ne parlait que le français fut renvoyé par ordre du Gouvernement. L'admission de M. Thunberg, en 1775, avait déjà rencontré de grandes difficultés, car ce naturaliste était Suédois, quoique médecin de la Compagnie batave des Indes.

Le docteur Von Siebold, natif de Munich, qui visita l'archipel japonais en 1823 avec une mission du Gouverneur-Général Van Der Capellen, parlait le hollandais avec un accent allemand qui ne tarda pas à le trahir. Mais il se tira d'affaire en assurant ceux qui l'interrogeaient que *Hoogduitscher* (Allemand) signifiant Germain des Pays-Hauts, et *Nederduitscher* (Hollandais) voulant dire Germain des Pays-Bas, il y avait identité de race entre ses compagnons et lui, et que la différence ne portait que sur une question de plaine et de montagne. Cette explication, faite pour les besoins de la circonstance, leva tous les scrupules des interprètes.

Le dernier roi des Pays-Bas avait conçu le généreux projet de renoncer pour la Hollande au monopole commercial du Japon, et d'y faire participer les autres nations. En conséquence, il proposa spontanément à l'Empereur, en 1844, par une lettre autographe,

Digitized by

d'admettre dans ses ports les navires de tous les pays. Mais la noble initiative de Guillaume II a été inutile. La Cour de Yédo a répondu qu'elle voulait maintenir le *statu quo*, et la Hollande, malgré elle, continue donc d'être privilégiée, là où elle voulait appeler l'industrie et le commerce du monde entier.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

Pages.

INTRODUCTION. VII

I. Le Japon a-t-il été connu des Peuples de l'Antiquité? . . 3

II. Premières notions sur la grande île de Nipon, apportées par le voyageur vénitien Marco Polo. 9

III. Comment l'indication de la principale des Iles Japonaises, dans le livre de Marco Polo, a donné lieu à la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. 35

IV. Origine de la Nation Japonaise. — Diverses opinions émises à ce sujet. — Solution tirée de l'Histoire, de la Linguistique et de plusieurs autres Ordres de preuves. 47

V. Cosmogonie et Mythologie. — Origine et Fondation de l'Empire d'après les traditions indigènes. 79

VI. Histoire du Japon sous les Mikados. 95

VII. Histoire du Japon sous les Siogouns. 105

Digitized by Google

Pages.

VIII. Formidable expédition dirigée contre le Japon par les ordres de l'Empereur tartaro-chinois Cublaï. — Dispersion et massacre des assaillants. 117

IX. Aperçu général des rapports de l'Empire avec les différentes nations de l'Europe. 141

X. Découverte du Japon. 167

XI. Première apparition d'Européens. — Leurs aventures. (Narration de Fernan Mendez Pinto). 175

XII. Établissement, Commerce, Prospérité et Déchéance des Portugais dans l'Empire Japonais. 221

XIII. Premiers voyages des Espagnols. — Ils trafiquent sous le nom de Portugais. — Ambassade de Philippe III. — Sa réception. — Attaque et terrible défense de *La-Madre-de-Dios*. 235

XIV. Les Hollandais à Firato. 247

XV. Les Hollandais à Detsima. 269

XVI. Différentes Gardes instituées pour la surveillance des Étrangers. 279

XVII. Administration et Service de Detsima. 289

XVIII. Décrets et Ordonnances relatifs aux Hollandais. . . . 299

XIX. Voyage quadriennal des Hollandais à Yédo. 309

XX. Séjour à Yédo. 323

XXI. Présentation à l'Empereur et retour à Nagasaki. . . . 333

XXII. Audiences extraordinaires accordées par l'Empereur du Japon à M. Engelbert Kaempfer, Médecin de la Factorerie Néerlandaise. 347

Pages.
XXIII. La Factorerie Anglaise de Firato. 363
XXIV. Lord Woddel. — Suspension des opérations de la Compagnie Britannique. 369
XXV. Voyage, séjour, étrange et critique situation du navire anglais *The Return* à Nagasaki. 375
XXVI. Voyages du Capitaine américain Stewart et du Capitaine anglais Torry, pour le Gouvernement de Calcutta et pour une Société de négociants de cette ville. . . . 407
XXVII. Hostilités exercées à Nagasaki par Lord Pellew. — Séquestration d'Employés Hollandais.—Mort tragique du Gouverneur de la ville. 415
XXVIII. Tentative d'envahissement de la Factorerie Hollandaise, par MM. Waardenaar et Ainslie, sous la Direction du Lieutenant-Gouverneur anglais Raffles. . . . 433
XXIX. Deuxième et dernière tentative de Sir Thomas Stamford Raffles. — Résistance du Directeur Batave aux ruses politiques de l'Angleterre. 459
XXX. Situation des Hollandais au Japon pendant l'occupation de leurs Colonies par les Anglais. 479
XXXI. Derniers détails sur Detsima. 493

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.